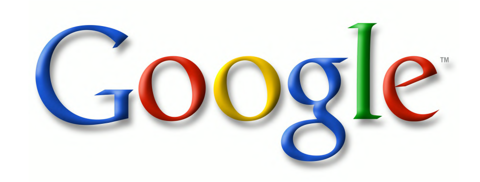
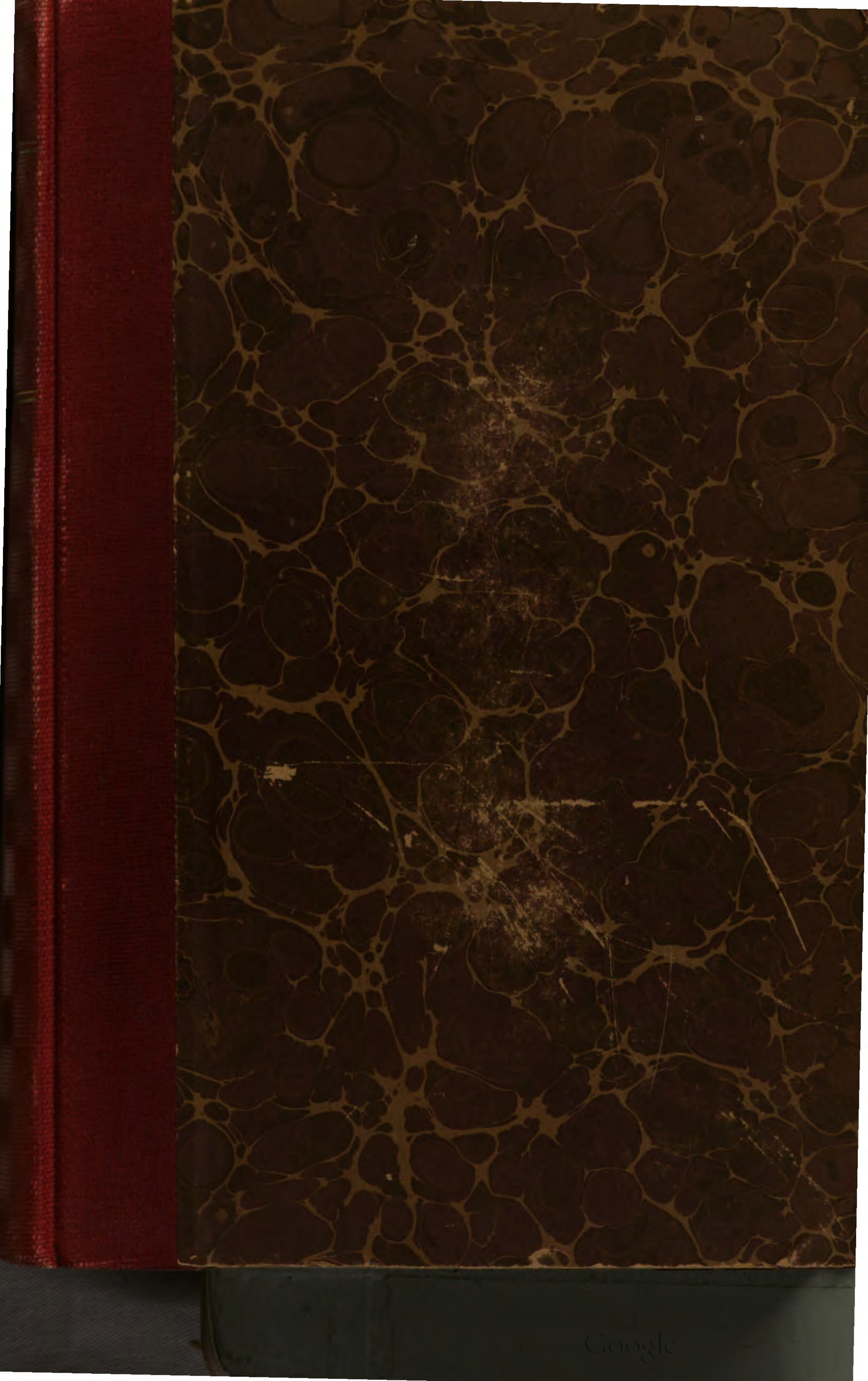





SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

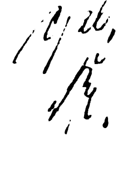
XLIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XXII

1920





Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND

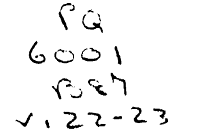
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe



Vol. XXII. Janvier-Mars 1920 N° 1.

PEDRO MEXIA, CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

Par deux fois, j'ai annoncé dans le Bulletin hispanique *la publication dont nous donnons ici ce que l'auteur considérait comme l'introduction. Une première fois dans le fascicule 3 de 1913, page 353. Je disais :*

Le vœu que formule M. Morel-Fatio de voir publier l'œuvre tout entière (l'Histoire de Charles-Quint par Pedro Mexía) sera rempli par M. René Costes, qui en éditera les deux premiers livres dans sa thèse secondaire, et le reste ensuite...

Une seconde fois dans le fascicule 4 de 1917 (mis sous presse le 5 janvier 1918), où je parlais de la conduite et de la mort héroïques de René Costes, tué le 23 octobre 1917. Je disais (p. 275) :

Toutes les fois que j'ai revu Costes pendant ces trois années de guerre, j'ai toujours été frappé de sa sérénité. Mais où j'ai compris combien cette impression correspondait à la réalité, c'est quand sa veuve m'a remis le manuscrit, mis au net par lui pendant ses permissions, et complètement prêt pour l'impression, de sa thèse secondaire, *Histoire de l'Empereur Charles-Quint par Pedro Mexia, son chroniste. Livres I et II. Edition critique.* Ce travail, qu'il avait entrepris sur le conseil et sous la direction de notre maître commun, M. Morel-Fatio, je me fais un devoir de le publier, ainsi que, si possible, sa thèse principale, sur Antonio de Guevara, dont le brouillon est complet, mais d'une transcription difficile et pas toujours sûre.

C'est bien à regret que je me cite moi-même, surtout alors que je pourrais simplement renvoyer à la collection de notre Bulletin. Mais il s'agit de faire prendre date à un collaborateur qui ne peut le faire lui-même.

En effet, sous le nom de J. Deloffre, la Revue hispanique *a publié dans ses numéros 105 et 106, datés respectivement d'octobre et de décembre 1918, les cinq livres de* l'Historia de Carlo-Quinto, *d'après un manuscrit provenant de la bibliothèque du marquis de la Fuensanta del Valle, et pour la partie finale, d'après un manuscrit de la Biblioteca nacional de Madrid. Il s'agit donc d'une transcription pure et simple. Quelques brèves indications bibliographiques suivent.*

Costes avait entendu faire une édition critique. Il l'avait préparée lors d'un long séjour en Espagne, où un labeur acharné l'avait mis en mesure de mener de front cette tâche avec sa thèse principale et avec les devoirs qui lui incombaient. Il était allé à Londres, où il avait pu travailler au British Museum. Voici l'introduction qu'il destinait à son édition de Mexia. Je n'y ai rien changé, rien corrigé; j'ai seulement mis quelques rares notes qui m'ont paru nécessaires, pour rectifier ou préciser.

G. CIROT.

I

Pedro Mexia est nommé historiographe. Son Histoire de Charles-Quint. Valeur historique et valeur littéraire.

Lorsque le 8 juillet 1548, un décret royal concéda au « noble chevalier » Pedro Mexía le titre de chroniste, celui-ci était déjà connu par la composition de trois ouvrages. Deux d'entre eux, la *Silva de varia lecion* et les *Coloquios o Dialogos,* parus respectivement à Séville en 1542[1] et 1547, sont des traités de littérature récréative rédigés, le premier sous forme anecdotique, le second sous forme dialoguée. Le troisième, paru également à Séville, dès l'année 1545, est nettement un ouvrage d'histoire, et peut être considéré comme un grand exercice préparatoire à la tâche dont, quelque temps plus tard, son auteur allait être officiellement chargé[2] : c'est l'*Historia imperial y cesarea, en la qual en summa se contienen las vidas y hechos de todos los Emperadores de Roma, desde Julio Cesar hasta el Emperador Maximiliano.*

Nous n'étudierons pas la composition de ce livre; il

1. [1540 : cf. J. Deloffre, *Revue hispanique*, n° 106. *Note bibliographique sur Pedro Mexia*, p. 557. G. C.].

2. On est d'autant mieux conduit à considérer cet ouvrage comme une sorte de préface au travail historiographique de Mexía, que pour bien des événements se rapportant aux années qui précédèrent la mort de l'empereur Maximilien, des pages entières de l'Histoire des Empereurs ont passé intégralement dans sa Chronique. Cf. par exemple, dans l'*Historia imperial*, le chap. III de la vie de Maximilien « en el qual se cuenta la liga y guerra que el Emperador Maximiliano con otros principes hizo contra Venecianos... » avec les chap. VII, VIII et IX du 1er livre de la Chronique.

constitue avant tout un travail de compilation, mais de compilation intelligente et utile, et qui fut généralement apprécié. C'est ainsi qu'un écrivain anonyme et fort érudit, qui, dans un manuscrit conservé à Londres[1], s'est complu à relever toutes les bévues des historiens de son temps, parle de l'ouvrage et de son auteur avec plus de respect que de tous ses contemporains : « ... los descuydos de que se le puede anotar son muy pocos y no sobre la verdadera historia, sino açerca de los tiempos, y es çierto que si biviera, que el lo emendara, porque no dexo de ser avisado de mi... » ; et si dans ses *anotaciones*, il lui reproche d'avoir, dans la vie de Tibère, donné à Hérode le titre de roi au lieu de celui de tétrarque; dans celle d'Octavien, donné des limites inexactes à l'ancienne Cantabria, fait mourir Décius l'an 256 de l'ère chrétienne au lieu de l'an 253, et établi quelques concordances inexactes dans sa liste des papes et des empereurs et dans la date des martyrs, il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage, comme le faisait remarquer Mexía, était le premier (au moins sous une forme aussi complète) qui parût en langue espagnole sur un tel sujet. Les dates étaient nombreuses; une double bibliographie suivait chaque vie d'empereur, indiquant les écrivains qui illustrèrent l'époque dans différents pays de l'Europe, et mentionnant les sources utilisées; enfin, en ce qui concernait ces sources, la liste était fort complète et comprenait non seulement des auteurs italiens, mais encore un certain nombre d'auteurs français.

En terminant son ouvrage, et après avoir tracé un beau portrait physique et moral de l'empereur Maximilien, Pedro Mexía déclarait que son intention avait toujours été de ne pas aller au delà, et il en expliquait la raison avec beaucoup d'humilité :

... los altos hechos y hazañas, las incomparables y heroycas virtudes, excelencias y grandezas del emperador y Rey don Carlos nuestro señor, que le sucedio en el Imperio, y fue elegido, por su muerte, nunca reynó en mi tanta sobervia, que me tuviese por bastante para

1. British Museum : Add. 28434.

contarlas ni escrivirlas. Porque assi como Dios lo hizo a el estremado y señalado entre todos los principes y emperadores del mundo, assi sera menester singulares y altos ingenios que escrivan sus hechos y historias, y tal es por cierto a mi juyzio, y de quantos le conoscen, el del doctisimo Varon en todas artes y sciençias Juan Ginesio de Sepulveda, á quien su magestad tiene encomendada esta provincia en lengua latina, y la prosigue como todos del esperan felicissimamente : para la proveza y poco caudal del mio, no ha sido poca ventura y merced que Dios me ha hecho, aver como quiera tratado y acabado lo passado.

Ce passage peut être considéré, dès cette année de 1545, comme une invitation discrète faite à Charles V, pour que celui-ci l'encourageât à ne pas douter de ses forces. Lorsqu'on songe que Mexía reconnaît dans le Prologue de sa chronique, qu'il a toujours pressenti devoir écrire un jour l'histoire de l'empereur, on a le droit de supposer que son attitude était celle d'un candidat timide qui eût bien voulu qu'on lui fît un signe pour se remettre à la tâche. Nul doute qu'il n'eût déjà dans ses tiroirs une partie de la future chronique, et par suite, qu'il n'ait rêvé, au moment où il se livrait à cette petite manifestation de modestie, à la continuer dans une situation bien rémunérée.

Dans ce but, il n'avait pas manqué, chaque fois que l'occasion s'en était présentée[1], d'affiler sa plume pour parler des événements politiques qui, dans l'histoire des derniers empereurs, avaient un rapport direct avec les prétentions héréditaires de Charles. Au chapitre II de la « Vie de Maximilien », les droits « jamais perdus ni jamais renoncés » à l'État de

1. Dans le prologue de la *Silva de varia leçion*, qui est dédié à Charles V (l'*Historia imperial* est dédiée au prince Philippe), on trouve déjà le même souffle, et parfois les mêmes périodes que dans la préface de la future chronique, et même une allusion plus ou moins voilée, aux velléités secrètes de l'auteur : « Vuestra clemencia y magnanimidad, las pazes y libertad que aueys otorgado a los vencidos, y los perdones generales que Vuestra Magestad ha hecho. Vuestra felicidad y animo invencible. Italia y Affrica, y Francia lo confiessan, de las quales todas aveys triumphado. E si en el grande animo de vr̃a Md cupiera ambicion alguna, de muy grande parte de todas ellas fuerades oy dia señor, pero vr̃a alt. ha querido mostrar su poder en conquistarlos, y su libertad y grandeza en hazer merced dellos. Y si assi os aveys hecho señor de sus dueños y dellos, y hollays pacificamente toda la tierra : hallando a cada passo rastros y tropheos de vr̃as victorias. De manera que estas no son hazañas para que nadie las acometa en muy grande hystoria, quanto mas yo en la brevedad deste prohemio. En lo qual quiero me contentar con lo primero, pues no soy para el otro. »

Milan sont exposés avec complaisance, éloquence et clarté, et dans le suivant, le portrait du grand-père était exécuté de manière à mériter l'estime du petit-fils.

Celui-ci en effet, au dire de Pacheco[1], fit aux ouvrages de Mexía un excellent accueil, et peut-être sur l'intervention de Fr. Domingo de Soto (qui lui-même, quelques mois auparavant, venant d'être nommé confesseur de l'Empereur et appelé en Allemagne), décida d'octroyer à leur auteur le titre de chroniste. Une *albalá* du 8 juillet lui assura les 80.000 maravédis de salaire qui correspondaient annuellement à la charge, et une *cédula* de la même date, expédiée d'Ausbourg, régla les conditions dans lesquelles le trésorier de la *casa de la contratación* des Indes devait lui verser cette somme. Plusieurs des chronistes précédents avaient obtenu l'autorisation de passer une partie de leur temps hors de la cour : Guevara, une fois évêque, l'avait eue de droit pour pouvoir résider dans son diocèse; Barnabé Busto avait obtenu de s'absenter six mois chaque année « pour pouvoir se recueillir ». Mexía, à son tour, obtint de ne pas quitter Séville. Non point qu'il fût d'un âge très avancé, — il avait environ cinquante et un ans[2] quand il reçut sa nomination, — mais sa santé avait toujours été précaire et ses indispositions continuelles ne lui eussent permis, ainsi que le reconnaît le décret royal, ni de suivre la cour, ni d'écrire son histoire avec assez de commodité. Il n'y eut donc rien de changé dans son existence, et il continua à habiter tranquillement la maison qu'il possédait à Séville.

En cette année de 1548, Charles V n'eut donc pas moins de quatre historiographes rémunérés, puisque Sepúlveda, auquel

1. Francisco Pacheco. *Libro de retratos*. Séville, 1883.

2. Nous croyons en effet qu'il est nécessaire de reporter sa naissance à l'année 1497, en nous basant sur une information concernant la noblesse et l'origine d'un certain Hernán Mexía de Guzmán, que nous avons rencontrée à l'Archivo histórico nacional. (Leg. 5 076.) Cet Hernan Mexía (qui n'a d'ailleurs aucune parenté avec notre Mexía) était candidat à l'habit de Santiago, et parmi les personnes graves de Séville qui furent appelées en témoignage par le Conseil de l'Ordre, figure « Pero Mexía coronista de su magestad e vezino de la dicha ciudad ». Le document s'exprime ainsi à son sujet : « Dixo este testigo ques de edad de cinquenta y dos años poco mas o menos tiempo... » Or, il comparut le 6 septembre 1549, et il est peu probable, malgré le « poco mas o menos », qu'il eut commis, pour se vieillir, une erreur de deux années. Le document est bien entendu original, et c'est grâce à lui que nous avons pu reproduire, pour la première fois, la signature de Mexía.



Mexía faisait à la fin de son Histoire des Empereurs une allusion flatteuse, émargeait depuis l'année 1536, Ocampo depuis 1539, et qu'en 1546 un dernier décret avait concédé encore à Busto, archidiacre de Galisteo et maître des pages de la reine, le titre de chroniste[1]. La chronique impériale coûta cette année-là au trésor 320.000 maravédis!

Le dernier venu parmi les historiographes de Charles n'allait-il pas faire double emploi et se trouver gêné par la concurrence? Mais le dernier cité de ces chronistes déjà en place, Barnabé Busto, s'était cantonné dans un domaine très spécial, et écrivait la guerre d'Allemagne; Ocampo, tourné surtout par goût vers le passé, ramassait sans enthousiasme des notes sur les événements contemporains[2], et (peut-être parce qu'un autre que lui, Sepúlveda, avait pris cette tâche au sérieux et avait quatre années d'avance) s'occupait de la chronique avec mollesse. Restait Sepúlveda, qui écrivait son histoire en langue latine et avec qui Pedro Mexía était en excellents termes. Ce dernier fut donc amené tout naturellement, même si aucune indication officielle ne lui fut donnée, à comprendre autrement sa tâche, et d'abord à écrire la sienne en langue vulgaire. Il n'eut d'ailleurs aucune peine à s'y résoudre. Quoique ayant fait dans sa jeunesse d'excellentes études d'humanité et correspondu avec quelques-uns des hommes les plus savants de son époque : Erasme, Vives, Sepúlveda lui-même, il avait toujours été un vulgarisateur et s'était toujours proposé d'écrire pour le peuple, qui n'entend pas le latin. On trouve dans le *Prohemio* de sa *Silva* un plaidoyer en faveur de la langue maternelle :

... pues la Lengua Castellana no tiene (si bien se considera) porque reconozca ventaja á otra ninguna, no se porque no osaremos en ella tomar las invenciones que en las otras, y tratar materias grandes, como los Italianos y otras naciones lo hazen en las suyas, pues no faltan en España agudos y altos ingenios.

1. Pour ce dernier chroniste, tout à fait inconnu jusque dans ces dernières années, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Morel-Fatio *(Historiographie de Charles-Quint)*, qui le premier a marqué sa place parmi les chronistes de Charles-Quint.

2. [Cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 307. G. C.].



Le grand désir de Mexía, dès le jour où il se vit en possession du titre de chroniste, fut certainement d'aboutir, et d'aboutir rapidement; et si l'on peut justement reprocher à certains chronistes de Charles-Quint d'avoir trop souvent rédigé dans la mesure où cela était indispensable pour donner l'illusion du travail et assurer la continuité du salaire, on doit reconnaître que Mexía prit à cœur de gagner ses 80.000 maravédis, et qu'il ne tint pas à lui que nous ne possédions de l'Empereur une histoire complète et d'une admirable unité.

Ce désir de ne pas perdre son temps pour être certain de tout dire — désir qui était peut-être inspiré par la constatation de son mauvais état de santé — est très souvent exprimé dans la chronique. Parlant des faits d'armes qui eurent lieu durant le siège de Milan, il regrette de n'avoir pas le loisir de les raconter :

Porque en la verdad son tantas y tan grandes las cosas que se me ofrecen y tengo que contar adelante, que me han hecho y hazen llevar el estilo y modo muy diferente de lo que los otros Historiadores, los quales comunmente tienen por costumbre encarecer y engrandecer con palabras y ordenar y pintar lo mejor que pueden los combates y batallas y los otros trances que acontescen en la guerra, con que entretienen y combidan al lector y hazen su historia mas agradable. Los quales yo no puedo contar sino abreviando y acortando, usando de una brevedad compendiosa, porque aya lugar de cumplir con los hechos principales, aunque no los adornemos de palabras y encarecimientos, confiando que el cuento verdadero de cosas tan grandes como son las desta Historia, hara estos efectos muy mejor que las muy vestidas y compuestas por los otros. (L. IV, ch. 2.)

Et un peu plus loin faisant allusion aux événements qui se passaient en Toscane et aux projets de Soliman contre le royaume de Hongrie, il écrivait avec regret :

De cada una destas cosas se pudiera hazer verdaderamente tratado y historia particular digno de ser leydo y sabido, segun las grandes cosas que en cada parte de las dichas pasaron. A mi me pone lastima en verdad y recibo pena de no poder lo hazer, pero otros avra que tengan este cuydado y lugar. A mi bastarme ha tocar lo que pudiere, pasando de camino a lo que soy obligado. (L. IV, ch. 2.)

Un autre souci est souvent exprimé dans la chronique : celui de ne pas empiéter sur les provinces de ses collègues. Plusieurs fois il est question de la chronique des Indes que l'historiographe Gonzalo Hernández est en train d'écrire, et chaque fois, Mexía se montre préoccupé de ne pas le gêner dans sa tâche. Parlant de la conquête de la Nueva España par Hernán Cortés, il fait allusion aux difficultés de tout ordre qu'il eut à vaincre : « el cuento de las quales, » ajoute-t-il, « con lo demás desta historia tan notable, dexo yo para el chronista que tiene especial y particular cuydado de las cosas de las Indias, porque yo no tengo tiempo ni lugar para contallas[1]. » (L. I, ch. 17.)

Sa réserve lui était peut-être aussi imposée par les conditions dans lesquelles il devait écrire son histoire. Éloigné de la cour et des événements de son temps, il n'en connaissait sans doute que ce que ses correspondants ou les personnes qui s'y étaient trouvées mêlées venaient lui raconter à Séville. Rarement il fut lui-même témoin oculaire, et seulement dans des circonstances de peu d'importance; et il a bien soin de les mentionner : c'est ainsi qu'il nous apprend qu'avant le départ de Magellan pour son tour du monde, il a vu le navire où celui-ci allait s'embarquer, et après son retour, y est entré, a causé avec les marins qui le montaient et s'est fait raconter les principaux événements du voyage (l. I, ch. 17); il nous apprend de même qu'il a vu de ses propres yeux les effets du tremblement de terre qui, en septembre 1522, se produisit dans le royaume de Grenade, causant de grands dommages dans les villes d'Almería, de Baza et de Guadix (l. III, ch. 7).

Mais c'est là l'exception, et généralement sa documentation lui vient des renseignements fournis par ses contemporains. Cela ressort clairement de maints passages de la chronique; car Mexía, avec une franchise qui l'honore, loin de dissimuler les faits sur lesquels il n'a pu obtenir des indications précises, accuse loyalement les points sur lesquels il a besoin d'être

1. Il renvoie une fois encore à ce chroniste dans le même chapitre, et aussi au l. III, ch. 11, où parlant des terres récemment découvertes, il ajoute : « lo qual todo se vera y entendera quan gran cosa es, por la manera que Gonçalo Hernandez, coronista de las Indias, lo escrive largo, al qual yo me remito en este proposito ».

complété : après être resté un an en Espagne avec sa femme et ses beaux-parents, le prince don Philippe, nous dit-il, « se quiso ir a sus estados por algunos respectos que yo no he sabido » (l. I, ch. 3). Il se plaint encore de n'avoir pas pu avoir relation des opérations de Charles contre les habitants de Gueldre (l. I, ch. 11), ni des événements qui eurent lieu après le soulèvement de Palerme (l. I, ch. 12), et avoue (l. I, ch. 11) n'avoir pas très bien compris si ce fut avec l'assentiment du pape qu'en l'an 1516, l'Empereur remit Vérone au roi de France pour la donner aux Vénitiens, ni su exactement pour quelle cause ou à quelle occasion le marquis del Gasto, en 1530, avant la capitulation de Florence, s'en était allé au royaume d'Italie (l. V, ch. 6). Et de temps en temps des indications de l'historien, « segun afirman..., segun he oido contar... », viennent nous renseigner sur la nature de ses sources.

Gardons-nous de mépriser ce genre de documentation ; il donne les meilleurs résultats quand il est pratiqué, comme ce dut être le cas, avec un sens critique suffisamment averti. Les principaux acteurs des événements qui se déroulaient à l'époque de Mexía ne devaient pas mieux demander que de se soumettre aux questionnaires des historiographes impériaux, et les témoignages des uns, mesurés aux témoignages des autres, et intelligemment interprétés, pouvaient parfois donner une moyenne de vérité historique supérieure à celle qu'eût pu fournir l'intervention directe du chroniste dans les faits dont il se proposait d'être l'historien. Il est juste d'ailleurs, bien que Mexía donne l'impression d'avoir eu entre les mains assez peu de documents officiels, — beaucoup moins que certains de ses collègues, — de tenir compte de l'appui qu'ils lui purent donner pour contrôler les témoignages oraux qu'au fur et à mesure des événements, et bien avant sa nomination d'historiographe, il s'était toujours appliqué à recueillir.

D'autre part (en dehors des documents impériaux), peu nombreuses étaient les sources écrites auxquelles notre chroniste pouvait avoir recours, vers l'année 1547, pour raconter

l'histoire de l'Empereur. Le premier historiographe en date, Antoine de Guevara, n'avait rien laissé que quelques harangues plus littéraires que réelles, et ceux qui l'avaient suivi, contemporains eux-mêmes de Mexía, travaillaient isolément à leurs tâches diverses. Seuls, les Italiens eussent pu fournir à un historien espagnol des œuvres utilisables, et bien que Mexía n'en ignorât aucune (il les a largement utilisés dans son Histoire des Empereurs), il ne semble pas qu'il leur soit redevable dans une grande mesure en ce qui concerne la Chronique impériale.

Ceux qui ont raconté les événements du règne de Charles-Quint publièrent d'ailleurs leurs œuvres trop tard pour que Mexía pût en profiter : Paul Jove publia la première partie de ses histoires en 1550, la seconde en 1552. Quant à Guichardin, son Histoire d'Italie ne parut pour la première fois à Florence qu'en 1561. Galeazzo Cappella, il est vrai, témoin oculaire et historien consciencieux, eût pu, surtout en ce qui concerne la restitution du duché de Milan à François Sforza, être utilisé par Mexía; mais le texte du *De rebus nuper in Italia gestis*...[1], bien que se rapportant précisément aux années dont celui-ci écrivait l'histoire, est rédigé avec une sobriété de détails qui ne le rend pas d'un secours très précieux.

L'Histoire de Marco Guazzo[2] est peut-être la seule qui a fourni à Mexía, en ce qui concerne les événements d'Italie, quelques matériaux pour son ouvrage; et encore doit-on réduire les emprunts à bien peu de choses : la réception de Charles V par le pape et les cérémonies du couronnement impérial rapportées par Mexía au quatrième livre de son His-

1. *De rebus nuper in Italia gestis, lib. octo, in quibus quicquid bellorum in tota Italia ab anno 1521 usq. ad 1530, agitur in 4°. Norimbergae ap. Jo. Petresum 1532.* L'ouvrage fut réédité l'année suivante à Anvers. En 1536 il fut traduit en espagnol par le maître Bernardo Perez, « canonigo de Gandia », et édité à Valence. — On possède encore de G. Cappella les *Commentarii de rebus gestis pro restitutione Francisci Sfortiæ II. Mediolani Ducis, 1538,* qui furent traduits du latin en italien par M. Francesco Philopopoli (Venetiis, 1539).

2. *Historie di tutte le cose degne di memoria quai del anno MDXXIIII sino a questo presente sono accorse nella Italia, nella Provenza, nella Franza, etc. In Venetia, 1540, 4°.* Messer Marco Guazzo a encore écrit : *Historia... ove se contengono la venuta, et partita d'Italia di Carlo Ottavo Re di Franza et come acquisto et lascio il regno di Napoli... con le ragioni qual dicono francesi haver la corona di Franza nel regno di Napoli, et nel ducato di Milano.* 8°, Ven. 1547.



toire sont les seuls épisodes qui, d'une façon évidente, ont été inspirés par l'écrivain italien.

En fait, les guerres d'Italie et les guerres aux frontières des Pyrénées ont été racontées par lui d'une façon originale, et tellement indépendante des relations italiennes, que l'on ne doit point douter qu'il ait eu entre les mains les principales lettres que les généraux adressaient à l'Empereur du théâtre des opérations, et qui, transmises à l'historiographe, lui permettaient de reconstituer les événements avec une précision que l'on chercherait vainement chez les historiens de son temps. La communication de cette correspondance si abondante (qui constitue aujourd'hui une grande partie de l'ancien fonds de manuscrits de Pascual de Gayangos) fut certainement assurée à Mexía : il serait sans cela impossible d'expliquer la minutie et l'exactitude avec lesquelles tous les faits de guerre, notamment ceux rapportés au livre III, sont datés, presque chronométrés par cet historien résidant à Séville; et sa valeur documentaire, pour ce qui a trait surtout à la marche des opérations et à la peinture des hostilités, est incontestable.

En ce qui concerne les événements d'Espagne, où les témoignages contemporains devaient forcément constituer son principal procédé d'information, l'abondance des relations qui nous ont été conservées, surtout pour l'époque des *Comunidades,* empêche un peu de se rendre compte des services rendus par la chronique impériale. Sur bien des points cependant, c'est encore Mexía (à travers Sandoval, il est vrai) qui nous apporte les plus précieux renseignements sur cette époque troublée; et si, sur bien des points, nous aurions sans doute été informés par ailleurs, aucune autre relation ne nous eût donné du soulèvement une idée d'ensemble aussi complète et aussi précise. Bien des faits d'ailleurs de cette période seraient tombés dans l'oubli dont nous sommes redevables à sa chronique : c'est ainsi, pour ne citer que l'un d'eux, que l'acte de clémence de Charles V envers le *comunero* Hernando de Avalos, revenu furtivement à la cour et dénoncé par un des serviteurs de l'Empereur (« y aun dizen que de su

Consejo »), sa mauvaise humeur contre le dénonciateur, et la parole prononcée par lui après les exécutions de Palencia : « Eso basta, no se derrame mas sangre... » (l. III, ch. 7), semblent n'avoir été recueillis que par Mexía. La conduite de Charles envers Hernando de Avalos est rapportée avec complaisance, car elle constitue un acte tel, nous dit l'auteur, « que si cayera en manos de un historiador o orador romano, nunca acabara de encarecerla y alabarla ».

Mexía était naturellement dans son rôle d'historiographe officiel en mettant en relief les vertus du Prince, mais il le fait sans contrainte, et il est difficile de ne pas trouver un accent de fierté nationale et de conviction profonde dans une phrase comme celle-ci :

... Aunque el Emperador ha tenido grandes guerras y conquistas, halas tratado con tanto poder y facilidad que nunca España las ha sentido, ni han sido parte los enemigos para poner pies en ella, y han hollado los Españoles las tierras de todos ellos...

C'est surtout la modération de Charles que Mexía s'efforce de mettre en relief, son désintéressement après la conquête : Parme et Plaisance remis à l'Église, Gênes et Milan restitués à leurs anciens maîtres en font la démonstration (l. III, ch. 6). Son désir de paix universelle, sa loyauté dans toutes les négociations avec François Ier, dont la fourberie et l'ardeur turbulente et perturbatrice sont opposées comme il convient aux qualités de Charles, sont glorifiés au cours des événements, mais sans exagération puérile.

Pour ce qui a trait à la guerre des *Comunidades* et à ses causes, il s'efforce d'être impartial. Il reconnaît qu'il y avait bien quelque chose de fondé dans les réclamations populaires, mais la forme dans laquelle elles furent présentées était inacceptable. Au sujet des faveurs accordées aux Flamands, il plaide l'inexpérience du prince : il n'était âgé que de dix-sept ans, et c'était une lourde charge que l'administration de tant de royaumes ; il s'était élevé hors de l'Espagne, connaissait à peine sa langue, pas du tout ses lois et ses coutumes. Aussi, appréciant depuis longtemps la loyauté et la sagesse de M. de

Chièvres, il s'en remettait à lui, et Chièvres, nous dit Mexía, pour tout ce qui concernait les affaires d'Espagne, suivait les indications du maître Mota, évêque de Badajoz, qui devient ainsi, d'après l'historien, le premier coupable.

En ce qui concerne la nomination de Guillaume de Croy à l'archevêché de Tolède, ce seraient encore, d'après lui, les Espagnols qui en auraient toute la responsabilité :

... yo oy dezir estonces y despues aca se ha savido por muy cierto, que el marques de Villena y otros grandes de España suplicaron al rey que se lo diesse, y que el no estava primero en ello ni Xebres lo havia intentado; de manera que el rey tuvo en esto y otras cosas semejantes poca culpa, porque los mismos que le avian de avisar dellas se lo suplicaron...

D'ailleurs, pour ce qui est de M. de Chièvres, si Mexía admet le reproche de cupidité qui lui fut si souvent adressé, il sait, par le témoignage des personnes qui le fréquentèrent, qu'il fut d'un jugement sûr, servit son prince avec loyauté, et fut toujours un facteur de paix dans les événements d'Europe. Et ce serait une erreur de s'imaginer tous les grands emplois accaparés par les étrangers. Charles n'avait-il pas à ce même moment dans son conseil secret don García de Padilla et l'évêque de Badajoz, pour principal secrétaire Francisco de los Cobos? Le sévillan Nicolas Tello n'était-il pas à la *contaduría mayor,* et, en ce qui concerne le Conseil royal et la Chancellerie, n'a-t-il pas conservé les fonctionnaires qui étaient en charge; et quand il y eut des vacances, n'y a-t-il pas été pourvu en faveur des naturels du pays?

Certains reprochaient en outre au nouveau roi d'être d'un abord difficile : « La facilidad y comunicacion, répond Mexía, suele ser causa de menosprecio. » On en a eu un merveilleux exemple dans le roi Henri le Dolent, qui, malgré sa faiblesse et son infirmité, fut respecté et craint seulement parce qu'il se tenait un peu à l'écart de ses sujets et était sobre de conversation (l. I, ch. 13).

Enfin, s'il y eut au début quelques malentendus entre le roi et son peuple, ce ne fut que passager : « su discrecion y bondad,

ayudada de la lumbre y gracia divina, lo suplio y remedio todo adelante, ayudandose el assimismo de la platica y esperiencia de las cosas y trances ». Il n'est qu'un cas où l'on sent que Mexía n'est pas disposé à excuser tout à fait la décision impériale : c'est pour l'exécution de l'évêque de Zamora. Sans doute il a entendu dire que l'Empereur affirma ensuite n'avoir pas donné l'ordre de le tuer, mais « de faire justice » ; mais on devine qu'il n'est pas satisfait par cette distinction subtile, et se range intérieurement à l'avis de ceux qui blâmèrent le châtiment et ne le trouvèrent pas conforme à la bonté d'un prince aussi religieux et aussi chrétien que l'Empereur : « no es licito a los reyes ni potencias seglares », déclare-t-il sévèrement, « tocar ni castigar a los ungidos y consagrados a Dios, pues tienen Pontifices que lo hagan, y la divina escriptura y sacros canones tienen dada forma para ello » (l. III, ch. 21).

C'est que Mexía, qui est un sujet dévoué de Charles, est avant tout un catholique soucieux de l'indépendance romaine; et lorsque, après le sac de Rome, il a à enregistrer la mort du prince de Bourbon, s'il considère comme un peu osé le jugement populaire, qui vit en cette mort un châtiment céleste, il n'en rapproche pas moins, pour inspirer le respect des choses saintes, la mort d'Iñigo de Moncada, qui était entré le premier à Rome et dont les troupes pillèrent l'église Saint-Pierre, celles du capitaine Juan de Urbina et du prince d'Orange, qui avaient également participé à l'entreprise, bien que jamais l'Empereur — Mexía a bien soin de le faire remarquer avec fréquence — ne leur en eût donné ni l'ordre ni la permission (l. XV, ch. 6).

Un autre sentiment souvent manifesté par Mexía dans sa chronique, c'est l'orgueil de son origine andalouse et sévillane. Déjà, dans son Histoire des Empereurs, racontant la vie de Trajan, il avait protesté contre l'écrivain[1] qui faisait naître cet empereur à Cadix, lorsque la gloire de sa naissance devait revenir à Séville, « pues aunque no nascio en ella, nascio en lugar subdito y vezino suyo ». Il est de même conduit dans sa

1. Sans doute Antoine de Guevara, dans sa Décade.



Chronique, à bien faire ressortir la loyauté et la fidélité monarchique de sa cité au temps des *Comunidades*[1] et à montrer combien elle mérita en ces circonstances le titre de « très loyale » que lui donnèrent les rois d'Espagne. C'est là un sentiment très naturel et propre à tous les historiens de son temps ; et le lecteur, dont il sollicite l'indulgence pour citer en sa qualité de sévillan la lettre de Charles V datée de Malines, mettant sa cité natale à l'ordre du jour de l'Empire (l. II, ch. 8), n'hésite pas à la lui accorder, reconnaissant à Mexía d'avoir pu aussi, grâce à son origine, lui donner des événements d'Andalousie un récit détaillé et vivant.

Malgré le désir du chroniste d'employer dans la rédaction de son histoire « una brevedad compendiosa », il est difficile de ne pas y relever un souci très marqué de composition littéraire. Le fait qu'un demi-siècle plus tard, un autre historien, Sandoval, lui a emprunté les considérations historiques et généalogiques du début de son premier livre, pour en faire une sorte de prologue littéraire à son Histoire de Charles V, en est une bonne preuve. Le ton grandiloquent de la préface de ce premier livre en est une autre, et si parfois, pour montrer les droits de Charles à tel ou tel héritage, il lui arrive à diverses reprises (l. I, ch. 3) d'exposer de façon peu artistique la filiation généalogique de son héros, en revanche les divers accidents qui durent se produire pour lui donner accès au trône d'Espagne lui permettent de développer une comparaison qui n'est point sans grandeur et dont les diverses parties ont été soigneusement ordonnées. On en peut juger par ce morceau :

Lo qual escriviendo yo y considerando como fue quitado y no aceptado para ellos (les royaumes) el esclarecido Principe don Juan, y tambien lo que tenia en el vientre la Princesa Margarita su muger al tiempo que el murio, y despues la Infanta doña Isavel su hermana, y al cabo el niño Principe don Miguel y come el fue aceptado y rescibido, me vino a la memoria y me parecio muy semejable, y si fuera

1. Son insistance semble avoir agacé Sandoval qui fait évidemment allusion à l'ancien Sévillan lorsqu'il écrit (l. VI, § 5) : « No hay porque abonar a los andaluces, mas que a los castellanos, que en todas partes fueron los disparates casi iguales y hechos... »



licito, figura desto, lo del Profeta Samuel, quando fue a la casa de Isay a consagrar y elegir al rey que avia de ser de Israel, y dicho a lo que venia, le fueron presentados por Isay los hijos que tenia para ello en casa; y el Profeta le dixo : « Ninguno destos ha elegido Dios, ni lo hara rey de su pueblo. ¿ Por ventura no tienes mas hijos que estos ? » Y el Isay le respondio que uno pequeñito le quedava, que estava apacentando sus obejas; el qual le mando el Propheta traer; y en viendolo, le dixo : « Levantate y ungelo, que este es el que ha de ser Rey de Israel. » Y el obedeciendo lo hizo assi; y fue despues sancto y valeroso y poderoso rey, y grande guerreador. Ansi parece, como se ha visto, que estos catholicos reyes pusieron delante su hijo, y su hija y despues su nieto; pero, por secretos juicios de Dios, no fueron admitidos para el reyno, porque este otro era el David que el tenia escogido para ello, aunque chiquito apartado y olvidado por ventura para esto, y ansi en todo ha sido imitador de David en la religion y defension de sus reynos, y acrecentamiento dellos. » (L. I, ch. 2).

Un peu avant ce passage, Mexía, parlant de la naissance de l'infant don Miguel, avait remarqué qu'on eût pu lui donner le même nom que donna Rachel à son fils Benjamin « qui s'interprète fils de ma douleur », puisque la reine Isabelle mourut de l'enfantement, comme Rachel du sien; et sans souci à cet instant de la « brevedad compendiosa » qu'il se proposait d'observer, il ajoutait : « ... pero no vino fuera de proposito el nombre de Michael, que significa herida de Dios; de manera que al alegria grande de su nacimiento se mezclo luego gran dolor y tristeza, y fue otro nuevo cuchillo y herida para los reyes sus padres. »

Le procédé littéraire auquel Mexía a fréquemment recours, et le seul auquel il ait recours, pour donner de la noblesse à son style, est la comparaison. Et la comparaison, chez lui, est de deux sortes : ou elle est purement biblique, ou bien elle emprunte ses éléments aux phénomènes atmosphériques.

Du premier genre de comparaisons, outre les exemples que nous avons déjà relevés, on pourrait aisément en citer d'autres : c'est Antoine de Leyva, si souvent victorieux malgré ses maux, qui lors de l'entrée solennelle de l'Empereur à Bologne, porté sur une chaise et entouré de capitaines, était regardé par tout le monde avec étonnement « como leemos de David quando avia muerto al gigante Golias » (l. V ch. 1). Ce sont les

soldats impériaux qui, après la prise de Saint-Ange[1], voulant établir solidement leur camp en face de celui du roi de France, qui ne leur laissait pas une minute de répit, durent repousser ses attaques tout en creusant fossés et tranchées « como en la reparacion de los muros de Hierusalem se escrive de los Judios que con la una mano obravan y con la otra se defendian... » (l. III, ch. 14). Et lorsque l'historien raconte la condamnation que le pape Jules porta contre le roi et la reine de Navarre, coupables, en l'année 1512, de n'avoir pas donné libre passage aux troupes de Ferdinand le Catholique et aux soldats anglais qui voulaient pénétrer en France, il énumère les divers exemples qu'offre l'histoire d'excommunications ou condamnations de princes par des pontifes; puis remontant à l'Écriture Sainte, en cite d'autres qui s'appliquent plus spécialement au cas présent : celui de ce roi des Amorrhéens qui, pour n'avoir pas voulu livrer passage à Moïse et à son peuple, se vit dépouillé de son royaume, et celui des habitants de Sion qui virent leur ville détruite par Judas Macchabée, pour lui avoir opposé le même refus, comme il revenait de vaincre les Galaadites (l. I, ch. 8).

Voici à présent quelques exemples des « comparaisons atmosphériques » de Mexía : Veut-il apprécier le caractère éphémère de la prise de Rome par Hugo de Moncada, et le peu de résultats qu'il en obtint : « ... a mi me ha parescido », écrit-il, « que fue como el fuego del relampago que espanta y alumbra mucho, pero pasa presto y sin dexar nada quemado » (l. IV, ch. 4). Voici en quels termes il commence le chapitre où il se propose de raconter les événements de l'année 1526 : « El principio del año de 26 me parece ainsi que fue como unos dias que comiençan descubiertos y muy claros, y desde a poca hora se buelven nublados y tempestuosos, porque asi fue este año, que su principio fueron casamientos, fiestas y plazeres, y no tardo mucho que se torno en grandes disensiones y guerras, mayores que las que tenemos contadas... » (l. III, ch. 20). Exposant les opérations d'Italie de 1527 et racontant l'entrée en campagne des généraux impériaux, il note que celle-ci se

1. [Pavie, 1525. G. C.].

produisit en février « porque la furia deste fuego era tan grande que en el mayor frio ardia mas... » (l. IV, ch. 5). Lorsque le marquis de Pescara, deux ans auparavant, s'était emparé de la ville de Saint-Ange, il avait dû d'abord, nous dit Mexía, faire battre par son artillerie les murs de la place, en renverser une partie, et la montée n'en était pas moins difficile : « Pero de la manera que el sol, quando a pieça de tiempo que esta cubierto y embaraçado con nublados, quando ya los vençe y desbarata, hiere y escalienta con sus rayos con mas calor y fuerça, asi la infanteria española que el marques llevava, como avia mas de dos meses que no campeavan y estavan en Lodi detenidos y como anublados, viendose ya libres y sueltos en campo, con tanta confiança y impetu pelearon, acabada la bateria, que en poco espacio se entro la villa por fuerça de armas, siendo presa y muerta la gente que la defendia... » (l. III, ch. 14).

La comparaison est le seul artifice littéraire employé par Mexía dans sa chronique. Les harangues, si chères aux historiens humanistes, en Espagne et en Italie, sont à peu près complètement absentes de son œuvre; celles que l'on rencontre sont courtes et ne sont plus des exercices oratoires, mais une reproduction de la réalité. Sa langue est sobre, essentiellement correcte et claire, et si on peut parfois lui reprocher le manque d'éclat, peut-être la monotonie, il est juste de dire que cette langue s'anime souvent, principalement lorsqu'il s'agit de brosser un tableau de bataille (par exemple lorsque Mexía fait la description de la bataille de la Bicoque, de Pavie), et qu'elle acquiert en ces circonstances une remarquable précision. Pour ce qui est de son vocabulaire, il est suffisant, sans être d'une extrême richesse, peut-être un peu influencé par le vocabulaire italien : Mexía adopte le verbe *ringraziare* recueilli dans Marco Guazzo; et l'expression *a canto de* dans le sens de *á punto de*, se trouve fréquemment sous sa plume. Un correspondant anonyme, qui dans une « carta scripta a Pero Mexía »[1]

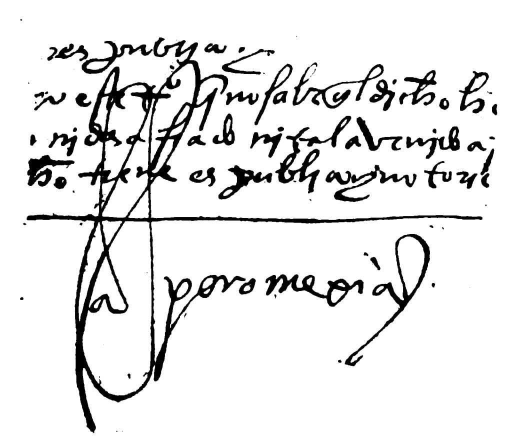
1. *Carta scripta a Pero Mexía porque alabando la historia que él recopiló de las Vidas de los Emperadores, en que ay cosas abominables, desalaba la lection del libro de Amadis, por ser fabuloso, como si de la verdad de su historia se pudiesen sacar tan buenos exemplos como de la fabula de Amadis* (Ms. Add. 8219 du British Museum. Gayangos, vol. I. p. 227).



conservée au British Museum, incrimine l'Histoire des Empereurs, sous prétexte de défendre l'Amadis condamné par l'auteur, avait déjà reproché à celui-ci son italianisme : « ... en el (l'*Amadis*) se halla estilo qual podemos dessear los castellanos, y puridad y limpieza de lengua tal que si Vª M. no menospreciara tanto al autor y su obra, no viniera a dezir *alogamiento* por *aposento* ni *arruynado* por *destruydo*, palabras Italianas, ni *impedimento* ni *portento*, todas palabras portentosas para Spañoles. »

A son époque, s'il faut en croire son contemporain, le sévillan Matamoro, on lui reprocha aussi son latinisme : « Fuisse tamen quorundam eruditorum auribus multo dulcior », écrit-il dans son discours *De academiis litteratisque viris Hispaniæ*[1], « sin linguam Hispaniam paucis vocabulis Latinis non vitiasset. » Mais de ce défaut, peu sensible d'ailleurs dans l'ouvrage qui nous occupe, Matamoro lui-même l'a éloquemment absous, et le jugement qu'il porte sur Mexía est bien celui que forme, en définitive, tout lecteur de la Chronique de Charles : « ... instar amnis leniter labentis sedatus fuit, fidelis est, et valde circumspectus in historia » (il fut calme comme le fleuve qui roule lentement ses eaux, véridique et circonspect en matière d'histoire).

1. *De Academiis litteratisque viris Hispaniæ. Apologetica narratio Alfonsi Garsiæ Matamori hispalensis, Rhetoris Complutensis.* (*Opera omnia.* Madrid, 1769.)



II

Ceux qui puisèrent dans Mexía — Alonso Morgado Prudencio de Sandoval — Francisco Diego de Sayas.

Pour mesurer la valeur historique de la Chonique de Mexía et comprendre le prix des documents nouveaux qu'elle apportait, il suffit de considérer les services qu'elle a rendus aux historiens postérieurs.

Ainsi que nous l'avons vu, Mexía avait, en sa qualité de sévillan, très exactement noté les événements qui s'étaient produits en Andalousie à l'époque des *Comunidades,* et avait parlé avec fierté de l'attitude loyaliste de sa cité. Il était donc une source tout indiquée pour les futurs historiens de Séville. Aussi, lorsqu'à la fin du xvie siècle, Alonso Morgado écrivit l'histoire de cette cité[1], le chroniste de Charles V fut-il la seule source à laquelle il eut recours pour faire le récit de cette époque troublée.

Alonso Morgado n'était pas sévillan. Né à Alcántara, en Estrémadure, il était même assez âgé lorsqu'il vint habiter l'Andalousie. Il était chapelain de l'église paroissiale de Ste-Anne, extra-muros de Séville, dans la collation de Triana. D'un esprit curieux, très instruit, il s'éprit de la ville où il était venu résider, et se proposa d'en écrire l'histoire.

Le troisième livre de son ouvrage (dont la plus grande partie est consacrée à l'histoire ancienne de Séville) traite « de su gran fidelidad para con todos sus reyes naturales » ; et lorsque l'auteur aborde le règne de Charles V, il ne fait que résumer les événements des *Comunidades* racontés par Mexía, et se borne à le copier à partir de la phrase : « Guardó la ciudad de Sevilla tanta lealtad... » La plus grande partie des chapitres VIII et XV du deuxième livre de la Chronique de Mexía a passé ainsi dans l'Histoire de Morgado[2].

1. *Historia de Sevilla... por Alonso Morgado. sacerdote vezino de Sevilla*, 1587. Cet ouvrage, dont le ms. original est conservé à la Biblioteca Nacional (ms. 1344) a été réimprimé dans les temps modernes.

2. L'auteur mentionne d'ailleurs le nom de Mexía dans la liste des « autores y libros, que se citan en esta Historia ».

Alonso Morgado, malgré le mérite réel de son Histoire de Séville, n'était pas un écrivain de grande envergure. Tout autrement significative est la personnalité de l'évêque de Pampelune, Prudencio de Sandoval, qui, au début du siècle suivant, puisa à pleines mains dans l'œuvre historiographique de Mexía. Les emprunts divers de la *Vida y hechos del emperador Carlos V*[1] ont été assez souvent mentionnés, mais il ne semble pas qu'on ait jamais pris la peine d'en mesurer exactement l'étendue. L'historien Ranke, qui l'a sévèrement jugée, est celui qui, jusqu'à ce jour, est allé le plus loin dans cet examen[2]. Il considère avec raison l'œuvre de Sandoval comme étant « plutôt une compilation (compte rendu) d'informations, ayant souvent peu de cohésion entre elles, qu'une histoire ». En ce qui concerne Mexía, bien qu'il déclare que le temps lui manqua pour approfondir la chose, il a eu conscience de l'étendue des emprunts, et bien qu'il ait un peu diminué l'importance de sa constatation en se bornant à relever chez les deux écrivains des phrases et des expressions identiques, ne citant qu'un seul chapitre dont Sandoval ait fait l'adoption intégrale, — ce qui donnerait à cette circonstance un caractère exceptionnel, — il a eu l'impression fort juste que les trois livres de la chronique (les trois livres du manuscrit incomplet de Vienne) se retrouvaient, en substance, dans l'histoire de Sandoval.

En réalité, on peut affirmer, sans beaucoup d'exagération, que toute la chronique de Mexía, du premier au cinquième livre inclusivement, a passé dans cette Histoire.

On trouvera plus loin (appendice II) l'exacte distribution de ces cinq livres à travers l'œuvre de Sandoval. Amené à lire de près le texte de la relation anonyme des *Comunidades* (faussement attribué jadis à Gonzalo de Ayora) pour le comparer au récit de ces mêmes événements par Pedro Mexía, nous avons songé, bien que cela ne rentrât pas forcément dans le cadre de ce travail, à profiter de la circonstance pour établir également

1. La première partie de l'ouvrage de Sandoval parut en 1604, à Valladolid; la deuxième en 1606.

2. G. Ranke, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, t. II, appendice III : *Chronisten Karls V.*

des tables de concordance en ce qui concerne Sandoval et l'auteur de cette relation. Il nous a semblé qu'il serait intéressant de faire connaître ainsi de façon exacte la provenance des documents présentés par Sandoval, pour que la critique des sources de son Histoire en soit facilitée, et si nous avons présenté séparément ces diverses concordances, c'est que nous avons voulu en même temps donner une idée d'ensemble de la relation anonyme, qui a rendu de grands services, mais n'a jamais été décrite, et ne sera vraisemblablement jamais publiée. Enfin, nous avons trouvé à la bibliothèque de l'Academia de la Historia, une autre relation de la guerre des *Comunidades* (ms. G 62 de la collection Salazar), due au juré de Tolède Alonso Ortiz, dont certaines parties ont également passé dans l'Histoire de Sandoval, et nous avons également jugé utile de dénoncer ces nouveaux emprunts.

En ce qui concerne la manière dont Sandoval a utilisé Mexía, elle est assez simple; il s'est borné à l'inclure dans son Histoire, et c'est sa méthode accoutumée : il s'inspire parfois, mais il copie presque toujours (même les observations toutes personnelles de certains auteurs)[1], et nombreux sont les chapitres qui ont entièrement passé dans son livre, sans qu'une expression en ait été modifiée. Aussi, lorsqu'on songe qu'ainsi furent composés les dix-neuf premiers livres de la *Vida y hechos del emperador Carlos V*, et peut-être l'ouvrage tout entier, on comprend que le sieur de La Mothe Le Vayer, qui dans un *Discours sur l'Histoire*[2] a pris vivement à partie Sandoval, lui reprochant de nous avoir exposé « un cadavre au lieu d'un corps historique », et a jugé le style et le caractère de son histoire « du plus bas étage », ait pu cependant remarquer qu'il y avait « quelquefois de l'inégalité en ceux-ci, à cause de certaines pièces beaucoup plus travaillées que le reste, et qu'on voit luy avoir esté fournies d'assez bonne main ». C'est qu'en

1. C'est ainsi qu'il déclare parfois, en suivant Mexía, qu'il n'a pu avoir relation de tel ou tel fait, qu'il passe quelques menus incidents d'un siège ou d'une bataille, pour ne pas charger son récit, lorsque le chroniste de Charles V est depuis un grand moment son unique source, et l'oblige à cette abstention.

2. *Discours de l'histoire. Seconde édition reveuë par l'autteur, à Paris, chez Antoine de Sommaville MDCXLVII.* Ce petit livre est dédié au cardinal de Richelieu.

réalité, lorsqu'on lit Sandoval, on fait simplement la lecture de Mexía, de Sanabria, d'Ortiz, de Guevara ou de tout autre écrivain. Et comme Sandoval n'a guère coutume de modifier les textes dont il peut profiter, et que son unique souci est de les additionner le plus habilement possible, il y a lieu d'en tenir compte quand on disserte de ses goûts et de ses opinions. Dans la révolte des *Comunidades*, nous dit Ranke, il se montre plus favorable pour les villes que Mexía, qui est à un haut degré monarchique : c'est surtout parce qu'au moment où l'observe Ranke, il se repose sur les bras du pseudo Ayora, qui lui fournit une partie de sa narration. Pour la même raison il semble vraiment difficile, lorsqu'on veut apprécier les qualités littéraires du style de Sandoval, de se baser sur la *Vida y hechos del emperador Carlos V*, dont la plus grande partie est constituée (du moins dans les vingt-trois premiers livres auxquels s'est borné notre examen), de morceaux simplement juxtaposés.

Il serait pourtant injuste et même assez plaisant de reprocher à un historien écrivant un demi-siècle après les événements qu'il raconte, de n'avoir pas fait preuve, dans le récit de ces mêmes événements, de grande originalité personnelle. Sans doute on serait en droit de désirer un peu plus de critique historique et moins de servilité dans l'utilisation des sources. Mais on est obligé de reconnaître d'abord que Sandoval a réuni avec un zèle louable, bon nombre de documents originaux. Il avait le droit d'écrire au deuxième livre de son Histoire : « Lo que se me puede agradecer, es, que sin perdonar a gastos, ni trabajos, y toda diligencia, he procurado papeles, originales, cartas y instruciones firmadas del Emperador, y otros Principes, que an enriquecido esta historia... » (l. II, § 2). En outre, peu d'historiens ont eu, à une époque quelconque, la bonne fortune de pouvoir utiliser tant de sources inédites, et de sources offrant toutes traitées, des périodes entières qu'il suffisait simplement de juxtaposer pour obtenir un ouvrage d'ensemble; et si l'on s'en tient au sens même du terme, cette part d' « inédit » que l'évêque de Pampelune offrait au lecteur espagnol (réduit jusqu'alors aux seuls

récits italiens qui lui étaient si peu sympathiques), était des plus considérables et d'une valeur documentaire qu'il serait injuste de méconnaître.

Généralement, Sandoval cite ses sources[1]; et en ce qui regarde Mexía, étant donnée la diffusion rapide de ses manuscrits, il lui eût été difficile de ne point le faire. Il le cite avec sobriété il est vrai[2], et si nous ne possédions aujourd'hui la chronique de Mexía, on ne s'imaginerait jamais, à la façon discrète dont Sandoval parle de l'auteur sévillan, que les cinq livres de cette chronique se sont tout entiers déversés dans le grand ouvrage historique du chroniste de Philippe III.

Après Sandoval, il serait nécessaire, si l'on voulait relever les services rendus par Mexía, de passer en revue tous les écrivains qui, dans la suite, puisèrent dans l'immense réservoir historique de l'évêque pour les événements ne dépassant pas l'année 1530. Et la liste serait longue, depuis les chronistes aragonais du XVIIe siècle jusqu'à Danvila, pour qui Mexía fut un guide fidèle et sûr. Nous ne mentionnerons pourtant que l'un des premiers, parce que, par delà l'évêque de Pampelune, il est remonté directement à Mexía.

Francisco Diego de Sayas Rabaneda a eu entre les mains l'un des exemplaires de la chronique manuscrite de Mexía; cela ressort d'une note apposée par lui et signée de sa propre main[3]. Il en a fait un emploi judicieux[4], mais ne semble point avoir remarqué qu'une grande partie des renseignements qui lui ont été fournis par Sandoval, se retrouvait déjà dans l'ouvrage qu'il avait sous la main.

1. Les emprunts faits à la relation d'Ortiz ne sont pourtant pas accusés, et cependant des paragraphes entiers, et non les moins intéressants, sont copiés à la lettre.

2. Voici les endroits où Mexía se trouve nommé : l. III, § 16 et 29; l. VI, § 31; l. IX, § 9; l. XVI, § 6.

3. C'est le ms. 1765 (G 57) de la Biblioteca Nacional. Cette note (placée à la deuxième page du ms.) dit : « Este libro de la vida del E^r Carl. V escrita por P^e Mexía su cronista me prestó Don Blas Fran^{co} español... de la ciudad de Cord[oba] .. » Le renseignement est donné « para que se tenga de esto verdad y se le restituya ». « Prestómela », ajoute Sayas, « para usar de él en la historia que e descrivir del Cesar mismo. D. Fran^o de Sayas Ravaneda. »

4. Il s'en sert à partir du ch. VIII de ses *Anales de Aragón*, et le cite une fois dans ce chapitre.

III

Les manuscrits de l'Histoire de Mexía.

Aussitôt la mort de Mexía, tout ce que le chroniste avait écrit fut remis, nous dit Francisco Pacheco, sur l'ordre de l'Empereur et sous pli cacheté, au secrétaire Juan Vázquez de Molina. D'autre part, un manuscrit de la Biblioteca Nacional (G 57 = 1765), qui est présenté comme la copie « du manuscrit original du cardinal Granvelle », permet de supposer que ce manuscrit fut un peu plus tard entre les mains du premier ministre de Charles V. Ce sont les seules indications que l'on possède à son sujet.

Au XVIIe siècle, Nicolas Antonio énumère cinq manuscrits de la chronique : trois exemplaires in-folio de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares (Gaspar de Guzmán, † 1645) ; un autre, qui se trouvait à la cathédrale de Tolède (pluteo XXIX, num. 30), et le dernier, que Diego de Colmenares, historien de Ségovie, eut en sa possession. Au moment où Nicolas Antonio écrivait, ce manuscrit devait, selon l'auteur de l'*Hispania Nova*, se trouver à Madrid, entre les mains de Gaspar Ibáñez de Segovia. Gachard a décrit une copie du XVIIIe siècle faite sur ce manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque de l'Academia de la Historia, et reproduit une note de Diego de Colmenares[1] dénonçant les emprunts de Sandoval, et une réplique anonyme à cette même note. Or, le manuscrit même de Colmenares (avec la note signée par lui et la réplique), se trouve également à la même bibliothèque[2], où nous avons pu l'examiner.

1. Diego de Colmenares fait d'ailleurs allusion, dans un passage de son Histoire, à la possession de ce manuscrit : l'Empereur se rendit à Ségovie en août 1525 ; « Y viendolo desde lo alto de los puertos », dit l'auteur, « tan adornada de vistosos edificios, torres, y chapiteles (siendo entonces mucho menos que aora) dixo gustoso de verla, que tenia vista de Ciudad grandiosa. Y confirmólo el solene recibimiento, y fiestas que nuestros ciudadanos hizieron a su Mag^d^ Cesarea, como refieren Pedro Mexía en la parte de historia que dexó escrita deste monarca, como Coronista suyo, *y manuscrita tenemos :* y Sandoval en su historia Imperial. » (*Hist^a^ de la muy antigua, noble y leal ciudad de Segovia : y compendio de las historias de Castilla.* 1636. Cap. XXXIX, § 10.)

2. Dans la collection Salazar.



Deux exemplaires de la chronique de Mexía sont également mentionnés comme ayant fait partie de la bibliothèque de Montealegre. L'un était intitulé : « Historia de Carlos Q^to^, escrita por Pedro Mexía su Cronista, in-fol. (f° 106 v°) ». Le deuxième, comprenant 126 feuillets, est ainsi cité: « Libro segundo de la vida del invictiss° E^r^ Carlos Q^to^, Rey de Esp., compuesta por Pedro Mexía su Cronista, en la qual se contienen las guerras y sediciones pop^res^ que huvo comunmente en Castilla, llamadas comunidades. » Il était suivi de la vie de Martínez Siliceo, archevêque de Tolède (fol. 205 r. t° 14 de l'*Indice de las Miscelaneas de A Quarto*).

Au XVIIIe siècle, la bibliothèque de Jacob Krys, qui fut vendue aux enchères en 1727[1], possédait un manuscrit de l'ouvrage de Mexía : *La Vida y Historia del Invictissimo E^r^ don Carlo quinto, Rey de España, por Pedro Mexia, su Coronista, asta fin del año de 1530...* in fol. (n° du Catal. 705). D'autre part, un érudit suspect, le Danois Gerhard Ernest de Franckenau[2], dans sa *Biblioteca Hispanica,* qu'il faudrait, d'après Mayans, restituer au sévillan Juan Lucas Cortés, déclare avoir acheté à Madrid un élégant exemplaire de la chronique de Mexía, provenant de la bibliothèque royale de la Casa de Campo[3]. Telles sont les indications que nous avons recueillies pour le passé.

1. *Bibliotheca Krysiana sive Catalogus librorum; Quibus (dum viveret) usus est vir plurimum reverendus Jacobus Krys, J. U. D. & Ecclesiæ Romano-Catholicæ, que Amstelodami colligitur, Pastor fidelis, disertus. Publica eorum distractis fiet per Petrum De Hondt. Die Lunæ 3 Martii 1727. Hagæ-Comitum apud Petrum De Hondt 1727,* in-8, 3 ff. n. ch., 207-201 pp. Nous citons cette référence d'après M. R. Foulché-Delbosc : *Manuscrits hispaniques de Bibliothèques dispersées. 1re série* (Extrait de la *Revue des Bibliothèques,* n°s 10-12, oct.-déc. 1912 et 1-3 janv.-mars 1913).

2. Gerhard Ernest de Franckenau, auquel Mayans nie toute compétence pour les choses d'Espagne, fut envoyé à la cour de Philippe V par le roi de Danemark, Frédéric IV. Il mourut à Madrid, l'an 1701. C'est dans la Vie de Ramos de Manzano, publiée au tome V du *Novus Thesaurus Jur. Civ. et Can.* de Gerard Neerman (1758) que Mayans démontre d'une façon convaincante que dans la *Bibl. Hisp*^a^, de même que dans un autre ouvrage publié sous le nom de Franckenau, la *Themis H*^ica^, cet écrivain n'a fait que profiter, d'une manière indélicate, de l'érudition d'autrui.

3. « Petrus Mexia... Hispalensis equestri prosapia oriundus Carolique V Imperatoris Chronographus regius Hispanicus, cui muneri parem se ostendit conscripta Augusti illius ad Bononiemsen usque coronationem Historia libris 4 absoluta, cujus elegans exemplar manu exaratum (typis enim excusa non prodiit) ex regia Bibliotheca quæ in venatoria domo Casa de Campo dicta asservatur, ut ex ligatura constat, Matriti olim comparavimus... » (*Bibliotheca Hispanica historico-genealogico-heraldica.* Lipsiæ, 1724, p. 345.)

En ce qui concerne la diffusion actuelle des manuscrits de la *Vida y Historia*..., Gachard, envoyé en 1843 en Espagne par le gouvernement belge pour rechercher dans les archives et bibliothèques, les documents se rapportant à l'histoire de la Belgique, a relevé trois d'entre eux à la Biblioteca Nacional, un à l'Academia de la Historia, et deux à l'Escorial[1].

En réalité la Biblioteca Nacional ne possède pas moins de *onze* exemplaires de la chronique, et l'Academia de la Historia en possède deux pour sa part. Un autre manuscrit, signalé par G. Ranke, se trouve à la Bibliothèque royale de Vienne, et un autre, mentionné au Catalogue Gayangos, au British Museum. Citons encore un exemplaire du XVIIe siècle, que son possesseur actuel, M. Francisco de Laiglesia, a bien voulu nous communiquer.

On pourrait évidemment ajouter à cette liste d'autres manuscrits qui doivent se trouver dans les bibliothèques particulières, en Espagne ou ailleurs. Mais à défaut du manuscrit original, sans doute à jamais perdu, le nombre des copies que nous possédons est largement suffisant pour que l'on puisse corriger les unes par les autres, et obtenir un texte correct. Cela ne veut point dire que quelques passages ne soient demeurés douteux, et que nous n'ayons pas à nous demander parfois quelle est la forme définitive que Mexía eut voulu donner à sa pensée, s'il eût eu les loisirs d'achever son œuvre et de la retoucher; mais nous croyons que la possession du manuscrit original, tel qu'il devait être à la mort de l'auteur, n'eût pas toujours résolu le doute. L'examen des divers manuscrits[2], notamment des deux plus complets, les ms. G 66 (= 1926) et G 70 (= 1788) de la Biblioteca Nacional, nous amène à penser que le brouillon de Mexía subitement interrompu, renfermait bien des variantes entre lesquelles l'auteur eût fait son choix,

1. *Les Bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, Bruxelles, 1875.

2. Tous les manuscrits qui seront décrits ci-après ont été examinés directement par nous, à l'exception du manuscrit de Vienne, dont nous nous sommes bornés à nous faire envoyer le signalement. Nous n'avons pu, malgré nos recherches, retrouver le manuscrit mentionné par D. Cayetano Rosell (Bibl. Rivadeneyra, t. XXI, p. 367) comme ayant appartenu à D. Aurelio Fernández Guerra y Orbe. Il a été égaré après la mort de ce dernier.

et bien des endroits qu'il eût révisés en complétant sa documentation.

Nous donnons ci-dessous la description des manuscrits que nous venons de citer; nous essaierons ensuite de les grouper par famille, dans la mesure du possible. Nous eussions voulu établir leur filiation d'une manière très complète; mais étant données la rédaction du manuscrit original, telle que nous nous la représentons, et la perte évidente de plusieurs manuscrits intermédiaires parmi les copies que nous avons examinées, nous ne pouvons répondre, dans le tableau que nous avons dressé, que du caractère rigoureux des parentés, non de l'exactitude absolue des descendances.

Biblioteca Nacional.

1) G 66 (1926). — *Pero Mexía — Historia de Carlos V.*

In-fol pap.; rel. en maroquin vert, vignettes dorées sur les plats et au dos, 359 feuillets, ancienne écriture esp[le] du xvi[e] siècle.

(Gachard, n° 24, p. 26.)

Ce manuscrit, de plusieurs mains, provient de la bibliothèque de Philippe V (comme probablement tous ceux de la lettre G). La Chronique proprement dite, qui est suivie d'une Histoire de la Conquête de Tunis, n'a que 326 feuillets. Elle comprend, outre les quatre premiers livres, le « prohemio » et six chapitres du cinquième, et se termine par un sonnet de Gutierre de Salina sur la mort de Pedro Mexía.

Le sixième chapitre est interrompu au milieu d'une phrase : « Pero como nunca los placeres de esta vida son enteramente cumplidos y que no tengan mezcla de placer y dio asi que pocos dias despues de entregada y sojuzgada Florencia... » Puis il est écrit : « Esto es hasta aqui lo que escrivio Pero Mexia de la vida del E[r] don Carlos y no lo acabo porque llegando aqui, fue Dios servido de llevarlo para si. Murio en mes de hebrero vispera de Santo Anton año de mill y quinientos y cinquanto y uno. »

2) **G 70 (1788).** — *Chronica del emperador Carlos V, por Pedro Mexia.*

In-fol., pap., rel. en parchemin, coté en partie seulement, écriture du XVI[e] siècle. (Gachard, n° 25, p. 27.)

Le manuscrit est d'une même main et d'une belle écriture « itálica ». Une note moderne au crayon dit ceci : « Es copia del G 66, como se advierte por los errores de lecturas del copista. p. ej° f° 321 v° últ[a] línea : año XXXII. &c. [1] »

Bien que la ressemblance extrême entre ces deux mss. soit frappante (ils finissent au même endroit et sont tous les deux suivis de l' « Empresa de Tunez » et du sonnet de Salina, auquel manque le deuxième vers dans l'un et dans l'autre), ils sont nécessairement indépendants l'un de l'autre, et sont des copies d'un même ms., peut-être de l'original, qui à notre avis, devait présenter de nombreuses surcharges, et offrir un vaste champ à l'interprétation des scribes. De toutes façons, presque chaque phrase, dans les deux mss., renferme quelque petite variante, le 1926 se distinguant par une tendance très marquée à choisir la version la plus longue, et contenant parfois des renseignements omis dans tous les autres mss.

3) **G 57 (1765).** — *Historia de Carlos Quinto, copiada del original ms. del Cardenal Grambelas.*

In-fol. pap. rel. en maroquin vert, vignettes dorées sur les plats (et au dos) de la couverture, 278 feuillets. On lit au 2[e] feuillet de garde : *Historia de la vida y hechos del invictisimo emperador don Carlos de Austria, V de este nombre, rey de Espanya, escripta por Pedro Mexia, su coronista, aunque imperfecta, porque solamente llega hasta la entrada del Emp[r] en Bolonia á coronarse; Sacada de un original manuscripto del cardenal Granvela, año de 1597.*

(Gachard, n° 23, p. 26.)

Ce ms., qui comprend exactement 270 feuillets pour la Chronique (les 8 derniers étant occupés par le « Perdon grãl » de

1. [C'est de ce ms. 1788 que l'éditeur de la *Revue Hispanique* déclare (p. 563) avoir tiré le contenu des pages 507-545, qui manquent dans l'exemplaire du Marquis de la Fuensanta del Valle. Il est cité dans Gallardo *(Indice)*, ainsi que G 66, Aa 45 et G 57. G. C.].



1522), est celui qui porte l'annotation de Sayas déjà signalée (p. 24). Il se termine au cours du deuxième chapitre du livre V à : « ...quando mas poderoso estava para hacer la guerra. Solamente quedó lo de Florencia... » Le « prohemio » du livre 2, contrairement, à certains mss., est séparé du premier chapitre.

Le manuscrit est d'une même main et d'une écriture très soignée.

4) **Jj 12 (10464).** (Provient de la bibliothèque d'Osuna). — *Quatro libros de la vida e historia del invictissimo Emper^r D. Carlos 2° de este nombre Rey de Esp^a, escrito por Pedro Mexía su choronista hasta que pasó en Italia á se coronar.*

Ms. in-fol° relié parch. 2 encres. Très soigné, 364 feuillets. Une note manuscrite dit : « Este libro esta bien y verdadera^te corregido en este año de 1608. »

La chronique se termine avec le quatrième livre, et dans le deuxième, la préface n'est pas distinguée du premier chapitre.

5) **Ii 88 (10122).** (Provient de la bibliothèque d'Osuna). — *Comiença la vida e historia del invictissimo Emp^r Don Carlos 2° deste nombre Rey de España por Pedro Mexía su choronista.*

Grand in-fol. rel. mod. 325 f^os. L'ouvrage de Mexía n'en occupe que 169. Le reste est occupé par les « peticiones » des *comuneros*, la « Coronica de Navarra por el Lic^do Mosen Diego Ramirez de Avalos de la Piscina », et une lettre adressée au connétable Iñigo de Velasco par l'Inquisiteur de Navarre.

Ce ms., qui est tout d'une même main (écriture *itálica* très soignée), se termine au cours du chapitre II du livre V, à : « ...solamente quedó lo de Florencia... » Il est dit ensuite : « Aqui se acaba la historia y coronica que Pero Mexía choronista del emp^r hizo y hordeno y no pasó de este lugar porque murio y pasó desta presente vida sin poder proceder adelante. » La préface du livre II n'est pas séparée du chapitre 1er, Le livre IV ne comprend que 13 chapitres parce que le copiste a fait un « prohemio » de tout le chapitre 1er. Ce livre IV est intitulé par erreur « libro quinto », et le livre V est appelé « libro sexto ».

6) **G 395 (1901).** — *La Vida y Historia del Invictisimo emp*r *D. Carlos de Austria, Quinto deste nombre Rey de Spaña scripta por Pero Mexía su choronista.*

Ms. in-fol., couverture mod. 215 feuillets d'une même main.

Toutes les observations faites sur le ms. précédent s'appliquent à celui-ci.

7) **Aa 242 (9368).** — *Pero Mexía. Coronica del emperador Cárlos V (2° y 3° libro de la).*

Ms. de 166 feuillets in-4° rel. parch. provenant de la bibliothèque de D. Serafín Estébanez Calderón.

Une note placée à la fin du ms. dit : « Acavose de sacar esta Hist^a del 2° y 3° libro de la corónica del emp^r D. Carlos que escrivio Pedro Mexía su coronista. En Sevilla, domingo 14 de henero de 1590 años por el lic^do Bar^me Nuñez Velazquez vz^no de Sevilla »[1]. Le ms. ne comprend en réalité que le deuxième livre de la Chronique.

8) **(17891).** — *Historia de las Comunidades de España, sacada de la Crónica del Emp*r *C*os *Q*to, *escrita por Pedro Mexía su coronista.*

Ce ms., de la fin du XVIIIe siècle ou du début du XIXe (271 feuillets 4° Hol.) est celui mentionné dans le Catalogue Gayangos (p. 48) au n° 229. C'est un copie du précédent, dont il reproduit la note. Il est suivi d'un autre écrit intitulé: *Libro llamado del Alboraique*[2], et possède au feuillet 265 une longue note du Dr Araujo, qui est sans intérêt. A la suite du *Libro del Alboraique* se trouvent, de la même main que le reste du livre, quelques notes de chronique sévillane. Le ms., selon le Dr Araujo, appartient au Dr D. Ignacio Almorina.

1. [Cf. Gallardo, *Bibl. esp.*, t. III, p. 719, n° 2997. La date « domingo a 14 de marzo de 1590 » est certainement erronée, le 14 mars étant tombé un mercredi. C'est celle du ms. Aa 242 qui est juste. G. C.].
2. Cf. *ibid.*



9) I 307 (2810). — *La Vida e Historia del invictissimo Emp^{r} don Carlos Quinto deste nombre Rey de España escripta por Pero Mexía su coronista.*

Ms. in-fol. pap. rel. parch. 177 feuillets (tous d'une même main). Très soigné.

La chronique finit à la 3e ligne du chapitre 1er du livre V : «...y castillo de Sant Angel que por el duque de Milan estava... » Puis : « Aqui queda destroncada la crónica del Emp^{r} Don Carlos Q^{to} deste nombre que el muy noble cavallero y excelente coronista Pero Mexía empeço, porque le atajo la muerte al tpo y punto que empeçava el quinto libro. Laus deo. » Une note non signée dit au début du ms. : « Este es el ms. mas completo de 3 que tengo en [mano ?] á 23 de junio 1647. »

La préface du livre II est fondue dans le chapitre 1er, de même que celle du livre IV.

10) Aa 45 (9085). — *Coronica del Emperador Don C^{os} V Máximo y fortisimo escrita por el muy noble caballero Pero Mexía su coronista.* (Vient ensuite un second titre qui est le même que celui du ms. précédent.)

Grand in-fol. pap. rel. en parch. 231 feuillets, mais pas de pagination à partir du feuillet 193.

Plusieurs écritures, généralement peu soignées. Le ms. se termine à la fin de la préface du livre V : « ... porque no pase con descuydo por cosa tan grande...» (il n'a donc guère que trois lignes de plus que le ms. 2810. La note finale : « A qui quedó destroncada la coronica » etc., est identique à celle de ce précédent ms., et les particularités du livre II et du livre IV sont les mêmes.

MANUSCRIT DE M. FRANCISCO DE LAIGLESIA.

11) Chronyca del Emp^{r} C^{os} V Maximo y fortisimo escripta por el muy noble cavallero Pedro Mexia su chronista.

Ms. in-fol. rel. parch. Ecriture très soignée du XVIIe siècle.

La chronique se termine au même endroit que dans le ms. précédent, et la note finale est rédigée dans les mêmes termes. Le copiste ne sépare pas la préface et le chapitre 1er du livre II. A la suite, et de la même main, se trouvent diverses lettres et « pláticas » se rapportant aux *Comunidades*, le pardon général que fit l'Empereur et une copie de son testament.

Bibliothèque de la Real Academia de la Historia.

G 24 / G 25 } 12-3-4. (Deux volumes sans pagin. de la coll.-Salazar.)

Comiença la vida del ynbictisimo emperador don Carlos Quinto deste nombre, Rey d'España compuesto por Pero Mexia su coronista cavallero de Sevilla.

In-fol. rel. parch. écriture du XVIe siècle.

Il manque au 1er volume, par suite d'un accident, toute la préface du livre 1er. La chronique finit au livre V, à la fin du « prohemio » : « ...porque no pase descuydo *(sic)* por cosa tan grande ». Puis vient la note accoutumée : « Aqui queda destroncada la coronica del Emperador Don Carlos Quinto deste nombre Que el muy noble cavallero y excelente coronista Pero Mexia impeço Porque le atajo la muerte al punto que empeçava el Quinto Libro. » Une ligne en blanc sépare la préface et le chapitre 1er du livre II. C'est dans ce ms. que se trouve la note de Colmenares à laquelle nous avons déjà fait allusion. Nous la reproduisons ci-après avec la réplique qui lui fut faite :

Murio Pedro Mexia autor desta historia año mil y quinientos y cinquenta y uno en diez y seis de henero víspera de Sr Anton Abad y en la hoja segunda plana primera dice que començo esta obra año mil quinientos y cuarenta y nueve de donde se colige qui escribio esto en menos de dos años. Fue infelicidad deste Principe y de la Nacion España que no la acabasse, para que no ubiera caido en manos de Frai Prudencio de Sandoval ya que el Rey don Felipe Segundo no advirtio en honor de su padre en cargarla al gran D. Diego de

Mendoça, con que hubieramos la mejor historia por el asunto, y por el escritor, que acaso ubiera en el mundo, fuera de las sagradas. Pero de nada cuidan menos los ss^res^ Reyes de Esp^a^ que de sus Historias.

Ldo Diego de Colmenares.

Habla este cura licenciosa y atrevidamente porque el S^r^ fray Prudencio de Sandoval Obispo de Pamplona escrivio la Historia de el I. Emperador y Rey de nr̃a Esp^a^ tan docta y erudita quanto en ella se vee sin que sea menester alabarla mas, diganlo las naciones estrangeras que le buscan y las muchas impresiones que de ella se an hecho. Muchas Historias escrivio el S. Obispo. Notorias son, pero la del S. emperador fue como el dulce canto del cisne quando muere. Lo ultimo que escrivio fue y lo mejor. Y este clerigo por haver escrito la Historia de Segovia con algun acierto se mete a dar censuras disparatadas como esta y otras que estan en esta libreria en los libros que compre suios en Maio de 1651.

Ce ms., dit une note, « costo ciento y cinquenta Reales en Madrid a 19 de henero de 1682 ».

13) **DI-12-26-1.** — *Chrónica de Cárlos V°.*

Grand in-fol., pap., rel. en veau, 584 feuillets sans la table, écriture du XVIIIe siècle.

(Gachard, p. 543.)

C'est une copie du ms. précédent. Elle est très soignée et son auteur s'est efforcé parfois de reconstituer les noms propres constamment déformés dans tous les autres ms. La note de Colmenares et la réponse à cette note s'y trouvent également reproduites.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL.

14) **Est. Yo L Plut. I n° 1.** — *Pedro Mexia. Crónica del emperador Cárlos V°.*

In-fol., pap., rel. en parchemin, 274 feuillets, écriture du XVIe siècle, de plusieurs mains.

Le texte est précédé de ce titre : *Comiença la vida y historia del invictissimo emp^r^ Carlos, Quinto deste nombre, rey d'España, por Pero Mexia, su coronista.* Le dernier chapitre est intitulé : *Capitulo*



del suceso y fin que hubo la guerra y cerco que el Emp^r mandó sostener sobre Florencia, y las otras cosas que pasaron hasta fin del año de treinta.

L'avant-dernier chapitre traite de la diète d'Augsbourg.

(Gachard, p. 572.)

Cet excellent ms., qui nous a fourni plusieurs corrections utiles, a 370 feuillets, l'ancienne pagination étant erronée. Il se termine au cours du livre V, chapitre v, au même endroit que les mss. 1926 et 1788 de la Bibl. Nacional.

15) **Est. No V, Plut. 2, nº 2.** — *Pero Mexia. Hist. del Emp^r Carlos Vº.*

In-fol., pap., rel. en veau, avec un gril sur le plat, 251 feuillets, écriture du XVIᵉ siècle. Ce ms. commence et finit comme le précédent; mais la copie est moins bonne. Des mots sont çà et là restés en blanc; d'autres ont été corrigés, et les derniers feuillets sont endommagés en partie.

(Gachard, p. 573.)

Il comprend exactement 253 feuillets, le dernier en mauvais état, et se termine au livre V, ch. VI, vers la fin : « Y asi se acabó... » Au livre II, la préface est séparée du chapitre Iᵉʳ.

BRITISH MUSEUM.

16) **Eg. 1876.** — *Pero Mexia : Vida del Emp^r Carlos V.*

Paper, in-folio ff. 196, XVIII cent.

An imperfect copy of the Chronicle of Charles V... wanting 49 folios at the beginning and two or three more towards the middle. The second book out the three into which it was originally divided begins at fol. 9.

(Gayangos, t. I, p. 220.)

Ce ms., d'une même main jusqu'à la fin de la Chronique, est très défectueux et très incomplet. Les 49 premiers feuillets manquent, ainsi que l'a noté Gayangos. La narration commence à la fin du chapitre XV du livre Iᵉʳ, est interrompue vers la fin du chapitre XVIII, livre III, reprend à la fin du cha-

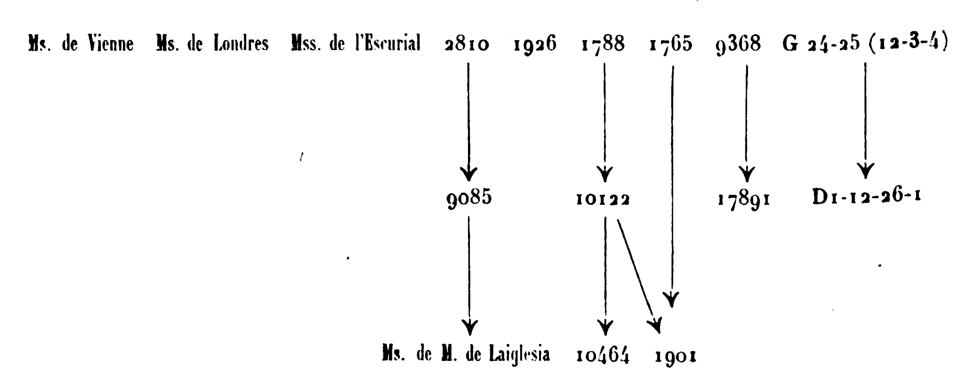
pitre III du livre suivant, et s'arrête finalement dans le courant du chapitre XIII, livre IV.

La Chronique de Mexía va jusqu'au feuillet 184. A la suite ont été copiés d'une autre main le raisonnement de Guevara à Villabraxima et trois lettres de son épistolaire se rapportant aux *Comunidades*. Après le livre II se trouve le Pardon Général de 1522 (impr. got.), puis une liste manuscrite des personnes qui servirent l'Empereur pendant les *Comunidades* (« sacado de una memoria del duque de luna mi señor », dit une note) et une seconde où se trouve le nom des *comuneros*. Le texte de la chronique présente de nombreuses annotations marginales, pour la plupart de peu d'intérêt, mais provenant d'un lecteur qui s'intéresse beaucoup au récit et examine toujours les événements de Castille par rapport aux événements d'Aragon.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE VIENNE.

17) **Cod. 5726.**

Tableau des manuscrits de la Chronique.



RENÉ COSTES.

VOYAGEURS ALLEMANDS EN ESPAGNE

(FIN DU XVIIIe SIÈCLE ET DÉBUT DU XIXe SIÈCLE)[1]

Dès la fin du XVIIIe siècle, les divers systèmes sociaux de l'Europe, secoués par les souffles nouveaux, se disloquent. La Révolution française, en brisant les liens précis et stricts, qui enchaînaient les hommes à leur classe ou leur profession, éparpille au gré de tous les caprices des poussières d'individus. L'Allemagne ne fut pas à l'abri des tempêtes. Les hommes de cette époque sont des déracinés, errants et inquiets, étrangers dans leurs patries, douloureusement poursuivis par l'inextinguible rêve d'un monde de lumière et d'éternelle beauté. Et c'est vers le midi, vers les côtes radieuses de la Méditerranée, vers l'Espagne surtout que s'envolent leurs imaginations et que leur queste frémissante s'élance à la suite de leurs héros.

C'est l'époque des grands voyages et des grands voyageurs. Certains parcourent les terres classiques. Gœthe y rajeunit son génie désormais pacifié. Les récits d'Archenholz passionnent toute cette génération.

Les voyages en Espagne, dont la littérature française et anglaise avaient répandu le goût, deviennent décidément à la mode. Malgré les difficultés qu'opposent aux ardeurs des voyageurs et la distance et la situation politique et l'état même des moyens de communication, un certain nombre

1. Bibliographie : Travaux de A. Farinelli : *Spanien und die spanische Literatur im Lichte der deutschen Kritik. Zeitschrift für vgl. Litg.*, N. F. 1892 et ib 1895.

Ib., Article sur Guillaume de Humboldt et l'Espagne. *Revue hispanique*, 1898, p. 19, sqq.

C. Pitollet, *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G.-E. Lessing*, 1909.

La querelle Caldéronienne de J.-N. Boehl von Faber et J.-J. de Mora reconstituée d'après les documents originaux, Paris, Alcan, 1909.

J.-J.-A. Bertrand, *Cervantès et le romantisme allemand*, Paris, Alcan, 1914.

Le présent article néglige volontairement toutes indications d'ordre purement bibliographique.

d'Allemands ont fait leur pèlerinage espagnol et rapporté de leur randonnée des impressions et des souvenirs qui ont illuminé d'une vision brillante et colorée toute la fantaisie de leur génération.

Wem Gott will rechte Gunst erweisen
Den schickt er in die weite Welt,

chante Eichendorff. Le succès du voyage sentimental, l'influence de Wilhelm Meister et du roman éducatif favorisent le goût des aventures vécues. On sent plus que jamais le besoin d'emplir ses yeux et son cerveau d'images et de réalité exotique. Les romantiques s'éprennent de la vie vagabonde, s'épandent à travers l'Allemagne, visitent la France, l'Angleterre et les terres du midi. « C'est, dit Fréd. Schlegel[1], un instinct inné chez l'Allemand que d'aimer les pays étrangers, et ce sont surtout les beautés des contrées méridionales qui l'attirent d'un charme irrésistible. » Il aspire sans cesse à revoir ces terres du soleil, comme si c'était son ancienne patrie. « Ce penchant est aussi vieux que l'histoire. C'est lui qui dispersa les troupes des héros allemands à travers les provinces méridionales de l'empire romain. » Depuis, l'Allemand a gardé vivant au cœur l'amour de la côte méditerranéenne. Le culte renaissant de l'art espagnol, des sympathies politiques ou personnelles, les curiosités littéraires ou archéologiques viennent vivifier cet intérêt nouveau pour les choses et les hommes d'Espagne.

Les voyageurs, qui affrontèrent les tracas du voyage d'Espagne ne sont pas précisément romantiques. Ni Kaufhold, ni Fischer, ni les Humboldt, ni Vincke, ni Rist ne sont embrigadés dans les rangs de l'école. Mais leurs récits eurent sur l'âme de cette génération tout entière une action profonde. Les romantiques en ont gardé une empreinte ineffaçable. « Le récit de voyage, dit M. Farinelli, est un facteur important du développement de l'esprit allemand. » Il est curieux de constater que ces récits vécus, écrits en général d'après des réalités précises

1. Œuvres, VIII, p. 30, 1803.

et palpables, sont devenus, pour ces Allemands d'Allemagne, une source nouvelle de merveilleux, de rêve et d'idéal et que la vision espagnole du temps, qui s'est repue de ces descriptions, n'en a pris que ce qu'elles avaient de romantique et d'aventureux.

Ce n'est qu'à demi la faute des voyageurs. Après les premiers étonnements, qui furent naïfs, excessifs et partiaux, on s'essaya à quelque objectivité. De même que Gœthe arrive à Rome avec le ferme désir de dépouiller le vieil homme septentrional et de voir et de saisir dans toute sa saveur originale la vie italienne, Fischer se propose de peindre « la vie vivante », d'exprimer la physionomie vraie du pays et des gens. G. de Humboldt se flatte de faire œuvre scientifique. « Pour avoir une idée exacte d'une nation, il faut à mon sens vivre un certain temps parmi elle, et ce qui, à la fin, importe le plus, c'est l'exactitude de la vision. » Vous ne sauriez croire, écrit-il encore, combien est féconde la vision vivante, « la lumière diffusée autour des objets, la vie réelle et présente, l'atmosphère qui agit sur l'observateur lui-même, la cohérence des détails, l'unité de l'ensemble ».

De plus en plus, les voyageurs, dégagés des partis pris et de leurs préventions, s'efforcent de voir l'Espagne telle qu'elle est, avec son pittoresque propre et puissant, avec les tares et les splendeurs de sa terre et de son génie.

Les premiers récits de voyage allemands de la fin du XVIII[e] siècle sont fictifs : correspondances d'Espagne, guides, traductions, tout s'inspire de modèles anglais et français. Cependant, quelques Allemands, venus en Espagne en hommes d'affaires ou diplomates, s'ingénient, pour répondre au goût nouveau du public, à débrouiller leurs impressions. F.-G. Baumgärtner, dans un *Voyage à travers une partie de l'Espagne*[1], nous montre une Espagne bien romanesque ; certaines lignes du portrait ont cependant quelque sincérité.

Un voyageur anonyme, venu à Madrid, note les traits les

1. *Reise durch einen Theil Spaniens nebst der Geschichte des Grafen von F.* Lpz. Baumgaertner, sans date. Le voyage avait été effectué en 1788 ; le séjour en Espagne fut très court.



plus curieux aperçus au passage : son Espagne est grave et sordide à souhait[1]. La musique y est misérable, le genre de vie de l'Espagnol aussi. Mais le peuple s'amuse volontiers, et danse le fandango, joue des farces, assiste aux courses de taureaux.

Kaufhold, dont le voyage en Espagne date de 1790-1792, vise déjà à plus de généralité et d'exactitude. Il a voulu entrer dans l'âme de la nation et sa peinture a tout au moins le mérite d'être personnelle et vécue[2].

Il fait au début de son livre le récit de son voyage de Bayonne à Madrid, puis se livre à des considérations générales, sur la capitale, l'industrie du pays, le caractère des Espagnols. « Ils sont les ennemis déterminés de tout ce qui est étranger. » L'Espagnol est maigre, ni grand ni beau, mais bien bâti. Le sexe mâle est de couleur noire ou plus fréquemment brun foncé; les femmes par contre sont pâles, rarement un peu fardées de rouge. Les hommes ont le regard plein d'éclairs; l'esprit, la satire, la ruse, la tromperie et l'hostilité apparaissent dans leurs yeux. Ils sont pleins de feu et de passion amoureuse. Pas d'Espagnol sans guitare ni d'Espagnole sans castagnettes. « Tout chante, même les enfants dans la rue. »

En somme, c'est déjà, comme le fait constater M. Farinelli, le type de l'Espagnol romantique, celui qui allait échauffer désormais les imaginations. Kaufhold manque totalement de toutes qualités littéraires, et même de culture générale. Il fallait un bel esprit pour passionner le public. Ce favori fut Ch.-A. Fischer.

Ch.-A. Fischer partit pour l'Espagne en 1796 et revint en 1798. Il avait peut-être hérité de sa mère, née à Marseille, le goût et le sens des visions méridionales. Il vient en Espagne par la Hollande et s'enthousiasme pour tous les aspects de la vie et de la culture espagnoles. Les résultats de son voyage

1. *Deutsche Monatschrift. Beitræge zur Charakteristik der spanischen Nation*, par H...r, 1792, t. III, p. 327, sqq.

2. *Spanien wie es gegenwärtig ist, in physischer, moralischer, religiœser, politischer, statistischer und literarischer Hinsicht aus den Bemerkungen eines Deutschen wæhrend seines Aufenthalts in Madrid in den Jahren 1790-92*. 2 tomes.



sont consignés dans : *Voyage d'Amsterdam à Madrid et Cadix et à Gênes pendant les années 1797-1798 ;*

Tableau de Madrid ;

Tableau de Valence[1].

Ce sont, dit-il, de vrais récits de voyage. Son but est la peinture de la vie. Ce qu'il veut rendre, c'est la couleur générale du pays, la physionomie de ces gens. Il étudie à la fois la géographie et les spectacles de la rue, le climat, la natalité, les malades. Il visite les musées et les courses de taureaux, note les chiffres de la statistique et les titres des plus récentes publications. Son livre est un guide en même temps qu'un tableau de l'Espagne. Il indique avec toute la précision dont il est capable la longitude et la latitude des lieux, la topographie, la population. Il donne toutes sortes de renseignements, et des plus minutieux, sur la cuisine, le change, les arriéros. Au passage, il décrit tout ce qui frappe et amuse le passant : les tambourins, les marins aux gilets et aux retesillas rouges, les ecclésiastiques, les voitures attelées de mulets tondus, les troupeaux de chèvres, les musiciens aveugles, les alguazils, les portefaix galiciens, une procession qui passe devant tout un peuple à genoux, une retraite, les femmes voilées de noir, les hommes en cape, une sérénade de guitare glissant dans l'obscurité.

Au passage, il essaie de définir le caractère général du pays. L'Andalousie est tout entière conditionnée par son climat. Tout y est brûlant comme son soleil. La sensualité y est farouche et irrésistible; les danses (voleros), passionnées et troublantes. Il constate à Bilbao, non sans un certain orgueil, que la colonie allemande est la plus nombreuse parmi les colonies étrangères de la ville. Il étudie les institutions. La justice espagnole n'est qu'un simulacre. Ne vous y frottez pas. « Votre cause est la plus juste du monde, tant pis pour vous!

1. *Reise von Amsterdam über Madrid und Cadiz nach Genua in den Jahren 1797-1798*, Chez Unger. Berlin, 1799.

Gemälde von Madrid. Unger 1802.

Gemälde von Valencia. Graef. Lpz., 1803.

Un grand nombre d'extraits de ces ouvrages ont paru en outre dans les principales revues du temps. (J. J. A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, p. 56, sqq.)



vous avez perdu. » « Malheur à l'étranger qui tombe entre les mains de ces bandits! »

Par contre, la réputation d'intolérance religieuse dont on entoure l'Espagne à l'étranger est archaïque. Depuis vingt-cinq ans, l'opinion espagnole a fait des progrès, et l'Inquisition y est moins méchante qu'on ne le dit.

« Allez tranquillement en Espagne! L'ère des ténèbres est passée, les autodafés sont oubliés. »

Fischer voit souvent les choses espagnoles à travers la littérature : « Il est certain, dit-il, qu'une grande partie des friponneries décrites par Cervantes et Quevedo sont encore aujourd'hui pratiquées en Espagne, avec quelques changements seulement. »

Il conte des anecdotes, des aventures caractéristiques. Tout cela est romanesque et romantique à souhait. La précision forcée de certains chapitres n'y change rien. Le style de Fischer, surtout dans le *Tableau de Valence*, est de parti pris vif et coloré. C'est le *Tableau de Valence* qui est de beaucoup le plus animé et le plus enthousiaste de ses livres.

Valence l'a conquis, ses descriptions sont de véritables effusions lyriques, des visions paradisiaques. « Je m'éveille, et dans la limpidité de l'aurore, je vois épandue devant mes yeux une vaste perspective de lumineux lointains. Dans l'éther pur glissent des parfums d'orangers et les cimes des palmiers en fleurs frissonnent parmi les jeux folâtres des rayons de soleil. Où suis-je! Dans quel paradis le destin ami m'a-t-il transporté? O Valence, Valence! C'est au milieu de tes fleurs que je viens de m'éveiller. » Ch.-A. Fischer s'est épris des femmes et de l'amour espagnol et c'est à Valence qu'il en découvre les sourires les plus charmants et qu'il en goûte le plus l'enveloppante caresse. « O amour! Gracieux fils du printemps de la vie! Celui qui veut te connaître dans toute ta beauté, qu'il vole dans ta patrie, dans la féerique Valence... » « Que ce soit un sentiment spirituel ou sensuel ou un mélange de l'un et de l'autre, peu importe. A Valence, l'amour se transfigure de tous les charmes de la passion et de l'enthousiasme romantique. » Toutes les pensées deviennent plus douces sous

ce ciel, toutes les formes de la vie plus belles. « Le climat idéal de l'Espagne, sa religion poétique, son cycle de légendes romantiques, tout donne à son imagination un essor, une richesse, une vivacité indescriptibles. La Vierge Marie et le ciel, l'aimé et son baiser, tout se confond chez eux... Heureux qui peut aimer sous ce climat! Trois fois heureux qui peut être aimé de ces femmes! »

Le public fut séduit par ce luxe d'admiration. Les livres de Fischer eurent un succès rapide, que l'auteur sut du reste exploiter. Et c'est Fischer qui est responsable pour une bonne part des exagérations romantiques qui vont se donner libre cours. L'Espagne de rêve et de mystère qui enthousiasma toute cette époque, c'est l'Espagne de Fischer, irréelle mais ardente, lumineuse et bariolée, et les mises au point plus exactes des voyageurs moins passionnés n'y changeront rien.

Il en vint pourtant un assez grand nombre, et des plus distingués. Mais la plupart gardèrent pour eux leurs impressions, pour eux ou pour un cercle étroit de confidents. Le grand public resta sous l'enchantement des premiers récits. Les Humboldt et tout un groupe d'amis s'étaient mis en route pour l'Espagne vers la même époque, poussés par la même nostalgie mystérieuse. Alexandre de Humboldt passa en Espagne une partie des années 1798 et 1799. Il y approfondit ses études scientifiques, se fit de nombreuses relations dans le monde savant et la cour, et attendit patiemment son frère toujours enchaîné au « Deutsches Paris ». Il l'attendit jusqu'en avril 1799, puis impatienté et las de voir ses instances toujours aussi vaines, il se décida à partir et se mit en route à la fin du mois d'avril pour la Coruña.

Guillaume de Humboldt[1] et sa femme, venus en France avec l'intention de pousser plus loin vers le sud, s'attardent à Paris, tergiversent, hésitent entre l'Espagne et l'Ialie, ne se décident qu'à regret pour l'Espagne. « Je ne choisis l'Espagne, dit-il, que tout à fait par hasard, et à demi forcé. Ce qui m'attire,

1. Voir ses *Werke*, éd. A. Leitzmann III. Bd. 1799-1818. Berlin, 1904, Behr, p. 369 sqq. — *Neue Briefe, W. v. H. an Schiller* 1796-1803, Ed. Ebrard. — *Goethes Jahrbuch*, XXI, 1910. 2 *Briefe W. von Humboldts an Goethe*, Hrgg. von Ebrard.



c'est ce que ce pays a d'aventureux, ses mœurs d'étranger, sa littérature et sa civilisation de mystérieux, c'est aussi la chaleur du climat. » Ils se mettent en route en août 1799. « Je compte, disait-il, faire un beau voyage. »

Il revient une deuxième fois en Espagne en 1801 pour étudier les provinces basques.

Guillaume de Humboldt est un voyageur d'une espèce rare. Il a une philosophie, des idées générales, une vaste curiosité. Il a formé le projet d'une caractéristique comparée des peuples. Il juge les races et les pays en psychologue et naturaliste. Il ne décrit pas, il caractérise. Il s'est renseigné abondamment. Il a lu beaucoup de récits de voyage et les a trouvés insuffisants. La plupart des voyageurs ont copié les uns sur les autres et ne méritent aucune créance.

Il eut l'intention d'écrire à son tour, non le récit de son voyage, mais un petit ouvrage renfermant ses observations et réflexions recueillies au cours de ses pérégrinations espagnoles. Il l'eût fait sous forme de lettres à Gœthe, lettres qui auraient eu une certaine longueur. Le récit eût été composé d'articles distincts et détachés, classés simplement par ordre géographique. Il renonce délibérément à toutes indications statistiques. Il n'aurait décrit avec quelque insistance que les lieux oubliés par ses prédécesseurs. Il nous trace lui-même le plan du livre qu'il avait conçu. En envoyant à Gœthe sa description du Montserrat[1], il annonce une suite de chapitres nouveaux conçus dans le même esprit. Il donne un certain nombre de titres de ses chapitres. « La Biscaye, principalement au point de vue de la langue; Burgos, et, à l'occasion de Burgos, diverses observations sur le Cid, dont on montre la maison dans cette ville, et sur le Romancero; la vieille Castille; à propos de Madrid, l'état actuel de la littérature et du théâtre; l'Espagne mauresque; le théâtre de Sagonte, etc. »; soit après, soit avant ces chapitres, il y aurait des considérations générales sur le caractère des Espagnols et une étude approfondie de leur histoire, de leur poésie, de leur art. Enfin, un article

1. Voir au sujet de cette admirable description l'article de M. Farinelli dans la *Revue Hispanique : G. de Humboldt et l'Espagne.*



détaillé aurait traité des langues espagnole, valencienne, catalane, toulousaine et provençale.

De tout cela, nous n'avons que sa description de Montserrat et les notes sur la Biscaye.

De tous ses jugements, il faut retenir un enthousiasme raisonné mais débordant pour toutes les choses de la terre ibérique. Les campagnes espagnoles font sur nous, dans l'ensemble, la même impression que les paysages allemands. Il a l'impression, dès son arrivée en Espagne, d'être transplanté au XVIe siècle. L'Espagne a gardé un certain archaïsme dans ses mœurs, surtout dans les provinces méridionales; elle vit, drapée dans son originalité et sa dignité, uniquement de son ancienne grandeur. Ces siècles ont un charme particulier. Ils sont le berceau de notre culture. L'Espagne offre à cet égard un intérêt propre. Humboldt décrit le paysage d'Espagne avec beaucoup d'amour et de détails, le zèle des habitants à cultiver les moindres coins de terre, leur hospitalité, les mœurs des campagnes, les danses, le fandango, la romeria. Il essaie de comprendre l'architecture religieuse de l'Espagne et la trouve plus belle que celle des églises de France.

Il porte déjà un intérêt particulier à la Biscaye. « C'est le seul pays d'Europe qui ait conservé une langue vraiment primitive. » « J'ai pénétré jusque dans l'intimité de la personnalité nationale des Basques. » Son but n'est pas désintéressé : G. de Humboldt se propose d'expérimenter par des observations et expériences pratiques sa théorie de l'esthétique [1]. Il ne se contente pas des études livresques. Il veut observer l'âme du peuple pour comprendre sa littérature et voir les choses dans leur milieu et leur lumière. Pour juger sainement le génie d'une nation, il faut la regarder vivre, connaître sa terre et ses paysages, observer les mœurs de sa race et participer à son existence.

« Qui n'a jamais connu un ânier espagnol avec son outre sur son âne, se fera toujours une image imparfaite de Sancho Panza, Don Quichotte ne saurait être compris que par celui

1. C'est sa femme qui se chargea de recueillir et prendre des notes sur les œuvres d'art espagnoles. Ces notes semblent perdues.

qui a été lui-même en Espagne et s'est trouvé en contact avec les classes des personnes décrites par Cervantès. »

G. de Humboldt n'a pas dit tout ce qu'il savait. On parlait beaucoup en Allemagne de ses notes espagnoles, plus intéressantes, disait-on, que celles de son frère. Il a, à ce point de vue, agi sur son époque uniquement par ses relations personnelles, ses lettres, ses causeries.

Ce qu'il rapporte d'Espagne aux siens, ce ne fut pas une vision objective et lumineuse, ce furent ses conclusions de philosophe et de savant, qui ne pouvaient influencer l'esprit public, ni même des milieux un peu étendus.

Ses amis ont été des voyageurs à coup sûr moins érudits, mais peut-être moins prévenus.

Burgsdorff[1] nourrit, dès mars 1798, le projet d'un voyage en Espagne. Les frais, dit-il, n'en sont pas considérables, deux ou trois cents thalers. « J'irai, dit-il, seul. » Il se propose d'aller dans les derniers jours de septembre à travers les provinces méridionales de l'Espagne jusqu'à Lisbonne et Madrid. Il hésite longuement, s'ingénie à convaincre son amie Rahel ; il aurait bien voulu partir avec les Humboldt dont il appréciait la compétence. Mais il s'impatiente, se décide à partir pour l'Angleterre, puis, en route, change d'avis et fait son voyage d'Espagne. Il n'y resta que quelques semaines. « Mon voyage, dit-il, fut agréable et atteignit complètement son but. »

Burgsdorff a conté ses impressions dans ses lettres ; il ne nous en est rien resté, mais nous pouvons supposer qu'à son retour à Paris il réchauffe l'intérêt des Humboldt, et que ce sont ces descriptions qui décident Guillaume à donner suite à ses projets.

Bokelmann accompagna Guillaume de Humboldt à Cadix en 1801. C'était un commerçant, qui venait en Espagne diriger une maison. Il ne savait pas un mot d'espagnol. Dès le début dégoûté par la cuisine du pays, il ne se laissa radoucir que par le spectacle de la mer et le lait espagnol. Il ne comprit guère de l'Espagne que les paysages. Les descriptions qu'il envoyait

1. *W. von Burgsdorffs Briefe*, Hrg. von A. F. Cohn, Behr 1907.

en Allemagne amusèrent ses amis. « Le tableau, lui écrivait Rahel, que vous me faites de cette Espagne malpropre me plaît infiniment. Il me semble que je la vois [1]. »

Un certain nombre d'autres Allemands sont venus voir l'Espagne vers la même époque. A part Boehl von Faber qui séjourna longuement à Cadix et eut des relations suivies avec des écrivains du monde romantique, citons : Vincke, Rist et Jarriges.

Le baron de Vincke vint en Espagne en 1802 avec une mission d'affaires. Accompagné du botaniste Hecht, il est d'abord tout heureux de son aventure, se fait donner des lettres de recommandation pour Boehl en particulier, achète ses mérinos, puis voyage à travers le pays pour son plaisir et son instruction. Mais le Prussien impénitent qu'il était est vite atteint du mal du pays ; il souffre de tout, du manque de livres et de journaux, de la misère du peuple. « Il est vrai : nous vivons ici dans un autre monde, mais pas dans un monde plus beau, dans un autre siècle, mais pas dans un siècle meilleur [2]. » Il décrit les moutons, l'élevage, les pâturages, les cultures, les coutumes, Séville, Cadix, l'Espagne du Sud, Algésiras, Grenade, l'Alhambra, Alicante, Barcelone.

Rist hésita entre Berlin et Madrid, choisit Madrid pour des raisons très romantiques, pour le mystère étrange et le charme irrésistible qui venait de ces terres lointaines vers les âmes septentrionales. Il apprend l'espagnol dans le Don Quichotte, fait son voyage d'Espagne, s'applique à connaître la littérature, noue des relations avec les poètes contemporains, entre en contact avec le monde des salons, étudie le peuple, cherche à comprendre et aimer, mais ne se départ jamais de sa nationalité, ni de sa personnalité, s'attache à juger l'Espagne avec sympathie [3].

Rist rencontra à Madrid les diplomates allemands. Le chargé

1. *Aus Rahels Herzensleben, Briefe und Tagebuchs-blätter*, Hrgg. von L. Assing, 1877, p. 161 (2 juillet 1801).

2. *Leben des Ober-Präsidenten Freiherrn von Vincke, Nach seinen Tagebüchern von E. von Bodelschwingh*. 1. Teil 1774-1816. Berlin, Reimer, 1853.

3. *Johann Georg Rist's Lebenserinnerungen*. Hrgg. von G. Poel. 1. Teil 2. verbesserte Aufl. Gotha, 1884.



d'affaires saxon Persch était fort répandu dans la société madrilène. Le major Gualtieri eut moins de succès. Arrivé pendant l'hiver 1804, il apparut à tous à la fois comme trop militaire et trop bel esprit, courtisan et bonhomme vaniteux, mi-allemand et mi-français, qui ne comprit rien à l'Espagne et souffrit de cet exil. Il en mourut en mai 1805.

Jarriges, qui vint en Espagne en 1802, n'y séjourna pas plus de six mois. C'était un esprit distingué, d'une jolie culture, homme de mesure et de goût. Il a vu de ses yeux et corrige les récits de ses prédécesseurs.

Il n'y a pas, dit-il, en Espagne de forêts de citronniers... Il n'y a rien de plus ridicule que ces grandes plantations décrites par les voyageurs, qui croient devoir enfler la voix à cette occasion et qui content à leurs lecteurs trop crédules les choses les plus extraordinaires. Son style est simple, aussi peu littéraire que possible; le récit, vif et intéressant. Il a étudié l'Espagne avec sympathie, l'a jugée avec intelligence. Il ne donne que peu de renseignements statistiques. En quittant l'Espagne, il ne put s'empêcher d'éprouver quelque regret et quelque mélancolie.

Le livre de Jarriges [1] ne parut qu'en 1810. Le voyage d'Espagne perdit dès 1802 de son prestige. On ne revint guère dans la péninsule ibérique que lors des guerres de l'indépendance, à la suite des armées napoléonienne ou anglo-espagnole. Mais le ton était donné, l'effet était produit, l'Espagne avait ensorcelé décidément ces hommes venus des pays du Nord. Sauf le baron Vincke et Bokelmann, qui étaient gens d'affaires, les voyageurs allemands furent séduits, éblouis, transportés. Les contemporains, aussi bien les amis auxquels ils apportèrent leurs confidences que le public des revues et des livres, se laissèrent sans peine gagner par cet enthousiasme. Chaque nouvelle publication sur l'Espagne est accueillie avec frénésie. On dévore les ouvrages les plus insignifiants. Gœthe et Schiller eux-mêmes s'intéressent aux choses de ce monde inconnu.

1. *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal.* Lpz. Gleditsch, 1810 (anonyme).



Les romantiques ne pouvaient point ne pas s'échauffer pour les terres de l'amour et du soleil; leurs imaginations frémissantes s'envolent vers le ciel lointain de l'Espagne. « L'Espagne, où les oranges tombent dans ton giron, c'est là que je te conduirai, là où la nature entière vient te confirmer ce que tu as pressenti, et ce que tu cherches et crois[1]. » « L'Espagne un grand continent, pays des oliviers et des forêts d'orangers, de bleus lointains, d'ardents midis et de fraîches brises du soir. » Tel est le ton des extases à la mode. On fait[2] désormais le voyage dans les livres et en rêve; et les récits sont tellement plus chauds que la réalité, et le rêve est tellement plus beau que les récits.

L'Espagne, qui était déjà le théâtre de Ponce de Léon, devient le paysage brûlant et tourmenté cher aux fantaisies poétiques.

« Qui ne sait, dit Hoffmann, que la plaine traversée par le Guadalaviar où se trouve la belle Valence avec ses tours altières, mérite le nom de paradis terrestre? Toute la joie divine d'un ciel éternellement pur passe dans l'âme des habitants dont la vie est une fête ininterrompue[3]. »

Et L. Brachmann :

« Terre des fleurs, ô Valence! tu es riche en beauté de tout genre : des fleurs de toutes couleurs ornent ton domaine enchanteur. Des roses de haute beauté brillent parmi les myrtes du délicat amour et les grenades rouges de la passion qui maîtrise les cœurs. Et parmi la splendeur scintillante de ces fleurs, fleurit à l'ombre des nobles lauriers sous les douces larmes de la rosée, aussi l'innocente violette[4]. »

De tous ces voyages lointains à travers les pays du sud, l'imagination revient inquiète et déçue :

« Rien ne me plaît tant, dit Eichendorff (Heimkehr), que le murmure des forêts allemandes. »

Rückert chante dans les Wanderungen (Nachklang): « Ce n'est pas sur les rivages seuls de la Méditerranée que le printemps célèbre ses fêtes; le rossignol, dans le nord silencieux,

1. *Brentanos Frühlingstanz, aus Jugendbriefen*, Charlottenburg, 1848, I, 118.
2. *Ib.*, I, 125.
3. Hoffmann, *Saemtliche Werke*. Lpz. Hesse, IX, p. 146.
4. *Auserlesene Dichtungen*. Lpz. Weygand, 1826, t. V, p. 167.

bâtit aussi le nid de son printemps... Vous n'avez pas besoin de partir pour le sud, car votre chant emporte le sud sur ses ailes. Parmi les pins et les palmiers, parmi les myrtes habite le plaisir; mais c'est sous le toit de chaume que demeure l'amour dans le cœur fidèle. »

Après les extases romantiques, il y a donc eu une sorte de lassitude de l'âme allemande pour les voyages exotiques. Mais l'empreinte a été définitive, l'Allemand a appris à la fin du xviiie siècle à connaître la route de l'Espagne. Il a pris le goût des choses de ce monde si différent de sa patrie et ce goût ne l'a plus quitté. On ne saurait dire qu'il a mieux compris l'Espagne que les voyageurs d'autres nationalités. Il l'a aimée avec plus de fougue et plus d'aveuglement.

Au fond, dans le paroxysme de ces nostalgies méridionales, l'Allemand était resté bien allemand. Les poètes furent séduits par le charme extérieur de la nature espagnole, par la musique de la langue, le romanesque amplifié de la vie quotidienne, l'ardeur des sentiments et la liberté des mœurs. Mais l'âme espagnole et la vie réelle et les préoccupations et les enthousiasmes actuels, tout ce qui fait l'Espagne vraie et vivante, tout cela leur est resté étranger. Les romantiques vont y chercher les souvenirs du Moyen-Age, la trace de cultures anciennes, les témoignages de parentés allemandes ou sarrasines. Ils ont cru réaliser dans le monde de la vie et de l'art espagnols la conciliation dont ils rêvaient entre l'idéal de leur rêve et la réalité.

N'en doutons pas. Le romantique a aimé l'Espagne pour ce qu'elle lui parut avoir de romantique. L'Allemand l'a aimée et l'aime encore pour ce qu'il croit y trouver d'allemand. Et il faut voir dans les effusions des voyageurs, moins l'hommage au génie des races méridionales que l'affirmation passionnée de la pensée romantique et du génie allemand.

J.-J.-A. BERTRAND.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1920.

Voici le programme des concours pour l'agrégation d'espagnol en 1920 (ce qui est marqué d'un astérisque constitue le programme du certificat; le concours réservé aux mobilisés ne comprend pas ce qui est entre [ ]) :

[1re Question : La littérature autobiographique en Espagne.

1 Santa Teresa, *Vida*, dix premiers chapitres.
2* Torres y Villarroel, *Vida*, « trozos » 1, 2, 3 et 4.
3* Azorín, *Las confesiones de un pequeño filósofo. Infancia de Antonio Azorín*].

2e Question : Lope de Vega et son temps.

1* *La Dorotea* (acte IV).
2 *Laurel de Apolo* (dédicaces, prologue et les quatre premières « silvas »).

3e Question. L'histoire nationale dans la littérature espagnole de la seconde moitié du XIXe siècle.

1* R. Pérez Galdós, *Zaragoza*.
2* Eduardo Marquina, *En Flandes se ha puesto el sol*.

Auteurs supplémentaires :

1 *Antologia de prosistas castellanos* de R. Menéndez Pidal : les extraits de Alonso et Sabio et de D. Juan Manuel.
2* Garcilaso de la Vega, *Eglogas* I et III.
3* Cervantes, *El licenciado Vidriera*.

Auteur latin : Cicéron, *Pro Archia*.

BIBLIOGRAPHIE

The Gloria d'Amor of Fra Rocabertí. A Catalan vision-poem of the 15th century edited with introduction, notes and glossary by **H. C. Heaton**, assistant professor of romance languages in New-York University. New-York, Columbia University Press, 1916, XII-167, p. in-12, 1 dollar 50.

Cette publication, inspirée par le professeur Lang, est due à un jeune érudit qui a pu profiter de l'utile et pratique institution des bourses d'études, *fellowships*, répandue aux États-Unis comme en Grande-Bretagne.

La *Gloria d'Amor* de Rocabertí n'avait été publiée qu'une fois encore, en 1893, par Carlo del Balzo, dans le t. IV de ses *Poesie di Mille Autori intorno a Dante Alighieri;* et le seul travail approfondi dont elle eût été l'objet remontait à 1858 : c'était celui que Cambouliu avait inclus dans la seconde édition de son *Essai sur l'histoire de la littérature catalane,* base d'un article d'Ebert et de beaucoup d'autres études plus ou moins poussées.

Antérieurement, Felix Torres Amat avait bien consacré à Rocabertí trois colonnes et demie de ses *Memorias para ayudar a formar un Diccionario critico de los escritores catalanes y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura de Cataluña* (1836); mais vu la modestie de ses ambitions, modestie suffisamment affichée dans le titre de son ouvrage, et les dimensions non moins modestes de celui-ci, on ne pouvait lui demander plus qu'il n'a fait. Il devait, et il le déclare lui-même, les extraits qu'il insérait à un érudit français, Tastu, dont on garde à la Mazarine, entre autres papiers, une copie complète du ms. qui contient la *Gloria d'Amor.*

C'est dans Amat et Cambouliu que Milá y Fontanals (1865) étudia l'œuvre et l'auteur; et Otto Denk, dans son *Einführung in die Geschichte der altcatalanische Literatur,* qui parut la même année que l'édition de Del Balzo, et qui d'ailleurs ne passe pas pour une merveille, doit beaucoup trop encore à Cambouliu.

Seul, Bartsch avait eu recours au ms. de Paris pour un article qu'il publia dans le *Jahrbuch für rom. und engl. Lit.* (1860.)

Ces antécédents, que nous rappelle M. Heaton, expliquent l'utilité du travail qui l'a occupé pendant de longues années.

Sur l'auteur, il ne peut malheureusement pas nous dévoiler grand-chose de nouveau. C'est seulement par des conjectures fondées sur l'œuvre même, qu'il le fait voyager en Italie, qu'il le suppose amoureux, et amoureux éconduit, enfin qu'il place la composition de la *Gloria d'Amor* entre 1453 et 1461. Rappelons-nous qu'Auzias March est mort en 1459.

Le ms. qui contient la *Gloria d'Amor* a été décrit par M. Morel-Fatio dans son *Catalogue des manuscrits espagnols* de la Bibl. nationale (n° 595); la *Gloria d'Amor* n'est qu'une des nombreuses compositions du *cançoner* qui en occupe la plus grande partie (fol. 1-245), et qui comprend aussi les œuvres d'Auzias March. Un autre ms. de ce *cançoner* conservé à l'Institut d'Estudis catalans de Barcelone, n'est qu'une copie de celui de Paris, et l'édition de Del Balzo dépend d'une mauvaise transcription de ce dernier.

Après ces explications, M. Heaton donne l'analyse du poème, puis étudie les sources, la composition et la versification. Parmi les sources, il mentionne d'abord le *Roman de la Rose*, avec lequel il signale des points communs, tout en rappelant que d'autres poèmes antérieurs à celui de Rocabertí les présentent également. Puis, la *Divine comédie*, surtout l'*Enfer*, dont l'imitation directe est plus évidente; l'*Amorosa visione* de Boccace, plus encore; enfin les *Trionfi* de Petrarque, sans compter d'autres œuvres italiennes plus ou moins sûrement connues et imitées par Rocabertí. De lectures espagnoles M. Heaton ne voit guère de traces, si ce n'est de Macías, d'Alvaro de Luna et du marquis de Santillane. Ces influences et celles des poètes provençaux et français sont mises en relief dans les notes du commentaire, ce qui permet au lecteur de juger chaque cas isolément. La connaissance de l'Antiquité, note encore M. Heaton, paraît de seconde main.

L'éditeur ne pense pas que la forme dans laquelle le poème est conservé dans le ms. de Paris soit la forme originale; et même il suppose que le scribe avait sous les yeux deux versions différentes.

Sur le chapitre de la versification, M. Heaton est assez court. Il indique seulement la parenté entre le tercet italien et le tercet employé par Rocabertí, où le deuxième vers constitue un *suelto*, un vers blanc, sans rime, particularité déjà relevée par Menéndez Pelayo dans sa lumineuse étude sur Boscán (*Antologia de poetas liricos castellanos*, t. XIII, p. 234). J'aurais aimé quelques remarques de plus, ne fût-ce que pour comparer l'hendécasyllabe (ou décasyllabe suivant que l'on compte ou non la finale atone quand il y en a une) qui remplit ainsi les quatre cinquièmes de la *Gloria d'Amor*, avec celui de Dante et celui de Pétrarque, d'une part, avec celui de Boscán et de Garcilaso, de l'autre.

M. Heaton se contente de nous dire que le vers employé dans ces

tercets est celui qui est devenu le vers type dans l'école poétique catalane du xve siècle, à savoir le décasyllabe avec coupe après la quatrième syllabe. Il ajoute en note que ce vers a été presque exclusivement employé par Auzias March et beaucoup d'autres poètes catalans du xve siècle, et incidemment par les poètes provençaux, par Villon dans plusieurs de ses ballades, etc. ; qu'enfin les Catalans l'ont probablement emprunté aux Provençaux. Tout cela est un peu court. Quitte à répéter ce que M. Pagès avait dit au sujet d'Auzias March (*Introducció a l'edició crítica de les obres de A. M.*, Barcelona, Inst. d'Est. catalans, 1912, p. 152-3) pour l'appliquer, après examen, à Rocabertí. M. Heaton aurait été bien inspiré de donner quelques précisions sur une technique qui lui est certainement familière.

Y a-t-il ou non un mouvement ïambique intentionnel dans cet hendécasyllabe? Si la réponse est négative, il y aurait intérêt à l'énoncer tout au moins, pour faire ressortir la différence entre ce vers et le vers italien espagnolisé de Boscán et Garcilaso, d'autant que Milá a cru découvrir ce mouvement dans des œuvres du dernier tiers du xve siècle, remarque M. Pagès (*Introducció*, p. 153), qui d'ailleurs ne nous dit pas si pareil mouvement est sensible chez son auteur. Menéndez Pelayo le note chez le Valencien Juan Ruiz de Corella (*Antología de poetas lír. castell.*, t. XIII, p. 195), lequel pourtant reste fidèle à la coupe après la 4e syllabe. Mais on peut étendre cette remarque à d'autres auteurs : tels Rocabertí, et avec lui Jordi di Sant Jordi, Auzias March.

Chez Rocabertí, la coupe après la 4e syllabe (toujours tonique) est constante : elle avait fini par s'imposer chez les Catalans (Menéndez Pelayo, *op. cit.*, p. 186 et 193). L'hiatus y est même de règle [1] :

Fugent perde un mentell que portave... (v. 1371).

Le mouvement paraît bien souvent ïambique, soit dans la première, soit dans la seconde partie du vers, laquelle comporte fréquemment l'accent sur la 6e et la 10e syllabe, ou sur la 8e et la 10e (sans compter, bien entendu, la 4e), quand il ne tombe pas sur toutes ces syllabes à la fois :

   2 4 6 8 10
En si pensant que Tisbe morta fos... (v. 1378).

Mais c'est loin d'être la règle générale :

   3 4 7 10
De algun brut animal retrobat
   2 4 7 10
L'espada pres e mata.s doloros... (v. 1379-80).

1. Cf. au contraire Boscán (*Leandro*) :

Y empezó a recebir aquella vista...

Le second de ces deux vers a encore deux ïambes ; le premier n'en a aucun. L'accent sur la 7ᵉ donne à la seconde partie du vers, au second hémistiche, une allure anapestique qu'on retrouve souvent chez les autres poètes catalans. Dans Jordi de Sant Jordi, je relève trois vers ainsi rythmés pour une seule octave, qui contient en revanche des vers entièrement ïambiques (je fais précéder ceux-ci de ᴗ —) :

Desert d'amichs, de bens e de senyor,
en strany loch e'n stranya encontrada...
7
— luny de tot be, fart d'enuig et tristor,
ma voluntat e pensa cativada,
ᴗ — me trob del tot en mal poder sotmès...
7
no veig negú que de mi s'haja cura
ᴗ — be suy guardats, enclòs, ferrats e pres...
7
de que'n fau grat a ma trista ventura...

J'emprunte ce texte au recueil *Les cent millors poesies de la Llengua catalana* d'Ernest Moliné y Brasés [1], p. 24.

De même dans Auzias March (*ibid.*, p. 35).

Si per null temps creguí ser amador
en mi conech d'amor poch sentiment,
7
Si mi compar al comú de la gent
es veritat qu'en mi trob gran amor.
Pero si guart algú del temps passat
ᴗ — y el que amor pot fer en loch dispost,
7
nom d'amador solament no m'acost,
car tant com dech no so passïonat.

Menéndez Pelayo note que le décasyllabe provençal et français comporte souvent l'accent sur la 7ᵉ syllabe (*Ant. de poetas lir. castell.*, t. XIII. p. 186). Chez les Catalans, il tombe aussi parfois sur la 5ᵉ, ce qui, avec une 8ᵉ atone et un accent sur la 1ʳᵉ, arrive à un rythme déconcertant. Comparez Rocabertí :

1 4 5 7 10
Dins una vall d'arbres, tan dolorosa... (v. 4).
1 4 5 10
Mes retardant l'anima tribulada... (v. 1381).

et Auzias March :

4 5 9 10
Si com sant Pau Deu li sostragué l'arma... (p. 30).
1 4 5 7 10
Morta n'es ja la que tant he amat... (p. 35).

1. Barcelona, Antoni López.

et Sant Jordi (vers déjà cité) :

> 1 4 5 7 10
> luny de tot be, fart d'enuig et tristor...

Mais de tels vers sont en somme exceptionnels. Seul l'accent de la 7ᵉ est fréquent. Encore ne détruit-il pas à lui tout seul le mouvement ïambique, auquel prélude généralement le premier hémistiche; cf. Ausias March (Moliné, p. 35) :

> 2 4 7 10
> no sé què m té qu'en açò no m'acort...

surtout si la 6ᵉ est également tonique :

> 1 4 6 7 10
> Mas jo so viu vehent ella morir...

Il est très possible qu'à l'origine ce vers n'ait pas été ïambique; mais la coupe après la 4ᵉ syllabe favorisait singulièrement pareil rythme au moins dans ce premier hémistiche. Pour peu qu'il y eût un accent sur la 6ᵉ ou la 8ᵉ, l'hendécasyllabe (ou décasyllabe) avait forcément le mouvement général de l'ïambe. Comparez ce vers de Corella cité par Menéndez Pelayo :

> Es me la mort mes dolsa que lo sucre...

avec ceux-ci, de Garcilaso (éd. de *La Lectura*) :

> Mas a la fin les brazos le crecían...
> (Egl. III, v. 161).
>
> y la muger perdida recobraba...
> (v. 140).

Il n'y a pourtant de part et d'autre, à proprement parler, qu'un ïambe (5ᵉ et 6ᵉ syllabes) qui se détache nettement. En voici davantage :

> en strany loch e'n stranya encontrada...
> los blancos pies, y en tierra se hincaban...
> ara m content de çò qui m fa tristura...
> hace morir la hierba mal su grado...

Ces vers sont les uns de Sant Jordi (Moliné, p. 24), les autres de Garcilaso (*Egl.* III, v. 166, 348). Le rythme est le même dans les deux premiers et les deux suivants respectivement.

Au surplus, nombreux sont les vers de Boscán et de Garcilaso qui se trouvent conformes au type catalan en ce qui concerne la coupe :

> O bien o mal, como mejor pudiese...
> (Boscán, *Leandro*).
>
> Por descansar en tus amados brazos...
> (*id.*, *ibid.*).



los blancos pies, y en tierra se hincaban...
(Garcilaso, Egl. III, v. 166).

teni͡an los pies, y reclinar querían... (v. 282).

Mas a la fin los brazos le crecían... (v. 161).

Esto cantó Tirreno, y esto Alcino
le respondió; y habiendo ya acabado
el dulce són, siguieron su camino... (v. 369-371).

Aussi, pour peu que les vers de Sant Jordi, d'Ausias March ou de Rocabertí aient le mouvement ïambique, ils se scandent exactement comme des vers de Boscán ou de Garcilaso. Le tercet initial de la *Gloria d'Amor,* par exemple, semblerait procéder de la même technique (à part l'hiatus du 3e vers, et peut-être les deux accents voisins dans le 1er hémistiche du même vers) :

De tot delit privat e de 'lagria
Ple de tristor, enuig e pençament,
Ab dolor gran, me retrobi un dia...

Ce qui caractérise réellement le vers de Boscán et de Garcilaso par rapport à celui des poètes catalans, c'est donc

1° L'abandon très fréquent de la coupe après la 4e (accentuée), mais surtout (cf. P. H. Ureña, *Rev. Fil. Esp.*, p. 145) ;

2° La rareté de l'accent sur la 7e syllabe, en particulier chez Garcilaso (il n'est pas rare chez les Italiens) :

O sueño, quanto más leve y sabroso...
(Boscán, Son. LXI).

Ha de acabarse en muy breve momento...
(Son. LXIX).

O fuese de eternal sueño oprimido... (Son. LXXII).

Y tiembla cada vez que entra en su cueva...
(Son. LXXIV).

Inventar sobre mí nuevos tormentos... (Son. XIII).

Ponme do a nuestros pies viven las gentes...
(Son. XV).

Mancebos de una edad, de una manera
A cantar juntamente aparejados...
(Garcilaso, Egl. III, v. 301-302).

y cómo después desto, él, impaciente... (v. 141).

Il est bien difficile de ne pas détacher *léve*, *bréve*, *suéño*, *que éntra*, *nuévos*, *víven*, *de úna*, *él*, 7e syllabe, non plus que *cómo* et *cual* dans les vers suivants, malgré la coupe qui suit la 6e (accentuée):



Dime, tan fuerte mal, cómo es tan largo,
Y mal tan largo, dí, cómo es tan fuerte?
(Boscán, Son. V).

en estambre sutil, cual convenía...
(Garcilaso, Egl. III, v. 110).

On remarquera toutefois que dans tous ces exemples où la 7ᵉ reçoit un accent oratoire, la 6ᵉ est également accentuée. Peut-être y a-t-il là une recherche. En tout cas, même chez Boscán, il est rare que l'accent tombe sur la 7ᵉ sans qu'il y en ait un sur la 6ᵉ. Pourtant :

tus claros ojos a quién los volviste?..
(Garcilaso, Egl. I, 128).

3° L'atonie de la 5ᵉ, pour ainsi dire frappée à mort, car bien qu'on puisse la considérer comme accentuée dans des vers comme les suivants, il est toujours possible de glisser sur elle sans arrêt :

do apenas hay quien su furor contraste...
(Garcilaso, Egl. III, v. 38).

la dulce vida entre la hierba verde... (v. 232).

Il ne peut y avoir un hiatus entre *vida* et *entre* et une synérèse entre *la* et *hierba;* cf. le vers 230 :

estaba entre la hierba desollada.

Bien entendu, je ne songe pas à reprocher à M. Heaton de n'avoir pas fait ces comparaisons, mais il les aurait facilitées en réunissant toutes les observations que lui ont pu suggérer l'étude des habitudes métriques de son poète. Il aurait pu nous dire, par exemple, si le premier hémistiche est toujours masculin dans Rocabertí comme dans Auzias March (cf. Pagès, *Introducció*, p. 152)? Oui, car dans ce vers

Per Venere, causa d'aquest dampnatge... (v. 1401).

Venere est compté évidemment comme à la fois proparoxyton et oxyton : *Véneré.* Cf. Garcilaso :

Dinámene no menos artificio... (Egl. III, v. 145).
Filódoce, Dinámene y Climene... (v. 55).
Filódoce, que así de aquéllas era... (v. 121).
Y el ánima, los ojos ya volviendo... (v. 135).

et à côté de ces vers à coupe catalane, celui-ci, conforme à la nouvelle technique :

Eurídice, en el blanco pie mordida. . (v. 130).

L'emploi exclusif de rimes féminines dans un certain nombre de poésies d'Auzias March (dont six en octaves) est noté par M. Pagès *(ib.)* comme exceptionnel au xvᵉ siècle en Catalogne. Rocabertí ne renonce

pas à l'hendécasyllabe aigu : p. 79, sur 56 vers, j'en compte 16; mais par moment il ne l'emploie guère : p. 76, sur 36 vers, pas un seul.

Pour la prosodie, M. Heaton est plus explicite, bien qu'encore assez bref. Il nous explique que dans les manuscrits du temps les voyelles atones *a, e, o* initiales ou finales sont éludées, ou plutôt supprimées, quand elles se rencontrent avec une voyelle semblable, si bien que la préposition *a*, la conjonction *e* et le pronom *ho* sont souvent à rétablir dans la lecture. Il s'ensuit aussi que là où les voyelles finales et initiales sont écrites, il y a hiatus. M. Heaton met une apostrophe en cas d'élision (en effet on a plutôt ici une élision qu'une synalèphe) :

Mon poder flach no bast' a res encendre
La voluntat, la qual de tu es nuha. (v. 1331-2).

Grâce à M. Heaton, nous avons à notre portée un texte intéressant, aussi bien pour la forme que pour le fond. Pour l'étude de la poésie catalane et les rapprochements avec l'école de Boscán, il nous a donné là une base sérieuse. On me pardonnera d'avoir voulu en profiter tout de suite : c'était encore le meilleur moyen de montrer qu'il n'a pas perdu son temps.

GEORGES CIROT.

Nuno Catharino Cardoso, *Sonetistas Portugueses e Luso-Brasileiros, antologia contendo dados biograficos e bibliograficos ácêrca de cento e oitenta e nove poetas (1495 á novissima geraçao)*. Lisboa, Tip. do annuario commercial, 1918, 230 p.

Le livre de M. Cardoso fait suite au recueil des *Poetisas portuguesas* publié en 1917. Il comprend cinq parties : *poetas quinhentistas*, *poetas seiscentistas*, *poetas da Arcadia*, *poetas Luso-Brasileiros*, *e poetas de varias escolas*. La méthode adoptée, qui consiste à ne réimprimer qu'un sonnet de chaque auteur, a l'inconvénient de confondre les plans et les valeurs. Mais cette anthologie, dont l'idée initiale ne répond nullement à la conception de nos morceaux choisis, peut rendre, telle qu'elle est, des services appréciables. Elle offre un intérêt de curiosité, en nous permettant de caractériser sommairement la manière de poètes oubliés ou inconnus. D'autre part, elle renferme des notices biographiques très nourries de faits dans leur concision et pour chacune des cinq périodes envisagées une excellente bibliographie, extrêmement développée à mesure qu'on approche de l'époque contemporaine. Nous regrettons néanmoins qu'un ouvrage aussi utile et aussi consciencieusement préparé ne tienne pas compte de l'importance relative des écrivains et s'adresse à un public restreint de spécialistes alors qu'il était facile de l'adapter, en élargissant le cadre, aux besoins de l'enseignement.

G. LE GENTIL.



Hugo A. Rennert, *Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega Carpio based upon the Catalogue of John Rutter Chorley*. Extrait de la *Revue hispanique*, t. XXXIII (n° 83), 1915.

Cette précieuse publication constitue une seconde édition de la bibliographie des *Comedias* et des *Autos* de Lope de Vega déjà parue dans l'ouvrage bien connu de M. Hugo A. Rennert, *Life of Lope de Vega* (Glasgow, 1904); mais elle se présente avec des améliorations dues aux articles du professeur Restori et aux données de la *Bibliographia Madrileña* de Pérez Pastor, dont les tomes II et III ont paru postérieurement (1906 et 1907).

Le catalogue formé par Chorley, expose M. Rennert, avait déjà été inclus en 1861 dans le tome IV de la collection des *Comedias escogidas de Frey Lope Félix de Vega Carpio,* due à J. E. Hartzenbusch (t. LII de la *Bibl. de Ant. Esp.*). Mais le manuscrit en avait été retrouvé au British Museum par M. J. Fitzmaurice-Kelly, qui en communiqua une copie à M. Rennert. Or, dans ce manuscrit, Chorley donne des détails sur la façon dont Hartzenbuch et la Barrera avaient utilisé son travail, sans bien délimiter leurs parts respectives dans les changements qu'ils avaient cru devoir y apporter. D'autre part son manuscrit présentait une révision assez importante du travail primitif pour justifier une nouvelle publication. L'auteur de *The life of Lope de Vega* et de *The Spanish Stage* était assez désigné pour l'utilisation de ces matériaux accumulés et mis au point par un chercheur dont la patience et la sagacité sont réellement merveilleuses, surtout si l'on songe que, entré au British Museum en 1867, le catalogue en question avait été terminé en 1864. Après avoir été secrétaire d'une compagnie de chemin de fer, Chorley s'était mis à faire de la critique, et il attira tout de suite l'attention par sa connaissance du théâtre espagnol (1853). Il mourut en 1867, léguant au British Museum sa collection de pièces espagnoles, annotées et corrigées de sa main.

En mettant au jour l'œuvre authentique et perfectionnée de ce rare érudit, M. Rennert a rendu un service signalé. Il s'est du reste acquitté de sa tâche avec un soin digne de l'auteur et du sujet, respectant le texte, qu'il s'est contenté de traduire et d'annoter au besoin en bas des pages.

Y sont inclus séparément : 1° le catalogue des *comedias* (collections, *partes*, *sueltas*, manuscrits) avec une liste alphabétique où l'on trouve pour chacune les renseignements utiles ; 2° le catalogue des *autos* (collections, *sueltos*, manuscrits) avec une liste alphabétique également. Les *comedias* sans *figure del donaire*, sans *gracioso*, sont marquées d'un signe spécial, et l'on sait que cette caractéristique est doublement importante, puisque la *figura del donaire* est une innovation de Lope

dans *la Francesilla*, qui est de 1602, et, que, comme cela nous est expliqué p. 130-132, la pratique se généralisa aussitôt : les comédies de Lope qui sont d'une date postérieure et ne donnent au *gracioso* aucune place ou qu'une place restreinte, ont un caractère tout spécial ou furent composées pour des circonstances exceptionnelles. Il y a donc là un élément de probabilité fort appréciable pour l'établissement au moins approximatif des pièces non datées.

G. CIROT.

Antonio Cabral, *Camilo desconhecido. Erros que se emendam e factos que se aclaram. Documentos inéditos*, Lisboa, Ferreira, 1918, 444 pages.

M. Antonio Cabral, auteur de travaux excellents sur les romanciers contemporains et particulièrement sur Eça de Queiroz, reprend un sujet qu'il avait abordé en 1914 dans l'ouvrage intitulé *Camilo de perfil*. Ce second volume, comme le sous-titre même l'indique, présente un aspect fragmentaire. Il se compose d'une biographie sèche et minutieuse, reconstituant la vie du romancier année par année, et de huit chapitres anecdotiques, rédigés avec humour.

Camilo Castelo Branco, le plus populaire des écrivains de la péninsule, doit à sa fécondité exceptionnelle, aux péripéties de son existence tourmentée, à une conformité singulière entre son génie de polémiste irascible et les préférences de son public, d'avoir été souvent et longuement étudié. Prodiguant à tout propos dans ses romans les aveux et les confidences, il encourageait lui-même ses futurs biographes en même temps qu'il compliquait leur tâche par de perpétuels déplacements, signe de la névrose héréditaire qui allait, de déception en déception, le conduire au suicide. La nouveauté de l'introduction biographique de M. Antonio Cabral, qui vient après beaucoup de travaux importants, consiste moins à révéler des faits inconnus, qu'à situer avec plus de précision dans le temps et dans l'espace, ceux qu'avaient recueillis ses devanciers et particulièrement Alberto Pimentel.

De la seconde partie, qui renferme beaucoup d'inédit, nous retiendrons quatre chapitres *(A queda d'um anjo, Camilo brigão, Un heroe de Camilo, Pendencias de Camilo)* dont il est permis de tirer des conclusions générales. Déjà Ramalho Ortigão, protestant contre une opinion assez répandue à l'étranger, montrait dans la belle préface qu'on réimprime en tête de l'*Amor de perdição* que les intrigues les plus extraordinaires, les plus invraisemblables, de Camilo sont tirées de la chronique scandaleuse du Porto de 1860. Il établissait que la plupart des amis du romancier ont péri de mort violente ou sombré dans quelque lamentable aventure passionnelle. De cette

vérité aujourd'hui démontrée, l'auteur de *Camilo desconhecido* nous apporte une confirmation originale en publiant les fragments du journal intime de José Augusto Pinto de Magalhães et de Fanny Owen, deux victimes inconscientes d'un tragique malentendu causé, semble-t-il, par la morbide influence des modes littéraires du moment. Une ombre de mystère plane encore, malgré les révélations de M. Antonio Cabral, sur la destinée de cette jeune fille innocente, torturée par l'homme de talent qui l'aima jusqu'à mourir de remords. Cependant, l'aspect du caractère de Castelo Branco qui se dégage le mieux de ce livre très documenté, c'est assurément — et la constatation n'a rien qui doive surprendre ses admirateurs, — l'âpreté sans vergogne de ses haines littéraires. Jamais homme ne s'est plus cavalièrement affranchi de tout sentiment d'humanité, de toute délicatesse, dès que la rancune l'aveuglait. Nous le voyons, durant de longues années, s'acharner sur son ancien condisciple Aires Gouvêa, futur ministre et archevêque, qu'il dénonce pour un motif puéril de brouille, à la vindicte des bourgeois de Porto, comme auteur d'un libelle infamant, qu'il transporte tout vif dans l'un de ses romans, qu'il ridiculise avec des citations empruntées à des discours réellement prononcés. D'autre part, le chapitre intitulé *Pendencias de Camilo* ramène l'attention sur un débat qui, vers 1880, fit couler beaucoup d'encre, l'affaire Rattazzi. On se rappelle que l'ex-princesse de ce nom, auteur du *Portugal à vol d'oiseau*, fille du parlementaire irlandais Thomas Wyze et de Letitia Bonaparte, nièce de Napoléon, épousa en troisième noces, après l'Allemand Frédéric de Solms et l'homme d'état italien Rattazzi, un ingénieur espagnol, Luiz de Rute, lequel, pour la venger d'un pamphlet de trente pages écrit dans une langue qu'ils n'entendaient probablement ni l'un ni l'autre, fut sur le point d'affronter le ridicule d'un duel avec Camilo.

M. Antonio Cabral, s'adressant à des lecteurs déjà informés, n'a point jugé utile de revenir sur le fond du débat. Or, si nous relisons aujourd'hui l'article étincelant de Camilo reproduit dans la *Bohemia do espirito* et le livre superficiel que Mme Rattazzi intitulait le *Portugal à vol d'oiseau*, il nous semble qu'il y a disproportion, le talent mis à part, entre l'attaque et la riposte. Sans doute la turbulente princesse, dont l'accent est parfois celui d'une aventurière cosmopolite, débutait par quelques phrases maladroites et provocantes : « Ce que j'ai vu, je l'ai raconté sans souci des personnes et de ce qu'elles pourraient dire ou penser... Je ne me dissimule pas les grands et petits désagréments que ce livre peut me valoir. » Il n'est pas sans intérêt, néanmoins, de constater qu'elle reçut les éloges d'une partie de la presse portugaise, qu'elle revint deux fois à Lisbonne après le scandale et qu'elle y fut accueillie de la façon la plus courtoise. Il y aurait autant de naïveté que d'injustice à la représenter comme une ennemie dangereuse. Les

éloges abondent sous sa plume. Elle admire la docilité, la douceur, la patience du peuple, la bonté dans toutes les classes et chez les personnes de quelque éducation, le don des langues. Elle trouve le portugais doux, flexible, harmonieux, concis, énergique « malgré sa richesse et la grâce de sa prononciation ». Aussi est-il fâcheux qu'elle ait reproduit sans discernement, avec une incroyable intempérance de langage, où l'on reconnaît la femme adulée, trop fière de sa naissance et de sa réputation mondaine, tous les menus propos, hostiles ou simplement spirituels, sur la cour, la noblesse, le clergé, les fonctionnaires, qu'elle puisait dans les journaux satiriques d'opposition comme le *Pimpão* ou dans la conversation brillante de commensaux qui prétendaient, sous couleur d'information désintéressée, lui imposer leurs petites rancunes. Elle aggravait ces indiscrétions par une liberté de style où nous avons peine à retrouver le ton de la meilleure compagnie. On a pu lui en vouloir également d'insister avec une ironie malséante sur des maux qui sévissaient alors dans toute la péninsule et dont les humoristes espagnols s'amusent : la folie minière, la loterie, la corruption électorale, etc... Nous sommes convaincu malgré tout qu'elle aurait joui d'une impunité complète si le passage suivant n'avait déchaîné l'orage : « Camilo Castelo Branco, qui semble être le condamné aux travaux forcés de la littérature portugaise, écrit, écrit, écrit, toujours écrit; supérieurement, c'est une question controversée; énormément, ce n'est pas douteux. La quantité a trop suppléé à la qualité... Particularité curieuse, tous ses romans contiennent infailliblement un type de Brésilien, une jeune fille qui se retire dans un couvent, un noble de province et un romantique amoureux et transparent. » La réplique de Camilo n'est pas à proprement parler une réfutation, mais une suite de digressions perfides, un feu d'artifice d'épigrammes que le romancier s'efforce, par un raffinement de styliste, de rendre inintelligibles pour son adversaire, ou tout au moins intraduisibles. Il va sans dire que dans cette charge endiablée, il ne se laisse retarder ni par le goût ni par les convenances. La famille de Napoléon, en la personne du cardinal Fesch, subit un brutal assaut. Les ascendants de la ligne paternelle, anglaise et irlandaise, sont qualifiés de « jolda de velhacos ». Nous lisons avec quelque surprise dans le procès-verbal des témoins de Luis de Rute que « M. Castello Branco, ayant qualifié d'absurde l'opinion qui lui a attribué le dessein d'offenser Mme de Rute dans sa dignité de femme, la personnalité de l'écrivain reste seule en jeu ». Il fallait beaucoup de longanimité pour admettre les plaisanteries, devenues classiques, sur la *Princeza Ratazana*, *Portugal a vôo de passara* et cette phrase nettement injurieuse : « se a princeza, ao passar, ouviu dizer : é uma *macaca*, isso naõ era com o brasileiro ». On est surpris, d'autre part, de la pauvreté des arguments allégués par un homme d'une culture

aussi vaste. Ses reproches, en matière de littérature et d'histoire, se ramènent principalement au grief d'avoir écouté certains critiques en renom, Ramalho Ortigão, défenseur du réalisme, ou M. Theophilo Braga. Le plus clair du plaidoyer de Camilo en faveur de la patrie indignement offensée par quelques railleries sur les besoins d'argent de Saldanha ou les amours du prince consort, consiste à relever d'innombrables fautes dans la transcription des noms portugais ou de simples maladresses de style. Avouons que si le livre de Mme Rattazzi est un tissu de commérages sans portée et sans conséquence, la réponse trop vantée de son adversaire manque de profondeur et d'atticisme.

M. Antonio Cabral n'est point tombé dans l'erreur de beaucoup de ses devanciers qui s'accordent pour admirer indistinctement tous les mots de Camilo, pour justifier tous ses écarts. Le dernier livre qu'il vient de lui consacrer, témoigne non seulement d'une information très vaste et très précise mais d'un sens critique avisé. Le style, sobre dans la biographie, alerte et brillant dans les chapitres humoristiques, se ressent d'un contact heureux et prolongé avec l'écrivain qui a le mieux connu les ressources de sa langue au XIXe siècle.

G. LE GENTIL.

Andrenio, *Soldados y paisajes de Italia.* Prólogo de **Guido Mazzoni,** senador del Reino de Italia. Madrid, MCMXVIII. 1 vol. de 236 pages in-8°, 3,50. ptas.

L'écrivain qui signe du pseudonyme d'*Andrenio* est si connu en Espagne parmi tous ceux qui ont le culte des bonnes lettres, qu'il n'y a pas d'indiscrétion, je crois, à écrire son nom véritable. M. E. Gómez de Baquero a donc fait pendant l'automne de 1916 un voyage au front italien, répondant ainsi à une invitation que le *Supremo Comando* avait adressée à plusieurs journalistes d'Espagne. Il a noté, au cours de cette expédition, les impressions que la vue des « *Soldats et paysages d'Italie* » éveillait en lui, il les a rédigées au retour avec un soin qui ne laisse rien à l'improvisation; enfin, en 1918, à peu près au moment où était signé l'armistice, il les a publiées sous la forme d'un volume dont l'intérêt survivra aux circonstances.

D'un bout à l'autre, l'ouvrage, délicatement écrit et où des réflexions pénétrantes se mêlent aux descriptions et aux récits, se lit avec intérêt. Aucune recherche du pathétique, aucun effet mélodramatique. L'émotion, qui n'est pas absente, se laisse à peine deviner, comme il sied chez un homme du monde, que la fréquentation de la bonne compagnie a habitué à discipliner ses nerfs.

Nos alliés d'Italie ne nous en voudront pas si dans ce livre espagnol nous autres, Français, nous retenons de préférence les cinquante premières pages. L'auteur, en route pour l'Italie, a traversé la France



de Bayonne à Paris, puis de Paris à Modane, et c'est par nous qu'il commence son compte rendu. Il ne cache pas ses sympathies pour notre patrie, et nous lui en savons d'autant plus gré que dans son pays, même parmi les écrivains, ces sympathies n'étaient pas, avant la victoire, partagées par le grand nombre. Mais il fait mieux que nous aimer : il nous connaît, il sait notre histoire, notre caractère, nos qualités, et aussi nos défauts. De cela nous lui sommes encore plus reconnaissants que de sa cordialité. Il sait que notre vie politique avant la guerre ne se réduisait pas seulement à des scandales parlementaires et aux jeux des combinaisons ministérielles. Il indique sobrement, mais avec précision, que notre gouvernement était capable de persévérance dans ses desseins, et il le prouve en citant Jules Ferry et l'œuvre colonisatrice de la troisième République (p. 36-37). Il a bien vu comment la France, après plus de deux années de guerre, avait été amenée à *s'installer* dans la guerre : « De même que les gens atteints d'un mal chronique qui combinent un régime pour pouvoir vivre dans une maladie longue et de terme incertain, ainsi les peuples se sont organisés pour pouvoir vivre avec la guerre indéfinie comme avec une maladie, dont ils ignorent la date de guérison » (p. 52). Peut-être même exagère-t-il. Il a trop insisté sur l'existence toujours confortable et bien réglée que les gens de l'arrière continuaient à mener, sur les sleepings et les wagons-restaurants dans lesquels on voyage, sur le maître d'hôtel qui dans les grands restaurants parisiens recommande en confidence le plat du jour (p. 42). C'est l'inconvénient d'un voyage bien organisé, comme le fut celui de M. Gómez de Baquero, de trop dissimuler les difficultés ou les souffrances du pays et de laisser au visiteur le soin de deviner la garde sanglante que le soldat monte dans la tranchée, le labeur de l'ouvrier à l'usine, la détresse de la femme à son foyer solitaire.

Cette fois, du moins, le visiteur a suppléé à force de sympathie aux insuffisances de l'enquête. Derrière le décor mondain qu'il ne valait même pas la peine de mentionner, il a entrevu la France souffrante et la France glorieuse. La preuve en est dans un noble diptyque qu'il a peint : d'une part, l'image d'une veuve rencontrée dans le vestibule de l'Ambassade d'Espagne à Paris, où elle venait implorer le Roi à propos du mari disparu ; d'autre part, la touchante rencontre de l'auteur, dès la frontière franchie, avec le premier poilu qu'il lui ait été donné de voir, un solide gars qui, dans sa promenade de permissionnaire entre son père et sa sœur, apparaissait déjà comme marqué du signe sacré de la Victoire.

Un livre qui, dans les quelques pages consacrées à la France, a su dresser ces deux silhouettes, atteste chez son auteur à la fois du talent et du cœur : rencontre trop rare pour qu'il ne convienne pas de la saluer.

HENRI MÉRIMÉE.



Américo Castro, *El movimiento científico en la España actual.* Tirage à part de la *Rassegna*, XXVII (1919), num. 4, pages 187-200.

L'existence d'un « mouvement scientifique » dans l'Espagne actuelle rencontre encore, il faut bien l'avouer, trop d'incrédules à l'étranger. Elle n'en est pas moins certaine. Les « intellectuels », les spécialistes qui ont vécu de l'autre côté des Pyrénées le savent. Les autres se soucient peu d'y aller voir; ils abritent volontiers leur incuriosité derrière les traditionnelles affirmations du genre de celle de Montesquieu, résultat d'une trop insuffisante documentation. On ne saurait donc trop multiplier à leur usage, — ni trop répandre — des informations comme celle que nous offre M. A. Castro. Ce n'est point une apologie de parti pris, ni sans réserves. Peut-être la trouverait-on plutôt, ça et là, un peu sévère. « Ce qui me décide à écrire, dit-il, c'est la pensée que si la valeur absolue de notre production scientifique est médiocre, elle intéressera toujours les hispanisants, réduits aux renseignements trop sommaires des histoires littéraires ou aux témoignages d'étrangers souvent mal placés pour savoir. » A vrai dire, ceux qu'il importe de documenter, ce sont moins les hispanisants que le public, celui du moins qui s'intéresse au mouvement des idées à l'étranger. C'est pourquoi nous croyons devoir lui signaler le présent opuscule, en laissant, bien entendu, à l'auteur toute la responsabilité (elle ne paraît pas lui faire peur) de ses jugements et de ses omissions. Remarquons, au préalable, qu'il faut prendre dans son sens large la formule de « mouvement scientifique » : elle embrasse non seulement les sciences exactes proprement dites, mais toute discipline érudite, toute recherche originale dans les multiples branches du savoir.

A ce point de vue donc où en est actuellement l'Espagne, d'après M. Castro? — C'est vers la fin du XIX[e] siècle, dit-il, que commencent à se détacher quelques hommes éminents, Ramón y Cajal en histologie, Menéndez y Pelayo en histoire littéraire, Bolivar, Quiroga dans les sciences naturelles, Carracido en chimie, Hinojosa dans l'histoire médiéviale, Codera et son école dans les études arabes, enfin, à partir de 1896, Menéndez Pidal dans la philologie et l'histoire littéraire. A côté de ces spécialistes, ou avant eux, des « agitateurs d'esprits », des rénovateurs, éveillaient peu à peu la conscience collective et mêlaient à la masse amorphe le levain qui la fera fermenter. Tels, Joaquín Costa, Ganivet, *Clarín*, Giner de los Ríos, Unamuno. Chose à noter: ce mouvement de transformation, ce *resurgimiento*, s'il est dû en grande partie à des universitaires, se fait, en somme, en dehors des Universités, pour ne pas dire parfois contre elles, exception faite cependant de deux ou trois d'entre elles, celle d'Oviedo, par exemple, grâce à la rencontre de professeurs éminents (Alas, Altamira, Buylla,

Posada, Sela), ou celle de Saragosse, qu'illustre le groupe de ses arabisants. Les autres mènent une vie sans éclat, réduite aux tâches scolaires.

En 1907, un organe est créé, dont on ne saurait exagérer l'importance culturale : la *Junta para ampliación de estudios*. Elle réunit dès le début Cajal, Menéndez Pelayo, Costa, Hinojosa, Pidal. En dehors de tout dogmatisme, de tout formalisme bureaucratique, de tout lien direct avec l'Université officielle, elle se proposait de créer un centre de recherches érudites, une sorte d'Université libre où l'on cultiverait la science pour elle-même. La force des choses et la nécessité de vivre l'obligèrent bien vite à étendre son action et à accepter de ministres novateurs une aide financière. Aujourd'hui la tâche de la *Junta* est multiple. « Elle envoie des étudiants et des professeurs poursuivre leurs études à l'étranger; elle appelle en Espagne des spécialistes, qui communiquent leurs méthodes à nos étudiants; elle organise des cours de « culture espagnole » pour les étrangers; elle prépare des professeurs d'espagnol pour répondre aux demandes des Universités étrangères, spécialement de l'Amérique du Nord. Mais sa fonction essentielle est toujours de « fomenter l'investigation scientifique en Espagne». Cette fonction, elle la remplit par la création et la direction de nombreux laboratoires, groupés dans « l'Institut national des sciences », par l'organisation du *Centro histórico*, dont l'action ne peut être jugée d'après ce titre trop étroit, et qui semble modelé sur notre École des Hautes Etudes, par de nombreuses publications qui forment déja une riche Bibliothèque de travaux originaux, comme la Bibliothèque des Hautes Études. La *Junta* qui (soit dit en passant) a trouvé dans la personne de son secrétaire général, le professeur Castillejo, *the right man in the right place*, fait sentir aussi son action en dehors de l'enseignement supérieur. Grâce à d'importants crédits mis à sa disposition, elle a pu construire la *Residencia de Estudiantes*, qui devrait servir de modèle en France. Nous constations tout à l'heure des emprunts à notre haut enseignement; le souvenir des grands Collèges universitaires d'Angleterre ou des États-Unis paraît avoir inspiré, proportions gardées, les fondateurs de cette Résidence des Étudiants. Même idéal de liberté dans les limites d'une discipline consentie, même recherche d'une sobre élégance dans l'installation (quel contraste avec les tristes *casas de huéspedes estudiantiles!*); même importance donnée aux sports, et en particulier à ceux qu'inspire la vue splendide du prochain Guadarrama, les sports d'hiver. Et si nous ne craignions de nous éloigner de notre sujet, nous devrions mentionner et la Résidence des Etudiantes, et l'*Instituto Escuela*, et d'autres tentatives intéressantes pour infuser un esprit nouveau dans l'édifice désuet des antiques collèges secondaires et pour fonder sur des bases élargies l'enseignement féminin, dont le

besoin se fait cruellement sentir. Tous ces centres pédagogiques ne demandent qu'à vivre. Malgré des hostilités faciles à deviner, et de violentes attaques, ils ont conquis la faveur du public éclairé et attiré à eux bien des bonnes volontés. La sagesse résolue de ceux qui les ont créés triomphera sans doute des obstacles suscités par des intérêts ou des préjugés qui se croient menacés.

C'est autour de ces créations de la *Junta* que se groupent, non pas tous assurément, mais une bonne partie de ceux qui font honneur à la science espagnole, à Madrid tout au moins. Dans les provinces, et spécialement en Catalogne (qui mérite une étude à part), on peut dire que tout ce qui compte s'inspire du même esprit, des mêmes méthodes de libre recherche.

M. Américo Castro n'a pas reculé devant la tâche délicate d'énumérer ceux qui, d'après lui, représentent avec le plus d'éclat le mouvement scientifique dans l'Espagne actuelle. Toutefois, en ce qui touche les disciplines scientifiques proprement dites, il avoue son incompétence personnelle: c'est affaire à des spécialistes à compléter et à réviser ses listes, par exemple pour la médecine, à peu près passée sous silence « quoique ces études soient actuellement très florissantes et que nombreux soient les médecins qui ont apporté d'estimables contributions à la science », à commencer par l'illustre histologue Ramón y Cajal et par Nicolas Achúcarro, dont la mort est une grande perte pour les études biologiques du système nerveux. Quant à la province, peut-être trouvera-t-elle que sa part lui est mesurée avec parcimonie, mais l'auteur estime qu' « à part quelques individualités qui se meuvent au fond des provinces, c'est à Madrid et à Barcelone que se concentre la vie scientifique ».

Voici donc, ces réserves faites, les principaux noms, outre ceux déjà cités, qui lui paraissent mériter une mention spéciale. Parmi les scientifiques de la *Junta*: Ignacio Bolivar, directeur du Musée des sciences naturelles, entomologiste de premier ordre; le physicien Blas Cabrera, secrétaire de l'Institut national des sciences (travaux de magnéto-chimie); Eduardo Hernández Pacheco, géologue, organisateur de la *Commission d'investigations paléontologiques et préhistoriques;* Lucas F. Navarro, géologue également (Études sur les terrains volcaniques d'Espagne); E. Moles, physicien (chimie physique); Julio Rey Pastor, mathématicien, directeur du Laboratoire d'études mathématiques.

La chimie est représentée principalement par J. R. Carracido, recteur de l'Université centrale, par J. Casares, également professeur à Madrid, A. Madinaveitia, auxquels nous nous permettrons d'ajouter, sur les indications de chimistes compétents, J. R. Mourelo, secrétaire de l'Académie des Sciences, qui étudie actuellement les phénomènes de phosphorescence. L. Torres Quevedo, directeur du Laboratoire



d'automatique, a montré des aptitudes remarquables dans l'invention des machines algébriques et s'est amusé à renouveler les merveilles de Vaucanson. D. de Orueta est un cristallographe très estimé en Angleterre et aux États-Unis.

M. Castro est mieux dans son domaine sur le terrain de la philologie, de la linguistique, de l'histoire ou de la littérature. Il reconnaît cependant que lorsqu'elle sort de chez elle, l'Espagne n'a presque rien à faire valoir de bien original. Ni la philologie classique, ni la linguistique indo-européenne, ni les études comparées de littératures modernes n'ont encore rien produit de vraiment digne de s'imposer au delà des frontières. On ne s'étonnera pas outre mesure de ce dernier fait, si l'on songe qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas encore une seule chaire de langues ou de littératures modernes dans les Universités espagnoles, car celle de littératures néo latines récemment créée à Madrid en faveur de l'illustre romancière, Mme Pardo Bazán, est d'une nature trop particulière pour entrer ici en ligne de compte. Ce fait est en relation avec cet autre que dans les établissements officiels d'enseignement secondaire l'on n'enseigne guère que le français (et comment, hélas!). Tous les lettrés espagnols documentés sur la production étrangère (et il en est, certes, de fort remarquables), sont des autodidactes. Constatation plutôt pénible dans un écrit destiné à mettre en lumière les titres culturaux de l'Espagne du xxe siècle.

Il est, en revanche, consolant d'y constater l'état florissant de la littérature arabigo-espagnole. Codera Zaydín, mort il y a trois ans (voyez les dix volumes de sa *Biblioteca arabigo-hispánica*), a trouvé de dignes continuateurs en la personne (pour ne citer que les plus connus) de Julián Ribera, si versé dans l'histoire et la littérature des Musulmans, et de Miguel Asín, qui a ouvert de nouveaux jours sur la philosophie arabe. Ajouterai-je, pour mon compte particulier, que son discours de réception à l'Académie Espagnole (*Escatología musulmana en la Divina Comedia*, 1919) est une œuvre très originale dont il a été jusqu'ici trop peu parlé en Italie et en France? Les études hébraïques, jadis si prospères dans les écoles de la Péninsule, et la philologie basque, qui y serait si bien à sa place, n'ont que peu de chose à opposer à la production des spécialistes étrangers. Et il en est à peu près de même de la dialectologie péninsulaire, quoique dans ce vaste domaine un travail méthodique commence à s'organiser, sur l'initiative surtout du Centre historique. Nous sommes surpris de ne rien trouver, dans l'inventaire dressé par M. Castro, sur les progrès réalisés dans la classification et l'utilisation des riches archives espagnoles, instrument primordial cependant de tout progrès d'investigation scientifique. Les dévoués auxiliaires qui rendent possible le travail érudit ne méritaient-ils pas une place, même dans la rapide

esquisse que nous analysons? On la leur donnera sans doute dans le tableau définitif.

Ce que fut Menéndez Pelayo pour l'histoire générale de la littérature espagnole (prenez le mot dans son acception la plus large), Ramón Menéndez Pidal l'est actuellement pour la philologie et les études de langue et de littérature médiévales. *La Légende des Infants de Lara*, le *Cantar de Mio Cid*, la *Grammaire historique* sont des livres indispensables dans la bibliothèque de tout hispanisant. Sur bien des points il a renouvelé la science, élargi le cercle de nos connaissances. «Cet immense travail, nous annonce M. Castro, bien placé pour le savoir, sera couronné par trois œuvres capitales : l'*Histoire de la langue espagnole*, le *Romancero espagnol* et l'*Histoire de la poésie épique*.» Cet infatigable travailleur laissera autre chose encore, des disciples, rompus à ses méthodes, pour continuer son œuvre. L'organe de ce groupe est la *Revista de Filología*, qui réunit les élèves du maître, tous connus par de bons travaux, et au premier rang desquels nous placerons M. Castro lui-même, dont la production scientifique est déjà considérable.

A côté du *Centro histórico* et de la *Revista de Filologia* il est juste de citer, parmi les historiens de la littérature, Francisco Rodríguez Marín, successeur de Menéndez Pelayo à la Bibliothèque Nationale, à qui l'on doit une édition du *Quichotte*, qui a des chances d'être définitive, de nombreuses monographies, aussi riches de fond qu'agréables de forme, une énorme collection de chansons andalouses, de curieuses études de folk-lore, etc., etc.; Emilio Cotarelo, secrétaire perpétuel de l'Académie Espagnole, non moins fécond dans le domaine des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles; Adolfo Bonilla San Martín, professeur d'histoire de la philosophie à Madrid, dont l'extraordinaire activité intellectuelle s'est répandue sur tant de matières diverses; Narciso Alonso Cortés, le très érudit professeur de Valladolid; Francisco A. de Icaza, Hazañas y la Rúa, de Séville; Lomba y Pedraja, et bien d'autres.

On remarquera sans doute dans le sommaire provisoire dressé par M. Castro, l'absence à peu près complète des sciences philosophiques. Indice grave. Quelques jeunes maîtres, formés presque toujours à l'étranger, et par suite au courant de la pensée moderne, tels que MM. José Ortega y Gasset, Rivera ou García Morente, sont jusqu'ici plutôt d'intelligents interprètes de cette pensée que des créateurs originaux. Ils n'ont pas même réussi encore, semble-t-il, malgré une indéniable action sur la jeunesse, à susciter un mouvement d'idées analogue à celui que provoqua jadis la médiocre philosophie Krausiste, si justement oubliée, mais qui eut au moins un mérite : celui de réunir les plus généreux esprits du milieu du dernier siècle, les Sanz del Río, les Salmerón, les Giner, les Tapia, les Ruiz de Quevedo, etc. — Sans qu'ils soient proprement philosophes, il faut mettre à part trois

hommes très capables, en des genres différents, de galvaniser l'atonie générale : Miguel de Unamuno, dont la vigoureuse pensée est toujours orientée vers l'action; Manuel B. Cossío, pédagogue et professeur de premier ordre; J. Martínez Ruiz (Azorín), « dont la vision de notre passé littéraire, à la fois enthousiaste et critique, n'a pas eu une moindre influence sur la formation spirituelle de notre génération ».

Si la philosophie tient en somme une place si modeste dans l'apport cultural de l'Espagne, les études de théologie, d'apologétique, de mystique, de critique religieuse, si florissantes jadis, n'obtiennent aucune mention. En sont-elles donc indignes? ou faut-il plutôt penser qu'elles échappaient à la compétence de l'auteur? *Non licet inter nos*...

L'histoire de la civilisation espagnole présente deux noms bien connus, ceux d'Eduardo de Hinojosa, mort l'an dernier, et de Rafael Altamira. L'histoire proprement dite inspire chaque jour d'excellents travaux, dont la capitale n'a pas le monopole. Chaque province apporte au trésor commun l'utile contribution de travailleurs consciencieux. La *Revue des Archives*, le *Bulletin de l'Académie de l'Histoire*, plusieurs recueils provinciaux sont des publications où s'affirme le travail collectif qui permettra de plus vastes généralisations.

Les études juridiques sont très cultivées. Nous nous bornerons à nommer ici, les criminalistes Pedro Dorado Montero, C. Bernaldo de Quiros; les professeurs de droit ou sociologues F. Clemente de Diego, Adolfo Posada, A. Buylla; l'économiste A. Flores de Lemus.

L'histoire de l'art de toutes les époques et sous toutes ses formes, devait trouver, dans un pays qui est à lui seul le plus riche des musées, un champ d'action admirable. Aussi ses cultivateurs ne manquent-ils pas. Les monographies de M. Cossío *(El Greco)*, de Aureliano Berruete *(Valdés Leal, Goya)*, de R. de Orueta *(Berruguete, Pedro de Mena)*, les travaux d'Elias Tormo, doyen de la Faculté des Lettres, l'*Histoire de l'architecture espagnole*, de Vicente Lampérez, l'*Art du Califat de Cordoue*, de R. Velázquez, ne sont qu'un faible échantillon pris un peu au hasard, dans la foule des œuvres de ce genre. En revanche, la musique nationale n'a été que bien incomplètement étudiée, et après celui de Barbieri, il semble que le seul nom à citer soit celui de Rafael Mitjana. On pourra se rendre aisément compte de l'activité de la critique d'art en parcourant les collections du *Bulletin de la Société espagnole d'excursions*, de Madrid; le *Bulletin de la Société castillane d'excursions*, de Valladolid; le *Bulletin de l'Art espagnol*, de Madrid; du *Museum*, de Barcelone; les *Archives de l'Art valencien*, de Valencia, etc.

MM. Gómez Moreno, qui a dressé l'inventaire artistique des cinq provinces d'Avila, Grenade, Léon, Salamanque et Zamora, J. R. Mélida (archéologie classique et ibérique), J. Osma (travaux sur les arts industriels) figurent au premier rang des archéologues, auxquels il reste tant à nous apprendre encore.

La Catalogne a toujours gardé jalousement un caractère fortement marqué d'originalité régionale : elle mériterait une étude à part approfondie. M. Castro se borne à quelques notes et à quelques noms dont l'énumération paraîtra peut-être un peu sommaire. C'est autour de l'*Institut d'Estudis catalans*, fondé, comme la *Junta* madrilègne, en 1907, qu'il fait graviter le mouvement de rénovation scientifique. De fait, les splendides publications de l'Institut feraient honneur à n'importe quelle autre nation. Les noms cités sont ceux d'Antonio Rubió y Lluch, historien, éditeur de textes et de documents précieux; Eugenio d'Ors, L. Segalá, helléniste; P. Barnils, dialectologue; de Montoliú, philologue, principal rédacteur, avec Barnils, du *Butlleti de dialectologia Catalana;* P. Bosch (archéologie); Miret y Sans, médieviste; J. Massó Torrents, historien, éditeur de textes, critique littéraire; Miguel S. Oliver (histoire moderne); Puig y Cadafalch (architecture romane en Catalogne); J. Gudiel (archéologie médievale); R. Turró et Pí y Suñer, biologistes; Bofill y Pichot, naturaliste; Terradas, mathématicien, etc., etc.

Tel est, en ce qu'il a d'essentiel, l'aperçu que nous présente M. Castro. Sans se dissimuler les lacunes probables, il espère « n'avoir oublié aucune des figures de premier plan ». En somme, « s'il y a des branches de la science absolument mortes, il y en a d'autres, en revanche, aussi développées que dans les pays les plus avancés. » Et il conclut en ces termes : « Nous autres, témoins de l'activité des personnalités les plus remarquables de la nation, nous commençons à nous sentir profondément optimistes. Si ce pays, malgré tant d'obstacles, a déjà réalisé dans la science, dans l'art, dans la culture générale, quelques résultats très appréciables, il est vraisemblable que quand nous aurons réussi à introduire dans l'organisation de la Société la puissance de l'idéal nouveau, notre culture nationale acquerra une vigueur analogue à celle que l'on note dans tout autre pays normalement civilisé... Il est juste de reconnaître que l'Espagne commence à sentir et à penser vigoureusement. » Nous ne discuterons pas ces conclusions, notre rôle devant se borner à celui d'un simple rapporteur. Nous nous permettrons toutefois une double remarque. La première, relative à l'état de la culture scientifique proprement dite, c'est que plusieurs de nos spécialistes français qui ont eu l'occasion d'en juger dernièrement par eux-mêmes et sur place, ont été frappés de l'habile organisation et de l'activité de plusieurs laboratoires ou centres de recherches et de haut enseignement espagnols. Nous pourrions, au besoin, en alléguer des témoignages positifs. Et la seconde remarque, c'est que si une enquête analogue à celle qui nous est fournie sur le mouvement scientifique nous était donnée par des juges compétents sur l'état des lettres ou des arts dans l'Espagne actuelle, les conclusions optimistes de M. Castro recevraient une confirmation nouvelle et une force plus grandes encore.

E. MÉRIMÉE.

Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde. Organ des Verbandes Deutschland-Spanien, herausgegeben vom Ibero-amerikanischen Institut, Hamburg, 1919, fasc. 1, 2, 3.

Un institut ibéro-américain s'est fondé à Hambourg dans le but de développer et faciliter les relations de l'Allemagne avec l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud. Groupant quelques-uns des hispanologues les plus distingués de l'Allemagne, cet institut se donne la mission d'étudier scientifiquement les pays ibériques, choses, gens et littérature. Il publie une revue trimestrielle : *Spanien,* qui remplace la publication, déjà vieille de deux ans, des *Mitteilungen aus Spanien.*

Revue allemande, et revue de guerre. Il faut le dire, et sans aucune pensée d'agression, la science allemande ne sait plus, depuis de longues années, poursuivre des fins désintéressées. La nouvelle revue est un organe de propagande, d'allure scientifique et érudite, mais résolument patriotique. Point de vue et conclusion restent allemands.

Les études parues ont une triple orientation et traitent ou de littérature et d'art, ou de l'Espagne économique et sociale ou des relations, économiques et littéraires entre l'Espagne et l'Allemagne.

Le fascicule 1 renferme un article de Ad. Hämel sur Don Juan (*Le plus ancien drame de Don Juan en Espagne*, p. 39 sq) : aperçu rapide de l'histoire du *Burlador* et sans originalité : il rapproche le *Burlador de Sevilla* du *Tan largo me lo fiais*, il recherche les origines de la légende, compare en passant le *Burlador* avec des œuvres plus anciennes, en particulier le *Leontius*, énumère les difficultés que rencontre la question de la paternité du *Burlador*, esquisse l'histoire posthume du drame.

H. Heiss analyse en quelques pages les *Episodios Nacionales* de Galdós. Seybold résume l'histoire de la culture arabe dans la péninsule *(die Araber in Spanien).*

Signalons deux articles sociologiques : une étude anthropologique sur les *Problèmes de race en Espagne* de E. Fischer, succincte et intéressante; une, plus longue et plus actuelle, sur *Les Allemands en Espagne,* par Boelitz. M. Boelitz a peu à dire du passé lointain, mais il décrit avec précision les progrès récents de la culture et de l'immigration allemandes. C'est après 1870 que les Allemands viennent en nombre, créent des clubs (le Club de Barcelone et de Madrid) et des mutuelles, ainsi que les écoles allemandes de Barcelone et Madrid. Leur nombre était, avant 1914, de 5.000; il peut être évalué actuellement à 10.000. Les colonies de Barcelone et Madrid comptent chacune de 1.200 à 1.500 membres. Les autres sont dispersés sur tous les marchés. Ce sont avant tout des commerçants et des ingénieurs. Diverses sociétés industrielles ont été fondées, soit par l'A. E. G., soit par Siemens-Schuckert. Les autres firmes très répandues sont les fabri-

ques de produits colorants et Krupp. Nombreuses sont les marchandises venues d'Allemagne. En revanche, ce sont des produits agricoles que l'Espagne expédiait, avant la guerre, en Allemagne (125.000 tonnes d'oranges, en 1913). Parmi les institutions allemandes récemment établies en terre espagnole, il faut citer surtout les écoles : l'École allemande de Barcelone (350 élèves, en 1914, avec un budget de 100.000 marks dont une subvention gouvernementale de 6.000 marks); l'école de Majorque (80 élèves), les cours d'adultes. L'Institut ibéro-américain de Hambourg s'occupe de fonder un Institut hispano-allemand à Madrid et à Barcelone.

Un certain nombre de renseignements d'ordre économique ou intellectuel (Bilan financier et économique de l'Allemagne en 1918, Relations intellectuelles de l'Espagne avec les États-Unis, France-Espagne, etc.) complètent la documentation.

Le fascicule 2 ne contient que deux articles de fond : l'un, de Ad. Schulten, sur l'*Espagne dans le Don Quichotte de Cervantes*, l'autre de R. Groszmann, sur le *Problème autonomique en Espagne*. Quelques lignes de H. Kehrer, sur Zurbarán. Ad. Schulten, suivant les traces de l'hidalgo de la Manche, décrit, avec les couleurs mêmes de Cervantes, le pays (Castille, autres régions, étranger), le peuple et ses coutumes (chevauchées, la venta, bergers et troupeaux, paysans, hidalgos et divers, distractions populaires, chansons). La deuxième partie de la revue, qui pourrait s'intituler : Notes et Documents, expose quelques questions économiques (Finances espagnoles, Relations commerciales allemandes et françaises avec l'Espagne, Commerce extérieur de l'Espagne en 1917 et 1918, Commerce de l'Espagne avec les États-Unis, etc.) et des renseignements d'art ou de littérature. Une note de ton courtois sur le rapprochement franco-espagnol : *Semaine espagnole* de mai 1919, échange de lecteurs, exposition franco-espagnole de Saragosse; travaux de l'Institut français de Madrid; appréciation élogieuse des recherches archéologiques de M. P. Paris.

Fascicule 3. Alfred Reiff étudie les *Débuts de l'Opéra en Espagne*; W. Mulertt, le *Roman d'Amadis et sa seconde patrie*. S. Gräfenberg donne une notice biographique et littéraire sur *Juan Valera, romancier et diplomate*. Le rôle de Fastenrath dans l'histoire des relations hispano-allemandes est complaisamment conté par H. J. Ohrem *(Johannes Fastenrath et ses amis espagnols)* : les traductions, les voyages et séjours de Fastenrath en Espagne, ses rapports avec nombre d'Espagnols éminents, ses études critiques, la création des jeux floraux de Cologne, tout cela a donné à l'érudit allemand un renom de bon aloi et a profité à l'influence allemande en Espagne. Notons au passage la traduction d'un article de Fr. Grandmontagne sur les *Espagnols et Allemands dans l'Amérique du Sud*.

Les notices économiques se préoccupent des conditions futures du commerce de l'Espagne. L'Allemagne, qui ne demande qu'à reprendre ses relations d'avant-guerre, est mise par son change en mauvaise posture : un traité de commerce doit intervenir et régler le mode d'échange. La France, l'Amérique font des avances à l'Espagne. La Sociedad Española del Comercio exterior s'efforce de développer les relations d'affaires avec les États-Unis. L'influence des États-Unis en Espagne s'étend. Influence économique et influence intellectuelle. Les États-Unis s'en donnent la peine : nulle part les études hispaniques n'ont pris en ces dernières années une si rapide extension ; le plus actif et le plus brillant propagandiste est l'Espagnol Federico de Onis.

Spanien ne pouvait manquer de publier l'appel d'un certain nombre de personnalités, médecins ou naturalistes, en faveur de la science allemande.

En somme, la nouvelle revue allemande n'est point et ne veut pas être, semble-t-il, un organe de recherches érudites et désintéressées ; elle est destinée à un large public, un public encore novice et qu'il faut initier. De là, le petit nombre d'articles de science véritable. De là, la simplicité et la clarté relatives de l'exposition. De là, les appels au patriotisme et au sens de l'intérêt national.

Cette orientation de la science allemande ne doit pas nous échapper. Les hispanologues d'outre-Rhin se proposent très évidemment de cultiver et exploiter les sympathies espagnoles que la guerre a révélées. Une association, *Allemagne-Espagne*, qui semble audacieuse et robuste, groupe désormais ces efforts. Une puissante offensive d'influences est en préparation. La France ne saurait s'alarmer de ces projets pacifiques. Elle n'a qu'à faire mieux.

J.-J.-A. BERTRAND.

Eloy do Amaral. *Bocage, fragmentos de um estudo auto-biographico*. Figueira. Imprensa Lusitana, 1913, 40 pages.

Ce court essai, qui n'apporte aucune lumière sur les points obscurs de la vie de Bocage et dont tous les éléments sont puisés dans l'œuvre du poète lui-même, répond exactement à son titre modeste. Nous le signalons comme un bon travail de vulgarisation, renfermant l'essentiel et permettant de reconstituer la vraie physionomie d'un écrivain très populaire qui, malgré la ressemblance de sa destinée avec celle de Camões et l'idéalisme de certains sonnets d'amour, conserve surtout la réputation, comme Quevedo en Espagne, d'un intarissable improvisateur de plaisanteries amères ou cyniques.

G. L.

CHRONIQUE

— Si les événements qui se sont produits depuis la publication de *A Theoria da Historia* par M. J. Augusto Coelho (Lisboa, Teixeira, 1914) n'ont pas quelque peu modifié les idées de l'auteur, aucun argument ne pourra le convaincre de l'erreur où l'a induit un raisonnement géométrique sur un postulat que tout le monde n'est pas disposé à admettre : la supériorité des races qui ont séjourné ou qui séjournent actuellement dans les régions baltiques, dont le climat serait éminemment propre à exciter l'énergie. Si les Grecs, si les Romains ont été des peuples puissants et cultivés, cela tiendrait à ce que leurs ancêtres sont passés par là. Rien n'effraie ce dialecticien : « Hellenos, Celtas, Italiotas ou Germanos d'outr'ora e Allemães, Inglezes, Suecos ou Hollandeses de hoje — todos, é preciso não o esquecer, se parecem, todos revelam as qualidades que anteriormente definimos como constituindo o fundo da personalidade dos actuaes habitantes da Zona Baltica, essas qualidades cuja essencia se resume nisto : força persistente em todas as manifestaçoes da vida » (p. 107). La France méridionale, l'Espagne et le Portugal, l'Italie sont des pays où « todo o corpo social parece acusar um tal ou qual abatimento que é uma verdadeira manifestação de fraqueza d'alma » (p. 75). Bref, la supériorité des races germaniques est démontrée. M. Coelho a tout de même oublié Napoléon, et il n'a prévu ni Joffre, ni Foch. Il n'a pas prévu que la France, réduite en fait par l'invasion à la partie qu'il rattache aux pays faibles, lui donnerait un démenti cinglant, à lui et aux théoriciens de son école. G. C.

— M. J.-A. Brutails, archiviste de la Gironde, depuis longtemps correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vient d'être élu membre de la même Académie. Il sera l'un des quatre membres ne résidant pas à Paris. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de féliciter notre collaborateur. Sa notoriété est due à des travaux d'une science scrupuleuse et strictement documentaire, presque tous consacrés à des questions d'histoire, de droit ou d'archéologie du Moyen-Age qui touchent à l'Espagne comme à la France. Avec M. Morel-Fatio, cela fait donc deux hispanisants à l'Institut. C'est loin d'être exagéré, quand on songe à la diversité des études auxquelles l'Espagne fournit la matière, dans son sol aussi bien que dans ses archives et ses bibliothèques. G. C.

26 mars 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire* ; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XXII. Avril-Juin 1920 N° 2.

COMEDIAS DE SANTOS A NAPOLI, NEL '600

(CON DOCUMENTI INEDITI)

Il Croce, nel suo classico libro *I Teatri di Napoli*[1], consacra un capitolo al dramma sacro, dando pregevoli notizie su tale produzione, abbondantissima a Napoli, nel secolo decimo-settimo; notizie e osservazioni che spingono sempre lo studioso a indagare proficuamente sullo sviluppo dei contatti italo-spagnuoli e sull' influsso notevole, che il teatro castigliano ebbe sul nostro. Tutta la produzione drammatica sacra del '600, « lasciata da un pezzo l'ingenua forma della Sacra Rappresentazione, lasciata da poco quella della tragedia classica », era divenuta imitazione delle *Comedias de Santos* della letteratura spagnuola[2]; però quale goffa e pedestre imitazione, che non riusciva a comprender l'arte meravigliosa di Lope de Vega e di Calderon, ma, dando sviluppo a tutte le stranezze e le stravaganze d' oltralpe, presentava sulle scene un intruglio, goffamente manipolato, di *verve* popolaresca e di enfasi mistica ! Già nei modelli le strane mescolanze del profano e del religioso, del goffo e del serio riuscivan a stento a reggersi per l' intrinseco calore poetico, per il vivo magistero delle immagini liriche e per quella sincerità artistica, che appariva cosi naturale all' anima del popolo ch'esse rappresentavano; ma i pedestri imitatori, anneghittiti nelle arguzie e nei concetti, intramezzavano i freddi simboli con sconcezze scorrette, con lazzi da trivio, e impostavano il più goffo e puerile esperimento scenico, ridotto a un fiacco schematismo di mezzi e di simboli, povero di lingua e scarso di luce poetica.

Il Croce accenna appena alla ricca farragine di sacre rappresentazioni secentesche napoletane, fiorite soprattutto all'

1. B. Croce, *I Teatri di Napoli*, ed. 1891, pp. 152-155.
2. *Ib.*, p. 155.

ombra dei Conventi e dell' Oratorio di S. Filippo Neri : il quale « sapendo bene quante siano nocive allo spirito o le dissolutezze delle maschere, o le commedie lascive, vietò *ai frati* che intervenissero a simili pericolosi spettacoli, e per ritirarneli introdusse l'uso delle Sacre Rappresentationi » [1]. Erano queste recitate dai giovani della Congregazione di S. Giuseppe [2] e dell' Oratorio vespertino; secondo le regole di S. Filippo Neri [3], i giovanetti educandi, in diversi esercizi occupati, proficuamente s'intrattenevano in svaghi musicali e poetici. Il Capecelatro e il Villarosa [4], tra gli altri, sulla scorta della notizie del Marciano, ci illuminano sui fini educativi che tali trattenimenti si proponevano : questi *onesti ricreamenti poetici*, che raccoglievano d'inverno i giovani nell' Oratorio de' Filippini, nella primavera, sulla collina detta la Montagnola, e nell' estate e nell' autunno nel Chiostro di S. Anguello Maggiore, dove dimoravan i canonici regolari del Salvatore [5], erano spesso accompagnati da musica, scritta qualche volta dagli allievi del Conservatorio, come il *S. Guglielmo d'Aquitania* di Ignazio Mancini, musicato da G. B. Pergolesi [6]. Cosicchè spesso le profonde ed eleganti armonie della scuola napoletana, le *soavi e prodigiose composizioni* del padre Erasmo da Napoli, nelle feste più solenni, che si celebravano, annualmente, nell' Oratorio napoletano [7], accompagnavano le sciatte azioni spirituali. Del teatro dei padri dell' Oratorio, dice il Celano [8], che presso la collina di Miradois « vi si vede un teatro, simile a quello che sta sotto il convento di S. Onofrio di Roma, dove da una Pasca all' altra vi si portano i nostri padri dell' Oratorio a fare i loro vespertini nei giorni festivi e, dopo dei

1. Marciano Giovanni, *Memorie Storiche della Congregatione dell' Oratorio*, 5 voll. Napoli, 1693, de Bonis, I, p. 136.
2. *Ib.*, II, p. 289.
3. A. Capecelatro, *La Vita di S. Filippo Neri.* Napoli, 1879, I, pp. 430-437; II, p. 253.
4. Marchese di Villarosa, *Memorie degli Scrittori Filippini o siano della Congregazione dell' Oratorio di S. Filippo Neri*, Napoli, Stamperia Reale, 1837.
5. *Ib.*, I, p. 144.
6. Marchese di Villarosa. *Memorie dei Compositori di Musica del Regno di Napoli*, Napoli, 1840, p. 143.
7. Marciano, II, p. 143.
8. Celano Can. Carlo, *Notizie curiose del bello e dell' antico di Napoli.* Napoli, 1855, V, p. 404-405.

loro sermoni, vi si fanno rappresentare da ragazzi spiritosi molte azioni spirituali »; si esercitava in tal modo la giovinezza nella poesia e nella musica, che Filippo Neri, nelle relazioni col Palestrina e con Giovanni Animuccia, affermava esser la voce dell' anima, elevantesi a Dio sulle ali del ritmo e dell' armonia sacra, aborrendo dalle musiche profane, che un Maestro dell' Oratorio, Dionisio Pieragostini, aveva con ogni sforzo allontanate dai luoghi sacri, come quelle che potevano attaccare la fantasia a lascivie e la mente a oggetti materiali, fonti di piacere e di voluttà [1]. In queste località venivano scelti quei giovanetti di più svegliato ingegno e, in occasione delle festività di qualche Santo e nelle altre solenni ricorrenze della Chiesa, uno di essi recitava un piccolo sermone in lode del Santo festeggiato, mentre gli altri erano poi occupati nelle recite delle Sacre Rappresentazioni [2]. A tali esercizi interveniva una gran moltitudine di gente d'ogni condizione, perfino il Nunzio Apostolico a Napoli, che poi fu papa Clemente X e si compiacque di ricordar a Francesco Gizzio gli edificanti spettacoli degli oratorii vespertini partenopei [3]. Giuseppe de' Bonis, tipografo arcivescovile, nel licenziare alle stampe l'*Echo Armoniosa* del Gizzio [4], si lamenta che le commedie disoneste e le oscenissime scene, particolarmente nei giorni festivi, spingevano gli animi dei fedeli al peccato e alla voluttà; e non erano state sufficienti, per distogliere la mente da tali insidie, le innovazioni di S. Filippo Neri, che aveva, a Roma, introdotto, gli oratorii vespertini, con musiche, Sacre Rappresentazioni, sermoncini recitati dai fanciulli e dai Padri, *ricreatione* questa *calamita de' sensi et esca allo* spirito, imitato largamente, come abbiamo detto, nella Congregazione di Napoli, la quale si *pregiava* di tali *spettacoli fatti in diversi tempi*. — Quando, poi, Francesco Gizzio, prete dell' Oratorio, fu preposto all' educazione dei giovani seminaristi, notevolmente rifiorirono questi sacri trattenimenti. Rappresentavansi « nell'

1. Marciano, III, p. 122.
2. Marciano, I, pp. 35-37.
3. Villarosa. *Memorie degli Scrittori Filippini*, I, p. 145.
4. *L'Echo Armoniosa delle sfere celesti* cc., di Francesco Gizzio. In Napoli, per il De Bonis, 1693, A' lettori.

inverno nell' oratorio della loro Chiesa e Casa », nella primavera, nell' estate e nell' autunno, nelle succitate amene località : « con la frequenza alle volte (da più persone numerata alla rinfusa, uscendo dalla porta del detto chiostro) di più di cinquemila anime d'ogni stato, e conditione, de' Prelati, Officiali, Cavalieri, et in particolare d'innumerabili Religiosi di tutte le Religioni, anco più riformate, et osservanti. Era si grande la compuntione degli Uditori, che convenivano a queste Sacre Rappresentationi che ne piangeva il popolino non solo, ma anche il colto pubblico. » Il de Bonis riferisce appunto il giudizio di papa Clemente X, sulle sacre commedie del Gizzio : « Questo padre, — esclamava il papa, lodando il pio prete dell' Oratorio —, ha virtù di far piangere i figliuoli, et i vecchi, havendo fatto piangere a noi al tempo ch' eravamo Nuntio a Napoli. »

Molto applaudite erano, infatti, le azioni spirituali, spagnoleggianti, del Gizzio, e l'*Amor trionfante*[1] fu rappresentata moltissime volte nel Chiostro di S. Agnello e nella Chiesa del convento di S. Maria della Vita « con applauso e concorso universale ».

Il Croce[2] accenna anche agli autori più famosi di drammi sacri in Napoli, Giuseppe Castaldo, il padre Antonio Glielmo, il Zaccone, il Gizzio, il Perrucci; e questo teatro sacro spagnoleggiante, fiorito abbondantemente in Italia, darebbe campo a uno studio interessantissimo sul rapporto degli *autos sacramentales* e delle *comedias de santos* collo strabocchevole numero di drammi sacri italiani[3], molti dei quali ebbero anche una riduzione musicale e vennero eseguiti nei collegi, ne' conservatori, nelle chiese da dilettanti, da chierici e spesso anche da comici di mestiere[4]. Il Fuidoro, nei *Diarii*, che si conservano manoscritti nella Biblioteca Nazionale di Napoli[5], dà spesso

1. L'*Amor Trionfante, Rappresentatione Sacra della Vita e Morte della B. Maria Maddalena de' Pazzi, carmelitana del Padre* Francesco Gizzio, della *Congregatione dell' Oratorio di Napoli.* In Napoli. Per Novello de Bonis. Stamp. arciv., 1668. Al Divoto lettore.
2. *Teatri ecc.*, pp. 153-155.
3. E. Bertana, *La Tragedia*. Vallardi, Milano, p. 173; Belloni, *Il Seicento*, p. 28
4. Croce, *op. cit.*, p. 155. App., pp. 785, 786.
5. Segnato : X. B. 13-19.

notizie di queste rappresentazioni sacre, insieme con moltissimi appunti di cronaca cittadina, che dipingono vivamente la vita spagnolesca napoletana : nel 1671, nella festa di S. Antonio di Padova, fu rappresentata « un' opera spirituale della vita della Beata Rosa Domenicana, Indiana, da alcuni giovanetti, e concertata e composta dal P. Francesco Zaccone tra li eruditi di questo secolo » [1]. Il I° novembre del 1664 il Cardinale Vicerè fu alla festa di S. Maria del Popolo degl' Incurabili; « si rappresentò la Tragedia del Martirio di S. Gennaro in musica dalli figliuoli di Sta Maria di Loreto » [2]; « la sera della domenica 8 di febbraio 1665 si rappresentò a palazzo la 2ª parte della Santa Olimpia da alcuni virtuosi napoletani, con convito di Dame e Nobiltà... » [3]. Così la cronaca napoletana spesso ci ricorda la società gaia spagnuola, che interviene agli spettacoli scenici, dati nei conventi e nei palazzi dei nobili, e assiste alle funzioni sceniche religiose, largamente diffuse, secondo il gusto del tempo.

Tra gli autori più famosi di Sacre Rappresentazioni fu il Padre Antonio Glielmo dell' Oratorio : Lope de Vega e Calderon de la Barca furon gli autori preferiti, donde trasse un gran numero delle sue azioni spirituali, di tanto inferiori ai modelli, che in gran parte giacciono manoscritte nella Biblioteca di S. Martino [4] e nella Nazionale di Napoli [5].

Per gli oratori vespertini dei Gerolomini lo Glielmo scrisse varie composizioni, che sono fra le migliori produzioni del genere, con graziose dipinture e con accenti vivi di poesia popolare : il padre Glielmo, ch'è autore d'un poema sacro : *Il Diluvio del Mondo* in cinque canti, — notevole per le vivaci descrizioni dell' Arca, della distruzione del mondo, senza soverchie esagerazioni rettoriche, ricco di armonia e di efficace colorito poetico [6] — godeva il favore della corte spa-

1. X. B. 15, fol. 185.
2. X. B. 14, fol. 78.
3. X. B. 14, fol. 105.
4. I. 41, 1, 42, 43, 44. Cfr. *Croce, Op. cit.* p. 153.
5. Ms. XIII. E. 50.
6. *Il Diluvio* | *Del Mondo* | *Poema Sacro* | del Padre | Antonio Glielmo | *Sacerdote* | *Della Congregatione* | *dell'* Oratorio di Napoli. | In Venetia. MDCXXXXIII. Appresso Francesco Baba.

gnuola ed era altamente stimato nell' ambiente letterario, che circondava i fasti del Vicereame. Anzi il suo *Panegirico alla S. S. Trinità,* diffusissimo in Italia[1], fu tradotto in spagnuolo dal monaco cistercense Don Martin de San Bernardo, *menor capellano de d. Juan Alonso Henriquez de Cabrera, Virrey Lugar Teniente y Capitan General del Reyno de Napoles*[2]. Sono cento ottave, che poi lo Glielmo commentó e parafrasó con una gonfia e bolsa prosa, secondo il gusto del tempo, in stile secentesco; l'autore vorrebbe imitar Dante, ma dà fuori in arguzie, in concetti e in giuochi di parole; però le ottave sono armoniose, abbondanti, ritmicamente perfette; la materia di per sè astrusa è ravvivata da belle immagini e da calore di stile, che fanno dello Glielmo uno de' migliori poeti del secento. Il traduttore non sempre riesce a conservare la musicale abbondanza delle strofe, ma ripete in castigliano tutte le esagerazioni formali del prete dell' Oratorio.

St. 57.

Tres Rios del mar salen, el primero
Fecundo de oro y de un Piropo ardiente
Tiene el seno, el sigundo es un minero
De esta piedra preciosa y refulgente,
Vaçio de oro y yoyas el tercero
Tiene el fundo; mas ricos igualmente
Son todos tres: porque una fuente tienen,
Do todos los thesoros se contienen.

Una delle sue migliori Sacre Rappresentazioni — *La | Diversità | delle lingue*[3], in tre atti, rappresenta la vita miracolosa di S. Giovanni, che converte Quintiano a parlar tutte le lingue; situazione che ricorda la *Ferinda* dell'Andreini[4], dove si parla francese, tedesco, veneziano, ferrarese, genovese, napoletano, lombardo, e i *Diversi Linguaggi* di Virgilio Verrucci, dove si

1. Ne conosco tre edizioni, oltre quella spagnuola: *La Grandezza della S. S. Trinità.* Venetia, 1663. *Id.,* Venetia, 1665. *Riflessi della S. S. Trinità* — Napoli, 1664.

2. *Los Pensamientos | altos | del Corazon Devoto | Panegirico | a la Santissisma Trinidad | Traducido del libro de sus Grandeças | Compuesto en lengua Toscana |* Del Padre Antonio *Glielmo |* de la Congregacion del Oratorio | *Por |* Don Martin de San Bernardo | *Monje...* En Napoles, por Francisco de Thomas. 1644.

3. Si conserva inedita nella Biblioteca Nazionale di Napoli: XIII, E. 50.

4. Parigi, 1622.

parlano ben dieci idiomi. L'uso di varie lingue, parlate sguajatamente, doveva destar il riso negli spettatori; noi osserveremo però che, mentre nei brani francesi riportati l'ortografia e la dizione è tanto scorretta e infarcita di spropositi da dimostrare come scarsa fosse la conoscenza di essa, l'ortografia e la dizione spagnuola è quasi perfetta e attesta come detta lingua fosse compresa e parlata non solo dall'aristocrazia, ma anche dal popolo e dalla gioventù napoletana del secento. Il Croce, ch'è un benemerito degli studi italo-spagnuoli, ha largamente illustrato il valore e il significato di tale conoscenza della lingua castigliana in Italia[1]: e ne ha seguito lo sviluppo dai primi contatti, svoltisi nella fine del secolo xv, fino agli ultimi anni del dominio spagnuolo a Napoli, quando nelle terre unite alla Corona di Spagna lo spagnuolo era scritto da molti, specie nei conventi, era predicato nelle Chiese[2] ed era inteso universamente dal popolo[3]. Sicchè, data la conoscenza della lingua, fu molto facile la diffusione del teatro comico spagnuolo a Napoli, principalmente per opera dei suoi Vicerè e dell' ambiente letterario, ch' era maturo ad accoglierlo in seno. Don Pietro Fernando de Castro, conte di Lemos, Vicerè dal 1610 al 1616, amante del patrio teatro, aveva condotto seco una compagnia comica; Lope de Vega e Calderon divennero familiari al popolo nostro e diedero i modelli a quanti vollero secondare il gusto predominante nel publico, che intendeva la lingua, la quale i comici d'oltralpe tenevano viva. Il Croce tien dietro allo sviluppo di questo spagnolismo, dalle prime apparizioni fino agli ultimi fasti dei Comici spagnuoli nel Teatro dei Fiorentini[4], dalle prime rappresentazioni drammatiche castigliane in Italia[5] alla recita d'un *opera* spagnuola, avvenuta nel marzo 1678, davanti al Cardinale Portocarrera[6]; inoltre fa poi osservare che uno dei principali luoghi di scambio fra le due letterature fu l'Accademia degli Oziosi di

1. B. Croce, *La lingua Spagnuola in Italia*. Roma, Loescher, 1895, p. 18.
2. Fuidoro. Ms. X.B. 15, fol. 4.
3. Croce, *Teatri di Napoli*, pp. 88-89.
4. *Ib.*, pp. 178-181.
5. *La Lingua spagnuola* ecc, p. 22.
6. *I Teatri* ecc., p. 182.

Napoli[1], presieduta dal Manso, dove si coltivava la lingua e si onoravano la muse d'oltralpe[2].

In questo ambiente spagnoleggiante, in questo paese ch' era *mezzo Spagna*, dopo le imitazioni e i rifacimenti delle commedie di *capa y espada*, degli *autos sacramentales*, che si recitavano per le vie, dove si elevavan altari e teatri mobili, come nelle feste del *Corpus Domini* in Ispagna, accompagnandosi le brevi azioni sacre a sermoncini spirituali, detestabili centoni secentistici, abbondanti di stranezze rettoriche e di strampalate allegorie, con non minor fervore venivan imitate e diffuse le *comedias de santos*, che Lope de Vega aveva elevato a dignità di arte e che trovavano un terreno adatto nei conventi e nei collegi, dove si battagliava già contro il teatro profano, il quale turbava con le oscenità sceniche (!) gli ozi tranquilli conventuali e danneggiava il *vigor spirituale* delle giovani anime[3]. Cosi il Teatro, condannato ancora una volta della Chiesa, in essa si ricoverava e con strani compromessi, all' ombra dell' altare, si veniva ischeletrendo in grottesche e irriverenti[4] farse spirituali, dove abbondano più le scurrilità buffonesche dialettali che le edificanti situazioni psicologiche dei Martiri e delle Vergini celebrati.

Allo Glielmo, nell'Oratorio napoletano dei Filippini, successe Francesco Gizzio[5], napoletano, ma di famiglia originaria di Chieti, *ne' Marruccini*[6], che diede insigni uomini di legge[7], tra cui primeggia Pietro Marco Gizzio, *dottor celeberrimo*,

1. B. Croce, *Illustrazione di un Canzoniere ms. italo-spagnuolo del secolo XVI.* Napoli, 1900, p. 19. B. Croce, *Due Illustrazioni* al Viage del Parnaso *del Cervantes.* Madrid, 1898, pp. 21-22.

2. B. Croce, *La Lingua Spagnuola in Italia* ecc., p. 37 e segg.

3. Cfr. *Lettera Scritta* al Rev. N. N. *da un religioso sacerdote contro i Teatri* e *Commedie dei Regolari.* Palermo, 1748. Stamperia Riccardo; G. Sparano, *Memorie Istoriche per illustrare gli atti della S. Napoletana Chiesa* ecc. Napoli, 1768, per Giuseppe Raimondi, II, p. 298; Croce, *I teatri di Napoli*, p. 51, n. 2, Appendice, pp. 785-786.

4. P. Napoli-Signorelli. *Storia Critica de' Teatri Antichi e Moderni,* divisa in dieci tomi. Napoli, 1813, presso Vincenzo Orsino. Dà notizie di stranezze spagnuole, imitate in italiano, VI, p. 344 segg.

5. Marchese di Villarosa. *Memorie degli Scrittori Filippini,* I, pp. 144-145; Croce *I Teatri di Napoli*, pp. 155-166. — Il Tafuri, il Quadrio, il Napoli-Signorelli, il Minieri Ricci non dànno notizie del Gizzio.

6. Toppi-Nicodemi. *Biblioteca Napolitana.* Napoli, Bulifon, 1678, p. 91.

7. *Ib.* pp. 251, 361 : Cfr. Nicolai Topii. *De origine Tribunalium,* libri quinque, Neapoli. Typis Jo. Franc. Pacii, MDCLIX, II, p. 69.



avvocato fiscale della Regia Camera, Regio Consigliere e Presidente della medessima Regia Camera e Reggente della G. C. della Vicaria. Entrò il Nostro nella Congregazione dell' Oratorio di Napoli e vi si comportò con tanto zelo e con tale attenzione, che fu per trent' anni prefetto della Congregazione de' Figliuoli e dell' Oratorio vespertino[1], *ov' erano* questi in *diversi esercizi occupati*, quali recite di sermoni, canti e rappresentazioni di *comedias de santos*. In tali esercizi erano scelti i *figliuoli* più intelligenti, che il padre Gizzio preparava, scrivendo egli stesso le rappresentazioni sacre in lode dei Santi e delle festività della Chiesa. Le cronache del tempo ci narrano che interveniva a tali spettacoli un pubblico enorme di gente d'ogni condizione, da uomini di Corte a dame de l'aristocrazia, dal popolino, che ascoltava con fede ardente i miracoli e le sventure .dei santi, gustando soprattutto le buffonerie dialettali del *gracioso,* al futuro papa Clemente X, che, come su abbiamo detto, ebbe a Roma, dal soglio pontificio, a lodar publicamente l'arte del Gizzio.

Queste rappresentazioni venivan fatte d'inverno nell'Oratorio de Gerolomini, nella primavera sull' amena collina della Montagnola, e d'estate e d'autunno nel chiostro di S. Agnello: erano precedute spesso da sermoncini, che uno de' ragazzi più svelti recitava, in lode de' Santi, opera anche questa del Gizzio, e talvolta accompagnate da musiche scritte espressamente.

Il Villarosa, lodando l'opera del Gizzio, non approva la scelta dei temi, specialmente di talune, come quella che ha per titolo *La Spada della Misericordia*, che dipinge con colori tristi la peste di Napoli e che non gli sembrava adatta per ragazzi!

Il Gizzio fu versato in Matematiche e in Astrologia, e, negli ozi del convento compose alcune macchine, che riuscirono del tutto inutili, poichè, dopo la sua morte, nessuno poteva maneggiarle, non conoscendone il segreto. Adornò, a sue spese, la cappella di S. Maddalena de' Pazzi, nella Chiesa dei Filippini di Napoli; morì, il 2 Gennajo 1698, di 72 anni.

Il Toppi cita soltanto una sua Sacra Rappresentazione, *l'Amor*

1. Sull'Oratorio Vespertino, cfr. Marciano, I, pp. 35-37.

Trionfante, e scrive: « tiene per le mani molte altre opere spirituali »[1]; tale opera riporta anche l'Allacci[2].

Però, oltre alla citata Sacra Rappresentazione — l'*Amor Trionfante*, — per richieste di autorevoli religiosi e letterati napoletani, diede alla luce, per uso degli Oratorii Vespertini, un volume di diciassette azioni spirituali e cinquanta sermoni e dialoghi sacri: — | L'*ECO ARMONIOSA* | *Delle sfere celesti*, | *Cioe* | *La Corrispondenza de' Santi* | *con le Virtù, alla Gratia Divina* | *Spiegata con Rappresentationi, e Dialoghi Sacri* | *Frammezzata con cinquanta Discorsi per le* | *Feste del Signore, e de' Santi. Divisa in due parti* | *da* | FRANCESCO GIZZIO | *Prete della Congregatione dell' Oratorio* | *di Napoli.* In Napoli, Per il De Bonis, Stampatore Arcivescovile, 1693 —. Sappiamo, inoltre, che moltissime altre Rappresentazioni scrisse; anzi lo stampatore, nella prefazione dell' *Eco Armoniosa*, annunzia *un secondo tomo, che vedrà la luce, se queste saranno gradite, intitolato:* L'ARCA DELLA GRATIA, *nella quale sono* altrettante *Rappresentationi* più fruttuose e compuntive *de'* QUATTRO NOVISSIMI, DE' PECCATORI PENTITI, DE' PREGI DELLE ANIME GIUSTE, *e d'alcune* ATTIONI DELLA VITA DI CHRISTO NOSTRO SIGNORE, *e della sua* SANTISSIMA MADRE, *frammezzata similmente... con cinquanta altri discorsi, si de' medesimi soggetti delle Rappresentationi, come di tutte l'altre Domeniche da Pasqua all' Epifania.*

Tutto questo vario repertorio di drammi sacri ricalca i modelli spagnuoli, Calderon, Lope de Vega, Montalbán, Agustin Moreto, Fernando de Zárate, Francisco Gonçales de Bustos, il portoghese don Juan de Matos Fragoso e quanti autori di *comedias de santos* trovavan posto nelle raccolte di *Comedias Nuevas... de los mejores ingenios de España*[3], diffuse a Napoli e generalmente lette nella seconda metá del secolo XVII[4].

1. *Biblioteca Napoletana*, p. 91.
2. L. Allacci, *Drammaturgia*. Venetia, MDCCLV, p. 69.
3. Cfr. le note opere bibliografiche di N. Antonio, *Biblioteca Hispana nova*. Madrid, 1788; Barrera y Leirado C. A., *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español*. Madrid, 1860; Gallardo, B. J., *Ensayo* ecc. Madrid, 1863-89; Morel-Fatio, A.. *La « Comedia » espagnole du XVIIe siècle*. Paris, 1885; A. Rennert, *The Spanish Stage in the time of Lope de Vega*, New-York, 1909; Cristóbal Pérez Pastor. *Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII* Madrid, 1901. Cfr. *Bulletin Hispanique*, a. 1913, p. 466.
4. Tra le altre: *Comedias Nuevas, y escogidas de los mejores Ingenios de España*, Madrid...; *Comedias nuevas de diversos autores...*, Madrid; *Comedias escritas por los*

Le azioni sacre del Gizzio sono inferiori di molto agli originali castigliani, ma ne ripetono le scheletriche situazioni, i simboli fissi, i miracoli e la morte dei santi, che sono come il *deus ex machina* delle pedestri, slegate azioni. Basta esaminare una commedia di Lope de Vega, il S. Nicolò da Tolentino, per esempio, citato dal Tiknor[1], per convincersi in quali proporzioni e con quale risultalto il Gizzio abbia saccheggiato le *Comedias de Santos*: l'azione drammatica è divisa in tre giornate, in cui è compendiata la vita del Santo; i personnaggi sono innumerevoli, e molti di essi, specie nel prologo, sono simbolici, come la *Castità*, la *Verginità*, l'*Amor divino*, l'*Amor profano, la Grazia Divina, la Speranza, la Fede*, il *Timore*, l'*Orazione, la Solitudine*, altri *cittadineschi*, come i genitori del Santo, gl' innamorati della Santa e i buffoni napoletani, che rappresentano il *gracioso* spagnuolo. L'azione presenta la solita situazione delle tentazioni, che assaltano il Santo, esempi di peccatori, congiure di diavoli, resistenza miracolosa dei Santi, miracoli operati da questi; conversioni meravigliose, morte dei Santi e loro trionfo con le solite introduzioni di cori e di sdilinquimenti melodrammatici. La scena cambia spesso, or in Chiesa, or in Cielo, or in monastero, or in selve; l'azione è sempre slegata, il linguaggio grottesco e irriverente; piacevolezze buffonesche, accenti vivi di umorismo popolare, dipinture locali assai notevoli intramezzano le vuote e fiacche volate rettoriche e gli edificanti dialoghi spirituali, irti di simboli e svolgentisi spesso in lascivi madrigaletti e in leggero recitativo da melodramma. Io dubito che il nostro pubblico possa, come vogliono le cronache, essersi commosso a tali recite spirituali, così come si commuoveva il popolo spagnuolo, partecipando vivamente alle miracolose azioni, che al tempo di Lope, si rappresentavano, ascoltando con religioso raccoglimento la vita dei Santi prediletti, che l'arte somma dei suoi autori vivificava: credo piuttosto che il buon

mejores ingenios de España. Madrid...; *Nuevo teatro de Comedias varias de diferentes autores*. Madrid, ecc.: raccolte in molti volumi, che contenevan i migliori esempi di *comedias de santos* ed erano lettura preferita così negli ambienti mondani come in quelli religiosi.

1. *Hist. de la Littér. Esp. trad. da* G. Magnabal, II, p. 290 n., 1.

popolo nostro alla fine del secolo XVII, abbia partecipato, con più vivo interesse, a quella abbondante *verve* popolaresca, la quale animava il teatro, che alle gonfie e goffe litanie della *Purità*, e degli *Angioli*. Chè del teatro sacro del Gizzio, se c'è qualcosa ancora di vivo e d'interessante, è quella vena popolare largamente accolta, saggiamente distribuita, la quale è una voce fedele di Napoli di altri tempi ed è la sola cosa viva in un mondo di pedestri e goffe immagini, di convenzionali situazioni, di stereotipati mezzi scenici e d'insincere mozioni d'affetti.

Se leggiamo qualcuna delle *Comedias de Santos* del *doctor* Juan Pérez de Montalbán, *El hijo del Serafin San Pedro de Alcantara*[1], noteremo che il *gracioso*, nella *jornada segunda* parla, comme il buffone napoletano, un linguaggio or grottesco e irriverente, or con arguzie e lazzi popolareschi; viene egualmente in iscena una *Dorotea* indemoniata, personaggio di cui abusa addiritura il Gizzio, e assistiamo a un miracolo, che deve commuovere il popolino; lo stesso dicasi della *Vida de San Alejo* di don Agostino Moreto[2], di *Las Missas de S. Vincente Ferrer*[3], della *Comedia Famosa de S. Antonio Abad* di don Fernando de Zárate[4]; del *S. Pedro de Arbues* di Fernando de la Torre[5], ricco di personaggi simbolici, *la lascivia*, *l'ira*, e di demoni congiuranti contro le virtù del Santo. Non è nostro compito l'enumerare e l'analizzare le infinite *comedias de santos* castigliane; molte ne compose Lope de Vega su S. Francesco, S. Tommaso, San Giuliano, S. Teresa, San Nicola da Tolentino, e sul patrono di Madrid S. Isidoro[6],

1. *Comedias del doctor* Juan Pérez de Montalvan, a. 1652. En Valencia, por Claudio Macé, Tomo Primero, fol. 21 segg. Consulta il saggio di G. W. Bacon, *An essay upon the life and dramatic works of doctor Juan Pérez de Montalbán*, Philadelphia, 1903.

2. *Nuevo teatro de Comedias varias de diferentes autores.* 10ª parte. Madrid, en la Imprenta Real, 1658. — Consulta : E. Carrara, *Studio sul teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi*, Cagliari, 1901 ; E. Gigas, *Studien og Essays*, Kjöbenhaon, 1898.

3. *Comedias Nuevas, Parte veinte y tres*, Madrid, 1665, Por Joseph Fernandez de Buendia, fol. 174.

4. *Comedias Nuevas, y escogidas de los mejores ingenios de España*, Madrid, Por Domingo García Morás, 1668, *parte treinta*, fol. 427.

5. *Comedias nuevas... Parte veinte y quatro*. Madrid, por Mateo Fernandez de Espinosa Arteaga, 1666, fol. 196.

6. Nella *Parte XXVIII* delle *Comedias escogidas de los mejores Ingenios*. Madrid, 1667. Cfr. Ticknor, G., *op. cit.*, II, p. 290 segg. ; e il saggio bibliografico delle Opere drammatiche di Lope de Vega in H. A. Renuert, *The life of Lope de Vega*, Glasgow-London-Philadelphia, 1904.

dove trovansi i germi di tutte le stravaganze e di tutte le grottesche situazioni, poste in iscena pedestremente dal Gizzio.

Inoltre il pio padre dell' Oratorio napoletano, come avverte il De Bonis, nella *Prefazione* dell' *Eco Armoniosa*, si curava più del buono che del bello nelle sue Rappresentazioni, e mentre i *Sermoni sono adorni di bel dire*, e dànno un esempio vivacissimo del pomposo, vuoto, gonfio e strampalato stile del tempo, ridicolo parto di arguzie concettose e di scambietti rettorici, le Azioni sacre, povere di stile, piane, riescono stilisticamente meno pesanti, poichè l'autore ha voluto nelle vite dei Santi porre in evidenza *il buono e non il bello*, ed è spesso riuscito, miracolosamente e inconsapevolmente, ad abbandonare lo stile secentistico e goffo del tempo e dei suoi stessi sermoni, offrendoci un dialogo leggero, piano, accessibile. « Anzi — scrive il De Bonis — se vedrai vestite di qualche piacevole fintione l'interne... attioni; poichè cosi nude nude malagevolmente poteansi rappresentare, toccarà al tuo savio, e sano giudizio discernere il vero dal finto...; e ti accorgerai, che siccome spiccano più vaghi i colori, e i chiari coll' ombre della pittura, e nello bujo della notte oscura, scintillano più tremolanti le stelle; cosi appunto le geste gloriose de' Santi, che in esse si rappresentano, più leggiadramente compariscono frammezzate a' veli di capricciosi ritrovati ». Quindi si scusa se non ha osservato tutte le regole del comico, trattando con artisti giovinetti, e perciò si allontanò dai modelli spagnuoli, e compose le sue azioni in prosa, inframezzata di versi leggeri, — che ricordano più che i metri castigliani i polimetri melodrammatici allora in voga —, tranne quella dalla *Natività del Signore*, ch' è stesa in *stile semplice e boscareccio*, secondo la moda delle favole pastorali del tempo. I versi inframezzati si recitavano con musica, *perchè la prosa* non *può cosi comodamente dirsi cantando*. Alludendo, poi, alla moltitudine degli interlocutori, avverte che tale inconveniente poteva esser eliminato, travestendosi ogni giovanetto in più personaggi.

Cosicchè, riassumendo le nostre impressioni sulle Commedie di Santi del Gizzio, noteremo ch' esse sono una assai povera imitazione delle *comedias de santos* spagnuole; sono scritte in

prosa, intramezzata di versi, con caratteri esclusivamente melodrammatici, ripetono le solite situazioni e i miracoli del teatro sacro castigliano, ne ricalcano pedestremente lo schematismo scenico, abusano di personaggi simbolici, di allegorie; esagerano spesso le sconcezze buffonesche e le irriverenze sulla vita domestica dei Santi; ma, se il tessuto scenico è proprio del teatro spagnuolo, niente v'ha che ricordi il colore di stile, il magistero della forma, la vivezza d' immagine e l'ardore sincero dei poeti d'oltralpe, che, pur attraverso alle stravaganze e al grottesco, riuscivan a commovere il popolo spettatore. Ci resta ancora da osservare ch' è notevole nel Gizzio la pacatezza, l'eguaglianza dello stile, abbastanza svelto, poichè cerca di avvicinarsi alla eloquente semplicità popolaresca, dimenticando le ridicole esagerazioni formali dei sermoni, in cui il gonfior torpido della forma, il sensualismo delle immagini più strane e l'abbondanza smoderata ricordano i peggiori esempi di prosa secentistica. Avvi talvolta, però, nella parte poetica qualche accento di viva fede, qualche spunto liricamente felice, intessuto d'immagini leggiadre e piane e di moderata armonia, che ricordano i nostri migliori autori di melodrammi; spesso poi l'autore madrigaleggia e pone in bocca ai pensosi Santi e alle vereconde Martiri e Vergini canzonette alla Chiabrera; strofette leggere vengono cantate da *Virtù* e da simboli, che spettegolano, da cori di Angeli incipriati e di affumicati diavoli; e stuonano non poco nella Sacra Rappresentazione, *La Spada della Misericordia*[1], orrido quadro della peste che afflisse Napoli nell' anno 1656, la quale disturbava le digestioni del buon Marchese di Villarosa, le canzonette in stile *pastorale*, poste in bocca ai quattro spietati cavalieri dell' Apocalissi, la Guerra, la Fame, la Peste, il Peccato!

Canta Partenope gentile :

Distillate ambrosia, o sfere,
Nel mio seno sì fecondo;
Et ammiri tutt' il Mondo,
Le bellezze mie primiere,
Tien lontani affanni e pene
L'Armonia di mie Sirene,

1. *Echo Armoniosa*, p. 198 *segg.*

e i cori accompagnano il canto e ravvivano la scena, ch' è una graziosa dipintura dal vero di Napoli nel '600.

E, spigolando nelle varie Rappresentazioni, troveremo accenti di vera poesia; l'anima di S. Agnese morente, canta :

Cessat' è il dolore,
La Morte è finita,
La gioja è infinita,
La vita non more.
Cessat' è il dolore [1].

La Madonna a S. Domenico morente offre il rosario, con questo canto delicatissimo e piano :

Eccoti questo giro
Del Rosario a me caro,
Cento cinquanta Ave Maria contiene.
Quindeci pater noster, dal mio bene
Insegnati a' Fedeli.
Intrecciaci i Misteri Gaudiosi
Altri tutti dolori, altri di gloria
Ad honor del mio figlio, e gloria mia;
Che chi onora Giesù, loda Maria.
Preparati a patir affanni e affronti,
Con desiderii pronti... [2].

Tutte le volte che il Gizzio si ricorda di scriver per fanciulli e per il popolo, riesce per lo meno a spogliarsi di quei paludamenti goffi secentistici, ma, quando vuol far della letteratura, cade nei peggiori luoghi comuni della rettorica marinista.

Ma il Gizzio, pur seguendo i modelli spagnuoli, riesce a rappresentar caratteri originali e veri del popolo napoletano, nella parte del *gracioso*, transformata in un tipo di popolano nostro, or servo goffo, or ladro di strada, or pescatore, or venditore ambulante, or becchino, or ortolano : come nelle *comedias de gracioso*, la parte del buffone costituisce il carattere principale, se non unico, intorno a cui vive la slegata azione; mentre il *gracioso* del Moreto e il *picaro* drammatico di Lope de Vega coi loro lazzi metton in ridicolo le

1. *Ib.*, p. 139.
2. *Ib.*, p. 182.

stravaganze e le rodomontate dei principali personaggi e censurano alcuni lati della società in iscena rappresentata, i buffoni napoletani non sempre irridon i loro padroni, ma più spesso sono dei personaggi del popolo, colti dal vero, con le proprie furberie, col loro cervello ricco di arguzie, di motti, di lazzi, di proverbi e di esperienza popolaresca, e dipingono i caratteri salienti del popolo nostro nella fine del seicento. Il Gizzio, come i letterati del suo tempo, non volle censurare la civiltà spagnuoleggiate partenopea, e non si volse al popolo e al dialetto per quel desiderio di rinvenirvi il semplice e il vero, ma, come notò argutamente il Croce [1], il dialetto rappresentava per lui, come per gli altri letterati, il nuovo, il bizzarro, l'ingegnoso, lo spiritoso, onde la letteratura dialettale non doveva parer a quei tempi cosa seria, ma letteratura burlesca, e Giulio Cesare Capaccio poteva scrivere che il parlar napoletano era introdotto nelle scene dagl' Istrioni solo « come cosa ridicolosa » [2].

Nella strabocchevole congerie di drammi sacri, dunque, fiorita, secondo i modelli spagnuoli, a Napoli, è difficile trovar maggior sapore locale e più viva dipintura dei caratteri del popolo posti in iscena a scopo soltanto di bizzarramente e ingegnosamente dilettare gli spettatori, allontanando la loro attenzione dalla fredde rappresentazioni simboliche, prive affatto d' interesse drammatico, come n'erano prive i modelli castigliani : *Menechillo*, il goffo servo dell' impuro peccatore, Orcasto, parla il linguaggio pittoresco del popolo, ricco di proverbi e di arguzie; l' intermezzo tra *Pascale* affamato e Pagnotta infermo è pieno di *vis comica*, *Scarduso*, marinajo napoletano, *Tippitappa*, *Spennazzola*, goffo tessitore, *Mancaniello*, venditore ambulante, *Licchettino*, servo innamorato della sua città, *Carminiello* cieco, sono personaggi vivi, che costituiscono i caratteri unici, intorno a cui si svolge la fiacca azione, e dipingono Napoli di altri tempi, con sali schiettamente indigeni, con canzonette in vernacolo, con dialoghi pieni di *verve*, in cui abbondantamente e liberamente si svolge

1. Introduzione a *Lo Cunto de li Cunti* di *Giambattista Basile*. Napoli, 1891, LXVII.
2. *Napoli descritta ai principii del secolo XVII*. (A. S. N. VII., p. 537.)

l'anima napoletana del secento. Questi gustosi quadri, queste tranformazioni del *gracioso* spagnuolo meritano uno studio più ampio e particolareggiato, non privo d' interesse per quanti si occupano di letteratura dialettale e di *folklore* : e mi riprometto di analizzare, in uno saggio a parte, la comicità di queste figure drammatiche e lo strano sensualismo che serpeggia nei soliloqui dei Santi, delle Vergini e soprattutto ne' Sermoni Spirituali del Gizzio. E si presenterà un largo campo di studi e di gustose indagini, in quelle mistiche pagliacciate, in quelle goffe tragicommedie, non del tutto prive di brio, di comicità, di realismo.

Immaginate questo teatro all' aperto, sull' ameno declivio della Montagnola, fatto da giovinetti camuffati da diavoli, da *virtù* e da fratacchioni, tra il sorriso incredulo e beffardo di Napoli mondana e spagnolesca, già impomatata e incipriata, e tra la viva commozione del popolino, che vedeva ritratti i suoi Santi patroni coi sentimenti propri posti in bocca a servi, a ladri, a marinai buffoni! Immaginate le fiorettature musicali degl' intermezzi, le calde armonie della scuola napoletana rivestir le goffaggini secentistiche, l'appassionato e anacronistico chiacchierio delle Sante e dei Santi innamorati, della Madonna, che diventa *Mariuccia*, madrigaleggia melodrammaticamente e parla spesso il caldo e bislacco linguaggio dell' Achillini e del Marino; ripensate all' istrionismo ridicolo dei buffoni, che, imitando i *graciosos*, tengon desti, più che i miracoli di S. Agnese e di S. Nicolò, i sentimenti del popolo, che vede riprodotto, sulle scene, la sua pittoresca vita, le sue contraddizioni di crudo realismo e di sviscerata fede, e non vi parrà del tutto insignificante questo ultimo aspetto del teatro spagnuolo, trasferitosi da noi nella lieta gazzarra del 600, il quale segnò l'estremo fasto della Commedia Castigliana a Napoli, già decaduta anche in patria, dopo la Morte di Calderon [1].

Grande fama ebbe in vita il Gizzio, e le sue Sacre Rappresentazioni furono spesso recitate nei palazzi e nei collegi; tra queste

1. Croce, *I Teatri di Napoli*, p. 181.

godette maggior rinomanza *l'Amor Trionfante*, che fu rappresentata moltissime volte nel chiostro di S. Agnello, nella Chiesa di S. Maria della Vita e fu più volte stampata[1]; molti anni dopo la morte dell'autore, si rappresentava ancora, come ricavasi da un *Permesso* dato a un *Pasquale Valente*, riportato dal Croce[2], di recitare *S. Maria Maddalena de' Pazzi*. Tale Sacra Rappresentazione tradusse in spagnuolo, don *Pedro Marco Gizzio*, napoletano, nel 1677, attestante ancora una volta come fosse coltivata la lingua spagnuola ne' conventi e come fosse diffusa la sua conoscenza nel popolo, che a tale recite assisteva. D. Pietro Marco Gizzio[3], che fu canonico, teologo e rettore del seminario arcivescovile fin tempi dell' Arcivescovo Cantelmo, appartenne al ruolo dei Fratelli della Congregazione delle Apostoliche Missioni, ne fu superiore e riformatore, dando prova di zelo, di carità e di dottrina, specializzandosi nello studio delle lingue ch' era uno dei fini, che detta congregazione Apostolica, eretta a Napoli, nel 1646, si proponeva[4]. Da giovane fu allievo di Francesco Gizzio e quasi certamente prese parte alle rappresentazioni dell' Oratorio, traducendo anzi la più applaudita *Sacra Azione* in Spagnuolo; ma, in seguito, seguendo i criteri ecclesiastici novelli, che delimitavano prima e abolirono poi l' uso del teatro nei luoghi sacri, non permise mai nel Seminario rappresentazioni teatrali « eziandio divote, e ciò, perchè diceva, che tali comiche azioni snervavano ne' giovani il vigore dello spirito, riempiendo la fantasia di molte vive immagini, le quali attaccano la mente agli obietti materiali, e non di rado spingono la volontà inverso di quei piaceri i quali contaminano la purità della vita »[5]. Morì il 26 Agosto 1741.

La traduzione succitata è inedita e conservasi in una *Miscellanea* della Biblioteca Brancacciana di Napoli[6]; il manoscritto è autografo, come risulta da collazione di scritture, da

1. *L'Echo Armoniosa*, Pref., p. 181-317. Oltre che nell' Edizione citata del 1668, trovasi in fine della raccolta: *L'Echo Armoniosa* ecc., p. 317 e segg.
2. *I Teatri di Napoli*, p. 745.
3. Sparano, *Memorie Istoriche*, II, p. 296.
4. *Ib.*, *Regulae Congregationis*, 1 pp. 11-13; *Studi di lingue straniere*, 1, p. 31 segg.
5. *Ib.*, II, p. 297.
6. È segnata : Sc. III. P. A. n° 2.

me fatte, su note marginali, esistenti su d'un libro del Gizzio, edito nel 1715[1]. Misura cm. 22 × 15; la prima parte di pag. VIII (pagg. 174-185) è staccata dal resto, che si trova a pagg. 373-417, della Miscellanea: la sacra rappresentazione è numerata a sè e nel corpo della miscellanea; cart. secolo XVII, legata in perg. — *EL* AMOR TRIVNFANTE | REPRESENTACION SACRA | *De la Vida, y Muerte de Sancta Maria* | *Maddalena de Pazzi* | *Carmelitana* | *compuesto del* | *Padre* FRANCISCO GIPZIO, *de la Congregacion* | *del Oratorio de Napoles* | *Y traducida en Castillana lengua* | *por* | *don* PEDRO MARCO GIPZIO NAPOLITANO, 1677. — Il testo ha molte cancellature e correzioni autografe e una prefazione *Al amado Lector* (p. 174), che non leggesi nell' edizione italiana: *Antes que (lector amado) empieces leer esta traillada representacion, quiero de estamparte su enfermedad; es traducida, y conseguentemente corrumpida; No tengo, pero, duda que con la Medicina de tu juicio, y entendimiento se sanarà: esto, pero, te promitto, que do poudrà la pluma non poudré ta lengua sino por alabarte. Y te beso las manos, si las tienes limpias.* Leggesi, inoltre (pag. 175), una didascalia, ch' è descrizione dell' incisione che apre l'edizione napoletana del 1668: *A S. Magdalena de Pazzi Triunfante* | *En un carro de fuego ti* | *rado de dos caballos, que* | *hechan fuego de* | *la boca con* | *Amor Divino* | *que tiene* | *las riendas de* | *los* | *caballos, y á mano derecha de* | *la Sancta Amor* del *Proximo y en tierra hechados, y vencidos Amor* | *Proprio, Amor* | *Profano y el Diablo.*

Hija amada de Elia,
Miéntras Amor te embia,
De fuego en un carro al ciel...
... Triunfante en el Parayso, ó tu Feliz,
Te levantas, sin morir, nueba Feniz.

Molti sono gl' interlocutori, alcuni simbolici nel Prologo: Amor profano, Amor Proprio, Amor divino, Amor del Prossimo; altri, nelle tre giornale, in cui è divisa la Rappresentazione: Maria Maddalena, Suor Barbara lebbrosa, Calpio, Cim-

1. D. Pietro Marco Gizzio. *Ragioni incontrastabili* ecc. S. A. S. D. S. S. Pubblicato nel 1715, come si desume dal testo (p. 8); porta la firma autografa dell' autore.

mino giovane dissoluto e poi miracolosamente pentito, Cuorvo goffo napoletano, servo di Calpio, Castagnetta, servo di Cimmino, Caterina spiritata, Gesù Cristo, Maria Vergine, altri personaggi allegorici ancora: l'Orazione, il Zelo, la Purità, la Carità, diavoli, coro di diavoli, di Angioli e di Serafini, la Morte!

Il prologo è una discussione fiacca tra Amor profano e Amor Proprio, con Amor divino e Amor del Prossimo; la traduzione letterale è piuttosto corretta, ma non mancano le improprietà e le disuguaglianze, che attestano la giovane età del traduttore. Nella *jornada primera*, la scena si muta *en un monasterio, y dentro el Aposento de Sancta Magdalena;* i soliloqui della santa sono pieni di arguzie secentistiche e di sensualismo; concettosi disquisizioni le suggeriscono la Carità, lo Zelo, la Purità, l'Orazione, simboli freddi di celesti impulsi, che popolano la solitaria camera della Vergine. Nella Scena IIIª compare l'Inferno, con Astarot e Belzebù, che bestemmiano contro il Cielo, congiurano contro le virtù di Maddalena e raccontano le insidie con cui la tentano e i tormenti coi quali l'affliggono: (pag. 373) *haviendole yo encendido grandemente un incendio sensual en el cuerpo, se desnudó en lugar apartado, y en cueros se bolviò, y se rebolvió entra las espinas que no solamente quedaron manjadas de sangre, mas aun el suelo rigado, y su cuerpo todo llagas, y dolores... En todas tas partes del cuerpo ha sido de mi atormentada, con hecharla entierra, açotarla cruelmente por quatro o cinco horas, torcerle las piernas, y braços, y otros miembros, saliendo por esto muy amarilla y descolorida...* I diavoli ordiscono ancora una congiura contro le invitte virtù di Maddalena, ed usano un linguaggio animato, crudo, che deve render più efficace la loro goffa crudeltà!

Alla scena VII compare Suor Barbara lebbrosa, fuggita da tutti, ma che la Santa avvicina; e le lecca « quelle marcite costole », operando un primo miracolo. Intervengono angioli cantanti

El Ciel Cortes, El Ciel Cortes
Con lengua d'estrellas,
Al mundo descubre
De Magdalena extravagancias bellas,

e inneggianti al primo miracolo della Santa. Nella scena X, compare il giovane dissoluto Cimmino, felice d' esser riuscito ad ottenere, dopo mille tentativi l'amore di Didalma; la scena è mutata, siamo a Firenze, dove agisce *Cuerbo* buffone napoletano, che va in cerca di Calpio suo padrone e litiga con Castagnetta, che sa di latino..., mentre il povero Cuorvo non intende neppure il toscano! Tutto il vivace linguaggio popolaresco di Cuerbo, vero *picaro* drammatico, è reso dal traduttore in castigliano puro, perdendosi cosi la gustosa efficacia del popolano, di rado reso in ispagnuolo col gergo picaresco, con cui il *Cuerbo* spagnuolo ripete le rodomontate del servo napoletano: *Ah Vellaconaço, picaronaço, costal de açotes, ah vendrà una, y paguerà todas. Nosotros guaponaços, caminando con la mano en la espada sin sacarla, con un semblante muy torcido, y con ojeriça, hacemos temblar.* La scena tra il servo pauroso, ma spiritoso, e il padrone innamorato, violento e manesco è comicissima, ma non sempre è possibile trasportare nell' idioma castigliano i motti arguti, le spiritosaggini, i sali vernacoli del povero *Cuerbo*. Il primo atto si chiude con una novella scena infernale, dove Lucifero inveisce contro gli angeli superbamente; ma all' improvviso la scena sprofonda... in un abisso, di fuoco e di vampe, mentre il Coro degli angioli commenta col canto la grandezza d'Iddio.

La *jornada segunda* s'apre come la prima, coi soliti soliloqui sensuali di Maddalena, circondata dalle simboliche Virtù, che gareggiano nello stimolarla. La scena è nel giardino del convento; e Maddalena, nella scena terza, sposa Gesù Cristo, tra un coro di angioli osannanti, mentre la Carità porta la corona di spine, la Purità l'anello, e lo Zelo gl' istrumenti della passione:

Ch. *De Jesus, agudas Espinas,*
Dan deleyte à Magdalena,
Y en el Ciel con gloria llena
Se haran rosas divinas.
Pues Dios muda el llanto en riso,
Y espinas en Parayso.

E si svolge cosi tutta la scena in un amoroso dialoghetto tra Cristo e Maddalena, pieno di stravaganze sensuali e di epi-

talami madrigaleggianti, che suonerebbero irriverenti e irreligiosi, se non li giustificasse il gusto dei tempi.

Le scene seguenti (quarta-quattordicesima) sono spese nelle spiritosaggini di Cuorvo in lite con Castagnetta, nella comparsa della spiritata, la quale spaventa il buffone napoletano, che recita scongiuri stranissimi popolari e storpia il latino; nelle tentazioni di Lucifero e di Asmodeo, che si travestono da monache; nella conversione del giovane dissoluto e nella liberazione della spiritata, che cade a terra e nel cadere « l'escono dalla bocca sei demonietti finti, i quali voleranno, discorrendo per l'aria »[1]!

Dopo tali miracoli e lo smascheramento e inabissamento dei diavoli tentatori, l'atto si chiude con le lodi di Gesù: « *O amor purissimo, o Puridad ardientissima, como puedo resistir entre tantas honras? Rosas de Charidad, Açucenas de Puridad, purificadme, encenerizadme...* — La *jornada tercera* si apre con una scena nell' oratorio : la Beata prega davanti al Crocifisso: *O Amor Jesus, Jesus Amor, veridad encommutable... Deleyte mio; toda en ti me derramo dentro mi Coraçon todo te abraço, y ni el mundo, ni el ciel te cabe: Regocijo y goço con ti, sospiro, y me alegro, te aprieto, y me ensancho; Dileyte mi; Infeliz, y de que hablo? Son las gracias continuas del Ciel una continua mi afrenta, y confusion...;* compajono cori di angeli madrigaleggianti :

Coraçones desabridos
Escarmentad,
Almas heladas
Admirad...,

mentre la Vergine rapita s'illanguidisce di passione su *los Cinco Portales de la celestial Picina*, dove trovano pace e riposano i malori dell' anima e si sanano le cicatrici del suo amore ribelle! Le arguzie secentistiche e i giochetti di parole fioriscono stranamente voluttuose : *llaga que me llagas, costado casto y costante que costaste tanta afrenta, y agravio a mi Esposo, y hora emparaysas mi coraçon, y hazes enflaquecer, y marcitar Magdalena de Pazzi, que chupando d'esta teta licor dolce...*

1. L'*Amor Trionfante*, p. 61.

La terza scena ci riporta di nuovo a Firenze e assistiamo a nuove trovate spiritose di Cuorvo, che entra in azione dopo una scorpacciata di dolci e declama: *Bien mio, esta barriga, se ha hecho botiga, y cada interior parece caxa llena de mermelada; yo creo que el Parayso es apunto, como uno que come cosas dulces, que un bocado llama el otro...* Quindi assistiamo all' estasi di Maddalena che *piano piano verrà sollevata* da terra..., alla conversione di Calpio, alla visione del Paradiso, donde scende la Madonna, con ai piedi la Purità, in mezzo a uno stuolo di angeli; mentre i cori cantano leggiadri madrigaletti, la visione scompare. Nelle ultime scene ricompajono molte figure allegoriche, che celebrano la vittoria definitiva sull' inferno e sui demoni sconfitti; e mentre Maddalena compare sul letto in fin di vita, tra le Virtù e gl' inni de' Serafini, viene per l'aria volando la Morte, che assiste al trionfo ultimo della Santa:

Enfloreced Magdalena,
Y en cantos el Ciel resune,
De açuçenas se corone,
Su cabeça assi serena.
Açuçenas oloroças
Y Rosas gloriosas,
Derrame el Cielo,
Arriba su corporeo, y puro velo:

La traduzione termina con un' avvertenza al lettore, simile a quella citata avanti con cui l'autore si scusa della sua non perfetta traduzione: ch' è certo un notevole documento per la storia dei contatti italo-spagnuoli nel seicento, e, mentre attesta la conoscenza sicura che della lingua avevano gl' italiani, c'è di guida nelle indagini sulla fortuna e lo svolgimento del teatro comico castigliano a Napoli.

Per curiosità degli studiosi citerò in Appendice i titoli di tutte le Sacre Rappresentazioni a stampa del padre Francesco Gizzio, il cui studio noi crediamo possa esser un buon contributo alla storia del teatro sacro italo-spagnuolo.

Appendice.

SACRE RAPPRESENTAZIONI, A STAMPA, DI FRANCESCO GIZZIO [1].

I. *Il Pregio della Gratia*, Dell' Immaculata Concezione di Maria Vergine.

II. *La Perla*, in lode di Maria della Purità.

III. *Il Tesoro nascosto*. Vita e Morte del Proto-Abate S. Antonio Egizio.

IV. *La Fanciulla Gigante*, Vita e martirio di S. Agnese.

V. *L'Atlante del Cielo*. Vita di S. Domenico.

VI. *Il Girasole Felice*. Della Vita di S. Gaetano Thiene.

VII. *Il Pellicano Infermo | che sana*. Della Vita e Morte di S. Giovanni di Dio.

VIII. *Il Cielo in Terra*. Della dolcissima natività di Gesù Cristo [2].

IX. *La Conca | Fatta Canale delle Gratie*. Della Vita e della Morte preziosa del Patriarca S. Filippo Neri.

X. *La Ricchezza della Povertà*. Della Vita Ammirabile del Serafico S. Francesco d'Assisi.

XI. *Le Selve beate*. Della Vita e Morte di S. Romualdo.

XII. *L'Aquila | di grand' Ali*. Della protezione e custodia fedele del nostro Angelo Custode.

XIII. *La | Spada della Misericordia*. Del severo flagello della Peste, che afflisse la Città e Regno di Napoli nell' anno 1656 [3].

XIV. *Il Zodiaco | del vero Sole*. Della vita del Prodigioso S. Antonio da Padova.

XV. *La Cerva Ferita*. Della gloriosa domenicana S. Caterina da Siena.

XVI. L'*Innocente Carnefice*. Della Vita e Morte preziosa di S. Nicola da Tolentino.

XVII. L'*Amor Trionfante*. Della Vita e Morte della Santa Carmelitana Maria Maddalena de' Pazzi.

Moltissime altre Sacre Rappresentazioni andaron perdute, come quelle di cui parla il De Bonis [4].

GUSTAVO RODOLFO CERIELLO.

Laviano (Salerno), Luglio 1919.

1. Raccolte nell' *Echo Armoniosa*.
2. É l'unica azione spirituale tutta in versi, e c'è da spigolar de' notevoli brani di buona poesia pastorale.
3. Fu rappresentata nel 1657 e ripetuta molte volte, in occasione della peste nelle terre di Bari.
4. Prefazione citata : V. n. 14.



LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

Une orientation nouvelle des études historiques au Portugal. M. Fidelino de Figueiredo.

L'histoire n'a jamais cessé d'être en honneur au Portugal. Elle apparaît avec les premiers monuments littéraires. Encore pénétrée de merveilleux dans les *Livros de linhagem,* pittoresque et dramatique chez les chroniqueurs du xv[e] siècle, elle se fait éloquente avec Barros, rival de Tite-Live, et critique avec Góis, ami et disciple d'Erasme. L'évêque de Silves, qui jouit d'une réputation européenne pour avoir écrit en latin, lui donne un accent de haute impartialité. Castanheda et Corrêa, recueillant sur place, aux Indes, une documentation de première main, l'orientent vers la recherche patiente. Si les biographes sacrifient parfois l'exactitude à l'élégance, comme Andrade, l'érudition, par contre, se développe au xviii[e] siècle, sous l'influence des académies récemment fondées. Herculano, à l'aube du romantisme, met au service de la méthode scientifique une probité rigide, un instinct de farouche indépendance, et dans l'école réaliste Oliveira Martins aspire aux vastes généralisations qui rappellent, toutes proportions gardées, la manière brillante de Taine. Ainsi l'histoire qui revêt toutes les formes, envahissant tous les genres, le roman comme l'épopée, répond aux aspirations fondamentales de la race, au goût de l'exotisme, né de l'expérience des grandes découvertes maritimes, à l'esprit d'autonomie, toujours prêt à opposer le démenti des faits aux chimères de l'union ibérique, enfin au patriotisme éclairé d'une élite que le respect des gloires nationales ne détourne pas de suivre avec une curiosité passionnée les progrès de la méthodologie. Il y aurait, certes, quelque exagération à prétendre que la *Sociedade Portuguesa de Estudos históricos* ressuscite une tradition qui, de fait, n'a jamais été interrompue ; son rôle nous paraît être, essentiellement, de réagir contre les inconvénients de la spécialisation excessive, de grouper les efforts individuels en vue d'une fin sociale.

L'orientation de ce mouvement, qui présente quelque analogie avec la *Junta para ampliación de estudios*, fondée à Madrid en 1907, apparaît clairement dans le manifeste qu'insérait en 1912 le *Boletim bibliografico da Academia das Sciencias de Lisboa*. La Société portu-

gaise d'études historiques et la *Revista de historia* qui en est l'organe, se proposent un double objet, scientifique et pratique. Leur but est d'encourager la recherche, de perfectionner les méthodes, d'exercer un contrôle incessant sur la production, mais aussi de réformer la pédagogie, de répandre largement la culture, de donner aux classes dirigeantes, et par suite aux élus de la nation, le sens des réalités complexes, du perpétuel devenir des sociétés. Ce vaste programme, la *Revista de historia* qui compte aujourd'hui près de huit années d'existence, l'a réalisé en partie. Elle a publié des documents, de longues traductions (celle du *Nihil scitur* de Sanches, par M. Basilio de Vasconcelos mérite une mention particulière), des études originales qui atteignent parfois les proportions d'un livre (entre autres le *Gil Vicente* de M. Braancamp Freire); elle rassemble une bibliographie de l'histoire de Portugal dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir, car l'ouvrage de J.-C. de Figanière remonte à 1850. — Nous n'envisagerons aujourd'hui que le rôle de son directeur, M. Fidelino de Figueiredo, qui, jeune encore — il est né en 1888 — s'impose comme théoricien et comme critique. Deux brochures: *O espirito historico* (1910) et *A critica literaria como sciencia* (1912) résument sa doctrine. Sans méconnaître les services rendus par la bibliographie, par la critique des textes, par les études de sources et de littérature comparée, il affirme avec M. Lanson que l'élimination de l'élément personnel n'est ni désirable ni possible, avec M. Boutroux que l'esprit synthétique peut guider et féconder le travail de la documentation, avec M. Benedetto Croce que la science qui ne s'élève point au-dessus des faits pour les interpréter manque son but. Il proteste contre l'insuffisance d'une certaine érudition — trop répandue en Portugal, s'il faut l'en croire, — qui, pour retourner le mot célèbre de Fustel de Coulanges, se passerait fort bien d'une heure de synthèse, même après une vie d'analyse. Il réclame le droit de simplifier et de condenser le savoir humain pour le rendre utilisable. Il rétablit, dans l'appréciation des hommes et des livres, la notion de valeur morale et sociale. Cette conception de l'histoire littéraire qui se distingue de la méthode philologique appliquée par Mme Michaëlis et de l'interprétation positiviste de M. Théophile Braga, n'a pas encore obtenu au Portugal, où elle est d'importation trop récente, la faveur dont elle jouit chez nous. Quand M. Fidelino de Figueiredo, dans son *Historia da critica literaria* (1910), veut se réclamer de précédents nationaux, il ne trouve à citer que Lopes de Mendonça, un romantique, et Moniz Barreto, le collaborateur d'Eça de Queiroz, qui tous deux appliquèrent à l'étude des œuvres d'art le critérium esthétique et psychologique. Comme eux il se propose de conquérir le grand public que des ouvrages trop touffus ont détourné de l'érudition. Il prétend, avant tout, faire œuvre pédagogique, éducative.

L'opuscule intitulé *Caracteristicas da literatura portuguesa* (1914), déjà traduit en espagnol et en anglais, nous semble particulièrement recommandable comme introduction et comme initiation. On y trouvera une vue d'ensemble sur le cycle des grandes découvertes, où se mêlent tant d'éléments contradictoires en apparence, la tradition pastorale et chevaleresque, l'imitation des Latins et des Italiens, la vogue sans cesse grandissante de l'historiographie, de la littérature maritime des portulans, des récits de voyages et de naufrages; une définition du lyrisme qui, se dégageant peu à peu des complications de la métrique des troubadours, s'affirme au XVIe siècle avec les églogues de Ribeiro et de Falcão, pénètre l'éloquence de la chaire, plus tard le roman, expression d'un subjectivisme intense que le succès des *Lettres de la religieuse portugaise* ne nous a révélé qu'imparfaitement en France; enfin des considérations neuves sur la persistance du goût épique, sur le culte des héros dans les *Lusiades*, qui devait aboutir, chez les continuateurs de Camões à la déformation sentimentale de l'histoire. Il n'existe pas, à ma connaissance, si l'on excepte une page vigoureuse de Moniz Barreto dans la *Revista de Portugal*, de définition plus compréhensive du génie de la race.

Or, les idées importantes et directrices ne sont pas toujours celles qu'on s'avise en premier lieu d'exprimer. Vers la fin du XVIIIe siècle, la critique se confinait dans les études de style, avec une arrière-pensée de purisme. De nos jours, l'érudition a mis à la mode les biographies copieuses; elle a grossi l'importance des problèmes secondaires. Il en résulte que la vraie physionomie des hommes, la signification des œuvres, la hiérarchie des valeurs échappe souvent au lecteur déconcerté plutôt qu'aidé par une matière trop riche. Une mise au point s'imposait après ce long travail de patiente accumulation. M. Fidelino de Figueiredo l'a tentée dans son *Historia da literatura classica* (1917). Comme Brunetière, il réduirait volontiers la part du Moyen-Age. La poésie des cancioneiros lui semble, pour le fond et la forme, rudimentaire. Il ne s'enhardit pas jusqu'à certifier l'existence d'un théâtre mystique dont les monuments ont disparu. Quand il aborde le problème de l'origine des *Amadis*, c'est en se plaçant en dehors et au-dessus de tout préjugé national. Mais cette revue sévère lui permet de mettre en valeur, très à propos, l'originalité des chroniques. Et le même sentiment des justes proportions se révèle dans les jugements qu'il a portés sur les écrivains du XVIe siècle. S'il réserve une place aux précurseurs espagnols de l'*auto* portugais, s'il réagit contre les exagérations de la campagne vicentine, c'est en insistant sur la portée philosophique de la trilogie des *Barcas*. Il ne rabaisse la comédie savante, d'importation italienne, que pour mieux rendre justice à Ferreira, dont l'*Inez*, longtemps avant la tragédie cornélienne, repose sur un conflit moral. Il rétablit une

classification d'ordre esthétique et proprement littéraire, non seulement entre les représentants d'un même genre, distinguant la profondeur sentimentale d'un Falcão de la facilité correcte d'un Bernardes ou d'un Caminha, mais encore entre les compositions, parfois trop vantées, d'un même auteur. Des rapprochements avec l'humanisme italien, une critique des tendances impérialistes chez Barros, un essai pour reconstituer la physionomie intellectuelle et morale de Góis, en qui l'on s'attarde à voir surtout la victime de l'inquisition, rajeunissent l'intérêt du chapitre consacré aux historiens. De même, par une simplification de la biographie ramenée aux faits contrôlés, par une analyse comparée des épisodes d'Adamastor, d'Inez, du vieillard de Rastelo, par une tentative d'interprétation psychologique des sonnets, des églogues et des *canções*, l'étude sur Camões marque un progrès. *L'Histoire de la littérature classique* nous donne en outre, pour les questions controversées, des solutions provisoires et certaines réimpressions récentes, en ramenant l'attention sur des auteurs peu ou mal connus, comme Samuel Usque et D. Francisco de Portugal, fournissent à M. Fidelino de Figueiredo un élément d'actualité. Il est possible qu'on lui tienne rigueur d'avoir jugé sans complaisance le *quinhentismo*, car loin de grossir l'importance des hommes et des œuvres, il ne craint pas de faire observer que les vrais classiques de la langue, les Vieira, les Bernardes, les Sousa, les Lucena, n'ont pas vécu au XVIe siècle. Ce livre clair, bien ordonné, tout en nuances, témoigne d'une information cosmopolite et révèle un désir de courageuse impartialité.

En abordant le XIXe siècle, — car il a négligé provisoirement les périodes où la domination étrangère et la tyrannie de l'inquisition paraissent étouffer le génie de la race, — M. F. de Figueiredo pouvait se plaindre, au moins en ce qui concerne l'histoire des genres secondaires et particulièrement de l'éloquence politique, de l'insuffisance des travaux préparatoires de bibliographie. Il avait à s'émanciper, au surplus, de l'intransigeance de certaines admirations. Les préférences qu'il affirme nous semblent fondées objectivement. A l'égard de Garrett, il use d'une sévérité qui contraste avec le ton de Gomes de Amorim, biographe timide et prolixe. Il témoigne, en présence de la vie si tourmentée de Camilo, dont il est coutume de ne parler qu'avec une indulgence infinie, quelque froideur. Par contre, il professe à l'endroit d'Herculano, qu'il compare ingénieusement au Vigny de la tour d'ivoire, un respect où nous n'avons pas de peine à découvrir toute une philosophie de l'éducation. Le mérite que nous contesterons le moins à l'*Historia da literatura romantica* (1913), qui d'ailleurs embrasse les genres les plus divers, le journalisme, le conte populaire, les récits de voyage, la chronique et la satire sociale, c'est d'avoir fait ressortir, par le jeu savant des ombres et de la lumière,

les trois grandes figures en qui se résume et s'incarne le mouvement intellectuel de la première moitié du XIX[e] siècle, et les œuvres dont la beauté survit aux modes périmées d'une époque d'exaltation, le *Luiz de Sousa*, où Garrett atteint, dans la vraisemblance parfaite, à la grandeur simple, pour s'être corrigé exceptionnellement de sa tendance à la digression épisodique, l'*Eurico*, conçu et exécuté avant qu'Herculano ait pris le parti héroïque de sacrifier l'art à la science, enfin l'*Amor de perdição*, vraie formule du génie de Camilo, quintessence du sentiment, du lyrisme personnel : trois chefs-d'œuvre également fondés sur l'histoire, qui valent moins par la profondeur de l'observation psychologique que par une vibration particulière, vraiment nationale, de la sensibilité. Ils correspondent à une période d'expansion patriotique à peu près affranchie des influences étrangères, bien que Garrett et Diniz aient aimé l'Angleterre et qu'Herculano ait affiché une certaine prédilection pour la science et la poésie allemandes.

M. Fidelino de Figueiredo qui, loin de voir le progrès dans un retour laborieux au purisme et à la tradition classique, préconise un effort de plus en plus conscient pour suivre l'évolution de la pensée européenne, devait étudier avec une prédilection déclarée, dans son *Historia da literatura realista* (1914), les écrivains qui, vers 1865, osèrent secouer le joug du romantisme, défendu par le tyrannique et rétrograde Castilho. Dans ce mouvement un peu confus de l'École de Coïmbre, que caractérise le goût des vastes généralisations cycliques, à la manière de la *Légende des siècles* et en même temps de la recherche précise orientée vers le folklore, l'ethnologie et la discipline philologique, de la spéculation pure combinée avec la satire cinglante, toute pénétrée d'actualité, de la critique sociale unie à la propagande révolutionnaire et symbolisant la fin d'un régime et l'avènement d'un autre, il importait de distinguer, en dépit des contradictions apparentes, les courants essentiels, de déterminer la partie viable, l'élément caduc. Ce n'était point faire œuvre inopportune que de relever des violences inutiles chez Guerra Junqueiro, pamphlétaire génial, des vices de construction dans la synthèse historique d'Oliveira Martins qu'on a voulu transformer en credo politique, enfin de critiquer l'affectation de cynisme qui dénature, par endroits, la prose inimitable de Fialho d'Almeida, le plus impressionniste, le plus nerveux des chroniqueurs de la vie contemporaine. Il nous semble que M. F. de Figueiredo, dont nous ne voulons pas discuter ici toutes les assertions, a fait preuve de mesure et de fermeté, en maintenant les droits de la science et du goût en face des réputations consacrées. On lui saura gré, d'autre part, d'embrasser dans toute son ampleur un sujet cosmopolite par définition, de rattacher l'évolution interne des âmes et des doctrines aux grands

courants européens. Il trace un beau portrait du poète métaphysicien Antero de Quental, étoile de première grandeur dans la Pléiade de Coïmbre, âme de nihiliste et d'apôtre en qui le manque d'équilibre ne diminue pas la beauté d'une vie toute fondée sur l'accord des actes et des principes. Mais nous préférons l'étude large et sympathique qu'il a consacrée à Eça de Queiroz, où il essaie de réfuter l'accusation tant répétée d'étrangérisme, en proclamant que le fondateur du réalisme portugais fut l'une des âmes les plus inquiètes de perfection et l'un des artistes les plus originaux dont puisse se glorifier la tradition nationale.

Dans les deux volumes d'*Estudos de literatura* (1917-1918), qui sont à certains égards la suite logique et chronologique des trois ouvrages que nous venons d'analyser, des tendances nouvelles se font jour : le désir de passer de la spéculation à l'action, d'influer sur la production contemporaine, en se gardant à la fois de la complaisance, imposée par le ton habituel de la presse, et de l'hypercritique vers laquelle penchent les érudits. Nous retiendrons, parce qu'elle nous intéresse directement, la volonté affirmée d'entrer en relations de plus en plus étroites avec les milieux scientifiques de l'étranger. La littérature portugaise n'est point de celles qu'on puisse étudier isolément. Son domaine se confond en partie avec celui des Espagnols, puisque la liste des écrivains bilingues remplit un fort in-8°. Il empiète également sur le patrimoine brésilien, dont l'existence n'est officiellement reconnue qu'à partir de la déclaration d'indépendance, bien que des germes de différenciation apparaissent, dès l'époque coloniale, dans le groupe des écrivains qualifiés de *luso-brasileiros*. Il est nécessaire, à vrai dire, pour tracer entre les peuples ces frontières idéales, de tenir compte des faits, de la langue employée par les auteurs, des particularités de leur biographie, mais aussi d'éléments d'ordre moral et intellectuel, d'interprétation délicate et toujours discutable. Nous ne serions point surpris qu'on reproche à M. F. de F. d'avoir fait la part trop belle aux Espagnols et trop mince aux Brésiliens. Mais nous le féliciterons sans réserves de prendre l'initiative d'un rapprochement avec la nation voisine. Si la propagande de Latino Coelho, d'Antero de Quental et d'Oliveira Martins, parce qu'elle méconnaissait les intérêts économiques et politiques, a compromis la cause de l'ibérisme, personne ne contestera l'intérêt primordial qu'il y avait à rassembler une bibliographie des œuvres portugaises consacrées à l'Espagne, des travaux espagnols concernant le Portugal, de ramener l'attention sur des écrivains dont la gloire peut être revendiquée par deux nationalités comme Melo ou Montemayor. La *Revista critica de historia y literatura españolas, portuguesas y hispano-americanas* avait ouvert la voie. Il est naturel que des relations s'établissent ou se resserrent entre la *Junta* espagnole, la *Sociedade portuguesa de Estudos histó-*

ricos, les instituts brésiliens de Saint-Paul, de Parahyba, de Ceará. M. F. de F. étend sa curiosité jusqu'à l'Italie puisqu'il se réclame de l'exemple et de la doctrine de M. Benedetto Croce. Il semble que dès maintenant les esprits les plus éclairés de la Péninsule désirent et prévoient l'avènement d'une grande fédération littéraire et scientifique du monde latin.

La France devrait, pour bien des raisons, être associée à cette renaissance de la solidarité intellectuelle hispano-portugaise. Nous souhaitons que des organismes indépendants, qui ont fait leurs preuves comme la *Société portugaise d'études historiques*, soient admis à collaborer, dans un avenir prochain, à l'intercambio universitaire. On sait que M. F. de F. avait montré clairement à ses compatriotes, dès 1914, le chemin de l'intervention *(Portugal nas guerras europeas)*. Il a de plus le mérite, considérable à nos yeux, de préconiser une attitude intellectuelle qui s'accorde avec la discipline de nos Facultés et même avec les traditions de notre enseignement secondaire. Il oppose à la verbosité superficielle une conception rigide du perfectionnement de l'outillage scientifique *(Como dirigi a Biblioteca Nacional, 1919)*. Aux défauts de l'érudition intransigeante (besoin de renouveler à tout prix les questions débattues, tendance à grossir les trouvailles partielles, abus de l'hypothèse masquée sous l'étalage des documents), il substitue, en s'inspirant de Sainte-Beuve, de Taine, de Brunetière, de Faguet, de M. Lanson et même de la philosophie bergsonienne, une méthode plus souple, plus moderne, qui a le double avantage, en distinguant à la manière de Renan des degrés dans la certitude, de rendre à la science le ton prudent et modeste dont elle n'aurait jamais dû se départir et de faire pénétrer en même temps dans l'enseignement littéraire des lycées, où les méthodes auraient besoin, semble-t-il, de se rajeunir, des qualités que nos éducateurs, en bonne pédagogie, n'hésitent pas à placer au premier plan : le goût de l'ordre et de la clarté, le sentiment des nuances et l'esprit critique, signe infaillible de toute éducation libérale. Il n'entre pas dans nos intentions d'accepter sans les discuter les jugements de M. F. de F. sur les contemporains, encore moins d'intervenir dans les polémiques où il se trouve engagé, accidentellement, pour faire triompher une conception que nous croyons juste. Constatons du moins qu'il a tenté un effort louable et couronné de succès pour acclimater au Portugal un genre que ses compatriotes avaient souvent confondu avec le panégyrique, le pamphlet ou l'érudition. Nous renvoyons pour la suite chronologique de ses travaux à l'étude complète de M. Eduardo Moreira *(Escorços bibliograficos F. de F. 1917)*, préférant insister sur l'enchaînement logique d'une œuvre dont le caractère essentiel est la cohésion. Le système de M. F. de F. repose sur une enquête européenne étendue

à la littérature, à la philosophie, à l'histoire. Méthodiquement il en fait une application progressive et hardie. Jeune encore il peut fournir une longue carrière et jouer un rôle utile.

M. António Ferrão et l'histoire diplomatique.

M. António Ferrão, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, a publié depuis 1916 une série de travaux qui ouvrent aux chercheurs des voies nouvelles. Son domaine est, à proprement parler, l'histoire diplomatique. Mais il a tenu, avant de se cantonner dans l'étude des archives du XVIII[e] siècle, à jalonner la route. Il s'est efforcé, dans trois brochures qui constituent à la fois un manuel de bibliographie et un programme, de dresser l'inventaire méthodique des ressources dont on dispose, soit au Portugal, soit à l'étranger, pour écrire l'histoire de son pays. La décadence apparente, ou plutôt le ralentissement des études historiques, où tant de ses compatriotes se sont distingués, proviendrait, s'il faut l'en croire, de deux causes, en premier lieu, du caractère trop dogmatique de l'enseignement des Facultés, qui ne préparent qu'indirectement à la recherche, et, d'autre part, de la difficulté pour les spécialistes de remonter jusqu'aux sources. Il n'existe pas encore à Lisbonne de répertoire complet des documents imprimés et manuscrits. On ne saurait prévoir dans un avenir prochain l'achèvement des catalogues dont la publication est commencée. Aussi de grands travailleurs comme Th. Braga, Gama Barros, Costa Lobo, Souza Viterbo, ont-ils été obligés, à l'époque où les archivistes, faute d'éducation professionnelle, ne prêtaient qu'un concours peu efficace, de s'attarder aux besognes préparatoires. M. A. Ferrão, qui voudrait rivaliser non seulement avec les grandes puissances, mais avec les petits peuples comme la Belgique, la Hollande, la Suisse, que des moyens matériels restreints n'empêchent pas de s'avancer résolument dans la voie du progrès, ne peut se défendre d'un certain pessimisme. Il parle avec amertume des obstacles qui rendent impossible ou téméraire, dans les conditions actuelles, tout effort de synthèse historique. Hâtons-nous d'ajouter qu'il apporte à cette constatation désenchantée un heureux correctif dans l'essai intitulé *Os arquivos de Portugal no estrangeiro, da necessidade de estudar e inventariar nas bibliotecas e arquivos estrangeiros os documentos relativos a história de Portugal* (1916). On y trouvera l'exposé impartial de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire, la liste des catalogues de manuscrits déjà imprimés (Bibl. Nationale), en cours de publication (Archives de la Marine), à publier en les complétant au moyen d'un index des noms et des matières (Bibl. d'Ajuda); l'énumération des documents reproduits par les soins de

l'Académie des Sciences ou de l'*Archivo historico*, fondé en 1903, auquel d'excellents travaux de MM. Braancamp Freire et António Baião assurent une valeur de premier ordre; enfin une étude sur les bibliothèques et les archives de l'étranger. Les nôtres n'ont pas été explorées aussi complètement, à ce point de vue, que celles de Madrid ou de Simancas. Mais on a encore profit à consulter le travail important du vicomte de Santarem, publié en 1827, *Noticia dos manuscriptos pertencentes ao Direito publico externo diplomatico de Portugal e á historia e literatura do mesmo paiz*, qui représente une enquête poursuivie aux Archives Nationales, à Sainte-Geneviève, à l'Arsenal, à la Mazarine et aux Invalides en 1821. M. A. Ferrão, dans un séjour qu'il fit à Paris en 1914, a recueilli les éléments nécessaires pour la compléter. Il insiste sur l'intérêt de nos collections de la Nationale (catalogue des manuscrits espagnols et portugais de M. Morel-Fatio, catalogue de l'histoire d'Espagne et de Portugal) et de nos Archives des Affaires étrangères. Une réorganisation sur des bases modernes du travail historique comprendrait, d'après lui, non seulement l'établissement de catalogues et la publication de documents relatifs à l'histoire nationale, mais encore l'envoi de missions temporaires ou la fondation d'instituts permanents à l'étranger, dont le double rôle serait de poursuivre sur place un travail de recherche et d'assurer à tous les degrés l'enseignement de la langue et de la civilisation portugaise, tout en servant d'intermédiaires et de bureaux de renseignements pour les échanges économiques et intellectuels.

L'essai intitulé *Da importancia dos documentos diplomáticos em História, Estudo sucinto de alguns arquivos diplomáticos estrangeiros e nacionais* (1917) marque une étape vers la spécialisation. Ranke affirmait qu'il n'est point de meilleure source d'information que les rapports confidentiels des agents diplomatiques. Son disciple Schaefer, dont l'ouvrage d'ensemble sur le Portugal conserve une grande partie de sa valeur, les utilisa, dans une large mesure, pour l'étude de l'occupation espagnole, du règne de Jean V, des réformes de Pombal. Avant lui, le 2e vicomte de Santarem et plus tard Rebelo da Silva comprirent toute l'importance des Archives diplomatiques dont l'installation, à Lisbonne, n'est point, malheureusement, ce qu'on pourrait souhaiter. M. A. Ferrão déplore qu'on les ait réparties entre la Nationale (collection pombaline), la bibliothèque d'Ajuda (documents qui suivirent la royauté au Brésil) et les Affaires étrangères (pièces concernant le XIXe siècle), où il serait logique de les concentrer. Bien que ce ministère jouisse, depuis 1736, d'une organisation indépendante, il ne possède que des collections incomplètes. On l'a dépouillé en faveur des autres dépôts. Beaucoup de pièces ont disparu, emportées par les ministres plénipotentiaires qui réclamaient leur correspondance comme propriété personnelle et vendues ensuite, au poids du papier, par des héritiers peu scrupuleux. Il n'en est pas

moins certain, ces réserves formulées, que les Archives de Lisbonne offrent des ressources extrêmement variées aux travailleurs de toute nationalité. M. A. Ferrão constate, fort justement, que l'histoire du Portugal moderne, comme celle de tous les petits peuples, n'a été que la résultante des forces politiques de l'Europe occidentale. En publiant les instructions du gouvernement portugais à ses agents et la correspondance de ceux-ci, on enrichirait d'une contribution importante l'histoire universelle.

Aux questions de méthode se rattache encore, mais indirectement, le discours intitulé *As causas ideais da conflagração e a função pedagógica das academias scientificas após a guerra* (1918), qui est un écrit de circonstance. Il renferme un réquisitoire éloquent, appuyé sur une documentation solide, contre la pédagogie allemande, responsable d'avoir imposé aux masses une conception agressive de la science, afin de les conduire, par l'abolition du sens critique, à un état voisin de la paralysie morale. Il est temps, déclare l'auteur, de revenir à la formule de Rabelais « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », ainsi qu'au mot célèbre de Montaigne « Toute autre science est dommageable qui n'a pas la science de la bonté ». Sur quelles bases pourra se faire cette reconstruction intellectuelle de la société moderne? M. António Ferrão, disciple de Guyau, propose de l'orienter vers une morale individuelle sans obligation ni sanction, complétée par une morale collective et internationale, qui impliquerait la collaboration des sexes et des races. Nous n'hésiterons pas à attribuer à ce discours, prononcé en séance publique et devant le chef de l'État, une signification collective. On y reconnaît l'attitude et les sentiments de l'Académie des Sciences de Lisbonne qui a répondu au manifeste des intellectuels allemands, qui a protesté contre la destruction de la bibliothèque de Louvain. L'éducation des masses, déclare M. Ferrão, devrait être enlevée, pour empêcher tout retour offensif du nationalisme et de l'impérialisme, à l'État dont les ambitions dynastiques, politiques, économiques réagiront sur la pédagogie. Par contre les associations d'ordre scientifique, relativement affranchies de la tutelle gouvernementale, mériteraient de jouer dans la société future un rôle modérateur, à la condition, toutefois, de ne point se confiner dans la recherche, de ne plus se désintéresser des questions morales et sociales, en un mot des fins de la science, qu'il importe d'émanciper de la tyrannie étatiste, de subordonner aux intérêts supérieurs de la civilisation. On voit que M. Ferrão est pleinement d'accord avec les intellectuels français et que le programme de l'Académie des Sciences de Lisbonne, envisagée dans son ensemble, s'inspire du même idéal que les publications de notre Institut.

Nous ne citerons que pour mémoire la conférence intitulée *O povo na história de Portugal, a restauração de 1640*, dont les notes justi-

ficatives sont tirées en partie des Archives de Simancas. Le premier livre de M. A. Ferrão qui ait forcé l'attention, c'est *Gomes Freire na Rússia, cartas inéditas de Gomes Freire de Andrade e outros documentos autógrafos acerca dêsse ilustre português quando combateu no exército russo precedidos dum estudo sobre a política externa de Catarina II* (1918). La vie de ce martyr de la liberté se rattache d'une façon étroite à la politique intérieure et extérieure de son pays. On se rappelle qu'il servit avec éclat dans les armées napoléoniennes. Son nom est devenu le symbole d'une doctrine. Il représente à la fois la première tentative pour acclimater le libéralisme et la protestation du sentiment national contre la tyrannie de Beresford et la tutelle anglaise. Les détails de son exécution sont fort connus. Aussi M. Ferrão a-t-il jugé superflu de retracer tout au long sa biographie ou même de la condenser dans une introduction. On peut, à certains égards, le regretter. Il se borne, pour faciliter l'intelligence d'une lettre inédite, à fournir sur l'enfance et l'adolescence de Gomes Freire, quelques indications précises. Le futur champion du libéralisme était fils d'un ministre de Portugal à Vienne et de la comtesse de Schaffsgotsche, Bohémienne d'origine. Le diplomate en mourant laissa une situation embarrassée; on dut vendre ses meubles; sa veuve et sa fille sollicitèrent à différentes reprises, généralement sans résultat, l'appui du gouvernement portugais. Les créanciers poursuivaient Gomes Freire jusqu'en Russie. Par là s'explique, au moins partiellement, sa carrière, l'aisance avec laquelle il traverse les milieux cosmopolites, son désir de prendre part aux campagnes de l'Europe orientale et cette dignité ombrageuse, où il faut voir surtout l'ambition de réhabiliter sa famille, qui prend chez lui la forme de la conscience professionnelle. Il tient à faire honneur à son métier, à son pays. M. Ferrão, dont le sujet est nettement circonscrit, se borne à retracer les campagnes de son héros contre les Turcs (1788-1789) et contre les Suédois (1790). On ne peut dire que Gomes Freire ait joué en Russie un rôle de premier plan. Il se distingua sous les ordres de Potemkine au siège d'Oczakow. Sa conduite brillante lui valut d'être nommé lieutenant-colonel et commandeur de l'ordre de Saint-Georges. Il échappa miraculeusement dans la guerre contre la Suède au désastre naval essuyé par le prince de Nassau. La batterie flottante qu'il commandait fut coulée. Mais ses actes et ses paroles sont toujours d'un homme digne, ferme, scrupuleux. On en jugera par l'extrait suivant de sa correspondance, où il se peint tout entier : « Je ne brigue ni postes, ni honneurs; je n'exige pas qu'on ait égard au brevet et à l'ancienneté. Je servirais comme soldat, comme matelot, car l'habitude des combats et le calme qu'ils m'ont fait acquérir dans les dangers peuvent me rendre utile, même sans commandement, au milieu d'une troupe qui a la bravoure en partage, mais qui doit encore s'habituer au feu. »

A certains égards, l'ouvrage de M. Ferrão est un livre de vulgarisation qui s'appuie, dans les chapitres consacrés à la Czarine et à ses favoris, sur les histoires d'Oncken et de Rambaud. Mais il apporte du nouveau : d'abord dix-neuf lettres de Gomes Freire, tirées de la collection pombaline, qui nous renseignent avec précision sur les faits de guerre et notamment sur le siège d'Oczakow; ensuite des extraits de la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, traduits en français par les soins de la légation portugaise; enfin, et c'est à notre avis la partie la plus originale de l'ouvrage, des rapports secrets de plusieurs agents diplomatiques, Francisco José da Horta, ministre plénipotentiaire attaché à la cour de Russie, Francisco Xavier de Noronha Torrezão, son secrétaire, Neri, représentant du Portugal à Vienne. Ces relations, dont quelques-unes sont très développées, confirment plutôt qu'elles ne contredisent, le témoignage de Ségur. Mais on aura profit à les consulter pour écrire l'histoire des négociations entre les Russes, les Suédois, les Prussiens, les Polonais, les Turcs, les Autrichiens et surtout pour mesurer les conséquences du Congrès de Reichenbach. Plus qu'une biographie — car envisagé à ce point de vue le livre est incomplet — le *Gomes Freire na Rússia*, nous apparaît comme un essai d'histoire diplomatique.

Et telle est en effet la voie où M. António Ferrão nous semble définitivement engagé aujourd'hui. Son dernier ouvrage *As impressões de um diplomata português na corte de Berlim, correspondência oficial de D. Alexandre de Souza Holstein, primeiro ministro de Portugal na corte de Prússia, no tempo de Frederico-Guilherme II* (1789-1790) concerne la même période. Le choix d'Alexandre de Souza, comme premier représentant du Portugal auprès de la cour de Prusse, nous paraît des plus heureux. Son père avait résidé à Vienne. Lui-même était fils d'une princesse de Holstein. Ses rapports témoignent de la connaissance approfondie des mœurs allemandes et d'une réelle intelligence politique. Il sait, suivant les cas, prévoir de loin ou réserver son jugement. Presque toujours les faits lui donnent raison. Cette correspondance, dans son aridité administrative, égayée de loin en loin par des anecdotes sur la polygamie du roi de Prusse ou par de curieux détails concernant le commerce des diamants, qui relevait de la couronne portugaise, offre un intérêt de premier ordre. On se trouvait, pour ainsi dire, à la veille d'un conflit mondial, provoqué par les ambitions de la Prusse qui, fidèle à sa tactique, jouait un double jeu, promettant des renforts à la Pologne, avec l'arrière-pensée de l'absorber, favorisant secrètement la révolte des Pays-Bas avant de déclarer la guerre à l'Autriche : vaste projet qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser l'Europe centrale et orientale, mais qui échoua par la faute du ministre prussien Hertzberg, incapable de rivaliser, sur le terrain diplomatique, avec l'empereur Léopold. Il est possible également que la menace de plus en plus pressante de la

révolution française ait changé l'orientation du Congrès de Reichenbach. Les quarante-sept rapports du ministre portugais, précédés d'une introduction de 137 pages, sont accompagnés, pour la plupart, de notes relatives aux affaires de Pologne, traduites dans un français où l'on reconnaît de nombreux lusitanismes. L'exemple de Gomes Freire, de Horta, de Souza prouve que la monarchie portugaise recrutait ses agents parmi les hommes que leur éducation première avait préparés à lire dans le jeu des grandes puissances. Ils ont remporté, à partir de la restauration de 1640, des succès d'autant plus remarquables que leur pays, dont les colonies étaient menacées, ne disposait d'aucun moyen de pression matérielle. Il ne semble pas toutefois, si l'on en juge par les derniers travaux de M. Ferrão, que leur correspondance officielle puisse rivaliser d'importance avec les fameuses relations des ambassadeurs vénitiens. Mais on ne contestera pas l'intérêt de cet élément nouveau, très souvent original, d'information et d'appréciation.

Dans les travaux que nous venons d'analyser, où la critique a relevé quelques imperfections, M. António Ferrão manifeste des qualités qui sont proprement d'un historien. Il se fait de la science, de son rôle, de ses méthodes, de l'outillage qu'elle exige, une idée nette, précise. Nul mieux que lui ne connaît la bibliographie de la matière, l'organisation des grands centres de recherche. Aux qualités d'assimilation qui distinguent la plupart de ses compatriotes, il ajoute, et ce mérite est plus rare, une culture variée, encyclopédique. Le goût des idées générales, un sens très latin de la composition bien ordonnée, contribuent à rendre son exposé attrayant. On lui saura gré d'avoir, non pas découvert, mais exploité plus méthodiquement qu'on ne l'avait fait avant lui, une province mal connue[1] de l'histoire portugaise qui réserve aux nationaux et même aux étrangers des trouvailles et des surprises. Son œuvre, conçue vite, réalisée sans tâtonnements, représente assez fidèlement les tendances de la génération nouvelle, formée sous la double influence philologique et philosophique de l'École de Coïmbre, émancipée du patriotisme intolérant et prête néanmoins à demander au passé des leçons d'énergie, un exemple de concorde. Il est bien certain, en admettant même que l'installation des archives et des bibliothèques de Lisbonne ne soit pas irréprochable, qu'on veut et qu'on sait travailler au Portugal d'après les méthodes les plus modernes.

G. LE GENTIL.

1. Il existe sur l'histoire diplomatique portugaise des travaux considérables, le *Quadro elementar das relações politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias do mundo* du vicomte de Santarem, son *Corpo diplomatico*, entreprise continuée par Rebelo de Silva, la *Collecção de tratados, convenções, contractos e actos publicos celebrados entre a coroa de Portugal e as mais potencias desde 1640*, de Borges de Castro et Judice Biker, etc... Mais il reste à publier les instructions données aux représentants du Portugal de 1640 à 1851 et la correspondance officielle des diplomates des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'espagnol aux États-Unis.

A titre d'indication sur le développement de l'enseignement hispanique aux Etats-Unis, nous publions le programme que nous envoie la Graduate School (Yale University) :

« Spanish courses. Provision has been made in the Graduate School of Yale University for the following courses in Spanish and Portuguese during the next academic year :

Spanish Fiction of the Sixteenth and Seventeenth Centuries. This will be a study of the novel in the golden age of Spanish literature, especially of *Don Quixote,* supplemented by collateral reading in modern Spanish prose on the fiction of the period, and by reports written as far as possible in Spanish. Three hours first term. Professor H. R. LANG.

Spanish Drama of the Sixteenth and Seventeenth Centuries. Lectures will be given on the dramatic art in Spain. Plays of Lope de Vega, Tirso de Molina, and Calderón will be studied, supplemented by reports and collateral reading in modern Spanish prose on the drama of the period. Three hours second term. Professor H. R. LANG.

Spanish-American Literature. The course will begin with lectures on the history and literature of the Colonial and Revolutionary periods, and selections will be read from *La Araucana* of Alonso de Ercilla y Zúñiga (1533-1594), and from the poems of Sor Juana Inés de la Cruz (1651-1695), José Joaquín Olmedo (1780-1847), and José María Heredia (1803-1839). Following this introduction, the literatures of the Spanish-American countries in the latter half of the nineteenth century will be taken up, and lectures given on the historical background and the influence exerted by the literatures of Spain and France. One or more representative writers of each country will be especially studied. Finally, the « Modernista » movement will be considered, with especial study of its greatest representative, the Nicaraguan poet Rubén Darío (1867-1916). The course will be conducted in Spanish, and students will present their reports in Spanish. Two hours through the year. Professor F. B. LUQUIENS.

The Theaching of Spanish. This will be a series of lectures and conferences dealing with the practical problems which confront teachers of Spanish in their class-room work, with especial attention

to the most efficient methods of teaching first and second year Spanish. In addition, the students will be given an opportunity to visit class-rooms where they may see the actual application of the principles explained in the lectures. One hour through the year. Professor F. B. LUQUIENS.

Portuguese Literature. This will cover the earlier epochs inclusive of the time of Camões. The course is open to advanced students having a knowledge of modern Portuguese and of the medieval literature of Castile. One hour through the year. Professor H. R. LANG.

Cours de vacances à Madrid.

La *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas* organise pour la neuvième fois des cours de vacances pour les étrangers. Ils auront lieu à Madrid, du 24 juillet au 4 septembre, sous la direction de M. Ramón Menéndez Pidal. Le programme comprend : grammaire espagnole, littérature espagnole, phonétique espagnole, art espagnol, histoire d'Espagne, vie espagnole contemporaine, exercices pratiques. Il y aura deux conférences par jour, et des excursions à Tolède, l'Escorial, Avila et Ségovie, ainsi que des visites aux musées. M. Navarro Tomás est chargé des conférences et exercices pratiques de phonétique.

Un certificat d'assistance aux cours pourra être délivré, ainsi qu'un diplôme après épreuves écrites et orales.

Un certain nombre d'auditeurs pourront être admis à la *Residencia de estudiantes*.

Les droits d'inscription sont fixés à 100 pesetas.

S'adresser pour renseignements et inscription à M. le Secrétaire du *Curso de Vacaciones para extranjeros,* Centro de estudios históricos, Almagro, 26, Madrid.

Des cours d'automne (11 octobre-21 décembre 1920) et d'hiver (8 janvier-24 mars 1921) sont également annoncés.

Institut français en Espagne
Université de Toulouse
Cours de vacances à Burgos en 1920 (8e année)

Date. — Les cours de vacances pour l'espagnol auront lieu à Burgos, à *l'Instituto* (ou Lycée), du mardi 3 août au lundi 13 septembre 1920.

But. — Ces *cours d'espagnol* ont pour but de permettre à tous d'acquérir ou de perfectionner la connaissance pratique de la langue

castillane et de faciliter aux intéressés, en ce qui concerne cette langue, la préparation aux divers examens et concours.

Organisation. — Ils sont divisés en deux sections : *élémentaire* et *supérieure.* Chaque section a au moins une classe par jour, sauf le jeudi, réservé aux excursions organisées en commun (*Chartreuse de Miraflores*, *Monastère de Saint-Pierre de Cardeña*, *Grotte d'Atapuerca*, etc.).

Tous les cours sont faits par des professeurs de l'enseignement officiel de France et d'Espagne. En dehors des cours, des conférences publiques sur des sujets divers seront données par des spécialistes.

Préparation spéciale au certificat primaire. — En outre des cours normaux ci-dessus indiqués, une préparation spéciale au *certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures* fonctionnera dès le 3 août. Elle comprendra l'explication des auteurs espagnols et des auteurs français inscrits au programme, des exercices de dissertation espagnole et de dissertation française, de pédagogie des langues vivantes, etc. Des sujets de devoirs seront indiqués à partir du 15 juin aux candidats qui en feront la demande au Directeur de l'Institut.

Frais d'études. — Le prix de l'immatriculation est fixé à 50 *pesetas*, payables à Burgos au début des cours. Des réductions pourront être accordées, notamment aux membres de l'enseignement, sur demande motivée adressée avant le 15 juillet au Directeur de l'Institut français.

Examen et assiduité. — A la fin des cours, les étudiants qui le désireraient, subiront un examen qui donnera lieu, en cas de succès, à la délivrance d'un diplôme (Prix du diplôme : 2 *pesetas*).

A tous les auditeurs il sera livré, sur leur demande, un certificat d'assiduité (Prix du certificat : 2 *pesetas*).

Les familles qui en exprimeront par lettre le désir au Directeur de l'Institut, recevront chaque semaine par la poste un bulletin qui les renseignera exactement sur la santé, le travail et les progrès de l'élève auquel elles s'intéressent. L'envoi de ce bulletin donnera lieu à une rétribution spéciale de 5 *pesetas*, payable au début des cours.

Séjour. — La ville de Burgos a été choisie à cause de l'agrément de son climat pendant l'été (près de 900 mètres d'altitude), de l'excellence du castillan qu'on y parle, de l'intérêt artistique et historique qu'elle présente, et enfin de la proximité de la frontière française (prix de la frontière à Burgos en chemin de fer : 38 p. 60, — 29 p., — 17 p. 45, selon la classe ; un relèvement des tarifs de 35 °/₀ semble prochain).

Tout assistant au cours qui désire s'assurer une pension de famille (prix à partir de 6 *pesetas* par jour, trois repas, vin et logement compris), ou obtenir à l'avance des renseignements sur les logements ou la vie matérielle, peut écrire à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours (adresse : Señor D. Guillermo Roca, *Instituto*, Burgos, Espagne).

Les soins médicaux sont assurés, en cas de maladie, aux élèves des cours.

Voyage. — Une caravane sera organisée pour conduire de Bayonne à Burgos les élèves qui feront connaître par lettre au Directeur de l'Institut, *avant le 15 juillet*, leur désir de voyager en groupe. L'horaire de la caravane leur sera indiqué par circulaire.

Un passeport, délivré par la Préfecture de la résidence (à Paris, par la Préfecture de Police) et visé par un Consul d'Espagne, est indispensable pour franchir la frontière.

Renseignements et inscriptions. — S'adresser soit à M. Guillermo Roca, secrétaire des cours, *Instituto*, à Burgos (Espagne), soit à M. E. Mérimée, Directeur de l'Institut Français en Espagne, à son adresse de France (rue des Chalets, 54, Toulouse). Aux lettres adressées en France joindre pour la réponse un timbre de 0 fr. 25 et aux lettres adressées en Espagne un coupon-réponse international.

L'enseignement de l'arabe à Bordeaux.

L'Institut colonial de Bordeaux a créé, il y a déjà longtemps, un enseignement d'arabe; et, depuis l'année 1910, cet enseignement est confié à un prêtre libanais, M. l'abbé Tanios Feghali. La Faculté des Lettres, qui prête ses locaux à l'Institut colonial pour ses cours, était heureuse de participer ainsi à un enseignement si intéressant pour Bordeaux, pour la France, et enfin pour les études hispaniques.

M. Feghali, licencié ès lettres, a été reçu docteur en 1919, à Alger, dans des conditions particulièrement flatteuses, avec deux thèses, *Etude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban*, et *Le parler de Kfarʿabîda (Liban-Syrie)*. Son éducation d'abord toute arabe, puis toute française, a fait de lui un maître vraiment autorisé pour l'enseignement pratique de sa langue maternelle. Mais, de plus, ses études linguistiques le désignent aussi comme un des maîtres actuels du haut enseignement.

Grâce au concours libéral du Maroc, il va pouvoir continuer ses services comme professeur chargé de cours à la Faculté des Lettres, avec l'aide d'un lecteur musulman, M. Essafi, ancien élève du Lycée de Tunis, et professeur au Lycée de Casablanca, détaché par la Direction de l'enseignement du Maroc. M. Essafi se chargera plus spécialement de l'arabe usuel et de ses dialectes africains, M. l'abbé Feghali se réservant plus spécialement les parlers d'Égypte et de Syrie et l'arabe régulier.

Une part sera faite à l'étude des mœurs et des institutions, de l'histoire, de la littérature, et aussi à celle de la langue administrative.

La Faculté des Lettres de Bordeaux est autorisée à faire passer les examens de baccalauréat et de licence avec la mention « arabe ». G. C.



BIBLIOGRAPHIE

Miguel Asín Palacios. — *Abenmasarra y su escuela. Orígines de la filosofía hispano-musulmana.* Madrid, Imprenta Ibérica, 1914, 167 pages.

A peine convertis à la nouvelle religion, les arabes nomades quittent avec enthousiasme leurs régions désertiques et partent à la conquête du monde. Ils s'emparent sans difficulté de la Syrie et se trouvent tout à coup en contact avec une population qui leur est infiniment supérieure en civilisation et en science. Très peu au courant de la doctrine de Mahomet, ils s'adonnent sans hésitation, pour ne pas rester inférieurs à leurs vaincus, à l'étude des sciences grecques, alors florissantes dans tout le pays. Déjà passées dans la langue syriaque, la plupart des œuvres de l'antiquité hellénique sont immédiatement traduites par les chrétiens syriens dans la langue des vainqueurs, l'arabe. Plus que toutes les autres sciences, la philosophie recrute rapidement de nombreux adeptes et trouve parmi les Abbassides des défenseurs dévoués. C'est alors qu'on voit paraître une secte hérétique, rationaliste, diamétralement opposée aux principes qoraniques, la secte des Mo'tazilites puissamment patronnée par le Khalife el-Ma'moun lui-même. Scandalisés et exaspérés, les Musulmans orthodoxes réagissent avec énergie et finissent par remporter sur leurs adversaires la victoire la plus complète. Les philosophes sont obligés d'émigrer vers l'Occident. Plus tolérante, l'Espagne musulmane devient, durant plusieurs siècles, un des centres les plus intellectuels du monde arabe : Orientaux et indigènes travaillent à l'envi dans toutes les branches de la pensée humaine et ne rencontrent chez les princes du pays que sympathie et encouragement. Comme Damas et Baghdâd en Orient, Cordoue et Grenade en Andalousie deviennent, sans conteste, le rendez-vous de tous les grands penseurs, les foyers d'expansion d'un art délicat et d'une haute culture scientifique. C'est de là que part le premier rayon qui va réveiller l'Europe encore endormie.

Par ce qui précède on aperçoit d'emblée le réel intérêt que présente un travail, tel que celui de Miguel Asín Palacios, qui traite de la pensée musulmane en Espagne. Le savant arabisant réunit toutes les conditions requises pour le succès d'une pareille œuvre. Il connaît bien la langue arabe et il est bien placé pour fouiller les archives, interroger les travaux des penseurs musulmans et chrétiens de son

pays. C'est à quoi il travaille depuis vingt ans. Aussi nous a-t-il donné là un travail particulièrement précieux.

Dans une sorte d'introduction, M. Miguel Asín Palacios passe en revue les diverses phases de la pensée musulmane en Orient pendant les trois premiers siècles (p. 4-16). Il étudie ensuite, pendant la même période, l'introduction et le développement des sciences arabes en Espagne : même pensée qu'en Orient, mêmes méthodes, mêmes hérésies et mêmes sectes.

Né dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'hégire, Iben Massarra, espagnol d'origine, est élevé dans les idées de l'école rationaliste. Soupçonné d'hérésie, il parcourt l'Afrique du Nord, une partie de l'Arabie et revient mourir à Cordoue.

Après avoir exposé et critiqué avec beaucoup de compétence la doctrine philosophique et théologique d'Iben Massarra, M. Miguel Asín Palacios fait ressortir le rapide développement qu'a pris son école, après sa mort, grâce à l'activité de ses disciples. Il insiste surtout — et en cela il a absolument raison — sur la grande influence qu'ont exercée, dans la suite, les idées philosophiques d'Iben Massarra sur les penseurs d'Espagne et par là sur toute l'Europe chrétienne.

On pourrait objecter ou plutôt regretter que M. Miguel Asín Palacios n'ait pas groupé sous forme d'une bibliographie les nombreuses références qu'il donne au bas des pages : il est fâcheux aussi que plusieurs mots en caractères arabes soient difficilement lisibles par suite de la forme systématiquement incorrecte de certaines lettres, car nous sommes tenus aujourd'hui de nous servir des lettres arabes avec la forme universellement consacrée.

Cela n'enlève, du reste, rien à la valeur du travail de M. Miguel Asín Palacios et nous souhaitons vivement qu'il continue à donner des études aussi intéressantes que la présente sur la science hispano-musulmane. Car le sujet est loin d'être épuisé.

M. FEGHALI.

A. Aureliano da Costa Ferreira. *Os ossos de Camões. Tentativa de uma investigação anthropologica.* Lisboa, Tip. universal, 1912, 10 pages.

Il existe à Belem, dans l'église des Jeronimos, une urne où l'on a longtemps prétendu que reposaient les restes de Camões. Elle renferme des ossements recueillis en 1854 par une commission dont faisait partie le vicomte de Juromenha et qui, s'appuyant sur le témoignage de Pedro de Mariz, de Manoel Severim de Faria et de Fr. Fernando da Soledade, chercha et crut trouver, dans l'église du couvent de Santa Clara *junto á entrada principal e do lado esquerdo de quem por ela entrava*, la sépulture du chantre des *Lusiades :* une autre

commission, en 1880, entreprit de nouvelles fouilles, au milieu et non plus à l'entrée de la même église. Il résulte de l'enquête du professeur Feijão et de l'anthropologiste Paula e Oliveira que les ossements qu'elle avait rassemblés appartiennent, pour le moins, à huit squelettes différents. A son tour M. Aureliano da Costa Ferreira, ayant obtenu l'autorisation de faire ouvrir l'urne de Belem, nous apporte les conclusions à peu près négatives de son examen. « Parmi tous les frontaux — il en a découvert 15 — et les mandibules, seuls ossements qui me paraissent pouvoir être utilisés pour une tentative d'identification et qui sont renfermés dans l'urne des Jeronimos, il s'en trouve un de chaque catégorie présentant des caractères en rapport avec ceux que nous supposons devoir exister dans le crâne de Camões. » Est-ce une raison pour admettre avec M. Th. Braga que le poète a été jeté à la fosse commune dans un cimetière de pestiférés? Cette hypothèse n'est pas inconciliable avec la tradition généralement acceptée: Gonzalo Coutinho aurait découvert, après de longues recherches, les restes de Camões dans l'*adro da peste*, et les aurait transportés à l'église de Santa Ana. Quoi qu'il en soit, les fouilles de 1854 et de 1880 n'ont permis de découvrir qu'un amas confus d'ossements qu'il est impossible, d'après les données actuelles, d'identifier avec certitude. Des recherches de ce genre, conduites dans un esprit de haute probité, ne sauraient nullement compromettre le culte de Camões auquel un public de fidèles continuerait de rendre hommage même devant un cénotaphe.

G. L.

Ramón Menéndez Pidal. — *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española, leido en la inauguración del curso de 1919-1920.* Ateneo de Madrid, 85 pages.

Il ne semble pas, à première vue, que la tribune de l'*Ateneo* soit le lieu le mieux indiqué pour traiter une question aussi ardue que celle des origines de la lyrique espagnole; mais il convient d'expliquer que dans les cours précédents avaient été proposés aux discussions des Athénéistes des sujets analogues, tels que « la *copla* et la *seguidilla* », ou « le *romancero* en sa partie lyrique ». Le thème choisi, cette année, par le nouveau président est une sorte d'introduction à ces discussions, ou, si l'on veut, l'esquisse d'un travail approfondi, qui sera le bienvenu.

Le but particulier de la présente dissertation est d'exposer ce que l'on peut actuellement savoir ou deviner des « *origines de la poésie lyrique en Espagne, recherchées dans ses racines et dans ses fondements les plus indigènes et nationaux.* » Jusqu'ici cette lyrique primitive est restée à peu près inconnue, surtout en ce qui concerne la Castille, soit qu'en réalité elle n'ait point existé, soit qu'elle ait dis-

paru. Il y a là un chapitre qui manque dans l'histoire de la littérature. Dans quelle mesure est-il possible de combler cette lacune?

Un fait important peut servir de point de départ. Les *Cancioneros* gallego-portugais de la Vaticane, et de Colocci-Brancuti, ont révélé l'existence, au XIIIᵉ siècle, dans le nord-ouest de la péninsule, d'une abondante floraison lyrique. Mais l'on s'est vite aperçu, d'une part, que ce lyrisme était essentiellement aristocratique et courtois; de l'autre, qu'il devait presque tout à l'imitation des modèles provençaux et français. Cette dernière conclusion en particulier se dégage nettement du livre si pénétrant de M. Jeanroy, sur les *Origines de la poésie lyrique en France au Moyen-Age* (IIᵉ partie, chap. V). Toutefois, même ceux qui ont le mieux mis en relief ce double caractère, artificiel et étranger, admettent que quelques-uns des thèmes et des genres traités présentent une certaine couleur plus originale, moins empruntée, comme si les auteurs s'étaient parfois inspirés de traditions nationales. « La poésie portugaise, dit, par exemple, M. Jeanroy, de toutes celles qui ont imité la nôtre, est évidemment la moins chargée d'éléments courtois, la plus voisine de ses modèles et de la nature. » De là à supposer que, sous cet épanouissement de poésie exotique, en transparaît une autre, antérieure et plus populaire, qui n'est pas directement arrivée jusqu'à nous, il n'y a pas loin.

Hypothèse sans doute, et difficile à vérifier, puisque cette poésie a disparu, mais qui, a priori, n'a rien qui puisse choquer. Lorsque Menéndez Pelayo déclarait, pour expliquer cette lacune, que « la lyrique n'est pas une fleur des temps héroïques, mais des époques savantes et de réflexion », il songeait sans doute à un art savant, tel que nous le rencontrerons en effet plus tard. Mais l'art spontané du peuple est l'opposé de celui-là. Les sentiments dont il s'inspire, les thèmes qu'il développe sont si simples, si naturels et en même temps si universels, qu'il semble que tout homme, sorti de la période de barbarie originelle, puisse les exprimer : il n'a besoin pour cela ni de modèles, ni d'arts poétiques. Aussi est-ce plutôt à l'origine des civilisations que l'on placerait plus volontiers cette première éclosion d'un lyrisme inconscient. Aussi loin que nous pouvons remonter, nous retrouvons les mêmes manifestations de cet art populaire chez des peuples entre lesquels on ne saurait songer à des imitations [1]. Cet humble courant de poésie, il faut bien admettre qu'il ait coulé à travers les âges, puisqu'il nous apporte parfois le souvenir lointain de choses disparues, et que, d'ailleurs, si nous y prenions garde, nous le verrions encore se former tout près de nous. L'antiquité de ces brèves expansions lyriques remonte sans doute au premier éveil des littéra-

1. Comment expliquer, par exemple, que la pastourelle se retrouve, avec ses éléments essentiels, chez les Serbes et les Russes ?



tures; on ne voit même point de raison pour qu'elles aient dû attendre, avant de se manifester, que la période épique fût accomplie.

L'hypothèse d'éléments lyriques antérieurs contenus dans les chansonniers portuguais n'a donc en soi rien d'invraisemblable. Il s'agit seulement de les trouver, et c'est à quoi s'applique M. Pidal. En analysant et en écartant tous les éléments adventices, on pouvait peut-être dégager — s'il existait vraiment — le résidu ethnique et primitif, comme le géologue, une fois déblayées les alluvions qui le recouvrent, met à nu le sol vierge. Travail délicat certes qui réclame un goût sûr et une parfaite connaissance du sujet. Cette dernière permettra de reconnaître le tour étranger, la saveur exotique; mais pour percevoir « le goût du terroir », il faut au préalable s'être fait une idée aussi exacte que possible de la psychologie, ou, comme disent les Espagnols, de l'idiosyncrasie d'un peuple donné et parfois même, comme c'est ici le cas, d'une simple fraction de ce peuple, d'une province de ce pays. On admet généralement que le caractère de chaque peuple se retrouve dans ses chansons; l'on s'est même amusé parfois à reconstituer celui-là par celles-ci; jeu facile au demeurant, après coup. Appliqué à nos chansonniers galiciens, et, dans ces chansonniers, à ce qui paraît le plus typique et le plus populaire, tel que les *cantigas de amigo* et même à certaines *cantigas de romería* [1], ce critérium semble juste. Nous y reconnaissons assez vite ce penchant à la rêverie, à la mélancolie, à la tristesse des séparations et des absences *(saudades)* que l'on s'accorde à attribuer à la race, et qui est, en effet, sensible dans sa littérature, si haut que nous remontions et si bas que nous descendions. Et, de même, nul doute que si nous connaissions bien la vieille chanson basque, ou la chanson castillane, ou la chanson andalouse, nous n'en puissions dégager quelques-uns des traits ethniques qu'elles expriment. Et n'est-ce pas ce qu'essayent invariablement de faire tous ceux — et ils sont nombreux — qui, dans toutes les provinces, ont réuni ou commenté les chansons populaires? Quelque diverses qu'elles soient, elles ont toutes des traits communs, si elles sont vraiment populaires, non seulement la ressemblance des thèmes, mais même certaines qualités d'expression, la sincérité, la naïveté, la brièveté, etc. Aussi peut-on dire que c'est dans la source pure de cette poésie que se réfléchit le mieux, comme en un miroir, l'âme d'un peuple. « Là, dit M. Pidal, l'expression poétique prend un tour vraiment lyrique; elle est vivifiée par un sentiment qui, sans souci de tout artifice, coule sincère, frais, candide, plein de véritable émotion. C'est dans les *Cantigas de amigo* que cette manière poétique est particulièrement sensible. »

1. Voyez, par exemple, la belle chanson d'un certain Meendiño : *Sedía m'en na ermida de san Simon*, qui doit ravir les partisans des origines celtiques des Galiciens.



Cette méthode critique, déjà délicate à appliquer aux chansons gallego-portugaises, le devient davantage encore quand il s'agit de la primitive lyrique castillane. L'on sait en effet que cette dernière s'est exprimée pendant longtemps en langue portugaise. Le premier recueil, où l'on trouve des poésies en castillan (mêlées d'ailleurs à d'autres en galicien) est le *Cancionero* de Baena (du milieu du xve siècle), recueil éminemment courtois, duquel est délibérément éliminée toute composition populaire. Aussi, est-ce en dehors de lui, dans des œuvres plus étendues (*Razón de amor*, *Revelación de un ermitaño*, Juan Ruiz, etc.) et dans certaines poésies éparses ou mentionnées çà et là, comme les *cantigas serranas* de l'aïeul et du père de Santillana, que l'on peut retrouver quelque chose qui diffère des fastidieuses *recuestas* ou *decires* qui encombrent le chansonnier de Baena. C'est donc là que l'on aurait chance de rencontrer un art plus éloigné des cours, plus rapproché du peuple. « Il dut y avoir toute une floraison de poésie plus spontanée, profondément enracinée dans une tradition séculaire et absolument dédaignée par le compilateur du premier chansonnier castillan. »

Cette poésie, où est-elle? Peut-être dans certains genres plus rapprochés du peuple par leur sujet, la *serranilla*, par exemple. Il est vrai que cette *serranilla* telle que nous la trouvons chez les gallego-portugais, et plus tard chez les Castillans eux-mêmes, n'a rien de vraiment populaire; elle n'est qu'un écho des pastourelles d'outremonts. Mais, en y regardant de près, apparaît çà et là, et déjà chez Alvaro Alfom, un type nouveau, original, singulier, celui de la véritable *serrana* ou montagnarde, fort semblable à celles que nous peindra Juan Ruiz, vers 1330, et que connaîtront encore, en plein xviie siècle, Lope de Vega ou Vélez de Guevara. Or, « cette *serranilla* castillane selon toute apparence provient d'une inspiration puisée directement dans la vie réelle, et il en faut chercher l'explication dans les *villancicos* ou chansonnettes populaires sur des aventures de voyage, *villancicos* encore vivants au xvie siècle ». Là serait « le germe même », le noyau primitif, ou, si l'on veut, le thème initial, dont la *serranilla* est sortie, comme la fleur du bouton. Peut-être rapprochera-t-on cette théorie d'une suggestion de Th. Braga, qui, à propos d'une *serranilla* de Juan Ruiz (qu'il attribue à Domingo Abad de los romances) y voyait, lui aussi, le germe de la primitive poésie populaire espagnole. M. Jeanroy ne distingue pas : « La *serrana* ou *serranilha*, dit-il, est un genre espagnol nullement populaire et emprunté directement à la poésie française. » Il semble bien cependant que le type, tel que nous le représentent, par exemple, l'Archiprêtre de Hita ou Carvajales, soit en opposition avec celui de notre pastourelle. Ici, le rôle principal est à la femme; il n'est plus question de galanterie, car « la lutte », qui termine souvent la rencontre, ne mérite guère ce nom. Le paysage,

si conventionnel d'un côté, se précise et se localise de l'autre. Nous sommes loin des coquettes bergères ou des galants chevaliers. Il y a là un réalisme, une brutalité, qu'il était facile de pousser à la caricature et à la parodie, ce à quoi l'on n'a pas manqué.

Soit dit en passant, nous aimerions à savoir jusqu'à quel point répond à une réalité historique la peinture de ces farouches montagnardes maniant encore des armes préhistoriques (le *dardo pedrero*), et guettant le voyageur aux défilés de la *sierra* de Cintra ou du Guadarrama. Si ces mœurs ont véritablement existé, il n'en deviendrait que plus difficile de songer à une simple déformation de nos pastourelles (où l'on sait que le galant est parfois malmené).

Quoi qu'il en soit, c'est sur ce genre de *serranillas*, les plus anciennes selon lui, que M. Pidal s'appuie pour reconnaître l'existence d'un élément populaire autochtone. Cet élément traditionnel persisterait dans les *villancicos* tardifs de la fin des xve et xvie siècles. De là l'importance historique de ces derniers pour l'étude de la lyrique populaire en général (chansons de soldats, de veilleurs, de Mai, de moissonneurs, etc.). Et de même celle des *estribillos*, avec ou sans leurs gloses. De fait, plus nous avançons, plus l'abondance de cette menue poésie adaptée aux multiples situations de la vie populaire est impressionnante. Il n'y a rien là assurément qui ne se retrouve plus ou moins en d'autres pays, mais il serait excessif de conclure à une imitation, car, outre que l'identité de sentiments si naturels, si élémentaires, a pu produire spontanément ici et là des œuvres analogues, il y a des différences d'expression ou de métrique significatives.

L'étude méthodique de cette lyrique primitive et populaire, à peine commencée, complétera sans doute l'ingénieux essai de reconstitution, dont M. Pidal nous donne un échantillon et un modèle. Confirmera-t-elle l'hypothèse si séduisante d'une ancienne lyrique castillane et même « péninsulaire »? Peut-être, mais elle ne suppléera que bien imparfaitement à la perte à peu près complète de tant de fragiles monuments disparus. C'est déjà beaucoup cependant d'avoir reconnu l'existence de « témoins », qui, en se multipliant, aideront à retrouver la physionomie et l'étendue de ce domaine actuellement interdit à notre curiosité. Dès à présent, M. Pidal en rapporte des conclusions de détail et comme des points de repère qui faciliteront la tâche.

C'est ainsi, par exemple, qu'il définit plus nettement qu'on n'avait fait « les deux formes principales de l'ancienne lyrique péninsulaire », la galicienne, formée de strophes paralléliques complétées par l'*estribillo*, et la castillane, qui part du *villancico* initial, suivi de gloses strophiques, terminées elles-mêmes par la répétition, partielle ou totale, du *villancico*, à la manière d'un *estribillo*. La *villancico* tématique serait l'élément traditionnel, générateur, réservé au chœur, tandis que la glose se prête mieux à l'expression individuelle. On

aperçoit ici les rapports possibles, d'une part, entre la *villancico* et l'*estribillo*, ainsi définis, et, de l'autre, nos *refrains* et nos *retrouanges* français. M. Pidal ne pouvait, dans sa conférence, aborder un si riche sujet, ni sans doute insister plus qu'il ne l'a fait sur les chansons de danse, si importantes partout pour la poésie populaire. Il termine donc en signalant ce que l'on peut tirer pour cette étude soit des *Cancioneros* musicaux et des traités de la *vihuela* du XVI[e] siècle, soit des témoignages littéraires, particulièrement des dramatiques, depuis Juan del Encina jusqu'à Lope de Vega ou Gabriel Tellez. Mais déjà à cette dernière époque la *copla* et la *seguidilla* se développaient rapidement. Elles allaient devenir, avec le romance, de plus en plus lyrique et « populaire », les formes tardives, mais typiques de la chanson espagnole.

E. MÉRIMÉE.

P. Miguélez (O. S. A.), *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escórial. I. Relaciones históricas,* Madrid, Imprenta Helénica, 1917. Gr. in-8°, XLVIII-363 pages.

Quiconque a eu l'occasion de travailler à la Bibliothèque de l'Escorial accueillera avec joie cette précieuse publication, due à l'un des gardiens de ce trésor, si libéralement ouvert, si cordialement mis à la disposition de tous, étrangers ou nationaux. Pour mon compte, j'ai trouvé dans le P. Miguélez un collaborateur trop aimable, trop désintéressé, dans mes recherches, lors de mes différents séjours à l'Escorial, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion qui m'est donnée de le remercier de l'esprit charitable avec lequel il comprend son rôle. C'est l'esprit de la maison; c'est aussi, d'une façon générale, l'esprit de l'Espagne érudite. Quel est celui d'entre nous qui n'en a pas fait l'épreuve?

C'est encore un acte d'hospitalité que les Pères augustins de l'Escorial accomplissent en publiant leurs catalogues, qui sont loin d'être tout faits dans les *papeletas* ou les *indices* réunis par leurs devanciers. Tandis que le P. Antolín préparait le Catalogue des manuscrite latins, dont je signalais les deux premiers tomes en 1912 (p. 448) et dont les deux derniers ont paru depuis, respectivement en 1913 et 1916 (cf. *Revista de Filología esp.*, 1917, p. 296), le P. Miguélez s'occupait des manuscrits espagnols, et particulièrement de ceux qui concernent l'histoire.

Le premier volume de son *Catálogo* contient les *Relaciones históricas*, c'est-à-dire la documentation historique, les éléments d'information, par opposition aux ouvrages qui sont composés à l'aide de ces mêmes éléments. Le départ est justifié, encore qu'il ne soit pas toujours aisé : on s'étonne un peu de trouver parmi ces *Rela-*

ciones celle des douze travaux d'Hercule, par le marquis de Villena; ou celle, en vers, des sept époques du monde et des princes qui ont régné dans chacune d'elles, par Pablo de Santa María; ou encore deux versions d'une comparaison entre Alexandre le Grand, Annibal et Scipion. Mais le P. Miguélez s'est parfaitement rendu compte de l'anomalie. S'il a passé outre, c'est qu'il a vu d'autres inconvénients à réserver pour une autre partie ces numéros et quelques autres d'un classement difficile. Au surplus il les trouvait réunis parfois dans les mêmes recueils avec des relations au sens propre du mot : l'une des versions de la comparaison entre Alexandre, Annibal et Scipion voisine, dans le ms. & 11.8, avec une Relation sur quelques miracles de la Vierge de Montserrat et des lettres originales de Charles-Quint. L'essentiel est que nous nous y reconnaissions, et rien n'est plus facile, surtout avec les tables mises à notre disposition.

Relevons plutôt dans cette catégorie quelques manuscrits intéressants, d'abord les traductions valencienne et castillane de Valère Maxime par Fr. Anthoni Canals (1395) : un exemplaire de la première et deux de la seconde; ajouter aux références, Schiff (*La Bibl. du marquis de Santillane*, p. 132-4), qui décrit un autre exemplaire de la traduction castillane, où il est fait allusion à des versions catalanes antérieures. La même allusion se trouve dans la traduction valencienne dans l'exemplaire de l'Escorial (R. I. 11), « yatsesia q̄ altres lagen tret en lengua catalana », comme dans celui de Paris (XVe s., cf. Morel-Fatio, *Catal. des mss. esp. de la Bibl. nat.*, p. 42). Le P. Miguélez note que le texte de la lettre-prologue, tel que le reproduit M. Morel-Fatio, est « deficiente y enredoso » : il est dommage que le P. Miguélez n'ait pas eu assez de place pour reproduire le sien intégralement.

Des *Edades trovadas* de Pablo de Santa María, l'Escorial possède deux copies (h. II. 22 et X. ij. 17), connues d'Amador de los Ríos (*Hist. crít. de la lit. esp.* t. V, p. 334). La première comporte 233 octaves, et une dédicace à la reine Dª Catalina, mère de Jean II, avec une date implicite, celle de 1430. La seconde, dédiée nommément à Henri IV, indique deux dates, celle de 1460, en marge, et celle de 1470, dans le corps d'une strophe intercalée; mais elle constitue une édition augmentée, avec une seconde partie, spécialement consacrée à l'Espagne et poussée jusqu'à Henri IV; les vers de Pablo de Santa María y sont souvent corrigés et agrémentés de commentaires en prose. Le titre de cette refonte est *Repertorio y compendio breve de historias*. Le P. Miguélez n'a pu découvrir le nom du remanieur et continuateur, auquel il semble attribuer spécialement la partie consacrée à l'Espagne. Je noterai que le ms. 2-B-5 de la *Biblioteca real*, à part la courte formule de dédicace à Henri IV, qu'il omet, commence et finit comme ce second ms. — M. R. Menéndez Pidal (p. 202 de la 3e éd. de son *Catálogo*)

dit que le roi auquel est adressé l'ouvrage est Jean II; mais il ne cite pas les termes. Il paraît considérer son texte comme semblable à celui qu'a édité Ochoa dans la Collection Baudry[1]. Du fait de la dédicace à Dª Catalina, Amador (p. 337) conclut que Pablo de Santa María termina son poème avant 1418, date de la mort de cette princesse (cf. Flórez, *Reynas catholicas*, t. II, p. 723). Ochoa, comme le note M. Menéndez Pidal, donnait l'année 1426 pour date du prologue. Le P. Miguélez reculerait cette date jusqu'avant 1404, par la raison que le dernier pape auquel il est fait allusion est Clément VII: il doit y avoir là une confusion, car Clément VII (Robert de Genève) est mort non en 1404, mais en 1394[2].

Le même recueil coté h. 2. 22, dont Joseph Rodríguez de Castro avait donné un aperçu dans sa *Biblioteca española*, t. I, p. 247, contient une *Suma de las coronicas de España*, depuis Athanaric jusqu'au début du règne de Henri IV. Il commence par les mots «los que escriuieron el departimiento de las tierras...», comme l'ouvrage décrit sous ce titre par Nicolas Antonio (*Bibl. hisp. vetus*, X, § 280), et attribué par lui à Pablo de Santa María. Mais tandis que l'exemplaire d'Antonio finit avec l'élection de Ferdinand d'Antequera au trône d'Aragon (1412), celui de l'Escorial va jusqu'à l'année 1454; or Pablo de Santa María mourut en 1435 (Flórez, *Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 386)[3].

Antonio (§ 281) mentionne en outre un *Compendio de la Chronica del obispo D. Pablo que trata de las cosas de España desde el año de trecientos y quarenta y tres hasta mil y quatrocientos y cinquenta y cuatro*. La fin coïnciderait donc avec celle du texte de l'Escorial. Mais d'autre part M. Morel-Fatio (*Catalogue des mss. esp. de la Bibl. nat.*, n° 135) signale une *Cronica de España por D. Pablo de Cartagena, obispo de Burgos*, qui répond partiellement au signalement de la *Suma* décrite par Antonio au § 280, puisque M. Morel-Fatio y trouve une caractéristique relevée par celui-ci: elle «place les hauts faits de

1. *Col. de Aut Esp.*, t. LI, *Rimas inéditas... del siglo XV*.

2. Le P. Miguélez, à qui j'ai communiqué les épreuves de ce compte rendu, a bien voulu me faire part de ses observations, que je me fais un devoir et un plaisir de reproduire. Voici celle qui concerne la date indiquée ci-dessus. «El P. Flórez, *Clave historial*, p. 258, ed. de 1743, dice que murió el 16 de octubre de 1404, en Aviñón. Fijese V. también en que el Cod. Esc. dice en la Dedicatoria a la Reina Dª Catalina que de los seis mil años de cómputo del mundo habian ya pasado «*cinco mil cuatrocientos y treinta*», cuando ya había muerto Dª Catalina. La cronología del Códice es fatal.» La date de 1404, 16 octobre, résulte en effet du texte de Flórez dans l'édition de 1783 également; mais c'est une erreur, si je m'en rapporte à la *Bibliographie* d'Ulysse Chevalier, à la *Biographie universelle* de Feller, etc. Du reste, un peu plus loin, p. 281 de la même édition de 1783, la *Clave historial* ajoute: «Los Cardenales, que estaban en Aviñon, pasaron, muerto Clemente VII, à nombrarle sucesor, y eligieron al Cardenal de Aragon, D. Pedro de Luna *(en 28 de Sep. de 1394)*...»

3. «Sospecho que este ejemplar fue aumentado por su hijo, al que perteneció quizá, por la riqueza que demuestra el Códice en la vitela y viñetas.» (P. Miguélez.)

Bernaldo del Carpio sous le règne d'Alphonse III[1] et se termine par le récit de l'élection de l'infant Ferdinand au trône d'Aragon»; mais les premiers mots ne sont pas les mêmes; et M. Morel-Fatio ajoute que «les folios 61 à 63, qui contiennent la fin du règne de Jean II et le règne de Henri IV sont d'une autre main». De sorte que, si elle finit en somme comme le texte de l'Escorial, elle ne commence pas comme celui-ci, qui coïncide pour le début avec la *Suma* dont parle Antonio.

Après examen, je crois pouvoir dire que le ms. de Paris n'est autre que celui que décrit Antonio sous le titre de *Compendio* (§ 281). Son premier titre est en effet exactement celui que donne le bibliographe, sauf que les années sont énoncées en chiffres. Suit, en fait, un *Compendio*, mais ce n'est qu'une sorte de chronologie tirée de la Chronique elle-même (pl. 3), et, à n'en pas douter, par la main des folios 61-63.

Este siguiente Compendio esta sacado de la breue Cronica d'l obp̄o Don Pablo de Cartaiena ob'po de Burgos ha se de cotejar con otros autores porque paresçe auer alguna falta en la uerdad de los tp̄os

Atanarico tomo el Reino año d'l señor de CCCLXXXV (corrigé en CCCXLIII)...

Cette chronologie occupe les f°s 3^r-9^r. Les f°s 9^v-16^v sont blancs. Au f° 17^r se trouve un titre encore de la même main, ou d'une main analogue, mais sûrement mis après coup :

Cronica de España Por don Pablo de Cartaiena obp̄o de Burgos.

Puis d'une autre main jusqu'au f° 60^v inclus :

En el año del Señor de CCCXLIII. Atanarico fue alçado por Rei de los godos...

Le texte ne s'arrête pas au f° 60^v; il continue au f° 61 avec l'écriture différente signalée par M. Morel-Fatio et que je crois retrouver au début. Il n'est pas inutile de transcrire le passage, car on verra que la coupure ne se trouve pas aussitôt après l'élection de Ferdinand, et que le texte primitif continuait, comme le prouve la réclame *guerra :*

(fol. 60^v)... Este prinçipe (Don Juan segundo) començo a Reinar siendo de edad de veinte meses fueron sus tutores la Reina doña catalina sumadre y el infante don her.^do sutio hermano del Rei don enriq̄ su padre, es de

1. Voici le passage: «en tpo de este prinçipe fue el esforçado cauallero bernaldo del carpio el cual despues de auer seruido mucho al Rei le pidio asu padre y madre quel Rei tenia presos porque se auia casado su madre de bernaldo del carpio con el conde don gonçalo padre de don bernaldo lo qual como el Rei le negase despues dele auer seruido muy bien en muchas guerras leuantose contra el Rei y hizole muy gran guerra por la libertad de sus padres.»



notar deste prinçipe don her.do vna cosa q̄ quedando el Rei don Juan su sobrino tan niño y quiriendo todo el Reino adon fernando sutio por Rei y señor nosolo nolo quiso açebtar mas Repreendio mucho alos grandes del Reino q̄ conesto le conbidauan y Rogandoles que tuuiesen la lealtad que era razon asu Rei y señor delante de toda la corte y pueblo enla çiudad de toledo beso asu sobrino don Juan segundo la mano y le juro por su Rei y señor y hizo a todos los grandes y prelados que alli estauan le jurasen por tal y dexando el la gouernaçion de castilla ala Reina doña Catalina madre del Rei se fue conel exerçito q̄ tenia el Rei suh° *(hermano)* junto a hazer guerra alos moros de granada delos quales gano a ante quera *(sic)* y otras fuerças muy inportantes al Reino de castilla (.) acabada la guerra bolbiose a castilla y siendo muerto el Rei de aragon los aragoneses le eligieron porsu Rei y declararon q̄ le conuenian los Reinos de aragon cataluña y valencia (.) yendose este principe a entender en la gouernaçion decastilla ya el Rei estaua enbuena *(un mot biffé : gouerna)* edad y de ay apocos dias murio su madre siendo don Juan de catorze años y entrando enlos quinze mando venir los prelados, grandes y procuradores del Reino amadrid donde tomo la gouernaçion del Reino, esto hecho este prinçipe fue a hazer *(réclame : guerra)* (fol. 61, *autre main*) guerra a los moros y asento su Real çerca de granada dōde los moros le salieron a dar batalla y fueron vençidos. Conesta victoria el Rei se bolvio a castilla porque le fue forçado por alteraçiones que en el Reino avia...

Le règne de Henri IV occupe les folios 62v et 63v et se termine ainsi :

Estando el Reyno enesta division murio este rrey en madrid despues de aver Reynado diez y nueve años. pintase esse Prinçipe a cauallo y ala gineta porq̄ era muy amigo della. En su tiempo murio el Papa Nicolas qnto suçediole Calisto natural del Reyno de Valençia, tuvo el Imperio Romano enel mesmo tiempo Federico el quarto de quien arriba hemos dicho (.) Reynaua en França Carlos septimo.

Le P. Miguélez donne la fin du règne de Jean II avec laquelle son manuscrit paraît finir. Je dis « paraît finir », car il me semble que le sens est interrompu après « El Reyno », sans doute par suite de la perte d'un feuillet. En tout cas, le passage correspondant dans le ms. de Paris est différemment conçu :

(fol. 61v)... murio este prinçipe en valladolid de vna quartana despues de aver Reinado quarenta y siete anos fue enterrado en un monasterio de sancto domingo que se llama sant Pablo (fol. 62) y desde ay avn año lleuaron el cuerpo a Burgos avn monasterio que el avia mandado edificar para su enterramiento que se llama Miraflores. pintase este prinçipe armado y a cauallo porque lo mas de su tp̄o tuvo guerra. vnas vezes con los moros otras vezes con los Reyes sus vezinos y con los grandes de sus Reynos... pintase avn lado la Reyna doña Maria su primera muger.... en el otro lado se pinta la Reina dona Ysabel su segunda muger... pintase tambien Sant Vicente...

Les rapports avec l'*Anacephalaeosis* sont évidents, mais beaucoup de détails de l'œuvre d'Alphonse de Carthagène (sur lequel cf. mes *Hist. génér. d'Esp.*, p. 10 et 18) manquent ici. D'autre part, le ms. de Paris contient des choses dont il n'y a pas trace dans l'*Anacephalaeosis*. Par exemple :

El arçobp̄o don rrodrigo dize que despues de vitiza luego suçedio Rodrigo a este historiador por su grande autoridad se deue dar credito otros dizen que antes de rrodrigo Reino costa paresçe que la opinio. del arçobp̄o don Rodrigo tiene verdad por que bitiza acabo su Reino en el Año del señor de . porque el tomo el Reino el Año de . Y Reino nueue años. don rrodrigo començo a Reinar en el año de sin dos años que hauia Reinado en tp̄o de bitiza por donde paresçe claro que no huuo tp̄o entre el vno y el otro donde pudiese Reinar costa mayormente que los que escriben su historia dizen q̄ Reino çinco años despues de bitiza y antes de Rod'go por satisfazer a entramas opiniones pondremos la historia de costa como la ponen los q̄ del escrivieron (fol. 32).

...enesta batalla (de las Navas) se hallo el arçobp̄o de toledo don Rodrigo gran doctor y sieruo de dios siruio mucho a dios y asu Rei como muchos istoriadores lo escriuen del fue de la IIIe sangre de sandoual no se quentan aqui muchas cosas señaladas q̄ hizo por no salir de la intençion del escritor q̄ es contar la generaçion de los Reies suçinta mente... (fol. 52v)

Le P. Miguélez verrait dans le ms. de l'Escorial une première ébauche de l'*Anacephalaeosis*. Il déclare que la *Suma*, pour le fond et le plan, est identique à ce dernier ouvrage, mais en diffère beaucoup pour la rédaction, rudimentaire dans la *Suma*, plus parfaite et étendue dans l'*Anacephalaeosis*. La première serait une ébauche de la seconde. Je remarquerai seulement que celle-ci va jusqu'en 1456 et que le premier chapitre ne rappelle vraiment que de loin les premières phrases de la *Suma:* comparez au contraire celles-ci avec le § 2 de la Chronique générale (texte Pidal). Je crois donc que jusqu'à plus ample informé on peut attribuer encore la *Suma* à Pablo de Santa María et non à son fils, tout en reconnaissant que la partie consacrée aux règnes de Jean II et Henri IV serait l'œuvre d'un continuateur[1].

C'est utilement, me semble-t-il, que le P. Miguélez rapproche les fragments contenus dans le ms. V.II.5 de la traduction castillane de l'Histoire des Goths de Rodrigue de Tolède avec la traduction ou soi-disant telle, imprimée aux t. CV et CVI de la *Col. de Doc. inéditos :* mais la question de l'attribution de celle-ci à Gonzalo de Hinojosa me paraît réglée depuis que M. Menéndez Pidal a publié la 1re édition de son *Catálogo* (p. 93, cf. 3e éd., p. 141), auquel renvoie du reste le P. Miguélez. Je crois avoir montré de mon côté *(Bull. hisp.*, 1919,

1. « ¿Y no sería ampliada por su hijo, del sual siguen otros trabajos en el mismo Códice? » (P. Miguélez.) L'hypothèse est en effet fort plausible.

p. 210-217) quelle était l'œuvre véritable de l'évêque de Burgos. Un détail fort intéressant, c'est que le P. Miguélez croît reconnaître une similitude entre plusieurs notes marginales du ms. V.II.5 et celles de l'exemplaire de l'édition de la Chronique générale parue en 1541 par les soins d'Ocampo. Je n'ai jamais pu pour ma part identifier l'écriture de ce dernier, en dépit de la mention que j'ai relevée dans le ms. Ff. 99 de la Bibl. nac. de Madrid (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 321).

Le ms. X.II.25 contient trois écrits dont le prologue porte la suscription « Diego Rodriguez de Almela canonigo de cartajena »; dans deux autres le patronymique est remplacé par l'abréviation peut-être fautive, *fz* ou *fdez*. Deux paraissent inédits et même inconnus jusqu'ici : une *Copilacion que se llama tratado de la guerra* (1482), et un *Tratado de como las mugeres heredaron siempre en España* (1483). Les quatre autres se trouvent imprimés dans un incunable de 1482 appartenant à l'Escorial; ce sont d'abord *Las batallas campales,* que j'avais crues à tort éditées pour la première fois en 1487 *(Histoires générales d'Espagne,* p. 18), et qui, d'après ce qu'on nous dit ici, seraient un développement ou une continuation d'un traité du même titre dû à Alphonse de Carthagène (ms. h.II.22); ensuite trois dissertations : 1° sur le droit des Rois Catholiques sur la Gascogne, la Guyenne et la Navarre (1481), 2° sur les mariages entre les monarchies de Castille et de Léon et la maison de France (1479); 3° sur les raisons qui empêchèrent de diviser, séparer et aliéner les royaumes et seigneuries d'Espagne (1482). Comme le dit l'éditeur du Catalogue, il y a là les éléments d'une étude sur ce disciple d'Alphonse de Carthagène. J'aurai moi-même l'occasion de faire ressortir l'intérêt de son *Valerio de las historias*.

L'auteur du *Catálogo* attire notre attention sur une chronique incomplète des Rois Catholiques, qu'il n'a pu identifier, et dont il cite un titre et un début de chapitre où il est parlé d'un certain *Colon*, capitaine de la flotte du roi de France, qui partit de la rade de Lisbonne avec quatorze gros navires, mais c'est tout ce qu'il nous laisse entrevoir du « caso acaesçido » à ce capitaine « en el cabo de Santa Maria, que está a treynta leguas de la ciudad de Cadiz ». On ne nous donne même pas la date[1]. Comme le fait est relaté au ch. XX et qu'il y a 84 chapitres, sans que d'ailleurs l'œuvre soit finie, il se place évidemment dans les premières années du règne de Ferdinand et Isabelle (au moment où Louis XI soutenait le parti de la *Beltraneja,* donc avant octobre 1478?)

Mais la partie la plus importante du Catalogue est celle qui a trait aux relations du XVIe siècle, et particulièrement au règne de Charles-Quint.

1. « Este capítulo no tiene más detalles sobre la persona de Colón. » (P. Miguélez.)



A tout seigneur, tout honneur. De Charles-Quint l'Escorial possède une vingtaine de lettres autographes, sans compter celles dont il a des copies. Dommage que la lettre, l'édit et la relation signalés à la p. 128 et qui portent son nom, et qui sont en latin, ne soient pas autographes : on souscrirait plus volontiers à l'affirmation du P. Miguélez qui les donne comme preuves que l'empereur « sabia expresarse en latin con bastante soltura » (p. XII). M. Morel-Fatio a démontré (autant qu'on peut le faire puisque le texte a disparu) que l'original de l'autobiographie de Charles-Quint dont il a publié la traduction portugaise avec une traduction française en regard (*Historiographie de Charles-Quint*, cf. *Bull. hisp.*, 1913, p. 350 et 357) devait être en français. Les témoignages qu'il cite p. 118 et 154 l'ont induit à penser que l'empereur ne se piquait ni de comprendre ni surtout d'écrire en latin. Il était trop facile à l'auguste écrivain de faire mettre par quelque secrétaire, un Van Vale ou tout autre, sa pensée dans la langue de Tacite, pour qu'on admette comme prouvé qu'il n'était que modeste quand il se déclarait incapable de comprendre une harangue que si elle était en mauvais latin.

Le P. Miguélez signale encore particulièrement aux érudits le recueil V. II. 7, qui fournirait un abondant commentaire à l'article publié sous le titre *L'Espagnol langue universelle* par M. Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, 1913, n° 2), et un journal attribué au secrétaire Gonzalo Pérez, père du fameux Antonio Pérez.

Ici nous arrivons aux chronistes, avec lesquels M. Morel-Fatio, dans le livre rappelé plus haut, nous a fait faire connaissance. Les indications réunies par le P. Miguélez dans son introduction[1] nous apportent des précisions prises à bonne source.

C'est Florián de Ocampo qui ouvre la marche. Son œuvre de mensonge, sa vie de mystère, sa personnalité équivoque et fuyante m'ont trop préoccupé pour que je ne pèse pas avec attention tout ce que le P. Miguélez apporte ici. Malheureusement, sur le point le plus déconcertant peut-être, la date de la mort d'Ocampo, je ne vois rien de nouveau, si ce n'est : 1° dans le recueil V. II. 3, la copie d'une lettre du 4 juillet 1555, copie qui, nous dit le P. Miguélez, « parece de Florián de Ocampo », ce qui se concilie mal avec la constance du même P. Miguélez à admettre que le même Ocampo était bien mort quand, le 3 juin 1555, Páez reçut sa succession; 2° la copie d'une lettre du 10 octobre 1555 qui « parece letra de Ocampo »; 3° une lettre adressée de Bruxelles à Ocampo, le 16 janvier 1556 (V. II. 4, f° 464), et qui ajoute au moins un élément de probabilité à tout ce qui a été aligné jusqu'ici en faveur de la date de 1558; j'en ai signalé d'autres du même genre (*Bull. hisp.*, 1914, p. 328-333). Le P. Miguélez

1. Cette introduction avait déjà paru dans la *Ciudad de Dios* (5 et 20 mars 1917).



discute, comme j'ai discuté; mais pas plus que moi, il n'a pu tirer de documents contradictoires une solution décisive[1]. Il n'a pas retrouvé la lettre du 3 juillet 1555, dont il faut pourtant faire état si elle est authentique; et même il n'en dit rien : douterait-il de son authenticité, ou de son existence? Pérez Pastor ne l'a pourtant pas inventée! Il ne dit rien non plus des *quitaciones de corte* signalées par M. Morel-Fatio. Or ce sont là les deux documents essentiels à connaître. Car on admettra tout de même que l'empereur ait pu être induit en erreur par des gens trop pressés à faire donner à Páez la succession d'un chroniste dont le décès était annoncé : quand une nouvelle est lancée, où s'arrête-t-elle? Que d'exemples, plus ou moins plaisants pour les intéressés, on pourrait citer! J'estime donc que le problème n'est nullement résolu par les observations du P. Miguélez.

Quant au rôle que Danvila fait jouer à notre historien pendant les troubles des *Comunidades*, je ne puis qu'approuver les réserves du P. Miguélez. A une raison qu'il m'avait suggérée et que j'avais reproduite (*Bull. hisp.*, 1913, p. 354), il en ajoute une autre, c'est que le nom d'Ocampo ne figure ni dans la *Relación del comunero Abad de Alcalá, D. Alonso Fernández del Rincón,* ni dans le *Perdón general, impreso en Valladolid el año 1522 por Guillen de Brocar.* Je me demande si l'on a pas confondu les prénoms et donné celui de Florian au *Francisco Docampo* qui m'était signalé comme un « comunero a quien Carlos V confiscó sus bienes y persiguió » (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 98, note 1). Mais je ne vois pas l'impossibilité qui empêche le P. Miguélez d'admettre qu'un homme qui en 1554 déclarait être occupé depuis vingt-huit ans à écrire la Chronique d'Espagne (*ibid.*, p. 99), et qui aurait donc commencé en 1526, ait pu en 1521 être *maestro* et secrétaire d'un évêque[2]. Comme dit le P. Miguélez, la question a besoin d'être éclaircie. Ici encore le mieux est de ne pas trancher par un *oui* ou un *non.*

Mais quel que soit l'attrait du mystère dans ce qui touche à la personne d'Ocampo, la documentation réunie par lui en vue de la rédaction de la Chronique de l'empereur a encore plus d'intérêt pour nous. Là-dessus on nous énonce une affirmation importante, que je n'avais pu exprimer d'une façon absolument catégorique, vu les conditions dans lesquelles j'avais fait la comparaison des recueils de la Biblioteca nacional Ff. 99 et Ff. 100 avec le V.II.4 (*Bull. hisp.*, 1914, p. 320-326) : c'est que les deux premiers ne sont qu'une copie du troisième. Seulement il faudrait bien se garder de les considérer

1. En tout cas, il ne peut s'en tenir à la date de 1555, comme il fait p. XVII, sans accepter l'époque impliquée par les lettres du 26 avril, du 24 mai et du 3 juin de cette année-là, lesquelles donnent le chroniste pour mort. Eh bien! s'il ne l'était pas à ce moment, nous n'avons plus de raison à opposer à la date de 1558.

2. « Debía entonces de ser muy joven. » (P. Miguélez.)



comme lui équivalant quant au fond, indépendamment même des fautes de copies. Il est impossible de distinguer dans les recueils Ff. 99 et Ff. 100 la part de la documentation de Florian, d'abord parce que le copiste n'a lui-même rien distingué et, que comme je l'ai montré (*Bull. hisp.*, 1914, p. 321) la note *Hasta aqui de mano de Florian de Ocampo* ne peut évidemment s'appliquer à tout le contenu du recueil original, qui est de toutes sortes de mains. Or elle ne peut même pas s'appliquer au dernier morceau transcrit, puisque l'original, qui est au f° CCCLVI du V. II. 4, « es un apunte de Páez », nous dit le P. Miguélez, qui ne peut s'être trompé sur l'écriture de Páez, en effet très caractéristique (voir le fac-similé que j'ai donné p. 319 de mon étude, d'après le f° CCLXIV du recueil V. II. 4). C'est le copiste du Ff. 99 qui s'est trompé et a pris l'écriture de Paez pour celle de Florian. De même j'avais supposé que, dans un passage cité par moi, p. 323, les mots *como esta escrito en las nuevas que tengo* que je trouvais au f° 82^v du Ff. 99 étaient d'Ocampo dans l'original. Or ce qui d'après le catalogue du P. Miguélez correspond dans le V. II. 4 aux folios 80-85^v « son apuntes de Páez »! J'avais enfin pensé (p. 322) que l'avant-dernier morceau du Ff. 99 pouvait être aussi de la main d'Ocampo, vu qu'il commence ainsi : *Capitulo de vna carta de Carate para mi escrita.* Or le P. Miguélez interprète *para mi* entre parenthèses : *Páez de Castro*[1]. Alors! le Ff. 99 ainsi que sa suite le Ff. 100 est inutilisable, si ce n'est avec de grandes précautions. Je vais pourtant l'utiliser ici, parce je n'ai pas pris copie de ce morceau dans le recueil de l'Escorial mais seulement dans celui de la Biblioteca nacional. Et je le transcris, parce que, à mon grand étonnement, je lis dans le *Catálogo* ceci : « Trata de asuntos del Concilio. » Je suppose que cette note est tout simplement mal placée et s'applique à l'article numéroté CXXXI (*Relación de la dieta de Augusta*), qui se trouve transcrit dans le Ff. 100 aux folios 5-6.

Bibl. nac. Ff. 99 (fol. 212^r). *Capitulo de vna carta de Carate para mi escrita de Valladolid do reside al presente la corte. a 18. Octubre. 1548*[2].

Del Peru no sabemos nuevas frescas mas de las vltimas escritas en doze de Março pasado que nos dexaron con mas sed del successo, porque en ellas se dezia como el Licenciado Gasca quedava con dos mill hombres a diez leguas

1. « Registro nuevamente el Códice V. II. 4, folio 334 (recto y vuelto) y como todo él es de letra indubitable de Páez, yo supuse que la Carta de Zarate sería para Páez de Castro. Puede caber la duda de que Páez se limitase a copiar esa carta dirigida a Ocampo, y de allí vendrá la confusión. Si Páez hubiera dicho « Carta de Zárate para Ocampo », no habría duda ; pero dice « para mí ». En el mismo folio 334^v, al margen derecho, y de la misma mano de Páez, se dice : « Enero. 1548. *Nuevas del Concilio* y de la corte del Empador y otubre tambien de aca. » Si se demostrase que Páez estaba en Trento, durante el Concilio, el año 1548, no cabría duda que la carta de Zárate sería para Ocampo y quedaría resuelta la cuestión. Pues, efectivamente, Páez escribía a Zurita desde Trento y Roma el año 1546 y 1548. Cf. mi *Catálogo*, p. XXII. » (P. Miguélez.)

2. « He confrontado y corregido esa carta conforme al texto escurialense. » (P. Miguélez.) Je marque ces corrections en bas de page.



de Gonzalo Piçarro que estaua con ochocientos en el Cuzco y segun dizen con confiança de esperar la batalla, muy insolente con vna muy venturosa vitoria que huvo contra vn Diego Centeno [1] capitan de su magt el qual dias avia que con muy poco [2] *(sic)* gente entro en el Cuzco y prendio y mato vn teniente de Gonzalo Piçarro, y se alço con la çibdad y la tenia con la gente della por su magt. que serian mas de mill hombres. y yendose a juntar con el Gasca para hazer de todos vn cuerpo (,) sabido por Piçarro que estava en vna cibdad llamada Arequipa setente leguas del Cuzco (,) determino con la gente que tenia meterse por la tierra adentro no osando esperar los enemigos. y sabido por Centeno (,) contra la prohibicion que le estava hecha por Gasca, le salio al camino con mill hombres, y pelearon con Gonzalo Piçarro y su gente que serian menos de quinientos. y con estar Gonzalo Piçarro derribado y rendido por la gente de caballo de Centeno los arcabuzeros se dieron tal maña que lo libraron matando a los que le [3] tenian preso, y desbaratando [4] a Centeno matandole mas de quatrocientos hombres. la vitoria le hizo mudar el proposito de la huyda y vinose al cuzco y entrose en el haziendo grandes crueldades y muertes, y queda en el estado que arriba digo. y aunque el numero de la gente es desigual tememos que si llegan a trançe de batalla sera muy sangrienta, porque la gente de Piçarro es muy diestra y dessesperada, et erit vna salus victis et cc [5]. Dios lo provea como no se pierda aquella gente y con ella tanbien aventurada tierra sino la huviera dañado su prosperidad. Del licenciado Polo [6] mi sobrino hemos tenido muchas cartas y dize que embia vna historia muy larga y verdadera de las cosas acaescidas en la tierra que son dignas de memoria y manda que se embie a vr̃a md vn traslado juntamente con su besamanos para que se ponga en la coronica [7] y parece [8] que el que traya esta relacion no la oso embiar desde tierra firme sin sacar un traslado. y porque no huvo para ello tiempo dize que la embiara en los primeros navios. yo hare saber a vra m. el sucesso y la embiare en viniendo que mal seria si tardase mucho la nueva. Desta corte no hay que dezir mas de que está tan sola como la chancilleria porque en viendo ydo al Principe nr̃o Senor todos los grandes y cavalleros que no pasaron con el se fueron a sus casas. Maximiliano esta muy mexor de sus quartanas aun no son llegados los poderes dela governaçion caso que estan ya en Barçelona. la infanta Doña Juana se va a residir a Aranda con el infante nr̃o Senor, y la mayor parte de la casa. Su magt. esta ya en Bruselas y alli invernara. De Valladolid a 18 de octubre. 1548, &c. [9].

1. Voir le t. 49 des *Documentos inéditos para la hist. de Esp.*, et particulièrement p. 8, 98-107, 158, 161-164, 198, 222, 228-229, 239-246, 252, 254, 256, 258, 270, 283-316 (lettre de Gasca, 27 déc. 1547), 342-343, 352, 355, 359, 370, 379, 381, 394, 412, 414, 418, 421, 431, 443-444, 446, 448, 455, 499, 517, 557. Outre le t. 49, voir sur ces événements et ceux qui suivirent, le t. 26, p. 177-203, 274-283. On en trouvera un clair résumé dans le petit *Compendio de historia de América* de M. Serrano y Sanz, et un long récit dans l'*Historia del Peru* de Sebastián Lorente, publiée en 1863, c'est-à-dire avant le t. 49 des *Doc. inéd.* (1866).

2. Cód. Esc. : *poca*.

3. Cód. Esc. : *lo*.

4. Cód. Esc. : *desbarataron*.

5. Cód. Esc. : *etc*.

6. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 386, 417, 435.

7. Évidemment la chronique que prépare Páez.

8. Cód. Esc. : *paresce*.

9. Après ce document, il n'y a plus dans le Ff. 99 que trois pages relatives aux dégâts causés par la sauterelle dans le marquisat de Villena ; j'en ai transcrit le début et la fin p. 322 de l'article déjà indiqué.



Comme le fait observer le P. Miguélez, tous les documents qui figurent dans le recueil de l'Escorial ne se trouvent pas transcrits dans ceux de Madrid. Tel est le cas pour la lettre autographe d'un parent du licencié D. Pedro Gasca, le Dr Diego Gasca, à Florian de Ocampo, que j'ai signalée (*Bull. hisp.*, 1914, p. 308 et 310) en donnant le début et la fin. Elle est surtout intéressante parce qu'elle nous montre que, si la documentation d'Ocampo paraît bien incomplète, quand on la compare à celle que nous possédons aujourd'hui et que le Conseil des Indes aurait pu lui fournir, elle était au moins exacte et prise à bonne source. Comme le P. Miguélez déclare que je l'ai publiée, sans doute parce qu'il me l'avait vu transcrire, je ne veux pas qu'il se soit trompé. La voici (V-II-4, n° 148) :

(fol. CCCLVIII) Muy magco sr.

La carta de V. M. de primero de este Rbi (recebi) y con ella mayor fauor q̃ se dezir beso por el muchas vezes las manos de. V. M. y estoy cierto y. V. M. lo deue estar q̃ todo el q̃ fuere seruido dar al lico gasca my sr se deue a lo q̃ el y yo somos de V. M. y lo fuymos siempre y a la aficion y deseo q̃ de a V. M. tenemos y ternemos et[ernamente?] [1].

El Rumorcillo [2] q̃. V. M. dize de aberse reuelado en el peru algunas personas despues de la muerte de go piçarro llego aca que me dio pena hasta q̃ supe la berdad por cartas del lico y de otras personas. Y de tres o q̃tro hombres honrrados q̃ partierõ de la ciudad de los Reyes, donde el lico estaua a XXIII de hebrero de este año [3] y aquella tierra toda esta loado dios tan asentada y llana en seruio de su . Mt. como lo esta çamora o Vallı̃d q de largo son myl leguas y de ancho ochenta por p̃tes y por otras mas y menos como ban vnas sierras a la larga porq̃ de aquellas hazia el mar esta todo subjeto a su.Mt y de aquellas sierras a dentro no esta descubierta por ser tierra muy aspera y estar toda llena de indios belicosos y aberse hecho fuerte cõ ellos vn nieto del sr que de aquella tierra fue q̃ alla llaman segũ creo el lingua. q̃ en su lengua quiere dezir Rey o sr y ansi aquella p̃te de aquellas sierras adẽtro [4] nũca hasta aora se descubrio ny conquisto por los cristianos, antes desde aquellas sierras por ser muy asperas hazen estos indios q̃ en ellos biuẽ mal a los cristianos y a los indios q̃ les son subjetos q̃ biuẽ en los llanos, el lico gasca despues de bencido piçarro, ha tenido deseo de reduzir a este nieto de lingua [5] y a los indios q̃ le obedescen al seruio de su mt y estando en proposito de le embiar sus mẽsajeros p̃a le p̃suadir a ello por blandura y qñ (quando) esta no bastase por amenazas diziendole q aora q̃ la tierra estaua pacifica yria cõ gran numero de gente y le destruyrian, y q̃ beniendo por bien a obediencia se le harian las bentajas q̃ se sufriesen llegarõ mẽsageros del mesmo lingua al lico cõ muchos papagayos y gatillos [6] y otras abes y animalejos y frutas de aquella terra y embiole a dezir q̃ el le amaua y deseaua tener por

1. La copie : *etc.*
2. (R majuscule toujours à l'initiale.)
3. Au-dessus « 1549 » (main de Paez).
4. Copie : *adelante.*
5. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 406, 416, 440.
6. De même p. 406 du t. 49 des *Doc. inéd.* : « con papagayos y gatillos... ».

amigo por q̃ le auian dicho q̃ trataua bien a los naturales y no cõsentia q̃ se les hiziesen las malos tratami°s (tratamientos) q̃ antes, el lic° los rescibio bien y les hizo buen tratami° y holgo q̃ viesẽ la gente de guerra q̃ su . m^t. tenja q̃ aun no era deshecha, y bestiolos bien y despediolos y embio los q̃ antes pensaua embiar cõ algunas sedas de colores y conseruas de españa pa el lingua o nieto del lingua. y pa vn su tio q̃ le gobierna y administra por ser moço el lingua y tambien les embio bino. y con ellos embio vn don mĩn (martin) indio hombre de buen entendim° y aficionado al serui° de su m^t /estos hablarõ al lingua y al tio lo q̃ les fue mandado. ovo muchas demãdas (fol. CCCLIX) y respuestas. en fin de lasq^ules este vino a obediencia cõ todos los q̃ en aquellos andes estaua. q̃ es gran tierra. cõ q̃ se le dierõ en lo llano obra de diez leguas de tierra pa si y ciertas casas de plazer q̃ fuero de su aguelo. este quisiera q̃ le dexarã en los andes o sierra. pero al lic° paresçio q̃ no con benia por q̃ cada bez q̃ quisiera se alçara hase tenido en mucho aberse reduzido este.

El rumor q. v. m. dize touo fundamẽto de lo q̃ a v. m. dire despues q̃ g° piçarro a nuebe de abril del año pasado q^urenta y ocho fue preso y degollado el dia siguiente [1], paresçiole q̃ era bien empeçar a dehazer la gente paso a paso. y ansi despues q̃ se justiciarõ g° piçarro a diez y fran^co de Carbajal su maestre de campo. y ju° de acosta su general, y otros dos o tres [2] alli donde fue la batalla q̃ es çinco leguas del cuzco en vn balle llamado xaqui xaguana. se fue al cuzco y alli por desparcir la gente q̃ era mucha dio algunas conquistas. y probeyo gobernaçiones .y entre ellas la de chile a vn p° de baldiuia q̃ auia estado en aquella tierra mucho tp̃o y auia de ella venido a la sazon q̃ el lic° gasca llego al peru. y como supo del fuese a el pa le ayudar y ſuio (seruio) bien en esta jornada [3] y el lic° atento q̃ era hombre cuerdo y tenia noticia de aq̃lla provincia de Chile y q̃ en el allanami° de picarro ſuio bien le hizo gobernador de ella [4] y por descargar mas la tierra y poblar aquella le dio qui°s hombres pocos menos. diole esta gobernaçion desde veinte siete grados hasta q˜renta y vno de la equinoçial y cien leguas en ancho. partido este baldiuia cõ esta compañia obo algunos embidiosos q̃ dierõ capitulos cõtra el de muchas cosas malas q̃ dezian aber hecho de Robos y muertes y especial q̃ auia muerto en chile vn gobernador de su .m^t de lo q˜l dierõ sumaria informaçion. paresçio al lic° q̃ siendo ansi no convenia darle tal cargo sino castigarle determino imbiar tras el al general q̃ auja sido en el allanami° de piçarro por q̃ la gente de baldiuia le ternia mas Respeto q̃ a otro y por no hazer tanto gasto ni alboroto. le mãdo q̃ solamẽte lleuase nuebe o diez soldados. y q̃ por buenas palabras le psuadiese a tornar adonde el lic° estaua diziendole q̃ al lic° auian informado mal del q̃ como amigo le acõsejaua tornase a se disculpar por q̃ aquello convenia a su honrra este general q̃ se llama p° de hinojosa [5] alcanço al valdivia dozientas leguas dedonde el lic° q̃dava. y le dixo lo q̃ se le auia encomẽdado y el Valdiuia [6] estaua avisado como el hinojosa lleua provision pa le mandar boluer o prender y quisiera poner miedo al hinojosa pa q̃ no se la noti-

1. Cf. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 382.
2. *Ibid.*, p. 383.
3. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 343, 359, 371, 381.
4. *Ibid.*, p. 387 (lettre de Gasca, 7 mai 1548), 424.
5. *Ibid.*, p. 351.
6. La copie écrit Valdiviva.

ficara y ansi puso su gente en orden y el hinojosa sin embargo de esto le dixo. baldiuia yo acõsejara como amigo q boluiesedes a dar cuenta de vos al lic° y Respõdistes me q no podiades. aora lo aveys de hazer aunq os pese y q̃ beys aqui la provision del lic° pa ello y mostrosela. y boluiose a la gente y dixoles q̃ ninguno se menease sino q̃ por vida del Rey q luego le haorcaria. y cõ esto no se meneo hombre. y el baldiuia dixo. Sr si el lic° lo manda, yo boluere de buena voluntad no pense yo q el lo mãdaba. y ansi encomẽdo la gente a otro por la ordẽ q̃ en la instrucçion lleuaba y traxo al Valdiuia el q~l no se hallo despues tan culpado y se le dio licençia pa tornar a su camino y gobernaçion[1]. tambien (fol. CCCLX) sepa v. m. q pa q̃ la tierra se pudiese sostener en ſuici° de su . mt y los q̃ auian ſuido fuesen gratificados. paresçio al lic° conbenia Repartir la tierra entre los seruidores de su .mt. y ansi lo hizo. y sumo la Renta de cada vn año q entre todos se Repartio vn millon y quarẽta y tantos mil castellanos[2] . paresçe q̃ a vn capitan franco hernãdez teniente del gobernador benalcaçar se dio su repartimi° y por no ser tan cresçido como el quisiera intento a amotinar a algunos. pero luego fue preso y no he sabido si se hizo justicia del[3]. balia de Renta cada año el Repartimi° q a este franco hernandez se auia dado onze myl castellanos. de manera q de estos dos hombres creo yo q tomo fundamẽto e Rayz la nueba falsa q aca se publico de aberse tornado a Rebelar el peru. el lic° da gran priesa a su . mt. pa q̃ embie quien gobierne sino q̃ el se berna. y ya su . mt. le ha escripto q en llegando dn ant° de mẽdoça[4] bisorey de la nueba españa se puede benir. espero en Dios q̃ dentro de vn año sera aca.

ay en todo el discurso de esta jornada muchas cosas de gran admiraçion. Y muchas particularidades dignas de saber donde paresçe claro q dios puso su mano. v. m. sabe q Resido aqui gran agrauio Resçibire si algo aca se ofreciere a . v. m. o a sus ſuidores y no me lo mandare. Conserue y aumte (aumente) nuestro sr vida y mũy Rda y magca psona y casa de v. m. como desea y en Vallid XVII de ag° desea este serui°r de v. m. El doctor di° Gasca.

(Suscription) : al muy magco señor my sr florian docampo cronista de su. .mt y can° (canonigo) de çamora en çamora.

De cette lettre, je l'ai dit en la décrivant, on trouve une copie (avec une orthographe modifiée) dans le recueil J.II.3, où M. Morel-Fatio en avait (p. 83) signalé la présence, « en papel acia fines del siglo XVII » d'après le catalogue manuscrit qui l'avait mis sur la piste de toute cette documentation. Ce recueil J.II.3 ne figure pas dans le tome I du Catalogue du P. Miguélez.

Le même catalogue marquait d'ailleurs la présence de l'original dans le V.II.4, sans toutefois en identifier le contenu avec celui de la copie du J.II.3.

1. *Doc. inéd.*, t. 49, p. 428; p. 436-444 (lettre de Gasca, 26 nov. 1548); p. 451-571 (*testimonio* du 19 nov. 1548).
2. *Ibid.*, p. 412-414, 417-418 « un millon y tantos mill pesos », 419-420 (lettre de Gasca, 25 sept. 1548).
3. *Ibid.*, p. 422.
4. *Ibid.*, p. 421-423.



Je n'ai pas trouvé trace non plus, dans la collection madrilègne (du moins si je m'en rapporte à l'inventaire très sommaire que j'en ai pris et publié, p. 325-333, notes, de mon étude [1]) des trois lettres adressées à Ocampo par Diego de Hermosilla (21 oct. 1541), Augustin de Zárate (18 avril 1547) et Pedro de Palacios (1er mai 1551), qui étaient signalées dans le même catalogue utilisé par M. Morel-Fatio comme se trouvant dans le V-II-4.

Il y a là une coïncidence bizarre. Ce seraient précisément les documents adressés, sans contestation possible, à Ocampo qui manqueraient dans la collection de Madrid [2]. Comment expliquer pareil fait? Le P. Miguélez ne s'en est pas inquiété, parce que pour lui cette collection, où il ne retrouve que ce que contient le recueil de l'Escorial, n'a qu'une importance secondaire.

Mais il y a plus. Dans V.II.4, les nos XIV-XVI [3] seraient, d'après le P. Miguélez, des copies dues à Ocampo lui-même. Je ne vois pas que la description en coïncide avec celle que j'ai donnée du contenu des folios 32-40 du Ff. 99, alors que l'article XIII s'y retrouve du fo 30 au fo 32, et l'article XXI au fo 40. De même pour les pièces que j'ai signalées comme portant, dans le recueil de l'Escorial, la mention « para el S. maestro Florian Docampo », ou quelque autre analogue, c'est-à-dire les nos LXVI (juin 1543), LXIX-LXXI (1543); ajouter les LXVI (juin 1543), LXXX (octobre 1543). Il est vrai que pour les folios 118 à 150, qui y correspondraient dans le manuscrit Ff. 99, je n'ai pris que des indications succinctes et insuffisantes; il y aurait à en voir le détail de près. Je n'ai même pas noté si la Relation de D. Alonso de Sanabria s'y trouve ou non : elle n'avait pas, en tout cas, attiré mon attention dans le recueil de l'Escorial, où René Costes l'a découverte ensuite [4] (il l'a publiée dans le *Bull. hisp.*, 1915, n° 1, p. 15-35) [5]. Le n° CXX porterait, d'après le P. Miguélez, un titre de la main d'Ocampo. Je n'en retrouve pas trace dans le Ff. 99, à moins qu'il ne soit compris dans les « Nuevas de Alemaña » des fos 205v à 207.

Pourtant il y a un document du Ff. 99 qui serait passé par les mains d'Ocampo, c'est le premier, que je signalais (p. 323) précisément comme établissant entre les recueils de Madrid et celui de l'Escorial une parenté indiscutable (puisqu'il se retrouve dans ce dernier), sans savoir alors que le P. Miguélez reconnaissait sur les marges de ce V.II.4,

1. C'est donc sous toutes réserves que je présente l'observation qui suit. Il sera facile de vérifier à Madrid.

2. Voir plus haut, p. 134, n. 1, d'où il appert que tel n'est pas le cas.

3. J'adopte la numérotation du P. Miguélez, qui ne coïncide pas avec la mienne : il a dû corriger celle du recueil.

4. « Se la di a conocer y le ayudó a confrontar; pero ignoraba yo si la había publicado » (P. Miguélez).

5. S'il n'en a pas envoyé le tiré à part aux Pères de l'Escorial, c'est qu'il était, au moment de la publication, occupé à se battre, et je m'excuse de l'oubli, que j'aurais dû réparer.



en regard du texte en question, la même écriture que dans les notes de l'exemplaire *escurialense* de la *Crónica* imprimée à Zamora en 1543, notes que seul Ocampo, lui semble-t-il, peut avoir mises.

Je crois bien faire de confesser ici l'impossibilité où je me vois de décider si la collection madrilègne a été ou non formée indépendamment des pièces qui proviennent d'Ocampo. Tout ce que je puis faire est de préciser les folios qu'il faudrait y examiner à nouveau pour avoir la solution. Si la réponse était affirmative[1], il se trouverait que j'ai eu raison de dire au sujet de ces deux manuscrits Ff. 99 et Ff. 100 que « pour les lui attribuer (à Ocampo), surtout le second, qui va jusqu'à 1558, il faudrait une preuve formelle » (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 103). Mais peu m'importe d'avoir eu tort ou raison : l'essentiel serait de savoir à quoi s'en tenir. Sans doute j'aurais dû pousser plus loin l'enquête quand j'étais à même de le faire ; pourtant j'avais déjà assez marché dans les plates-bandes du P. Miguélez, qui se trouvait précisément occupé à faire son catalogue quand j'allai à l'Escorial faire quelques recherches sur les chronistes auxquels s'intéressait M. Morel-Fatio.

Quoi qu'il en soit, si l'on s'en tient à la documentation originale de l'Escorial, et surtout si l'on fait remonter à Ocampo toute celle qu'il lui attribue, avec plus ou moins de probabilité et pour une raison ou pour une autre, soit dans le V.II.4, soit dans le V.II.3, où le n° XXXVIII *(Noticias sobre Juan de Vega)*, le LVI (*Sobre la armada turca*, 4 juillet 1555), le LX (même sujet, 10 oct. 1555), le LXVI, le CXXXI, semblent au P. Miguélez être passés par les mains de notre chroniste, on obtient un total d'une vingtaine de pièces. C'est peu. C'est beaucoup moins qu'on n'était en droit d'attendre[2]. Mais peut-être faut-il admettre que beaucoup de pièces ont pu être recueillies par lui sans qu'il y mît la marque de son écriture (encore mal identifiée d'ailleurs). Mais ce qu'il perd, quelqu'un le gagne, c'est Páez, Páez à qui le P. Miguélez consacre plusieurs excellentes pages de son introduction, complétant ainsi très heureusement, et documents en mains, l'ébauche tracée par M. Morel-Fatio dans son *Historiographie de Charles-Quint* après celle que Graux avait laissée dans son *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial*[3].

Juan Páez de Castro est assurément un homme de valeur. La diversité de ses aptitudes, puisqu'il commentait les philosophes grecs, écrivait de l'Odyssée une traduction où l'on a voulu reconnaître celle du secrétaire Gonzalo Pérez[4], et collectionnait les *refranes* que le

1. « A mí me parece que fueron copias hechas del Códice Escurialense, pues no se han descubierto otras fuentes. » (P. Miguélez.)

2. « Ya dije que era imposible determinar dónde empieza y acaba la labor de Florián, mezclado con la de otros cronistas. » (P. Miguélez.)

3. « De Páez se van descubriendo nuevas cosas. » (P. Miguélez.)

4. On sait la renommée dont a joui cette traduction. Dans sa *Dorotea*, acte IV, sc. III, Lope de Vega parlant de « Gonzalo Pérez, excelente traductor de Homero.



Commandeur grec publiait sous son propre nom, est peut-être la raison qui l'empêcha d'aboutir, de produire une œuvre à laquelle s'attachât son nom. Il a au moins réuni d'énormes matériaux pour écrire l'histoire de l'empereur. Mais le P. Miguélez a laissé à d'autres ou pour plus tard le soin, qui ne lui incombait pas du moins pour le moment, de dresser un inventaire synthétique de ce labeur de quinze années. Il se contente, et c'est déjà beaucoup, de cataloguer une à une les pièces où Páez a mis ses remarques ou a résumé les faits. Il semble que le V.II.4 soit en somme bien plus son œuvre que celle d'Ocampo; en tout cas, le &.III.10 et le &.III.23 lui appartiennent en propre, et l'on trouve encore des papiers de lui dans les V.II.5 (n[os] XXX, XCVIII, C, CXII, CXIV, CXV, CXVI, CXXX, CXXXI, CXXXII), sans parler du &.IV.22, dont le P. Miguélez fera entrer le dépouillement dans un autre volume. Je ne reviens pas sur les recueils Ff. 99 et Ff. 100, et je ne parle pas du &.IV.22 (dont le P. Antolín a donné l'analyse, pour la partie latine, dans le tome II de son *Catálogo de los códices latinos*), car l'analyse n'en figure pas dans ce tome I, peut-être parce qu'il ne contient pas de matériaux historiques [1]; quant au *Matritensis* V.248, le P. Miquélez n'avait pas à en donner le contenu.

Un autre chroniste dont l'importance grandit aux dépens d'Ocampo, c'est Bernabé del Busto. Il est vrai qu'il a commencé modestement, semble-t-il, par se faire le correspondant de l'auteur de la *Crónica de España*, même alors qu'il était devenu lui-même *cronista* officiel. Son nom ou, avec plus ou moins de certitude, sa main reparaissent dans les recueils V.II.3 (n[os] XXXVIII, LIX, CVII, CXI, CXXVIII, CXXXIX), V.II.4 (n[os] XLVIII, LX, LXVI, LXVII, LXVIII, LXIX, LXX, LXXI, CII, CXX, CXXVI). Mais surtout il faut signaler le n° XX du V.II.3 (*Fragmentos de una historia de Carlos V en Flandes y Alemania*), et les n[os] II et III du L.I.6 (*Historia de Carlos V en Alemania* et *La empressa e conquista germanica*). Le premier de ces trois importants numéros semble être le brouillon, avec deux lettres documentaires, du troisième, complet et sans doute prêt pour l'impression.

Le P. Miguélez n'a pas eu à s'occuper dans ce premier tome des autres chronistes de Charles-Quint, mais il fournit la matière d'une étude sur Ambrosio de Morales, à qui n'a été jusqu'ici consacré qu'un bien pauvre livre, et sur lequel j'ai depuis longtemps des chapitres que je ne pouvais terminer faute de pouvoir étudier à mon aise

como Gregorio Hernández, de Virgilio » déclare que « estos eran hombres de veras, que no aguardaron a que los passasse a su lengua Italia; que primero que los viessemos en ella, fué su versión del griego y del latino » (éd. Castro, p. 220). Malheureusement sur les revendications de Pérez Bayer en faveur de Páez contre Gonzalo Pérez, défendu par Juan de Iriarte, le P. Miguélez n'a pu, en l'état de la cause, rendre une sentence définitive : le document allégué par Iriarte a disparu.

1. « Así es. » (P. Miguélez.) — Sur la bibliothèque de Páez, voir l'article du P. Antolín dans la *Ciudad de Dios*, 5 août et 20 sept. 1918.

tout ce que la Bibliothèque de l'Escorial contient d'intéressant à son sujet. C'est dire l'intérêt que j'ai pris aux trois pages que lui consacre l'auteur de ce catalogue, et à l'analyse du recueil &.II.7, où bon nombre de pièces ont trait à l'histoire de la conquête du Mexique. Mais je n'ai pas, pour me laisser entraîner ici à l'examen de cette documentation, les mêmes raisons que tout à l'heure, où je désirais marquer l'état de la question (mise à l'ordre du jour par M. Morel-Fatio) des chronistes de Charles-Quint, après la publication du P. Miguélez. Je me hâte de finir en signalant encore deux espèces de relations également fort intéressantes.

D'abord les *Relaciones americanas*. Elles sont nombreuses, et beaucoup, probablement, sont inédites. A la description analytique de l'une d'elles, la *Relación* de Michoacán (1543?), l'on a joint trois curieuses planches. Les pages consacrées aux *Relaciones histórico-geográficas de los pueblos de España* avaient déjà été publiées par le P. Miguélez en 1915 (*Ciudad de Dios,* 20 nov. 1914 et 5 mai 1915). Elles donnent d'abord un historique de l'idée même qui a abouti à cette vaste enquête; elles en montrent le germe dans la *Descripción y cosmografía de España de D. Fernando Colón;* puis, sous forme de questionnaire à lancer dans toutes les localités de l'Espagne, dans un *Interrogatorio* de Páez; enfin dans le *Libro de grandezas y cosas memorables de España* de Pedro de Medina, qui reparut quarante-deux ans plus tard sous le titre de *Primera y segunda parte de las grandezas y cosas notables de España compuesta primeramente por el maestro Pedro de Medina... agora nuevamente corregida y muy ampliada por Diego Pérez Messa.* Le P. Miguélez, qui montre les rapports entre ces deux ouvrages, aurait pu signaler aussi[1] la place et surtout la forme que prend dans la Chronique d'Ocampo la description de l'Espagne (l. I, ch. II et III) réduite en somme à une description des frontières terrestres et maritimes de la péninsule et de ses cinq royaumes. La chose est notable, car Ocampo a crié au plagiat, comme si Pedro de Medina l'avait tout bonnement démarqué d'un bout à l'autre : cf. mes *Hist. gén. d'Esp.*, p. 153-157, où le P. Miguélez aurait de plus trouvé décrites l'édition de Pedro de Medina de 1548 qu'il ne connaît pas[2] et l'édition de Pérez de Messa de 1590, que ne cite pas Catalina García dans la *Tipografía complutense.* Si Pérez de Messa a démarqué Ocampo, suivant en cela l'exemple de Pedro de Medina, c'est vrai pour la partie historique, mais c'est inexact pour la partie géographique dont on nous montre ici l'importance et l'intérêt, puisque Messa a pu utiliser, à l'Escorial, les Relaciones rédigées par ordre de Philippe II. Il serait intéressant, comme dit le P. Miguélez, de comparer sa refonte de l'œuvre de Medina avec les huit volumes manuscrits qui contiennent les *Relaciones.* Il a

1. « No era mi plan, y me hubiera extendido mucho. » (P. Miguélez.) C'est vrai.
2. « La he buscado en vano. » (P. Miguélez.)

considérablement accru la partie géographique du livre de Medina. On peut en juger par la comparaison des éditions de 1548 et de 1590; mais on ne peut nier non plus l'effort accompli par Medina. Celui-ci consacre d'abord trois chapitres à une sorte d'éloge de l'Espagne comme on en trouve à peu près dans toutes les Histoires écrites au XVI[e] siècle; deux autres chapitres donnent la figuration et la division politique de la péninsule :

Capitulo I. Como España es principio y cabeça de todas las regiones del mundo y de su assiento y figura,

XXIII. Del numero de los señores arzobispos obispos duques condes marqueses y otras personas preeminentes que ay en españa.

XXIV. como españa ha sido diuidida en muchas maneras y como para esta obra se diuide en diez Reynos y siete prouincias que en ella son.

XXV. de la condicion de la gente de españa de su esfuerzo y nobleza.

XXV. de veynte cosas de mucha abundancia muy notables y de gran calidad que en esta region de españa se hallan.

Dans la refonte de 1590, ces chapitres se multiplient :

Cap. II. de la quarta parte de la tierra que llaman nuevo mundo...

III. de la uerdadera figura y descripcion de España y de algunos errores que acerca desta ha auido.

IV. de los montes y rios mas principales que tiene España.

V. de la diuision y repartimiento que hizieron de España los antiguos y de la que se ha de seguir en esta historia escriuiendo de las prouincias y de las ciudades en particular (cf. p. 256 du *Catálogo* du P. Miguélez).

VI. de la buena templanza de la tierra y ayre de España y de su riqueza de minas y muchos metales.

VII. de la riqueza de piedras préciosas que tiene España y de su gran fertilidad en todo género de frutos.

VIII. de las aguas de España de su bondad y excelencia.

IX. del valor y virtud de los Españoles en las armas.

X. de las letras y ciencia de los españoles y de la ventaja que hazen a las otras naciones.

XI. de algunas condiciones de los españoles y de la justicia que guardan.

XII. de la religion y bienes espirituales de los españoles.

XIII. de los prelados, Duques y otros señores de España.

La description proprement dite de l'Espagne occupe, dans Medina, les chapitres XXVII-CXLI. Elle est divisée par provinces (pris dans le sens romain) et par royaumes : la *provincia del Andaluzia* en prend 32; celle de *Lusitania*, 10 (LIX-LXVIII); celle d'*Estremadura*, 5 (LXIX-LXXIII); les *Reynos de Castilla y Leon*, 44 (LXXIII-CXVII); le *Reyno de Galizia*, 4 (CXVIII-CXXI); *Asturias*, *Biscaya*, *Guipuzcoa*, 6

(CXXII-CXXVII); *Navarra*, 8 (CXXVIII-CXXXV); le *Reyno de Granada*, 6 (CXXXVI-CXLI); la *provincia de Cartagena y Reyno de Valencia*, 9 (CXLII-CL); le *Reyno de Aragon*, 10 (CLI-CLX); enfin le *principado de Cataluña*, 14 (CLXI-CLXXIIII).

Dans Messa beaucoup de chapitres ont les mêmes titres que dans Medina, en particulier pour l'Andalousie. Mais pour cette seule province il a 54 chapitres au lieu de 30 : et pour l'ensemble de la seconde partie, qui correspond à la description géographique de Medina, il a 183 chapitres au lieu de 103. Cette simple comparaison numérique nous montre ce qu'il doit à ce dernier, et par conséquent aussi ce qu'il faudrait défalquer dans le compte de ce qu'il peut avoir emprunté aux *Relaciones*. Or le P. Miguélez, constatant que les *Relaciones* conservées à l'Escorial concernent surtout les *pueblecillos* et *aldehuelas*, et que pourtant il est inadmissible que les *ciudades* n'aient pas envoyé les leurs, en vient à supposer (p. 317) que Pérez de Messa avait emporté le texte de ces dernières pour en enrichir sa refonte.

Quoi qu'il en soit, ce que nous dit le P. Miguélez donne vraiment une importance inattendue à l'œuvre de Pérez de Messa. En revanche, le rôle d'Ambrosio de Morales dans la rédaction des questionnaires qui provoquèrent la rédaction des *Relaciones* est réduit à peu près à rien, peut-être pour des raisons qui valent celles qu'on avait mises en avant pour grossir ce rôle; mais l'opinion du P. Miguélez est tout de même considérable. C'est en somme à Philippe II lui-même qu'il semble attribuer si ce n'est l'initiative première, du moins la mise en train et la mise au point de cette vaste enquête, puisque, à deux reprises (1575 et 1578), le monarque dut compléter par de nouveaux questionnaires celui qu'il avait lancé en 1574. Celui-ci n'existe plus, mais on nous donne ici le texte des deux autres, avec la liste des villes et localités dont les 714 relations se trouvent réunies dans les huit tomes déjà signalés (un est consacré à Tolède).

Je n'ai pas craint d'être long. L'importance du *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial* ne pouvait s'accommoder d'un compte rendu brièvement et vaguement laudatif. J'ai préféré entrer dans le détail, puisque aussi bien les questions pour lesquelles il apporte des éléments nouveaux touchent à l'historiographie espagnole, une science dont on ne peut dire qu'elle est née d'hier, mais où les *terræ incognitæ* demandent encore des explorations. Grâce au P. Miguélez, ces explorations, surtout pour l'époque de Charles-Quint, vont être singulièrement plus faciles.

GEORGES CIROT.



La Question d'Andorre au treizième et au vingtième siècles d'après l'acte constitutif de 1278, par **M. F. Pasquier**, archiviste du département de la Haute-Garonne, Toulouse, 1919. In-8° de 31 pages.

Les événements de ces dernières années ayant eu ce résultat d'attirer l'attention sur l'Andorre, M. Pasquier a jugé utile de publier le texte latin du Pariage de 1278, avec une traduction en langue romane du xv° siècle, et il a fait précéder le tout d'une préface.

La traduction romane laisse quelque peu à désirer; ainsi, page 12, § 3, « los majors justicius », « entro a diffiinition sentencia », doivent être pour *justicias*, *diffinitiva sentencia*.

Puisque M. Pasquier visait à faire une œuvre pratique, il eût peut-être mieux valu donner une traduction française : étant donné l'habitude qu'il a des documents de la région, nul n'était plus qualifié pour établir cette traduction. A la rigueur, il eût pu réimprimer celle que M. Vilar a publiée jadis dans sa thèse[1] et qui avait été revue par Giry.

La préface donne lieu à quelques observations.

« A notre époque, dit M. Pasquier, semblable transaction » — le Pariage — « serait qualifiée de concordat. » Pas dans le sens que l'on prête généralement à ce mot: le Pariage réglemente l'exercice des droits seigneuriaux et non pas le statut de l'Eglise.

Voici qui est plus grave : M. Pasquier émet l'avis que « le successeur des comtes de Foix » — soit aujourd'hui le gouvernement français — « doit reconnaître comme suzerain l'évêque d'Urgel »; en 1278, le comte aurait déclaré « tenir l'Andorre en fief de l'évêque ».

D'abord, une première mise au point s'impose: un article du Pariage, qui est à la page 18 de la brochure, spécifie qu'il ne s'agit pas d'un fief ordinaire, mais simplement d'un *fief honoré*, lequel n'entraînait pas d'autre obligation à la charge du feudataire que l'hommage et la rendableté, c'est-à-dire la livraison des places fortes au suzerain.

Ensuite, M. Pasquier constate que, dans le Pariage, « des prescriptions surannées sont tombées en désuétude » : s'il est, dans cet instrument, des prescriptions surannées et qui soient tombées en désuétude, ce sont assurément celles qui ont trait à la vassalité de nos rois et même de leurs prédécesseurs en Andorre[2]. En droit, les institu-

1. André Vilar, *L'Andorre, Etude de droit public et international*. Paris, 1904, in-8° de 186 pages. — La traduction du Pariage est aux pp. 159-173.

2. Si l'on en croit Castillon (*Histoire du pays de Foix*, t. II, pp. 178-179), du jour où les droits des comtes de Foix passèrent à la Maison de France, la suzeraineté des évêques d'Urgel aurait été éteinte, par faveur spéciale de ces prélats. Castillon aurait trouvé ce renseignement dans le registre *Dotalia* des Archives épiscopales de La Séo, M. Pasquier, lorsqu'il en aura l'occasion, ferait œuvre utile en contrôlant ce récit.

tions de l'Europe occidentale, chapitre des fiefs, ont été terriblement bousculées. En fait, je ne crois pas que, depuis 1278, le serment d'hommage ait été réclamé. Lorsque, par exemple, en 1806, l'évêque d'Urgel écrivit à Napoléon Ier, il ne l'invita nullement à venir jurer fidélité « par la bouche et les mains, suivant l'usage de Barcelone »...

Au surplus, outre qu'il n'existe plus de places fortes en Andorre, l'Évêque, qui n'a pas un Suisse à la porte de son palais, ne pourrait pas occuper une caponnière [1].

Une dernière critique : M. Pasquier envisage « la suppression de l'État andorran » ; l'Andorre n'est pas un État.

Ces réserves faites, et à condition qu'on use du commentaire avec la circonspection requise, la publication, faite par M. Pasquier, du texte du Pariage rendra des services à tous ceux qui sont appelés à s'occuper de l'Andorre.

J.-A. BRUTAILS.

1. L'Espagne lui prêterait volontiers des troupes. Mais le Pariage est une association en vue de la jouissance des droits seigneuriaux ; si l'un des contractants ne peut pas exercer ces droits par lui-même, il doit s'adresser à son associé. Sans compter que la France ne saurait tolérer l'ingérence d'un tiers dans le gouvernement de l'Andorre.

CHRONIQUE

La *Revista quincenal,* arrêtée depuis le 25 octobre dernier par les grèves, a lancé en mars son dernier numéro, avec la date du 10 novembre, pour prendre congé de ses lecteurs. Elle aura eu un peu moins de trois ans d'existence.

Elle avait été fondée par des catholiques pour les catholiques intellectuels d'Espagne. A quel point elle était nécessaire, je crois l'avoir montré en plusieurs occasions, et j'en donnerai encore ici une preuve, afin qu'on ne croie pas que ses éditeurs s'étaient trompés sur l'utilité de leur entreprise. Je ne ferai que citer quelques phrases d'un article dû à un homme de grande culture et certainement aussi de très bonne volonté, le R. P. Villalba, de l'ordre des Augustins, à qui le *Bulletin hispanique* est reconnaisant de sa collaboration (en 1911), et à qui nous n'avons certes pas d'intention de dire des choses désagréables ni de reprocher une opinion qu'il s'est faite librement, consciencieusement et honnêtement.

Les idées sont des faits contre lesquels il ne sert à rien de récriminer. La discussion seule, seul l'exposé d'idées contraires a des chances de réagir : c'est ce qu'avait tenté la *Revista quincenal.*

Les passages que j'ai à citer sont tirés d'un article paru sous forme de lettre à un lord anglais dans la *Ciudad de Dios* le 5 septembre 1915, et avec le titre *Bélgica y la opinión española.* Je m'abstiendrai de tout commentaire. Les voici :

« Bélgica, con todas sus desgracias, inspiró desde el principio de la gran catástrofe el más sincero y espontáneo movimiento de pena y de cariño, era el lenguage del corazón, y, sin embargo, desde el primer momento Bélgica nos ha parecido equivocada dejándose envolver en la política de Inglaterra; así veía nuestra razón. ¡Qué lástima que Bélgica se haya equivocado! Hé aquí la expresión completa de estos dos dictados igualmente espontáneos uno que otro. Nada, ciertamente, revela con más claridad y verdad la opinión española que esta frase, la más frecuente, la casi unánime y la más sincera que sale de los labios españoles.

Ciertamente que nada habrá tan duro para decirle a un inglés que lamentar que un pueblo se haya puesto del lado de Inglaterra, como una equivocación, y no una equivocación de orden político, sino de ese orden que la noción de la más alta moralidad y espiritual justicia imponen... »

Mais le P. Villalba n'insiste pas sur cette erreur d'ordre moral. Il préfère s'attacher à l'erreur d'ordre politique.



« Bélgica supo que Alemania, en caso de guerra con Francia, atravesaría el territorio belga, porque la *necesidad estratégica* se lo dictaba (no juzgo esta brava *necesidad,* que bien puede depender de que igual necesidad le dictara a su adversario lo propio.) Ante tal notificación, Bélgica había de tomar las medidas. ¿ Cuáles ? ¿ Hacerse fuerte para oponerse ? Prudente y acertado es si había de poder crear una fuerza capaz de resistir al más poderoso; si no la medida era inútil y perjudicial para sí misma... »

Aussi le P. Villalba suppose-t-il que la Belgique, en fait, avait pris parti d'avance pour l'un des belligérants éventuels : à preuve des préparatifs en vue d'un attentat possible au droit des gens :

« ... pues si no se preveía, ¿ a qué prepararse ? ¿ Para intimidar ? Hé aquí un error. ¿ Cómo iba a intimidar si no era igual su ejército al del contrario hipotético ? ¿ Para retardar la acción del atacante ? Esto es ya una colaboración de una de las partes... Indudablemente se había tomado partido, y no el acertado, porque el éxito es la medida de los aciertos, y en esto consisten las equivocaciones, en no dar con el clavo que salve la patria. ¿ Quién iba a saber el cuánto de la enorme y sigilosa preparación de Alemania ? Justo, pero es otra equivocación que a los hombres de estado no puede perdonárseles...

... Para la opinión española, la equivocación ha sido patente, sean los que hayan sido los motivos racionales, o los políticos, a que obedeciera; ya obrara Bélgica por sí en un aislamiento perfecto, ya se hubiera decidido por una de las partes... »

En passant en revue les partisans de la Belgique en Espagne, le P. Villalba ne voit que les séparatistes, quelques germanophiles sentimentaux, et

« los libertarios y libertinos españoles, los que no creen y los de moralidad libre, los antirreligiosos y antiespañoles, la masonería que levantó en Bélgica, de acuerdo completo con la belga, la estatua de Ferrer, la Prensa peor conceptuada, y la política parásita. Para todos éstos las explicaciones sobran; Alemania es un monstruo, Bélgica su víctima... »

J'ai publié ici même, pendant la guerre, des extraits de la littérature espagnole germanophile. Ceux-ci donneront peut-être mieux que tous les autres l'idée de ce qu'a été l'argumentation terriblement spécieuse sur laquelle beaucoup de catholiques ont appuyé leurs sentiments à l'égard de nos ennemis. Je sais qu'il y a des gens pour dire : « Mais la guerre est finie, n'en parlons plus. » La Guerre est finie, mais l'Histoire continue.

G. CIROT.

---

14 mai 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XXII. Juillet-Septembre 1920 N° 3

LA GUERRA DE GRANADA ET L'AUSTRIADA

Singulière destinée littéraire que celle de ce grand seigneur, à qui la critique moderne enlève successivement les titres les plus brillants à la gloire! D'abord la paternité du *Lazarillo*, puis celle de la *Guerra de Granada!* Heureusement, pour le second de ces ouvrages, il n'y a eu, semble-t-il, qu'une fausse alerte; mais même s'il en reste l'auteur, sans parler du doute qui planera toujours malgré tout, Diego Hurtado de Mendoza n'aura pas gagné à l'examen qu'on a été amené à en faire; et il est douteux que M. Fitzmaurice-Kelly, dans la prochaine édition de sa littérature espagnole, imprime encore que, « comme écrivain, il est extrêmement grand », ni que, « seuls parmi les historiens castillans, lui et Mariana ont le sentiment de l'art ». D'ailleurs, en ce qui concerne Mariana, je me permets de rappeler que nous avons des raisons de douter de sa participation personnelle à la traduction de son *De rebus Hispaniæ :* mais je conviens fort volontiers que le sentiment de l'art est certes visible dans le texte latin; que si la traduction n'est pas de Mariana, elle doit bien quelques-unes de ses qualités à l'original; qu'enfin l'ignorance où nous sommes de son véritable auteur n'enlève rien à la valeur de cette traduction. D'autre part, je proteste en faveur de Melo, qui lui aussi a le sentiment et la préoccupation de l'art; et je ne pense pas que Solís y soit étranger. Enfin, dans l'un des premiers essais de l'histoire castillane, les *Generaciones y semblanzas* de Pérez de Guzmán, ne distinguons-nous pas le désir de *bien écrire* qui est déjà un peu le sentiment de l'art? Si donc Mendoza tombe quelque peu dans l'estime des lettrés, nous aurons des histo-

riens, sinon pour le remplacer au rang dont il sera descendu, du moins pour établir une certaine compensation.

Dès l'annonce faite par le capitaine espagnol D. Lucas de Torre dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, en 1913, de la thèse qu'il se disait en état de soutenir contre l'attribution de la *Guerra de Granada* à Mendoza, M. Morel-Fatio, qui a jadis enlevé au grand homme sa première couronne, le *Lazarillo*, a naturellement pris texte de ce manifeste pour reviser (en attendant la démonstration sensationnelle) le jugement de tradition qui consacrait la valeur de cette histoire. Peu d'exécutions littéraires ont été plus impitoyables; peu de réputations ont été plus complètement détruites. Dans ses *Quelques remarques sur la guerre de Grenade de D. Diego Hurtado de Mendoza*, publiées dans *l'Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes* (1914), il a énuméré et illustré par des exemples les défauts caractéristiques du style de cet ouvrage :

1° La pauvreté et la banalité du vocabulaire qui tiennent surtout à l'abus de certains mots et de certaines tournures; 2° des répétitions fréquentes et fort disgracieuses; 3° de nombreuses assonances et allitérations qui dénotent une oreille insensible aux cacophonies; 4° des imitations souvent gauches d'auteurs latins tels que Salluste et Tacite; 5° des phrases simplement mal construites et d'une syntaxe douteuse, ou travaillées à dessein pour donner à des pensées quelconques un air de profondeur qui leur sied mal : bref, de la recherche très prétentieuse et du galimatias.

La critique que M. Morel-Fatio fait du célèbre passage imité de Tacite (l'excursion du duc d'Arcos aux lieux où avait péri D. Alonso de Aguilar) est particulièrement défavorable. Il est certain que si cette transposition, vue d'un peu loin et un peu vite, n'est pas sans produire un certain effet, elle perd beaucoup à l'analyse. L'idée même de faire servir le même dessin, les mêmes couleurs, pour un événement incomparablement moins transcendant que l'épisode des *Annales*, l'idée, dis-je, de ce décalque était à la fois prétentieuse et puérile. Dans Tacite, il s'agit des trois légions de Varus, du premier grand désastre subi par l'empire romain, du premier triomphe germain; dans

la *Guerra de Granada*, il s'agit d'un capitaine de valeur, sans doute, mais aussi d'une bande d'indisciplinés et de pillards. Dans Tacite, c'est six ans après le sinistre événement que Germanicus, passant près de la forêt de Teutberg, songe à accomplir le pieux devoir d'ensevelissement; chez son imitateur il y a un écart de près de soixante-dix ans entre le désastre subi dans la *Sierra Bermeja* et le pèlerinage qu'un descendant, non du capitaine qui resta tué sur place (c'est sa femme qui en descend), mais d'un autre chef (qui trouva le moyen de se sauver), entreprend aux lieux de la défaite.

Sans doute la pensée de prier pour les morts est parfaitement naturelle; et à ce propos je dirai que je ne souscris pas à la critique adressée par M. Menéndez Pidal à l'auteur touchant le passage où celui-ci montre les soldats « inciertos si rogaban por deudos o por extraños » : pas plus que dans Tacite il n'est question des ennemis : *extraños* ce sont les étrangers, par opposition à *deudos*, par conséquent ceux avec lesquels on n'est point parent; de même que *alienas reliquias*, par antithèse à *suorum* (*reliquias*), désigne les restes de ceux avec qui les soldats de Germanicus n'ont aucun lien de parenté : il est d'abord peu probable que Tacite pense aux ossements des barbares, puisque les Romains étaient tombés dans une embuscade ; ensuite le contexte montre bien qu'il s'agit de traduire le sentiment des soldats, qui, ne pouvant distinguer parmi ces restes ceux de leurs proches (*propinquos*, a-t-il dit plus haut), les enterrent tous comme s'ils étaient tels effectivement : « omnes ut conjunctos, ut consanguineos ». C'est bien ainsi que paraît avoir compris et rendu l'auteur de la *Guerra*. Ainsi la critique de M. Menéndez Pidal, la première, comme note M. Morel-Fatio, dont ait été l'objet ce pastiche, me paraît, sauf erreur de ma part, porter à faux. Mais on sent tout de même que l'émotion est ici vraiment un peu factice, surtout quand on la voit aller jusqu'aux larmes, si tant est que la brève sentence « gente desagradecida sino en las lágrimas » implique qu'il y eut chez les assistants une telle manifestation de sensibilité. Tacite, en tout cas, ne va pas si loin: il dit seulement *maesti simul et infensi*.

Je me demande enfin si, au bout de soixante-dix ans, on pouvait trouver encore, non pas seulement des débris d'armes ou de harnachements, ce qui étonne à bon droit M. Morel-Fatio, mais aussi des têtes de morts et des os de chevaux *blanchissant* sur le sol : dans le désert, passe encore, mais dans la montagne, où la neige et la pluie doivent bien tomber quelquefois, je doute que pareille conservation et surtout pareil blanchiment soit possible.

Donc, d'accord, tout cela est forcé, tiré comme une étoffe trop courte qu'on veut ajuster à un modèle trop grand, et qui craque. Néanmoins, l'on admettra que certains détails choquent moins et seraient acceptables par eux-mêmes, et même intéressants. Le décalque n'est pas toujours si maladroit, et c'est volontairement qu'il est poussé très loin. L'idée d'aller visiter les lieux du désastre est à peu près aussi explicable d'un côté que de l'autre; la précaution prise d'assurer la sécurité de l'expédition, pour être surtout dictée par l'exemple de Cæcina allant au-devant des troupes de Germanicus en vue d'explorer les défilés et rendre viables les marécages à traverser, n'en est pas moins assez indiquée dans une sierra encore infestée de Maures rebelles. L'impression éprouvée pendant que l'on gravissait la montagne est peut-être un peu forcée, mais l'autosuggestion a de ces effets. L'aspect du fort ennemi, dont les vestiges étaient peu nombreux, presque à ras de terre et percés de brèches, est une adaptation assez heureuse de ce remblai à moitié détruit, de ce fossé peu profond, qui indiquaient l'affaiblissement des légions de Varus au moment où elles exécutèrent ces travaux de défense. Les *pláticos de la tierra*, ceux qui connaissaient l'endroit, qui s'improvisent *ciceroni* et expliquent au duc d'Arcos et à ses soldats, sur le terrain, les péripéties du combat, font certes preuve d'une sûreté d'information assez extraordinaire après tant d'années. Mais n'est-il pas étonnant aussi que les soldats échappés au désastre de Teutberg aient été si bien renseignés sur les endroits où étaient tombés les lieutenants, où avaient été prises les aigles, où Varus avait reçu sa première blessure, où il s'était donné la mort, où Arminius avait harangué ses troupes; et avec cela

tous les gibets dressés pour les prisonniers, les fosses préparées pour les ensevelir vivants, les outrages aux enseignes et aux aigles?... Est-il sûr que Tacite ne s'est pas livré, lui tout le premier, à un exercice de rhétorique, sur un thème qui, il faut en convenir, s'y prêtait? Et faut-il être si sévère pour l'historien du XVI[e] siècle qui a voulu reproduire pareil modèle?

C'est là que je veux en venir. Que l'on admette, provisoirement au moins, que Diego de Mendoza est bien l'auteur de la *Guerra de Granada*. Il est mort en 1575. Quels chefs-d'œuvre de style avaient produits à ce moment les historiens castillans?

Ce ne sont ni la phrase filandreuse d'Ocampo, ni le style honnête de Morales, ni le fatras de Garibay, ni même la précision un peu sèche de Zurita qui pouvaient dispenser de nouveaux efforts pour arriver à créer un style d'histoire. Doit-on savoir mauvais gré à l'auteur de la *Guerra de Granada* d'avoir cherché, par l'imitation très serrée des grands historiens latins, à remonter un peu le ton vraiment un peu plat des historiens espagnols? Autant reprocher à Guez de Balzac de s'être mis à l'école des prosateurs latins pour faire gagner notre langue en dignité et en noblesse. Et l'on ne peut pas dire de l'auteur de la *Guerra* que la forme chez lui est vide de sens; elle ne l'est que par moments, quand il joue à la profondeur. Il a eu le tort de trop regarder son modèle, et d'en reproduire trop sensiblement les lignes. Mais s'il n'est pas un écrivain extrêmement grand, ni même simplement grand, il mérite l'attention par son effort, qui est une nouveauté, une originalité, vu la date. C'est le premier styliste qu'ait eu la prose historique espagnole après Pérez de Guzmán, et c'est lui qui a ouvert la voie non seulement à Melo et à Solís, mais à Quevedo et à Gracián.

Mais dans le morceau que nous venons d'examiner, l'auteur ne s'est pas tout à fait borné à adapter à un épisode récent une page antique. Il y a encadré une très brève mais très saisissante description, un combat vraiment épique, celui que se livrent les deux chefs ennemis. Parmi les souvenirs que font revivre les gens au courant des faits, émerge celui-ci : Alonso de Aguilar se retirant entre deux rochers pour s'y défendre, la



blessure que El Feri, chef des Maures, lui porta à la tête, celle qu'il lui fit à la poitrine et qui amena sa chute; les paroles qu'Alonso dit à son adversaire au moment du corps à corps : « Je suis Don Alfonse! », et celles que répondit El Feri tout en le frappant: « Et moi je suis El Feri de Benestepar! ». Et l'on ne peut nier que la façon de rappeler ces souvenirs les rehausse singulièrement. Zurita fait allusion dans ses *Anales* (V, IV, 32) au même épisode :

A caso llegó vn muy valiente Moro, que llamauan el Feri de Benastepar, a donde estaua don Alonso, y fue herido dõ Alonso por los pechos, lleuando las coraças desenlaçadas (éd. de 1670).

Il me semble qu'il y a loin, comme effet dramatique, d'une relation à l'autre. Le tome V des *Anales (Historia del Rey Don Fernando el Católico)* a paru en 1580; mais d'après Ustarroz (*Progresos de la Historia en el reino de Aragon*, 1ª parte, cap. x, § 5), l'histoire de Ferdinand V était terminée depuis 1558. Ce qu'ajoute Dormer (§ 11) donne à penser qu'elle était prête pour l'impression dès 1562; et au surplus une lettre de Zurita, en date de 1573 (§ 16), confirme que l'auteur avait songé à publier cette même histoire « tres o quatro años autes que se imprimiessen los anales », lesquels parurent en 1562. A-t-il ajouté par la suite le court passage relatif à Alonso de Aguilar et au Feri de Benestepar? Ce n'est pas impossible; mais s'il l'avait emprunté au manuscrit de la *Guerra de Granada*, ou s'il l'avait consigné d'après une relation verbale de D. Diego de Mendoza, il n'eût probablement pas manqué de le dire, comme Ambrosio de Morales a eu soin de marquer ce qu'il devait à ce grand personnage, ainsi que l'ont noté M. de Torre et M. Foulché-Delbosc. Il donne du reste un détail qui n'est pas dans la *Guerra* mais qui concorde avec un autre qu'on y trouve: la blessure que, d'après la *Guerra* aussi, D. Alonso reçut à la poitrine, s'explique bien par le fait, noté par les *Anales*, qu'il avait délacé sa cuirasse. Est-ce au contraire la *Guerra* qui est redevable aux *Anales*? Ce serait possible pour le détail qui vient d'être indiqué, pour le nom du chef maure et aussi pour le nom du fort,

qui est *Alcalaluz* dans les *Anales* (même chap. et ch. suivant), *Calaluz* dans l'*Austriada,* et dont la forme *Calalui,* dans la *Guerra,* est peut-être une mauvaise lecture. Mais l'hypothèse d'un emprunt fait par Mendoza à Zurita n'est guère plausible; et encore faudrait-il que l'auteur de la *Guerra* eût pris ailleurs l'idée du farouche dialogue des deux adversaires. Le plus simple est donc de supposer une source commune, exploitée différemment par les deux auteurs, ou deux sources distinctes, ou encore une tradition connue de l'un et de l'autre sous des formes non identiques. On pourrait songer à quelque romance; l'allure même du texte de la *Guerra* à cet endroit autoriserait l'hypothèse, ainsi que la phrase « como lloraron a Don Alonso amigos y enemigos », qui semble un écho du romance conservé ou arrangé par Pérez de Hita, *Estando el rey don Fernando* (95 a de Wolf, 1088 de Durán):

> A las palabras que dice
> cualquiera mora lloraba...

Mais je parle comme si la paternité de la *Guerra de Granada* n'était pas contestée à Diego de Mendoza, comme si cette œuvre n'était pas une production postiche bien postérieure sans doute et, tout comme la Chronique de Philippe II par Antonio de Loaces, une prosification de l'*Austriada* de Juan Rufo, ainsi qu'a cru le démontrer le capitaine de Torre.

C'est qu'aussi la démonstration n'est pas faite. Avant même qu'elle ne fût publiée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (1914), M. Morel-Fatio, dans l'article déjà cité, sans préjuger des arguments dont elle pourrait être étayée, faisait ressortir quelques traits communs entre la langue de la *Guerra* et celle des lettres de Diego de Mendoza. S'il n'apporte pas (et il ne s'en flatte pas) de quoi entraîner la conviction définitive, il y a pourtant là des coïncidences intéressantes. Il y a surtout les mots *aparejo*, *avilanteza* et *resoluto.* De ce dernier, bien que, pour mon instruction personnelle, j'aie fait la chasse aux archaïsmes et aux particularités analogues dans un grand nombre de prosateurs de l'époque, je n'avais trouvé d'exemple que dans la *Guerra* (*Bull. hisp.*, 1911, p. 90).

Peut-être M. Foulché-Delbosc aurait-il pu ne pas négliger, tout au moins rappeler ces considérations dans l'article où il a discuté la thèse de M. de Torre (*Revue hispanique*, 1915, nº 88); mais les arguments qu'il a fournis lui-même sont péremptoires, et je ne crois pas qu'on puisse les rétorquer. Le principal repose précisément sur la comparaison du passage de la *Guerra* qui nous occupait tout à l'heure, avec le texte des Annales. Et c'est précisément aussi par l'examen de ce même passage de la *Guerra* que M. de Torre commençait l'attaque, qui, renouvelée comme un coup de bélier sur d'autres points de l'ouvrage, se répétait en somme suivant la même formule : la prose de la *Guerra* a beaucoup de mots qui se retrouvent dans le poème de Juan Rufo, l'*Austriada*, publié en 1584; elle en a trop pour qu'on puisse admettre qu'elle soit le modèle, et que le poète se soit donné la peine de lui faire tant d'emprunts. A quoi je répondrais que le versificateur qui voudrait s'astreindre, pour une raison ou pour une autre, à faire passer dans les vers le plus possible d'un morceau en prose manquerait vraiment de métier s'il n'arrivait pas à une proportion assez forte. Nous ferons tout à l'heure un essai sur des hendécasyllabes espagnols; mais voici des hexamètres où l'on retrouvera à peu de chose près le début du chapitre où Tacite raconte la visite de Germanicus à la forêt de Teutberg (je ne pense pas qu'on accusera Tacite de s'en être inspiré) :

> *Militibus soluendi igitur suprema ducique*
> Magnum *Cæsarem* abhinc *inuadit* acuta *cupido*.
> *Permotusque omnis qui* illic *exercitus* adstat,
> Siue *ob amicum* animum subeat *miseratio* rerum,
> Siue *propinquum* etiam, *bellorum denique casus*
> Atque *hominum sortem*...

Quelques changements de cas ou de tour et quelques chevilles ont fait l'affaire. M. de Torre aura-t-il besoin de s'exercer à ce jeu pour être convaincu? Je pense bien qu'il l'est déjà, s'il doit l'être jamais. Mais comment a-t-il eu besoin que M. Foulché-Delbosc lui fît observer que l'imitation de Tacite dans la *Guerra de Granada* est flagrante et complète, et que l'*Austriada* est beaucoup plus loin des Annales? Comment aucun des mem-

bres de l'Académie royale de l'Histoire, devant lesquels il déclare avoir lu son travail, ne lui a-t-il suggéré la comparaison des trois textes? M. Foulché-Delbosc n'a pas eu de peine à démontrer que, au moins pour le célèbre épisode de la visite du duc d'Arcos à la Sierra Bermeja, il ne pouvait y avoir aucun doute : c'est ainsi que les mots *albentia ossa* et *disjecta vel aggerata* s'y trouvent fidèlement rendus par *blanqueaban* (*calaueras...*), *amontonados y esparcidos*, alors qu'on n'en voit d'aucune façon l'équivalent dans l'*Austriada*.

Mais M. Foulché-Delbosc laisse à M. de Torre sa part de victoire, car s'il revendique pour Diego de Mendoza la paternité de la *Guerra*, en revanche il reconnaît que quatre morceaux de ce texte ont été écrits après coup par quelqu'un qui aura voulu combler des lacunes et se sera servi, pour cela, du poème de Juan Rufo. Trois d'entre eux, explique-t-il, furent intercalés, en manuscrit, par Tribaldos dans un exemplaire de l'édition qu'il avait publiée en 1627, et passèrent dans les deux éditions que Benito Monfort donna à Valence en 1776. Le quatrième a été retrouvé par M. Foulché-Delbosc et publié dans la *Revue hispanique* en 1894. Il resterait donc à M. de Torre l'honneur d'une découverte assez intéressante, et ce que lui concède là le directeur de la *Revue hispanique* peut compenser la petite déconvenue qu'aura causée à l'aventureux érudit l'insuccès partiel de sa démonstration. Il est vrai qu'on ne lui cède que sur l'accessoire.

Au fond, ce n'est qu'une question de plus ou de moins, car pour admettre que, dans ces fragments, c'est Rufo qu'on a copié et non Rufo qui a copié, M. Foulché-Delbosc n'avance guère d'autres raisons; il relève bien aussi des passages dépourvus de sens ou formant contre-sens: mais ne peuvent-ils provenir de transcriptions maladroites? Il y trouve beaucoup plus qu'ailleurs des mots, des vers entiers communs aux deux textes, ce qui, certes, porte bien à accepter ses conclusions. Sans vouloir aboutir à une conclusion opposée, je ferai néanmoins une petite expérience. Dans le quatrième fragment (*Revue hispanique*, p. 491) il y a un assez long passage qui n'a pas son équivalent dans l'*Austriada*. J'ai cru pouvoir le resti-

tuer ainsi, en mettant en italiques les mots empruntés au dit fragment[1] :

Viendo sus cosas ya tan derribadas
Y él mismo *tan sin fuerzas*, *y deshechos*
Disignios y esperanzas derribadas,
no hallándose ya seguro ni en sus techos,
Y siendo, *entre los suyos*, entregadas
Sus noches al *temor*, mezclado a trechos
con *arrepentimiento* lento y vano
(Es *condicion* muy *propia de tirano*),

Con Habaquí trató pues *Abenabo*,
Quien le *tenía por* querido *amigo*,
Diciendo cómo de venderle un cabo
Trataba, *quien* vivía allí consigo,
Y que este daño y verse tan al cabo
Con pocas fuerzas contra el *enemigo*
A *desear* la *paz* ya *le movía*
Para *salvar la vida*, si podía.

Soit 62 mots communs, abstraction faite de la forme pour quelques-uns, sur un total juste de 100 (50 par octave). Sur les 38 mots restants, il y a une vingtaine d'articles, conjonctions ou mots sans importance. Les rimes sont faites sur des mots du texte en prose. Pas de vers simplement découpés dans ledit texte sans doute; mais il y en a un qui en est exclusivement tiré, et plusieurs qui n'ont eu besoin, en outre, que d'une cheville ou d'une épithète. Un autre que moi ferait certes beaucoup mieux; et je ne puis croire que Juan Rufo eût été bien embarrassé pour versifier ce morceau, malgré les difficultés que le thème présente à cet égard. D'autant qu'il se contente de peu : c'est ainsi qu'il fait rimer le verbe *podía* avec lui-même, le pronom *ella* avec lui-même (ch. XII), *cierta* avec *incierta*, *caso* avec *acaso* (ch. XVII), *siente* avec *resiente*, *contigo* avec *conmigo* (ch. XVIII), *culpa* avec *disculpa* (deux fois dans le même chant XVIII), et combien de fois *suerte* avec *muerte*, sans

1. « Viendo Abenavo ya sus cosas tan derribadas y el tan sin fuerças y deshechos sus designios y esperanças, temeroso y arrepentido y no hallandose ya seguro entre los suyos (condicion propia de tirano) trató con el Habaqui, a quien tenia por amigo familiar, de su remedio, diziendole como entendia que havia entre su gente quien tratava de venderle sin respeto de su auctoridad y justicia, y que este daño y el verse con tan pocas fuerças para resistir a sus enemigos le movia a desear paz por salvar la vida ».



compter tant de pauvretés! Aussi ne me suis-je pas fait scrupule de faire la rime de *un cabo* avec *tan al cabo,* les sens étant si différents, si l'étymologie est la même. Mais si l'on veut autre chose, je dirai

... y verse, aunque *bravo,*
con pocas fuerzas...

L'auteur n'est vraiment scrupuleux que pour l'accent de la sixième syllabe, qui martèle presque toujours nettement son vers, encore qu'il écrive

En este tiempo el que la secta mora...
Los pueblos todos de aquel reino ilbero...
(ch. XV).

Avec des prétentions si réduites, la mise en hendécasyllabes d'un morceau quelconque ou même d'une simple conversation n'est pas quelque chose d'invraisemblable. Galdos s'est amusé à cet exercice :

Don Florén...cio Morá...les y Temprádo...
Tan chiquillo es el uno como el otro...

G. CIROT.

FIN D'EXIL

LE RETOUR EN ESPAGNE DE LA REINE MARIE-CHRISTINE

(FÉVRIER-MARS 1844)

Après s'être enfin rendu compte que le maître de l'heure, le général Espartero, avait abandonné sa cause, certaine qu'elle n'aurait ni l'énergie ni les alliés nécessaires pour rétablir la paix intérieure, la reine Marie-Christine décida d'abdiquer ses fonctions de régente. A Valence, où elle s'était réfugiée après les troubles de Barcelone, le 12 octobre 1840, elle signa et lut sa renonciation, devant une assemblée composée des ministres, de quelques notables et des principales autorités de la ville. Elle aurait voulu prendre immédiatement la route de l'exil et s'embarquer sur un bateau français qui était ancré dans le port. Son entourage s'opposa à ce départ indigne de sa majesté royale, et la contraignit à attendre qu'un vapeur espagnol, *El Mercurio*, fût prêt à entreprendre le voyage de Marseille. Le 16, elle fit des adieux déchirants à ses petites-filles [1]. Le lendemain, à six heures et demie du matin, entre une double haie de soldats et entourée d'une importante escorte, la reine se rendit au Grao, où l'attendait le bateau. Elle monta à son bord, et bientôt, les yeux baignés de pleurs, elle vit dans le lointain se perdre les côtes espagnoles.

Le 28 février 1844, à trois heures dix de l'après-midi [2], la reine franchissait la frontière franco-espagnole, regagnant sa patrie par la Catalogne et par Valence, par cette même région d'où, quatre ans plus tôt, elle s'enfuyait vers Paris.

1. *La Estafeta de Palacio*, por D. Ildefonso Antonio Bermejo, t. I, pp. 706-707 (Madrid, 1871).
2. Lettre de Gaspard de Aguilera, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, envoyée le 29 février 1844 de Perpignan au ministre des Affaires étrangères de Madrid. (Arch. del Ministerio de Estado. Corespondencia de la Embajada de Paris, 1844.)

Ce retour d'exil, dont les circonstances sont maintenant bien oubliées, eut en son temps une réelle importance politique. Il signifia, à l'intérieur de la Péninsule, que le parti modéré, qui considérait ce retour comme « la plus grande des réparations et celle qui avait la plus haute signification politique »[1], voyait ses patients efforts et ses tentatives violentes pour ressaisir le pouvoir couronnés de succès. A l'extérieur, il intéressa et préoccupa même les gouvernements français et anglais et put être considéré comme une victoire de Louis-Philippe et de Guizot.

Quand, en 1840, le duc de la Victoire eut accepté la régence du royaume, les conservateurs se sentirent pour l'heure complètement vaincus. Ayant eu aux Cortes éphémères de 1839 et surtout à celles de l'année suivante une importante majorité dont ils avaient abusé pour faire passer quelques lois très impopulaires[2], ils ne possédaient plus maintenant aucune influence politique : les destinées de l'Espagne appartenaient au général Espartero et aux progressistes. Afin de donner à la reine Marie-Christine un éclatant témoignage de fidélité, les principaux chefs de son parti quittèrent volontairement l'Espagne, dont ils ne voulaient pas reconnaître le nouveau gouvernement. La plupart se rendirent à Paris et constituèrent autour de la reine exilée une cour de partisans dévoués[3], qui, du modeste hôtel de la rue de Courcelles, guettaient les maladresses et les fautes des nouveaux maîtres de leur pays, et le mécontentement qui croissait de jour en jour contre le régent. Ils observaient les mouvements de l'opinion publique espagnole, infiniment capricieuse, prompte à adorer ce qu'elle

1. Rico y Amat, *Historia política y parlamentaria de España*, 1861, t. III, p. 444.

2. En particulier, la fameuse loi dite de « Ayuntamientos ». En vertu de l'art. 70 de la Constitution de 1837, les Ayuntamientos devaient être « nombrados por los vecinos ». Le ministère Pérez de Castro demandait au contraire que les « Alcaldes y tenientes » soient nommés par le roi ou les chefs politiques. (Cf. *Antología de las Cortes desde 1840 a 1846* (Madrid, 1910, pages 111-112).

3. L'un des souvenirs les plus intéressants de cette émigration est un magnifique album contenant quarante portraits environ, ceux des personnages les plus importants qui avaient suivi en exil Marie-Christine. La *Ilustración española y americana* de 1912 publia quelques-uns de ces portraits, avec une notice de D. Juan Pérez de Guzmán. L'album appartient aux marquis de Toca y de Somó, « nietos de S. M. la reina Dª María-Cristina de Borbón ». — Les aquarelles sont l'œuvre de Luis López, Rivera, Yaguani, etc.

avait récemment haï, et à haïr ce qu'autrefois elle adorait. Ils tâchaient aussi de les guider par tous les moyens possibles, soit par l'envoi d'argent à quelques fidèles partisans, soit par des proclamations solennelles signées de la reine, soit par la création d'une société secrète, « l'ordre militaire espagnol », qui avait des ramifications dans les deux pays. Leur plus cher désir aurait été de regagner leur patrie, précédés de leur reine que tous les Espagnols auraient de nouveau acclamée.

Pendant que l'état-major du parti modéré préparait sans répit le retour de Marie-Christine, ses alliés qui étaient demeurés en Espagne, dociles aux instructions venues de Paris, ou agissant pressés par leur propre zèle, suscitaient au régent de nombreuses difficultés. Dès que le nouveau dictateur a publié son manifeste, les anciens députés modérés qui sont dans la péninsule ripostent par l'énergique protestation du 6 novembre 1840. Un an plus tard, les généraux et les officiers qui avaient autrefois offert leur épée à Marie-Christine pour la défendre contre Espartero, essayent d'entraîner leurs troupes contre celles du régent : c'est l'épisode le plus dramatique de cette lutte pour la reconquête du pouvoir. Le 7 octobre 1841, commence la rébellion de Léon, de Concha, de Quiroga et de Montes de Oca. Mais le duc de la Victoire reste le maître, étouffe le soulèvement et, insensible à la pitié, fait passer par les armes les glorieux officiers demeurés fidèles à Marie-Christine. L'opposition n'est cependant pas vaincue, bien qu'elle ait été cette fois durement brisée. Elle se manifeste, au cours de ces années si agitées, à propos de tous les événements. On la sent toujours agissante, même à propos d'affaires purement économiques qu'elle transforme en questions politiques : c'est ainsi qu'un projet de traité de commerce hispano-anglais est considéré comme la preuve de la domination britannique sur le gouvernement du régent et qu'il est furieusement combattu par les modérés.

Mais, on peut le dire sans paradoxe, les ouvriers les plus actifs de la restauration de Marie-Christine furent ses anciens ennemis, ceux-là mêmes dont la coalition l'avait chassée d'Espagne, les progressistes et Espartero. En 1840, ce qui

faisait la force du parti avancé c'était son union et sa discipline. Réduit aux dernières Cortes à une faible mais vaillante minorité, il se dressait comme un bloc en face du parti modéré et pouvait compter sur l'appui de ses membres qui n'avaient pu entrer au Parlement. Cette situation ne devait pas tarder à changer. Après le départ de Marie-Christine, il était de toute nécessité d'organiser sur des bases légales un gouvernement né de la révolution; il fallait aussi régler le grave problème de la régence que posait la fuite de la reine. Immédiatement, l'opinion se divisa, car certains progressistes étaient partisans de confier cette haute charge à une seule personne; d'autres, au contraire, à plusieurs : ces derniers représentaient les idées les plus avancées, c'étaient les partisans de la division du pouvoir. La scission était donc faite dès le mois de mai 1841, dès l'attribution de la régence. Elle s'accentua davantage lorsqu'on s'occupa de la tutelle de la jeune reine Isabelle. Le parti progressiste, une fois divisé, allait bientôt, spectacle inattendu, s'unir à celui des modérés et abandonner son protecteur, le général Espartero[1]. Le duc de la Victoire, habile tacticien mais non gouverneur adroit, mécontenta à diverses reprises les principaux chefs progressistes. De plus, sa dureté dans la répression des soulèvements lui aliéna les sympathies des gens de cœur. Après les sanglantes exécutions d'octobre 1841, c'est en décembre 1842 le bombardement de Barcelone, puis les lourdes contributions de guerre imposées à la « ciudad condal ». A l'indignation causée par ces violences vint bientôt s'ajouter un autre sujet de vif mécontentement : au retour de la « campagne de Barcelone », le régent dissout les Cortes. Un cri de colère gronde dans toute l'Espagne; les partis ignorent que la veille ils se combattaient; les journaux d'opinions opposées donnent le signal de l'union. Une coalition se forme contre le pouvoir personnel du régent. Il ne reste plus à Espartero que la dissolution du Parlement,

1. Ces brusques revirements, ces « renversements des alliances » faisaient dire au rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* chargé de la « Chronique de la quinzaine », en parlant de l'Espagne : « Il se passe dans ce pays des choses tellement inattendues, et les hommes politiques y affectent des allures si singulières... qu'il est évident qu'en Espagne les mots ont un sens particulier. » (Chronique du 14 février 1844, p. 715.)



l'arme classique en Espagne des gouvernants qui ont perdu la confiance. Mais cette fois la mesure va déchaîner l'orage; les députés eux-mêmes vont recommander l'insurrection, l'emploi des moyens illégaux et violents. De leur côté, les émigrés de Paris, dont beaucoup reviennent en Espagne, vont redoubler de zèle. Peu à peu, des soulèvements éclatent dans tout le pays. Après Malaga, c'est Reus, puis Barcelone, puis Valence, où le chef politique est assassiné par la populace; enfin le Nord ne tarde pas à suivre l'exemple du Levant. Les troupes qui ont abandonné le sort du régent vont marcher sur Madrid dont la conduite héroïque et la fidélité sont dignes d'éloge. Malheureusement, à Torreón de Ardoz, les troupes qui venaient délivrer la capitale fraternisent avec celles de Narváez. Dès que la nouvelle est connue, Madrid capitule. Le régent devant Séville, qu'il ne peut contraindre à se rendre, se sent perdu [1]. Entouré d'une petite escorte et de quelques vrais amis, il part pour Cadix, et là, à bord du *Betis*, il signe sa renonciation, comme l'avait fait quatre ans plus tôt, à Valence, la reine Marie-Christine. Puis, il s'en va demander au peuple anglais la protection que celui-ci n'avait jamais cessé de lui assurer pendant sa dictature. Une fois encore, l'Espagne a changé de maître. Narváez remplace Espartero. Celui qui, à Paris, fonda cette célèbre société de « l'Ordre militaire espagnol » et qui ensuite s'est mis à la tête des troupes « cristinas » n'aura qu'un désir : mettre un terme à l'exil de la reine régente. En outre, le parti modéré croyait que le retour de la reine mère lui donnerait plus de stabilité et lui fournirait un excellent allié pour diriger la conduite de la jeune Isabelle, qui venait d'être proclamée majeure (6 novembre 1843).

Mais l'heure n'est pas encore venue; quelques mois s'écouleront avant la réalisation de ce projet, juste le temps nécessaire pour que la situation paradoxale de la politique espagnole se décide en faveur des conservateurs. Depuis la capitulation de Madrid, en effet, le ministère est confié successivement aux deux chefs progressistes López d'abord, Olózaga

1. Voir dans *El Heraldo* du 3 janvier 1844 une ode sur le siège et le bombardement de Séville, de José Lorenzo Figuero.



ensuite. Mais ce pouvoir officiel n'a aucune force. Le véritable gouvernement réside dans une mystérieuse « camarilla » qui entoure la jeune Isabelle : il appartient surtout à Narváez. Les initiatives des libéraux sont sans cesse combattues, et n'aboutissent jamais. Pour mettre un terme à cet état de choses, Olózaga va arracher à la jeune reine le décret de dissolution des Cortes[1]. Mais l'ayant dans sa poche, par un inconcevable manque de logique, il n'osera pas en user. Dès lors, les conservateurs vont exiger de la reine qu'elle renvoie son premier ministre sur qui pèsera la lourde accusation d'avoir violenté l'âme d'Isabelle pour obtenir la signature du fameux décret. Un nouveau cabinet se forme sous la présidence de González Brabo, celui-là même qui, en 1839, contribua par ses insultes et ses calomnies dans le *Guirigay* à la chute de Marie-Christine, et qui aujourd'hui est le plus ardent défenseur du trône d'Isabelle. Le nouveau président du conseil désireux de faire oublier son passé ultra-progressiste et de s'attirer les bonnes grâces de la reine exilée, le parti modéré qui veut consolider son triomphe et le célébrer par une manifestation solennelle vont intervenir auprès de Marie-Christine pour la prier de regagner au plus tôt la capitale espagnole.

Dès les derniers jours de décembre 1843, alors que les Cortes célébraient ces séances mémorables où l'on discutait l'accusation contre Olózaga[2], la reine reçoit dans son hôtel de la rue de Courcelles les premières propositions de ses amis d'Espagne relatives à son retour[3]. Elle y répond en envoyant Donoso Cortés régler définitivement tous les détails et faire connaître ses conditions. « Le bruit s'est répandu que pour première condition de son retour en Espagne, Marie-Christine avait exigé la retraite immédiate de M. González Brabo. Cela

1. A diverses reprises, Isabelle aurait demandé à Olózaga de rappeler Marie-Christine. Le soir du 28 novembre, où fut signé le décret, il paraîtrait qu'elle insista plus que de coutume. Olózaga lui aurait dit : « Je le veux bien ; mais que me donnera pour cela V. M ? » D'où la demande de signature du décret. (Cf. « *De la crise politique de l'Espagne depuis la retraite du Ministère López* », *Revue des Deux-Mondes*, 1844, 1er semestre, p. 692.)

2. Revoir dans E. Quinet, *Mes vacances en Espagne*, le récit de ces séances mémorables.

3. Voir correspondance de l'ambassade d'Espagne à Paris, 1843. (Arch. del Ministerio de Estado.)

ne nous paraît point vraisemblable : Marie-Christine rentre à Madrid bien décidée, on l'assure, à venir de tous ses moyens en aide au gouvernement de sa fille[1]. » Le rédacteur des *Deux Mondes* était bien informé, si l'on en croit du moins le chargé d'affaires d'Espagne à Paris qui rend compte en ces termes d'une conversation qu'il a eué avec Marie-Christine :

« S. M. se sirvió añadirme que ninguna otra consideración la detenía para emprender su viaje, sino el recelo de que su presencia en España pudiera dar pretesto a los malcontentos del Reino para embarazar el Gobierno de su Augusta Hija en la marcha que con tanta utilidad del Trono y de la Nación ha emprendido[2]. »

Au début de janvier 1844, aussitôt après la publication du décret[3] qui rendait à la reine Christine la pension que les révolutionnaires de 1841 lui avaient enlevée, Martinez de la Rosa arrivait à Paris en qualité d'ambassadeur d'Espagne. Ancien premier ministre de la souveraine exilée, auteur de l'Estatuto Real, ayant, en octobre 1840, désavoué le mouvement révolutionnaire de Madrid et s'étant alors volontairement expatrié, l'envoyé du gouvernement espagnol était « persona grata » auprès de Marie-Christine qui, à n'en pas douter, suivrait ses conseils et se conformerait à ses indications.

Le rôle de Martinez de la Rosa consistait à régler dans le plus bref délai possible le retour de la reine. Aussi, dès son arrivée à Paris, l'ambassadeur se rendit-il rue de Courcelles :

« Conformándome a las órdenes del Gobierno, miré la vuelta de S. M. la Reina Madre como el asunto más urgente de mi importante misión. En cuanto llegué a esta capital, mi primer cuidado fué cumplir con el grato deber de ofrecer á S. M. mi respetuoso homenaje[4]. »

1. *Revue des Deux Mondes*, 1844, 1er semestre, p. 705.

2. Lettre de Gaspar de Aguilera, datée du 6 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.) Il faut remarquer pourtant que la reine fit son entrée à Madrid le 23 mars, et que le 2 mai Narváez formait un nouveau ministère.

3. Décret du 6 janvier 1844.

4. Lettre du 23 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.)



Voici le récit de cette première entrevue :

« Respecto de volver a España, S. M. se manifestó desde luego muy dispuesta a verificarlo y deseosa de abrazar á sus Augustas Hijas, de emplearse en su educación y cuidado y de corresponder a los votos que manifestaba la Nación.

» Por mi parte expuse a S. M. los *muchas y poderosísimas* razones que recomendaban su pronta vuelta, no para convencer a S. M., que no lo había menester, sino para que se apoyase en mi díctamen, si lo tenía a bien, dado caso que se hallasen en este Gabinete algunas dificultades.

» Supliqué a S. M. que para aclarar del todo la situación se dignase ir a Tullerías, si era dable, en aquella misma noche, para manifestar al Rei de los Franceses lo que yo había tenido la honra de exponer a S. M., quien se prestó gustosa á verificarlo, como lo verificó en efecto [1]. »

Mais sur ces entrefaites, éclatent dans la Péninsule quelques soulèvements. Alicante et Carthagène s'insurgent contre un régime qui donne des signes évidents de réaction. La reine va-t elle ajourner son voyage ? Le 12 janvier, le ministre des Affaires étrangères de Madrid écrit à Martinez de la Rosa pour lui dire que l'importance des troubles qui agitent l'Est de l'Espagne a été exagérée par la presse. On est à la veille de les réprimer [2]. La reine peut regagner l'Espagne, elle le doit même, afin de démontrer au peuple espagnol et aux puissances étrangères que le gouvernement est fort et sans inquiétude. Retarder le voyage serait « un grand malheur ». Le lendemain, nouvelle dépêche où il est dit que « la présence de S. M. en Espagne est urgente et nécessaire » [3]. Partageant les inquiétudes et la manière de voir de son gouvernement, Martinez de la Rosa prie la reine Christine de ne pas différer le moment de son retour. Mais cette démarche n'était pas nécessaire, car

1. Lettre du 23 janvier 1844. (Arch. Minist. de Estado. Corresp. Embajada de Paris, 1844.)

2. En réalité, Alicante ne capitula que le 6 mars. La répression fut extrêmement rigoureuse. Elle excita l'indignation des puissances étrangères qui exigèrent qu'une goutte de sang ne fût pas versée au moment où se soumettrait Carthagène. (Voir plus loin.)

3. Lettre du ministre des Affaires étrangères de Madrid, 12-13 janvier 1844. (La copie est dans la Corresp. de l'Amb. de Paris, (Minist. de Estado.)

« el ánimo de S. M. es incapaz de abrigar temor ó villanos recelos: se mostró como siempre pronto a oir la voz de la conveniencia pública expresada con lealtad y franqueza, y S. M. resolvió emprender su viaje el mismo día de antemano señalado »[1].

Pour comble de bonheur, l'insurrection est en partie vaincue : les troupes du général Pardo usant d'un stratagème infâme s'emparent à Elda du chef des révoltés d'Alicante et de quelques-uns de ses partisans. Ce léger succès abattit beaucoup le courage des « pronunciados ». Un autre événement imprévu facilita encore le retour de la reine : la mort de l'infante Dª Luisa Carlota. Cette princesse, en effet, avait groupé autour d'elle un parti politique d'opposition qui, n'ayant plus de chef, sera moins fort, et, n'ayant plus à sa tête un membre de la famille royale, ne sera plus protégé contre le gouvernement. Si l'on ajoute enfin que plusieurs villes de la Péninsule et de nombreux Espagnols adressent à Marie-Christine des témoignages de leur fidélité[2], on comprendra que rien ne s'oppose plus du côté de l'Espagne au retour de la reine mère.

Mais il fallait compter encore avec la France et avec l'Angleterre. Ces deux pays se montreraient-ils favorables au départ de Christine? Ce fameux voyage n'allait-il pas porter atteinte à la « précieuse entente cordiale », suivant le mot de

1. Lettre de Martinez de la Rosa du 17 février 1844. (Corr. Amb. Paris, 1844. Arch. Minist. Est.). La date fixée primitivement fut d'ailleurs retardée de quelques jours. — La reine comptait partir au *début* de février (lettre de Martinez de la Rosa, 23 janvier 1844); le *Heraldo* du 19 janvier répandait à Madrid cette nouvelle.

2. Nous parlerons plus loin des lettres adressées à la reine par les députés, les sénateurs, les municipalités de Valence et de Barcelone. Citons ici quelques extraits de la requête présentée par la petite ville d'Alcira : « Si hubo un dia en que el ronco clamor de la anarquía quiso imprimir en la victoriosa Alcira el negro sello de la deslealtad... ». Après s'être accusés en termes pompeux de leur erreur passée, les habitants demandent à la reine que « se dignen pisar sus reales piés los fértiles campos, los frondosos valles... » (cf. *El Heraldo*, 12 janvier 1844). Dans *El Heraldo* du 21 sont publiées des lettres de la députation provinciale de Tarragone et de Pontevedra. Le *Heraldo* du 25 annonce que la province de Guipúzcoa a envoyé à Paris Pedro de Egaña pour solliciter de Marie-Christine la faveur de traverser les provinces basques en regagnant Madrid. Dans le même journal du 3 février, on insère une poésie d'un habitant de Jerez de la Frontera, dédiée à la « restauradora de la libertad, à la noble proscrita, à S. M. Dª Maria Cristina de Borbón » et qui commence ainsi :

Vos, de belleza sin igual modelo
Del valor de otros siglos fiel dechado...

Par cet exemple, et celui de la requête d'Alcira, on peut juger de l'éloquence des fidèles sujets de Marie-Christine.



Louis-Philippe? Dès le début des négociations, la reine se rendit parfaitement compte de cette difficulté. Elle fit part à G. de Aguilera, le chargé d'affaires d'Espagne, qu'elle était disposée à regagner son pays, mais qu'elle était retenue par « la crainte de troubler la bonne harmonie qui règne entre les gouvernements de France et d'Angleterre »[1]. Cette même considération aurait pu pousser Louis-Philippe et Guizot à faire retarder la date du départ. C'était l'unique d'ailleurs, car la France n'avait jamais cessé de donner des preuves de sympathie à la souveraine proscrite et à son parti. On avait pu en toute tranquillité conspirer dans l'hôtel de la rue de Courcelles contre le général Espartero, et lorsque celui-ci avait demandé qu'on expulsât Marie-Christine, Guizot avait énergiquement refusé[2]. Quelques mois après, l'ambassade française de Madrid était rappelée et on ne laissait plus qu'un simple chargé d'affaires, le comte de Gluksberg, près du gouvernement « révolutionnaire ». Plus tard, le consul de France à Barcelone, F. de Lesseps, accordait ouvertement sa protection aux révoltés et Guizot repoussait durement les protestations élevées, à ce propos, par les ministres d'Espartero. De plus, pendant tout son séjour à Paris, la reine mère est souvent reçue à la cour; on donne en son honneur des dîners, on l'invite à toutes les cérémonies officielles. Ces témoignages de considération dispensés au parti modéré et à Marie-Christine font donc présager que le gouvernement français se montrera favorable au retour de l'ex-régente.

Mais que dirait l'Angleterre? L'arrivée de la reine mère à Madrid ne marquerait-elle pas une période de domination française qui ferait suite aux trois années de « protectorat anglais exercé par l'envoyé de la cour de Londres, Aston, pendant la dictature du duc de la Victoire »[3]? En février 1844, le cabinet britannique aurait certainement préféré que le

1. Lettre du chargé d'affaires d'Espagne du 6 janvier 1844. (Arch. du Minist. de Estado.)

2. Dépêche du 21 octobre 1844 adressée à Olózaga. L'attitude du gouvernement français est d'autant plus singulière, que ce même gouvernement avait chargé son ambassadeur en Suisse, le duc de Montebello, d'obtenir l'expulsion de Louis Bonaparte.

3. Bourgeois, *Manuel de polit. étrangère*, III, p. 252.

départ de Marie-Christine fût retardé. Dans une entrevue qu'eut à Paris, le 31 janvier 1844, l'ambassadeur anglais avec Martinez de la Rosa, lord Cowley fit observer que son gouvernement verrait avec plaisir que la reine attendît pour regagner sa patrie la décision des Cortes : excellent moyen dilatoire, car « les Chambres n'étaient pas réunies, et on ne pouvait pas prévoir le moment où elles seraient convoquées de nouveau »[1]. C'est ce que fit remarquer le diplomate espagnol qui ajouta justement :

« S. M. no fué expulsada del Reino por ninguna ley ni acto de las Cortes, en cuyo caso, por injusta que hubiese sido aquella medida, tal vez pudiera parecer conveniente que se alzase la proscripción por el mismo medio que se había impuesto..... Además uno de los mayores inconvenientes que la intervención del Parlamento acarrearía sería el someter á un debate público la vuelta de S. M., no pudiendo cerrarse los labios a cualquier diputado que quisiere oponerse a dicha medida, y siendo también de recelar que hasta los mismos que la apoyasen tocasen tal vez puntos que despertasen antiguos recuerdos, cuando cabalmente el más vivo deseo de S. M., así como del gobierno de su augusta hija, es que se borre la memoria de hechos lamentables y que se cimente la unión entre todos los Españoles[2]. »

Pourquoi donc le cabinet anglais, dont lord Cowley exposait les vues à son collègue espagnol, redoutait-il le retour de Marie-Christine? C'est que, dès ce moment, il était question du mariage de la jeune Isabelle II; aussi pensait-on que le voyage de la reine mère pourrait bien favoriser la candidature d'un prince français ou ami de la France[3]. Lord Cowley pria Martinez de la Rosa de s'expliquer sur ce point : il se déclara satisfait quand l'ambassadeur espagnol lui eut donné l'assurance qu'aucune décision n'était prise quant au choix du mari d'Isabelle. De même, lord Aberdeen, à la Chambre des lords,

1. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne, 3 février 1844. (Arch. del Minist. de Estado.)
2. *Ibid.*
3. Cette crainte était d'autant plus fondée que le journal espagnol des modérés *El Heraldo*, l'organe officieux du gouvernement, publiait des articles extrêmement favorables à un rapprochement franco-espagnol. Dans le numéro du 14 janvier 1844, le rédacteur de l'article de fond disait sa reconnaissance à la France qui ne « considère plus les Espagnols comme des sauvages africains, mais comme des Européens ! »



dut calmer les inquiétudes que manifestait lord Clarendon dans son interpellation du 12 février, où, détail significatif, il n'était question que du mariage de la reine et point du retour de Marie-Christine [1]. Ainsi le gouvernement anglais voyait sans enthousiasme la reine mère quitter Paris. Il s'y résigna pourtant à la pensée que son assentiment pourrait lui concilier les bonnes grâces du parti modéré espagnol, maintenant au pouvoir, et lui rendre l'influence qu'il avait exercée au temps d'Espartero. Tout le monde était donc d'accord. L'Espagne réclamait sa souveraine; la France la lui rendait de grand cœur; l'Angleterre n'osait pas la retenir.

Il ne restait plus qu'à régler les détails du voyage et tout d'abord l'itinéraire. La reine passerait-elle par Bayonne ou par Perpignan? Pour fixer ce point, Martinez de la Rósa conféra longuement avec Guizot :

« ¿Y qué ruta le parece á Vmd mejor? me preguntó el ministro. — No tengo formada mi opinión respecto de ese punto, le respondí. — Nosotros nos inclinamos (añadió) a que sea por Barcelona y Valencia. — Eso ofrecería (le repuse) una especie de reparación solemne; aunque en otra época no fueron los pueblos los que cometieron ningún agravio; pero ahora es seguro acogerán a S. M. con un verdadero entusiasmo. Sin embargo (añadí) me parece que debe tenerse en cuenta la conducta noble y leal que observaron las provincias vascongadas en el año de 1840, y en la crisis de octubre siguiente. Por eso, estoy dudoso respecto de ese punto; y lo mejor sería dejarlo enteramente a la voluntad de la reina Cristina, que tiene tanto discernimiento y un tacto tan exquisito. — Vmd tiene razón (me contestó el ministro) dejemos este punto a la discreción de S. M. [2] »

Le soir même de l'entrevue avec Guizot, Martínez de la Rosa va rendre visite à la reine Marie-Christine qui semble avoir résolu de regagner Madrid par la Catalogne et Valence. — De retour à l'ambassade, Martínez écrit à son gouvernement :

« Lo que ha determinado ya S. M. movida principalmente por las exposiciones que han elevado a sus Reales Manos varias corporaciones

1. Voir dans *El Heraldo* du 22 février 1844 le compte rendu de cette séance.
2. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 23 janvier 1844 (Arch. Minist. de Estado).

é individuos de las provincias de Cataluña y de Valencia es el entrar en España por aquella parte, influyendo quizá tambien en esta resolución el deseo tan proprio del magnánimo corazón de S. M. de dar una señalada prueba de que su principal anhelo es que se borre hasta el último vestigio de pasados y lamentables acontecimientos [1]. »

Au début de janvier 1844, en effet, les députés et les sénateurs de Valence demandent à la reine de passer par Valence :

« La magnánima ciudad de Valencia en días de aciago recuerdo tuvo dentro de sus muros a la augusta persona de V. M.; sus leales habitantes devoraron también en amargo silencio el profundo dolor de V. M.; la admiraron en su heróica resignación ante Dios y los hombres, y cuando llegó por V. M. el acerbo momento de abandonar sus playas, creyeron fatalísimo sueño la terrible realidad que se cumplía... Dígnese pues V. M. siguiendo los impulsos religiosos de su corazón venir a España, desembarcando en las playas de Valencia : sus moradores esperan a V. M. con impaciencia [2]. »

L'exemple des représentants de Valence est suivi quelques jours plus tard par ceux de Barcelone, de Gérone et de Tarragone [3]. A ces touchantes requêtes, le secrétaire particulier de Christine, Castillo y Ayensa, et Martínez de la Rosa répondent en exprimant les remerciements de leur souveraine [4] qui, dès la fin janvier, a arrêté son itinéraire par Sens, Lyon, Montpellier, Perpignan. Mais à partir de la frontière espagnole, ira-t-elle à Valence par terre ou par mer? La question n'est pas tranchée. Dans tous les cas, la reine demande qu'un bateau espagnol mouille à Port-Vendres [5] et demeure à sa disposition durant tout le voyage. Elle prie le gouvernement espagnol de tenir prêtes trois voitures, pour elle et sa suite. Elle compte également sur son zèle et sur sa loyauté pour que toutes les mesures de sûreté soient adoptées, de concert avec les chefs militaires des régions qu'elle traversera.

1. Autre lettre du même jour. *(Ibid.)*
2. Le texte de la lettre est publié dans « El Heraldo » du 6 janvier 1844.
3. Voir le *Heraldo* du 21 janvier 1844.
4. Voir le *Heraldo* du 6 et du 9 février 1884.
5. Le gouvernement espagnol désigna le vapeur « Isabelle II ». Malheureusement son capitaine dut bientôt aller commander les forces navales devant Alicante soulevé. C'est sur un vapeur français, le « Lavoisier », que Marie-Christine fit le voyage de Tarragone à Valence.



Le jour du départ approchait. Les « exposiciones » des Espagnols fidèles se multiplient. La date est irrévocablement fixée au 15 février[1]. Le 9, Martínez de la Rosa écrit à Madrid pour faire savoir qu'il a désigné le premier secrétaire de l'ambassade, G. de Aguilera, et l'attaché, le comte de la Unión, pour accompagner la reine dans son voyage. Le 10, le maréchal Soult annonce à l'ambassadeur d'Espagne qu'il a donné des ordres pour que la souveraine soit reçue partout ainsi qu'elle le mérite. Le 12, la reine et tout le personnel de l'ambassade dînent au palais des Tuileries. Ce jour-là, Guizot adresse à Martínez de la Rosa quelques recommandations très importantes : il se rend bien compte que l'Espagne des modérés va, entraînée par ce nouveau triomphe, s'avancer encore dans la voie de l'absolutisme. Que l'on sache bien que la monarchie pure n'est plus de ce temps. Il faut se soumettre aux exigences du moment présent. Si le gouvernement espagnol l'oubliait, l'Angleterre ne manquerait pas d'élever des protestations, et la France ne pourrait plus le soutenir[2]. Ces conseils donnés, que la reine regagne sa patrie, mais que son parti soit prudent.

Le 15, au jour dit, Marie Christine quitte Paris, à une heure de l'après-midi, après avoir été une dernière fois aux Tuileries. Elle est précédée d'une voiture où ont pris place les deux plus jeunes filles de D. Francisco de Paula, la comtesse de Belascoain et les ducs de San Carlos. Dans la sienne, la reine est accompagnée de la fille aînée de D. Francisco. Viennent ensuite quelques voitures pour Martínez de la Rosa, la « real Servidumbre », le premier secrétaire de l'ambassade et un attaché. Quelques instants avant le départ de Christine, le gouvernement français avait dépêché un courrier chargé de s'assurer que tout était préparé, dans les diverses villes traversées par le royal cortège, pour recevoir dignement la souveraine d'Espagne.

1. La nouvelle est publiée dans le *Heraldo* du 4 février.

2. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 17 février 1844 (Arch. del Minist. de Estado). Le 24 février, en réponse à cette lettre, le Ministre des affaires étrangères écrit à l'ambassadeur de Paris pour protester contre les craintes exprimées par Guizot. Si le gouvernement a pris de sévères mesures de répression contre les insurgés d'Alicante, c'était pour assurer la paix intérieure de l'Espagne.



A Melun, le préfet vient saluer la reine mère. A Sens, une garde d'honneur est réunie dans l'hôtel où descend Marie-Christine; le lendemain, le sous-préfet et une foule nombreuse accompagnent la reine à la cathédrale. Dans cette ville, Martínez de la Rosa prend congé de l'ex-régente qui continue sa route vers la frontière[1].

Partout où elle passe, « S. M. est accueillie par toutes les autorités civiles, militaires, municipales et ecclésiastiques avec toutes les considérations dues à sa haute position, à son immense mérite, et — ajoute naïvement l'auteur de la lettre — aux ordres envoyés par le gouvernement de S. M. le roi des Français »[2]. A Chalon, la reine s'embarque sur la Saône, après avoir écouté le discours du président du Conseil général. Elle arrive à Lyon le 20. Elle est reçue par le préfet, le maire, le commandant de la région militaire. Au milieu d'une foule énorme de curieux, elle gagne l'hôtel de l'Europe où de superbes appartements lui ont été préparés. Le lendemain elle reçoit les autorités de la ville. Le 22, très touchée de l'accueil que lui a réservé la population lyonnaise, elle s'embarque sur le Rhône, pour Avignon[3]. Elle est à Montpellier le 23. Malgré son désir de garder l'incognito, le préfet a réuni dans l'hôtel du Midi, où elle logera, une garde composée de gendarmes et de fantassins, et dans les jardins de l'hôtel, deux musiques militaires ne cessent de jouer jusqu'à la tombée du soir. Le 24, la reine va entendre la messe à Saint-Pierre. Un peloton de gendarmes précède sa voiture; un autre de hussards la suit. Ce même jour, à midi, elle part pour Narbonne, après avoir reçu dans ses royales mains, la lettre que la majorité des députés espagnols lui envoyait par deux délégués[4]. A Perpignan, on attend Marie-Christine depuis le 20 février. Dès cette date, de nombreuses délégations espagnoles arrivent dans cette ville où on leur réserve le meilleur accueil. Le baron de

1. Lettre de l'ambassadeur d'Espagne du 17 février 1844-n° 61 (Arch. del Minist. de Estado).
2. Lettre du premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, écrite de Perpignan, le 29 février 1844 (Arch. del Minist. de Estado).
3. Cf. le *Heraldo* du 28 février 1844.
4. Cf. le *Heraldo* du 3 mars 1844.



Meer, qui doit accompagner la souveraine en Catalogne, vient plusieurs fois de Figueras à Perpignan. Le comte de Castellane, commandant de la division, est revenu de Paris[1]. Le préfet Marie fait préparer dans son hôtel un logement somptueux pour la souveraine d'Espagne qui, lorsqu'elle arrive dans la dernière ville de France qu'elle doit traverser avant de regagner son pays, est « reçue avec tous les honneurs de reine, et ainsi que l'avait ordonné son auguste oncle, le roi des Français »[2].

Après avoir été retardée en chemin par une violente tempête, le 28 février à trois heures dix, Christine franchissait la frontière d'Espagne,

« despedida con todos los honores debidos, salvas de artilleria y acompañamiento hasta el mismo límite del prefecto Marie, comandante general de la división militar, conde de Castellane, estado Mayor, todos de gala y a caballo.

» Al pasar la raya de España, se hallaban a recibir a S. M. el teniente general baron de Meer, el gefe político é intendente de Gerona, el gefe del Estado Mayor del ejército, y considerable número de personas de todas clases. El barón de Meer dirigió á S. M. un breve discurso en el que este esforzado y leal soldado expresaba a S. M. sus sentimientos de adhesión á su Real Persona, la del ejército y la de la nación entera, y S. M. le contestó, con aquella amabilidad que la distingue, de lo penetrada que se hallaba S. M. de la lealtad al trono de su Augusta Hija que animaba al esclarecido general, al ejército y a la nación entera, y que solo deseaba con ansia contribuir por su parte a que se asegurase el orden y se promoviese la felicidad y el bienestar de la valiente y grande España[3] ».

Dès ce moment, commence pour la reine un voyage triomphal. Toutes les villes où elle passera se préparent à l'accueillir avec enthousiasme. Les corps constitués envoient vers elle des délégations. Le ministre de grâce et de justice va à sa rencontre. La jeune reine et sa sœur se rendent à Aranjuez afin de revoir et d'embrasser plus tôt leur tendre mère.

1. Cf. le *Heraldo* du 27 février 1844.
2. Lettre de G. de Aguilera, datée du 29 février, de Perpignan (Arch. Minist. de Estado).
3. *Ibid.*

L'organe officiel du parti modéré, le *Heraldo*, publie un long article, le 28 février, où il oppose la situation présente de Marie-Christine et sa situation en 1840. Il célèbre ce jour glorieux de la réparation solennelle, en faisant remarquer que l'allégresse du pays « n'est pas officielle, d'ordre royal ».

A Figueras, au moment où arrive Marie-Christine, les cloches sonnent, le canon tonne. La reine écoute un discours du bâtonnier des avocats, et entend la lecture d'une lettre que lui adressent vingt-quatre mères de famille. Elle répond « par des paroles magiques », et, après avoir assisté à un Te Deum, elle regagne la demeure qui lui est réservée « précédée de douze jeunes gens en habit, portant des torches » [1].

Le lendemain, à Gérone, même réception, mêmes cérémonies. La reine visite les principaux monuments et couvents de la ville. Elle se montre au balcon pour remercier la foule de ses acclamations et pour regarder « des danses du pays ». « Rien n'a été commandé; tout a été spontané et né du cœur » [2].

Depuis longtemps Barcelone se préparait à recevoir « l'idole des Espagnols » de façon à lui faire oublier les tristesses du mois d'octobre 1840. Dès le 21 février, on prépare des appartements luxueux et l'on charge quatre jeunes gens de composer des poésies en l'honneur de « l'immortelle Christine » [3].

C'est le 4 mars, à trois heures de l'après-midi, qu'a lieu l'entrée solennelle. La multitude se presse sur le parcours de la souveraine. De toutes parts « on lâche des colombes et d'innocents oiseaux ». Au bruit du canon et des cloches se joint celui des clameurs de la foule. Les troupes défilent devant la reine, tandis qu'on lance un ballon portant des inscriptions toutes à l'honneur de la souveraine. Le spectacle est si imposant que le rédacteur du *Heraldo* le compare « au triomphe de l'empereur Trajan ».

Pendant son séjour dans la capitale de la Catalogne, Marie-

1. *Heraldo* du 6 et du 7 mars. Pourtant l'enthousiasme des populations avait été « guidé » par des proclamations du chef politique et de la municipalité de Gérone, qui sont reproduites dans le *Heraldo* du 27 février.

2. *Ibid.*

3. *Heraldo* du 27 février.



Christine, chaque matin, va entendre la messe, puis visite les couvents et les hôpitaux de la ville. Elle n'oublie pas non plus de prodiguer ses encouragements aux industriels : dans la journée du 7 mars, elle se rend à la fabrique de tissus de Puigmarli et à la fonderie de Valentín Esparó où elle lit le salut de bienvenue que lui adresse le directeur de l'usine, écrit en lettres de feu. Par une singulière faveur, les ouvriers sont admis à baiser la main de l'auguste reine. Elle inaugure, le 8, la caisse d'épargne, et distribue les récompenses aux enfants des écoles. Le soir, elle assiste à un concert brillant, où l'orchestre exécute des valses de Strauss, des fragments de *Faust* et de *Guillaume Tell* qui charment l'assistance. Le lendemain, « jour de deuil pour Barcelone »[1], Christine continue sa route vers Tarragone où elle arrive le soir vers dix heures. On tire en son honneur un feu d'artifice dont une des pièces représente la reine-mère embrassant ses filles. Le lendemain, visite à la cathédrale; nouveau Te Deum.

Après s'être rendue « à Reus, la première ville qui se souleva contre Espartero, après avoir assisté, de retour à Tarragone, aux danses du pays » et à l'exhibition des « gigantes, enanos, valencianos, gitanos y mogiganga », elle s'embarque à bord du « Lavoisier » pour Valence. Les divers corps constitués de cette ville déploient une égale ardeur à se faire pardonner les événements de 1840. Dès qu'ils sont certains que la reine honorera Valence de sa visite, ils règlent les programmes des fêtes solennelles que l'on organisera en l'honneur de Marie-Christine. La « Junta de Comercio » décide que, malgré l'état précaire de ses finances, elle ornera de magnifiques tentures la façade de la Lonja « sin encubrir el mérito artístico de su gótica arquitectura ». L'Université dressera un arc de triomphe, et les étudiants chanteront un hymne de circonstance que composera l'un d'eux. La Municipalité fera édifier près du port deux grandes tentes où l'on recevra la reine, dès qu'elle débarquera. Le 12 mars, dès que le « Lavoisier » est signalé au large, une multitude de petites barques s'avancent

1. Pour l'arrivée et le séjour de la reine à Barcelone, cf. le *Heraldo* des 10, 12, 13, 14 et 16 mars.



à sa rencontre et ensuite lui font escorte. Les jeunes gens qui y ont pris place lancent des fleurs dans l'eau et exécutent des chansons qu'accompagne un orchestre « à la façon des gondoliers de Venise ». Après cette première manifestation de sympathie, si poétique, la reine pénètre dans une des tentes de l'Ayuntamiento. Douze jeunes filles, vêtues du costume de la « huerta », présentent à Marie-Christine des bouquets et des corbeilles remplies de fruits, puis les notables de la ville et de la province viennent lui apporter leurs hommages et l'assurer de leur fidélité. Alors le cortège se forme et, au milieu d'une foule enthousiaste, se rend à l'église « de los Desamparados ». Pendant une heure, la reine prie avec ferveur et laisse couler ses larmes. Ensuite, elle se dirige vers le palais du comte de Cervelión, celui-là même où se déroulèrent les scènes tragiques qui provoquèrent son départ pour l'exil. Là, une garde d'honneur formée de nobles Valenciens veillera sur Christine pendant son séjour dans cette ville.

Le lendemain, Te Deum solennel. L'après-midi, la Vierge miraculeuse de « los Desamparados » est promenée dans les rues de Valence. La reine suit la procession, très recueillie, et la foule crie à diverses reprises : « Vivent les deux Vierges ». Les « rocas » font aussi partie du cortège. De retour au palais, Marie-Christine assiste à un brillant concert, et reçoit de nombreux amis qui lui sont toujours restés fidèles : Donoso Cortés, en leur nom, adresse une allocution touchante à la souveraine. Les jours suivants sont consacrés à la visite des hôpitaux, des couvents, de l'académie de San Carlos. Avant de quitter Valence, la reine reçoit un album commémoratif de son passage triomphal, contenant de nombreuses poésies écrites par des jeunes gens de la ville. A son tour, au nom de sa fille, Isabelle, elle remet à la Municipalité les clés d'or de Valence, ainsi qu'une lettre autographe de la jeune reine. Le 16 mars, quand elle part pour Madrid, cinq cents étudiants précèdent sa voiture qu'ils accompagnent pendant quelques lieues[1].

1. Pour le séjour à Valence, voir le *Heraldo* des 10, 15, 20 et 22 mars 1844



Très touchée de l'accueil qui lui a été fait dans les villes du Levant, Christine a hâte de revoir ses filles qui se sont rendues à Aranjuez. Après cinq jours de voyage, le 21 mars à six heures du soir elle a le bonheur d'embrasser les princesses royales, impatientes elles aussi de revoir leur mère [1]. Ce jour-là, Isabelle, sa sœur et une brillante suite se sont avancées sur la route de Valence, jusqu'à trois quarts de lieue de la résidence royale. Depuis quatre heures de l'après-midi elles attendent la venue de Christine. Plusieurs fois, on croit apercevoir sa voiture et son escorte. Enfin, un nuage de poussière s'élève à l'horizon, les lanciers se distinguent chaque fois plus précis. Isabelle « monte sur une chaise pour savoir s'il y a une voiture », et quand elle l'a vue, oubliant toute étiquette, elle s'élance, avec sa sœur, au-devant de sa mère. Le soleil baissait à l'horizon; « parecía haberse detenido para solennizar el cuadro magnífico que presentaba la familia real de las Españas». Après de tendres effusions, Marie-Christine et ses enfants regagnent Aranjuez, où un arc de triomphe a été dressé, et où, dans le palais, de nombreux grands d'Espagne se précipitent vers la reine mère et baisent respectueusement sa main.

C'est le 23 mars, après quatre ans d'exil, que Marie-Christine rentre dans la capitale de son royaume. Près de la porte d'Atocha, un imposant cortège se forme. En tête s'avancent les voitures de la municipalité et de la députation provinciale; puis vient une grande foule portant des palmes et des branches d'olivier; ensuite un carrosse, tiré par dix chevaux blancs où « de jeunes nymphes brûlaient de riches parfums ». Suit une compagnie de sapeurs vêtus de brillants uniformes. Des palefreniers à la livrée de la maison royale tiennent à la main de très beaux chevaux. Ils précèdent un autre carrosse « d'où des nymphes lancent des fleurs et dans lequel, sous un dais, est assise une matrone qui représente l'Espagne ». Après un groupe de danseurs en costumes provinciaux s'avance enfin

1. La reine Isabelle avait envoyé quelques chevaux des écuries royales au relais de Quintanar afin que sa mère pût arriver plus tôt à Aranjuez. (Cf *Heraldo* du 21 mars.)

le landau dans lequel ont pris place les deux reines. L'enthousiasme est énorme. La foule acclame Marie-Christine et Isabelle. On lâche de blanches tourterelles qui tiennent dans leur bec des rubans et des compositions poétiques. A six heures, les reines pénètrent au Palais, mais aussitôt après elles doivent se montrer au balcon pour remercier le peuple de Madrid de ses « vivas » qui ne s'arrêtent pas. Le soir, la ville illumine et l'on remarque, en particulier, les illuminations du palais de Buenavista, du Sénat, du Musée d'artillerie et de l'Imprimerie nationale [1].

Afin de commémorer le retour, à Madrid, de Marie-Christine, le *Heraldo* publie le 23 mars un numéro dont la première page ne contient qu'une poésie de circonstance, signée de Campoamor, encadrée par des dessins de goût antique. Les « odes » en l'honneur de la reine se multiplient : le *Heraldo* du 30 en publie une de Luis de Retes; celui du 26, une autre en français de M. Edan, « catedrático de la Universidad de Francia y literato de mucha nota en Paris » et qui enseigne sa langue aux Espagnols. C'était un ingénieux moyen de réclame. Citons la première et la quatrième strophes de cette composition poétique, qui n'en compte pas moins de quatorze !

« Un peuple s'écriait sous le joug qui l'opprime :
S'il était dans le ciel un Dieu vengeur du crime,
La veuve et l'orphelin auraient des défenseurs.
La force est-elle donc l'arbitre de la terre?
Et le tribut que veut l'éternelle colère
Est-il donc un nectar et de sang et de pleurs? »

« Mais qu'ai-je fait? ô Reine; une lyre indiscrète
D'un nouveau Décius ose être l'interprète,
Et porter jusqu'à vous l'audace de son vol.
Christine, pardonnez l'élan d'une âme émue!
L'unanime transport qu'excite votre vue
A fait dans un Français battre un cœur espagnol. »

Pendant les premiers temps de son retour à Madrid, la reine mère se consacre à des œuvres pieuses et à la visite des

1. Pour le retour de la reine à Madrid, cf. le *Heraldo* du 23 mars (qui donne le récit de l'arrivée à Aranjuez) et celui du 24 qui fournit de nombreux détails sur l'entrée de Christine dans sa capitale.



couvents. Elle annonçe aussi, par la voie de la *Gazette*, son mariage avec le duc de Rianzares. Elle voulait ainsi faire oublier qu'elle avait autrefois signé des actes officiels hostiles à la religion et au pape [1], et mettre fin aux critiques trop souvent formulées contre sa vie privée.

Allait-elle, installée de nouveau au palais, exercer une action personnelle sur le gouvernement de l'Espagne ? A diverses reprises, au cours de son voyage, elle avait déclaré « qu'elle était résolue à ne plus se mêler des affaires publiques ». Bien plus tôt, en 1841, elle assurait également « qu'elle ne voulait plus du pouvoir et ne rentrerait plus dans les affaires » [2]. Pourtant, sollicitée par les modérés, elle ne cessera pas de diriger la conduite d'Isabelle. Après avoir trouvé sur sa table un joli coffret contenant ces numéros du *Guirigay* où, en 1840, Gonzalez Bravo publiait de grossières injures contre son auguste personne [3], elle prépara la chute de ce ministre et fit désigner pour présider le nouveau cabinet le général Narváez.

Mais c'est surtout dans les intrigues embrouillées qui précédèrent le mariage de ses filles que l'on découvre son influence. A n'en pas douter, malgré quelques désaccords — d'ailleurs passagers — avec Louis-Philippe, elle fut un excellent agent de notre politique et contribua à faire conclure ces deux unions qui marquèrent le triomphe de Guizot sur Palmerston. Elle n'avait pas oublié la protection que la cour de Paris lui avait toujours témoignée.

JEAN SARRAILH.

1. On peut voir dans l'article de Weiss *Le voyage de la reine Marie-Christine en Italie* (*Bulletin de la R. Acad. de la Hist.* août-octobre 1919) les vexations que subit la reine de la part du pape, lors de son séjour à Rome.

2. Weiss, art. cité, pp. 300-301. (Extrait de la dépêche de Latour-Maubourg à Guizot, 10 octobre 1841.

3. Cette anecdote est rapportée dans le livre de Rico y Amat, t. III, p. 449. Elle est reproduite presque dans les mêmes termes dans *La Estafeta de Palacio*, t. II, p. 460.

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE[1]

IV. — 1918.

Préhistoire. — Le bassin supérieur de l'Ebre et les vallées de la côte cantabrique ont été souvent fréquentés par les populations quaternaires. Trois nouvelles stations viennent d'être explorées dans ces régions. La première est située sur le rebord méridional des monts vasco-cantabriques, à peu de distance du point d'union de la chaîne avec les sierras de Demanda et d'Urbin. La *Cueva* de *Penches*[2], entre la commune du même nom et Barcino de los Montes, occupe le sommet d'un talus dressé au pied d'une roche de calcaire crétacé. Elle affecte la forme d'un étroit boyau précédé d'un vestibule. Sur les parois de la caverne sont gravées au trait des figures de chèvres, de facture assez primitive, du Magdalénien inférieur; le corps de l'un de ces animaux complètement modelé et cerné d'un trait noir, appartient à une phase plus avancée de cet art. Contemporaine des grandes cavernes à peintures cantabriques, la grotte de *Basondo*[3], à cinq lieues de Bilbao, montre une faune beaucoup plus variée, ours, bisons, cerfs, chevaux, bœufs et chèvres, qui se rapporte à la troisième période de la classification proposée par M. l'abbé Breuil pour l'art rupestre de la Cantabrie. A la *Cueva del Buxu* (concejo de Cangas de Oñis, Asturias)[4], on trouve à la fois des dessins et des peintures. Les figures de chevaux, bisons et daim *(fig. 1)*, correspondent à trois époques différentes. Le premier groupe se compose de dessins gravés, presque toujours incomplets et d'exécution rudimentaire où ne sont indiqués que les détails indispensables. La seconde série offre un trait plus précis, les proportions sont normales et on y remarque un réel souci du modelé. Superposées à ces gravures, on trouve les représentations de l'art

1. Voir *Bulletin Hispanique*, t. XVII, 1916, p. 175; t. XIX, 1917, p. 200; t. XX, 1918, p. 249. Les lecteurs de ces pages trouveront également l'exposé du dépouillement des publications archéologiques et historiques pour l'année 1917, travail que nos obligations militaires nous avaient empêché de poursuivre jusqu'à ce jour.

2. E. Hernandez-Pacheco, *Los grabados de la cueva de Penches*. Memoria n° 17 de la Comision de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas, 1 vol. in-4° de 31 pages, 5 planches et 17 figures, Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1917.

3. *Boletín de la Comisión de Monumentos de Vizcaya*, t. VII, 1918, fascicules de janvier, février et mars.

4. H. Obermaier y el Conde de la Vega del Sella, *La cueva del Buxu (Asturias)*. Même collection, memoria n° 20, 1 vol. in-4° de 42 pages, 29 planches et 14 figures. Madrid, 1918.

rupestre classique. Dans la plupart des cas, la roche a été véritablement modelée et la peinture n'est que le complément du trait. Entre les deux premiers groupes la différence n'est pas très marquée, l'un et l'autre appartiennent au Magdalénien inférieur, les graffites les plus anciens présentant un caractère archaïque. Parmi les signes, mêlés aux figures d'animaux, on remarque un certain nombre de tectiformes d'aspect particulier. Ce sont des rectangles divisés horizontalement par des bandes; les compartiments ainsi obtenus sont recouverts de traits verticaux se croisant vers la partie inférieure du rectangle qui reste ouverte (*fig. 2*). M. H. Obermaier propose de voir dans ces enchevêtrements de lignes des pièges symboliques destinés à s'emparer des esprits malins [1].



FIG. 1. — Le Daim de la caverne *del Buxu*.

1. H. Obermaier, *Trampas quaternarias para espíritus malignos*, dans le *Boletin de la R. Sociedad Española de Historia natural*, 1918.

La représentation schématique de la figure humaine apparaît à plusieurs reprises, mêlée à des peintures plus réalistes de l'époque magdalénienne, sur les parois des abris explorés en Sierra Morena, aux abords d'*Aldeaquemada* [1].

Le groupe naturaliste de l'Est est représenté cette année par une importante série de fresques découvertes dans la province de Castellon, près des localités de *Tirig* [2] et de *Morella la Vieja* [3]. Toutes ces peintures, traitées en rouge sombre, se distinguent par leurs dimensions très réduites. Elles montrent, en dehors de la représentation

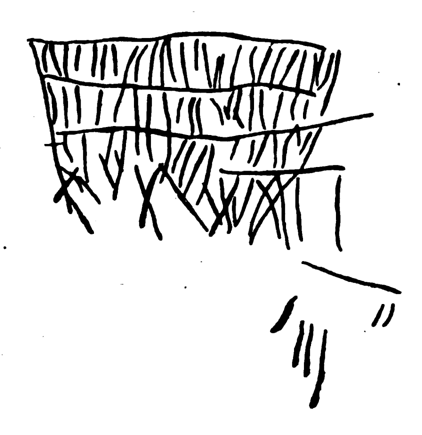


FIG. 2. — Rectiformes à la caverne *del Buxu*.

isolée de l'homme ou de l'animal, des scènes de guerre et de chasse : homme poursuivant des chèvres, dont l'une, atteinte d'une flèche, laisse derrière elle une longue traînée de sang (galerie *del Roble*, à *Morella la Vieja);* chasseur apercevant un cerf; chasseur ou guerrier, coiffé d'un bonnet à trois cornes, suivant une piste ensanglantée *(Tirig* et *Morella la Vieja) (fig. 3)*, etc. Le combat d'archers tracé sur les parois de la galerie *del Roble*, par le réalisme de la composition, permet de suivre les phases de la lutte : un parti de trois archers attaque un groupe de deux hommes, également armés de l'arc (à droite de la partie centrale du panneau) qui, malgré leurs blessures, résistent de leur mieux, pendant que deux autres combattants cherchent

1. Juan Cabré Aguilo, *Las pinturas rupestres de Aldeaquemada*. Memoria n° 14 de la Com. de Investig. paleont. y prehist. 1 vol. in-4° de 35 pages, 2 planches et 33 figures, Madrid, 1917. Voir abbé H. Breuil, *L'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 236 et suiv.

2. L. del Arco, *Descubrimiento de pinturas rupestres en el barranco de Valtorta (Castellón)*, dans le *Boletín de la R. Academia de la Historia*, t. LXXI, 1917, p. 5-17.

3. E. Hernandez-Pacheco, *Estudios de Arte prehistórico. I. Prospección de las pinturas rupestres de Morella la Vieja*. Nota n° 16 de la Com. de Invest. paleont. y prehist., p. 1-17, Madrid, 1918.

à tourner les assaillants (*fig. 4*). La plupart des animaux représentés dans ces abris sont des béliers; on y trouve cependant figurés un sanglier, un cerf et un cheval; l'homme s'y montre armé de l'arc et de longues flèches à pointe simple ou barbelée, la tête couverte d'une coiffure de plumes ou d'un bonnet à trois pointes et portant presque toujours des ornements de plumes aux jarrets et aux coudes. Un premier élément de datation de ces peintures est fourni par la présence de jarretières et bracelets de plumes semblables à ceux qui se retrouvent sur la baguette magique de Lourdes et sur les fresques de Laugerie-Basse, Cogul, Alpera, Charco del Agua Amarga, aussi bien que dans les sépultures quaternaires de Grimaldi, Baossa da Torre et

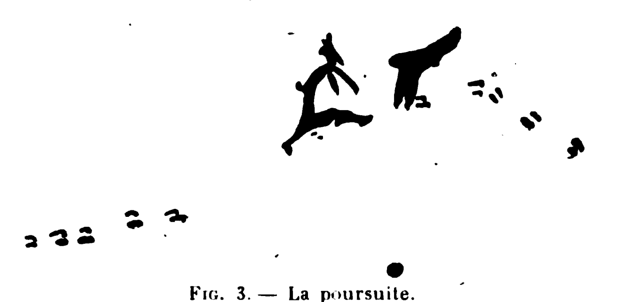


FIG. 3. — La poursuite.

au gisement des Forges au Bruniquel[1]. La technique de ces représentations permet de distinguer plusieurs phases dans l'art rupestre de l'Espagne orientale. A un premier stade appartiennent les figures d'archers où le corps est formé par un gros trait. Les animaux sont bien proportionnés et présentent un réalisme saisissant dans l'attitude, expression qui va en s'atténuant peu à peu et finit par ne plus montrer que des images grossières. Enfin certaines représentations isolées d'archers sont nettement schématiques et une tête de chèvre de la *Cueva del Barranquet* s'apparente étroitement aux peintures néolithiques de Sierra Morena et d'Estrémadure.

Au groupe de peintures naturaliste du *Levante* correspondent probablement les figures de chèvres les plus anciennes découvertes par M. l'abbé Breuil dans la vallée peinte des *Batuecas*, à la limite des provinces de Salamanque et de Cáceres[2]. De nombreuses figures d'animaux, biches, bouquetins et principalement des chèvres ont été relevées sur les parois des abris sous roches de la vallée, mêlées à des

1. Ismaël de Pan y P. Wernert, *Nuevos datos para la cronología del arte rupestre del Oriente de España*, même collection, nota n° 10, p. 9-12, Madrid, 1917; P. Wernert, *Nuevos datos etnográficos para la cronología del arte rupestre de estilo naturalista del Oriente de España*, même collection, nota n° 13, Madrid, 1917.

2. Abbé H. Breuil, *Les Peintures rupestres de la Péninsule ibérique IV. La vallée peinte des Batuecas*, dans *L'Anthropologie*, t. XXIX, 1918-1919, p. 1-27.



signes de couleur rouge, jaune et blanche, formant des barres et des points, des cercles à rayons, des pectiformes et des « scolopendres ». Les représentations les plus anciennes de chèvres (brun foncé) sont peut-être contemporaines des figures naturalistes d'Alpera et de Cogul; les chèvres rouges à cornes de profil et les animaux traités en blanc se rattachent aux peintures d'Estrémadure qui sont en partie néolithiques et parfois antérieures à cette époque. Aux *Batuecas*, l'absence de toute trace d'industrie ou de monuments caractéristiques de cette période et l'apparition de figures ramiformes et autres présentant de

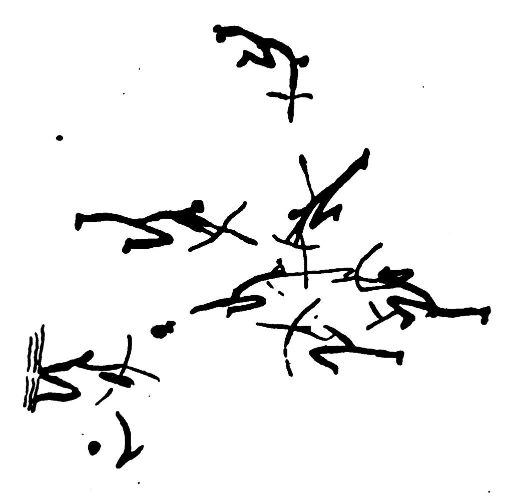


Fig. 4. — Combat d'archers.

plus grandes analogies avec les galets peints du Mas d'Azil qu'avec les peintures d'Estrémadure, ne permet pas de faire descendre l'âge de ces stations jusqu'au néolithique. Cette analogie des signes peints sur les parois rocheuses de la vallée des *Batuecas* avec les galets aziliens est très importante et permet d'entrevoir les influences qui ont présidé à la formation de l'art schématique dans les peintures rupestres. Dès l'époque prénéolithique et peut-être même vers la fin du quaternaire, il se serait créé dans la Péninsule ibérique un foyer méridional où cet art schématique aurait pris naissance, à partir d'un point plus naturaliste, sans doute, au début. La civilisation capsienne aurait alors évolué *in situ* vers l'Azilo-Tardenoisien sous l'influence des premiers arrivants néolithiques, émigrés partiellement vers le Nord et essaimant dans les Pyrénées, l'Europe occidentale et même centrale. C'est alors que les habitants du sud et du centre de la Péninsule auraient subi l'influence des nouveaux venus et enrichi leur art d'un certain nombre d'éléments empruntés aux idées des envahisseurs, tels que les figures de femmes à tête de chouette et les idoles rectangulaires ou

bitriangulaires du néolithique ibérien. Les manifestations de cet art pictural se retrouvent pendant cette même période dans les dessins en couleur et les gravures sur roche [1].

La découverte à *Las Carolinas* [2], aux environs de Madrid, de céramique à représentations animales stylisées, du type de *Ciempozuelos*, apporte un nouvel élément pour la chronologie de l'art rupestre de l'Espagne orientale. Dans la couche supérieure du gisement, on a recueilli, parmi d'autres tessons de poterie décorée, un fragment de coupe orné de cerfs stylisés accompagnés de cercles ou de disques à lignes radiantes *(fig. 5)*. De semblables représentations solaires se

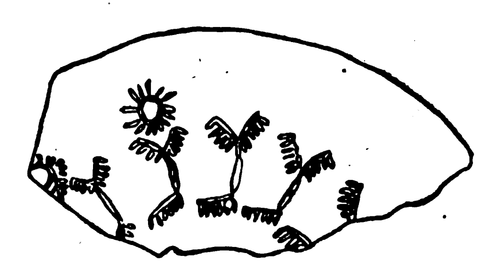


Fig. 5. — Fond de coupe de *Las Carolinas.*

retrouvent en Espagne sur la céramique de la *Cueva de la Mujer* (Grenade) et à *Los Millares,* sur le vase de *Hoernsommer* (Langensalza) et dans les palafittes des Alpes orientales; elle figure également sur les dolmens de la *Granja de Toniñuelo,* près de Jerez de los Caballeros, à *Fuencaliente* et à *Vélez-Blanco*. Les images de cerfs stylisés apparaissent encore sur les poteries de l'Europe orientale et de la Péninsule ibérique, ainsi que sur les peintures rupestres de l'Espagne orientale. Les dernières représentations des cerfs stylisés dans l'art pictural ibérien coïncident donc avec les gravures de la coupe de *Las Carolinas* et la civilisation de Ciempozuelos (3000-2500 av. J.-C.). Il en résulte que la phase semi-naturaliste des peintures rupestres d'Espagne doit être considérée comme nettement néolithique.

Il est déjà possible de distinguer plusieurs périodes dans l'art rupestre de ces provinces. On a remarqué en effet que sur certains ensembles, les grands animaux de style réaliste sont antérieurs à certaines scènes de chasse ou de combat qui descendent, dans le temps, jusqu'à la fin du paléolithique et même parfois jusqu'au prénéolithique. Cette évolution dans le choix des sujets représentés, depuis l'art cantabrique jusqu'aux stylisations contemporaines de l'ère du

1. *Du même*, op. cit.
2. H. Obermaier, *Yacimiento prehistórico de las Carolinas (Madrid)*. Memoria n° 16 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol. in-4° de 35 pages et 23 figures, Madrid, 1917.

métal, semble correspondre à une transformation des idées directrices qui ont présidé à la composition de ces peintures. En Cantabrie, la magie occupe la première place, alors que dans l'est de la Péninsule apparaît peu à peu le désir, nettement exprimé, de garder le souvenir de certains événements ayant exercé une influence profonde sur la vie de la tribu. Les dernières peintures rupestres nous ramènent vers des idées de religion et de mort. Mais ce ne sont encore là que des hypothèses et il est trop tôt pour tenter une synthèse générale. Pour ce faire, il faut attendre la publication du *Corpus* de toutes les manifestations de l'art rupestre de la Péninsule ibérique[1].

Étendant hors d'Espagne la recherche de ces idées directrices, M. P. Wernert[2] cherche à montrer le synchronisme existant entre les figures stylisées du Magloemosien scandinave et les peintures à représentations funéraires de l'Espagne. L'analogie de ces peintures entre elles serait due à l'influence spirituelle de l'épipaléolithique péninsulaire et pyrénéen sur les idées et les croyances des tribus nordiques, influence provenant d'une invasion du Nord européen par une civilisation occidentale à la fin de la dernière glaciation. Ces ressemblances ne pourraient-elles s'expliquer simplement par un fond de croyances communes à l'humanité néolithique?

L'étude des peintures rupestres apporte également d'utiles précisions sur la vie matérielle et les établissements des populations de l'Espagne primitive. La présence de chars à deux ou quatre roues et de traîneaux triangulaires sur les roches peintes des provinces de *Ciudad-Real* et de *Badajoz*, ainsi que sur la stèle funéraire hallstattienne de *Solana de Cabañas* (Cáceres) montre que ces véhicules étaient d'un usage courant dès la fin du néolithique[3]. L'interprétation de certains signes jusqu'alors considérés comme des tectiformes ou des représentations solaires vient d'être renouvelée par M. Frankowski[4] qui propose de voir dans la plupart de ces dessins la figuration de palafittes quaternaires. Son étude repose sur la comparaison de ces peintures avec certains dessins exécutés par de jeunes paysans portugais et sur les procédés encore en usage dans les Asturies pour la construction des greniers à céréales sur pilotis, dernière survivance des palafittes d'Espagne.

De nombreux ateliers chelléens, acheuléens et moustériens ont été

1. E. Hermandez-Pacheco, *Estudios de Arte prehistórico, II. Evolución de las ideas madres de las pinturas rupestres.* Même collection, nota n° 16, Madrid, 1917.

2. P. Wernert, *Figuras esquemáticas del Maglemosiense. Ensayo de etnografía comparada.* Même collection, note 15, Madrid, 1917.

3. Abbé H. Breuil, *Le char et le traîneau dans l'art rupestre d'Estremadure*, extrait de *Terra Portuguesa*, n°s 15-16; 1 broch. in-4° de 8 pages et 12 figures, Lisbonne, 1917.

4. Eugeniusz Frankowski, *Horreos y palafitas de la Peninsula ibérica.* Memoria n° 18 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol. in-4° de 154 pages, XXIII, planches et 51 figures, Madrid, 1918.

signalés par M. l'abbé Breuil dans le *bassin du Guadiana*, sur le territoire des provinces de *Ciudad-Real*, *Cáceres* et *Badajoz* [1], et par M. J. Cabré Aguilo sur les petites éminences qui se dressent de chaque côté du fleuve, aux environs de *Puente-Mocho* [2]. Ces stations se rencontrent aux abords des massifs de quartzites ou en suivant les cours d'eau à alluvions de quartz ou de grès. Un atelier pour la taille des silex a été découvert à la base du versant sud-ouest du *Cerro de los Angeles*, sur la rive droite du Manzanares [3]; dans la province de *Tolède*, des campements passagers, sans doute moustériens, occupent les cerros *del Prado*, à 1 kilomètre d'Illescas, dans une position commandant la plaine de la Sagra [4].

Dans la région cantabrique, la caverne de *Cueto de la Mina*, aux environs de Posada (Asturies) [5], appartient au groupe de grottes fluviales signalées dans les précédentes chroniques [6]. Les fouilles faites à l'entrée de la grotte, parmi les cendres des foyers, ont fourni des armes et des instruments aurignaciens, solutréens et magdaléniens. L'intérêt de ces découvertes se trouve surtout dans les conclusions qu'on en peut tirer pour la géographie du nord de la Péninsule aux dernières périodes paléolithiques. La rareté du silex dans la région a contraint l'homme à l'emploi presque exclusif de la quartzite fort abondante dans la rivière voisine. L'usage de cette matière, difficile à travailler, donne forcément une industrie moins soignée qui la fait parfois confondre avec celle du paléolithique inférieur, et produit des formes communes à toutes les séries. On ne remarque pas non plus d'évolution vers un outillage perfectionné; à une industrie très fine comme celle du solutréen succède la phase grossière du magdalénien inférieur. Lorsqu'il y a évolution, elle ne se produit jamais qu'au même niveau. Dans le travail de l'os, la zagaie aurignacienne et magdalénienne se différencie seulement par la décoration et les objets de cette catégorie vont en se multipliant à mesure qu'on avance dans le solutréen. Les niveaux supérieurs de la couche archéologique ont donné des bâtons perforés, de grands lissoirs, de fines aiguilles, principalement vers la fin du

1. Abbé H. Breuil, *Glanes paléolithiques anciennes dans le bassin du Guadiana* dans *l'Anthropologie*, 1917.

2. J. Cabré Aguilo y P. Wernert, *El paleolítico inferior de Puente-Mocho*. Memoria n° 11 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., 1 vol in-4° de 23 pages et 23 figures, Madrid, 1916. Déjà signalé par M. l'abbé H. Breuil.

3. L. Fernandez Navarro y P. Wernert, *Silex tallados de Illescas*. Même collection, nota n° 12, Madrid, 1917.

4. E Hernandez-Pacheco y Jose Royo, *Pedernales tallados del cerro de los Angeles (Madrid)*. Même collection, nota n° 11, Madrid, 1916.

5. Conde de la Vega del Sella, *Paleolítico de Cueto de la Mina*. Même collection, memoria n° 13, 1 vol. in-4° de 94 pages, 43 planches et 25 figures, Madrid, 1916.

6. *Bull. Hisp.*, t. XVII, 1916, p. 181.

magdalénien. Les résultats de l'étude de la faune, découverte au gisement de *Cueto de la Mina*, coïncident avec les renseignements recueillis aux fouilles de la caverne *del Castillo*. L'une et l'autre semblent prouver un changement de climat à partir de l'aurignacien moyen, où la présence de restes du *Rhinoceros Merckii* indique une période plus douce. Le refroidissement va en augmentant dans les niveaux supérieurs; au solutréen, l'apparition de l'*Elephas primigenius* montre un climat froid. L'abaissement de la température se poursuit pendant toute cette période. Avec l'asturien apparaît le climat actuel de la région.

En dehors de la découverte d'une station néolithique à la caverne de *los Rascones*, près de Salamanque[1], nous n'avons pas, cette année, d'autre travail à enregistrer, pour cette époque, que l'exploration de M. F. de Motos aux ruines de deux villages néolithiques superposés, situés au sommet du moins élevé des deux petits cerros de *las Canteras*, à l'extrémité orientale de la plaine de *Vélez-Blanco*[2]. Ces deux éminences forment un observatoire naturel d'où la vue s'étend au loin sur le territoire avoisinant. La partie supérieure du grand cerro a été fortifiée par une muraille de gros blocs. Le sommet de l'autre colline est entouré d'un mur en pierres sèches percé d'une porte au sud-ouest. Les cabanes de forme ronde ou ovale sont groupées aux abords de l'entrée; celles de la couche inférieure sont en partie creusées dans le sol et délimitées par une murette de pierrailles. Elles étaient recouvertes par une toiture de branchages et d'argile supportée par des pieux. La majorité des objets recueillis appartient au néolithique. Ce sont des armes ou des outils de pierre, d'os et de bois de cerf; des idoles grossièrement taillées dans des phalanges d'herbivores; des colliers de coquillages perforés et des petits godets ayant contenu des matières colorantes. La céramique y est représentée par de nombreuses écuelles en forme de coupe sphérique, de grands bols à fond convexe et des vases dont la pause s'évase vers l'embouchure. L'un d'eux, orné d'incisions, montre une étroite analogie avec les peintures rupestres de la région et le décor en dents de loup des idoles de schiste de *los Millares*. Dans les fonds de cabanes de la couche supérieure, on a recueilli quelques instruments de cuivre, lames de poignards, couteaux et poinçons, de travail rudimentaire, dont l'emmanchement est identique à celui des armes et outils de pierre. Ces objets sont les produits d'une industrie locale. Dans les ruines du village, on a découvert, les restes d'un petit

1. *Jacimiento prehistórico en Salamanca*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXIII, 1918, p. 96.

2. Federico de Motos, *La Edad neolítica en Vélez-Blanco*. Memoria n° 19 de la Com. de Investig. paleont. y prehist.; 1 vol. in-4° de 81 pages et 40 figures, Madrid, 1918.

four en terre cuite et un creuset en terre réfractaire pour la fonte des métaux. A quinze kilomètres de *las Canteras* existent des gisements de cuivre sur la colline d'*El Cimbre*, et la route qui y mène à travers le lit du *Guadalentin* est jalonnée de sépultures. Les cimetières des deux villages de *Vélez-Blanco* sont établis dans les parties basses des collines en vue de l'acropole. Les tombes, de deux types différents, correspondent aux habitats successifs du plateau. Les plus anciennes ont la forme d'un puits circulaire d'environ 1 mètre de profondeur, entouré de larges dalles. Quelques-unes présentent l'aspect d'une chambre funéraire entourée d'un cercle de grosses pierres. Les plus récentes n'ont aucune enceinte; le cadavre est disposé directement sur le sol et recouvert d'une couche de terre fine mêlée de petits graviers. Le mobilier funéraire se compose uniquement d'outils et d'armes de silex. Quelques objets de cuivre apparaissent parfois. Aucune trace de bouleversement ou d'incendie n'a été relevée dans les couches archéologiques de l'établissement et les vases paraissaient encore occuper leur place normale; on ignore totalement les causes qui ont motivé l'abandon du plateau. La présence d'armes et d'outils de cuivre dans les ruines du second village en fait le contemporain des établissements de *Los Millares* (énéolithique).

A mesure que se poursuivent les découvertes archéologiques dans les stations et les sépultures des premiers âges des métaux, la Péninsule ibérique apparaît comme l'une des principales provinces énéolithiques de l'Europe. Les groupes de dolmens et d'habitats des bords de la *Laguna de la Janda*[1], ceux de la région d'*Albuquerque*[2] et des provinces de *Guipuzcoa* et de *Navarre*[3] appartiennent à cette période. Il semble établi que les peintres de cavernes voisines et les constructeurs de dolmens ne formaient alors qu'un même peuple dont l'art est caractérisé par des idoles plates décorées de gravures ou de peintures et par une céramique à décor géométrique ou fortement stylisé. Cette même stylisation se retrouve dans les figures zoomorphiques ou anthropomorphiques des peintures sur roche. Le mobilier trouvé en 1870 dans la nécropole énéolithique d'*Alcudia* (Grenade) et des haches de cuivre provenant d'*Aldehuela* (Avila) et *Requejo* (Santander) viennent d'entrer dans les collections du Musée archéologique national de Madrid[4], ainsi que plusieurs vases décorés d'incisions remplies de pâte blanche du type de *Ciempozuelos*, découverts dans

1. Abbé H. Breuil et W. Werner, *Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la laguna de la Janda*, dans le *Bull. hisp.*, t. XIX, 1917, p. 157-188.

2. *Bull. hisp.*, *ibid.*, p. 200.

3. Telesforo de Aranzodi y Unamuno, *Los Gentiles del Arabar*, dans le *Boletín de la Comisión de Monumentos históricos y artísticos de Navarra*, 1918, p. 49; *El dolmen de Cruilles*, dans le *Butlletí del Centre excursionista de Vich*, 1917, p. 155-156.

4. J. Ramon Mélida, *Adquisiciones del Museo nacional arqueológico* en 1916, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. XXI, 1917, p. 315 et suiv.

les sépultures de *Sans Gines*, aux environs de Marchena[1]. Les tombes du fond de la vallée de *Bieru* (Villanova de Prades) semblent postérieures. Le cadavre, couché sur le côté droit, était renfermé dans une caisse faite de larges pierres plates. L'absence de tout mobilier ne permet pas de préciser à quelle période de la civilisation des métaux appartiennent ces trouvailles; cependant le mode d'ensevelissement n'est pas sans rappeler celui en usage dans les sépultures de Calaceite et de Maçalio, contemporaines de la civilisation d'*El Argar*[2]. Il est encore moins facile de replacer dans le temps l'enceinte sacrée et la pierre à sacrifices signalée à *Mayoralguillo de Vargas* (Cacéres). M. Mélida propose de les situer au début du bronze[3]. De nombreux établissements humains ont été découverts dans les cavernes d'Estrémadure, les grottes du bassin supérieur de l'Ebre et de la vallée du Ségre. Certaines de ces stations présentent des traces d'aménagement, petites murettes dressées pour fermer l'entrée ou ménager à l'intérieur de petites habitations *(Cova Fonda, Espluga dels Gitanes)*. La plupart d'entre elles ont été occupées depuis le néolithique jusqu'à l'époque hallstattienne et même romaine. Aussi la plus grande prudence doit être mise en œuvre lorsqu'il s'agit d'assigner une époque aux divers types de céramique recueillis dans la couche archéologique, certaines formes de vases décorées d'impressions digitales ou de cordons de terre glaise se retrouvant aussi bien dans la poterie néolithique que dans celle d'Hallstatt[4]. Les découvertes, chaque année plus nombreuses, d'antiquités préromaines faites dans la vallée de l'Ebre, montrent l'importance du rôle joué par cette région dans la formation territoriale de l'Espagne primitive.

Les Orientaux. — A Cadix, M. Pelayo Quintero poursuit l'exploration des cimetières de la ville antique, située en bordure de la voie romaine. Plusieurs nécropoles puniques, ibériques et romaines superposées les unes aux autres ont été découvertes au cours de la

1. Du même, *Antigüedades de Marchena*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 319.

2. A. Llaneria, *Al pié de los montes de Prades*, dans le *Boletín arqueológico, órgano de la R. Sociedad arqueológica Tarraconense*, 1917, p. 32; voir *Bull. hisp.*, t XIX, 1917, p. 203-204.

3. Sanguino y Michel, *Piedra de sacrificios y antigüedades de Mayoralguillo de Vargas*, dans le *Boletin de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 317-319.

4. Ismaël de Pan, *Exploración de la cueva del Conejar (Cáceres)* nota n° 14 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., Madrid, 1917; du même, *Noticia de hallazgos prehistóricos en tres cuevas, aun no citadas de la sierra de Camero* (Logroño), même collection, nota n° 4, Madrid 1915; Juan Serra Villaro, *Excavaciones de la cueva del Segre* (Lerida), Memoria de la Junta superior de Excavaciones y antigüedades, Madrid, 1918, in-8°; L. Mariano Vidal, *Cerámica de Ciempozuelos en una cueva del Norte de España*, 1 broch. in-8°, Barcelone 1916; P. Bosch Gimpera, *La cerámica hallstattiana en las cuevas de Logroño*, nota n° 5 de la Com. de Investig. paleont. y prehist., p. 9-15, Madrid, 1915.

présente campagne[1]. Parmi les nombreuses antiquités découvertes aux environs de *Marchena*[2], on a trouvé les ruines d'une chambre funéraire, avec puits d'accès, d'époque carthaginoise. Aux environs de la tombe, on avait recueilli précédemment un petit autel et un bas-relief montrant une biche et son faon. Deux groupes de sépultures contemporaines ont été signalés au *Barranco de la Fos*, près de Bocairente[3], et à *Galera* (Grenade)[4]. Dans cette dernière nécropole, fortement imprégnée d'éléments indigènes, les cendres étaient contenues dans des caisses de pierre quadrangulaires, décorées d'ornements rouges ou dans de petites urnes de facture ibérique. Le cimetière est daté par la présence dans l'une des tombes d'un vase grec à figures rouges du IVe siècle.

Dans une chronique précédente, j'ai eu l'occasion de mentionner l'importance des découvertes d'antiquités carthaginoises provenant des nécropoles de la petite île d'Ibiza[5]. De nouvelles fouilles ont été entreprises à *Cala d'Hort*[6] et, bien qu'encore inachevés, les travaux de déblaiement ont ramené à la lumière un groupe d'hypogées, contenant le mobilier funéraire usuel : scarabées gravés d'intailles (guerrier; tête de cheval; génisse allaitant son veau); bijoux d'argent et vases décorés d'yeux, de feuillages, d'ornements géométriques; poteries de style gréco-italique.

Reprenant l'ensemble de ces découvertes, M. A. Vives y Escudero[7] recherche le rôle joué par *Ibiza* dans la formation de l'industrie et de l'art carthaginois. La situation géographique de l'île, simple station maritime et entrepôt du commerce punique en face de la côte orientale de l'Espagne, explique la nature et le caractère du mobilier funéraire trouvé dans les hypogées. Il ne faut pas s'attendre à y recueillir autre chose que la pacotille courante des navigateurs puniques et les objets usuels ayant servi à une population de commerçants et de trafiquants qui ne semblent avoir séjourné dans l'île que pour leurs affaires. De là une différence très marquée entre ces mobiliers et les objets de même nature trouvés dans les sépultures de Carthage et de Sardaigne, ces deux autres foyers de la civilisation

1. Pelayo Quintero y Atauri, *Excavaciones de la ciudad de Cádiz*, Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 10 pages et 7 planches, Madrid, 1918.

2. J. Ramón Mélida, *Antigüedades de Marchena*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 319-322.

3. Du même, *Adquisiciones...*

4. Gonzalez Simancas, *Los Caseles dels Moros del alto Clariano*, dans le *Boletín de la Sociedad española de Excursiones*, 1918, p. 69-99.

5. *Bull. hisp.*, t. XVIII, 1916, p. 182.

6. C Roman y Ferrer, *Excavaciones en Cala d'Hort (Ibiza, Baleares)*. Memoria de la Junta superior de Excav. y Antig.; 1 broch. in-8° de 22 pages et 5 planches, Madrid, 1918.

7. A. Vives y Escudero, *Estudio de Arqueología cartaginesa. La Necrópolis de Ibiza*, 1 vol. in-8° de 189 pages, 106 planches et 175 figures, Madrid, 1917.

carthaginoise. L'éloignement d'Ibiza a permis aux traditions et aux formes de l'industrie punique de s'y maintenir longtemps encore après la ruine de la métropole. Parmi toutes ces antiquités, la remarquable collection de bustes de terre cuite d'hommes et de femmes mérite de retenir longuement l'attention. La variété des thèmes iconographiques reproduits en fait un document de premier ordre pour l'étude de la représentation humaine dans l'art carthaginois. Tous ces objets ont été recueillis dans des sépultures, creusées à une faible profondeur dans le sol rocheux de l'île. Les sarcophages étaient disposés de chaque côté de la chambre funéraire de manière à laisser un espace vide au centre. Des traces de décoration picturale ont été relevées sur les murailles, parfois ornées de moulures en terre cuite ou en pierre du pays.

Les Ibères. — Dans la précédente Chronique[1], je donnais un assez long résumé des découvertes de statuettes de bronze faites par MM. Calvo et Cabre sur l'emplacement du sanctuaire ibérique du *Collado de los Jardines* (Santa Elena, Jaen). Les campagnes de 1917 et 1918 ont apporté des résultats tels qu'ils dépassent de beaucoup le cadre des mémoires qui leur sont consacrés. Plus de 3.000 figurines de bronze ont été retrouvées au cours des fouilles, ainsi que le temple lui-même et un établissement ibérique fortifié, séjour des bronziers qui modelèrent les ex-voto[2]. Le sanctuaire proprement dit était situé, comme à *Castellar de Santisteban*, dans une caverne voisine d'une source et entouré de bois touffus. De bonne heure, sans doute par suite de l'affluence des pèlerins attirés par la renommée du dieu, il devint nécessaire de construire des bâtiments annexes, temples ou trésors, et de procéder à l'aménagement des abords de l'antre sacré par l'établissement d'une terrasse sur laquelle s'élevèrent ces divers édifices. Les constructions appartiennent à deux époques différentes, séparées par une couche archéologique de 3m50 d'épaisseur. La plus récente de ces deux esplanades est délimitée par un mur dont le point de départ se trouve à 28 mètres du fond de la caverne, et qui se dirige en ligne droite vers un rocher calcaire situé au sud-ouest. De là, en suivant les saillies de la face extérieure de la roche, il va à la rencontre d'une seconde muraille qui se poursuit perpendiculairement sur une longueur de 27 mètres jusqu'à un escalier d'accès. La construction est fort irrégulière; les pierres de toutes dimensions sont entassées à sec les unes sur les autres, les interstices obstrués par de la pierraille. Une large terrasse surplombant de 11 mètres la plus ancienne couche

1. *Bull. hisp.*, t. XIX, 1918, p. 251-254.
2. Ignacio Calvo y Juan Cabré Aguilo, *Excavaciones en la cueva y collado de los Jardines (Santa Elena. Jaen)*. Memorias de la Junta sup. de Excav. y Antig., 2 broch. in-8°, Madrid, 1918 et 1919.

de débris se trouve ainsi délimitée. Elle était formée par un remplissage de gros blocs servant d'assises à des édifices disparus et recouvert d'une épaisse couche de terre fortement comprimée. Poursuivant l'exploration du côté opposé, on découvrit à 3m50 au-dessous de cette esplanade une seconde terrasse, d'époque antérieure, limitée au sud par un mur parallèle à celui des escaliers et se coudant brusquement à angle droit pour former ensuite une légère courbe dans la direction de la caverne. A l'intérieur du périmètre ainsi délimité s'étend une petite plate-forme rectangulaire, adossée à un bloc de rochers face à la grotte et supportant une muraille de cinquante centimètres d'épaisseur. M. Calvo croit y reconnaître les ruines d'un temple dont le plan présenterait certaines analogies avec celui du Cerro de los Santos. Les restes d'un escalier se voient sur la face orientale. C'est au pied du terre-plein, hors de l'enceinte sacrée, que furent recueillies la plus grande partie des figurines de bronze, principalement vers la droite de la roche voisine de la caverne, dans les crevasses du rocher et au fond d'un petit précipice qui s'ouvre à la base.

Parmi toutes ces statuettes, une centaine seulement se distinguent soit par leur réel caractère artistique, soit par les détails de l'habillement ou de l'armement. Elles représentent des guerriers ou des cavaliers, des porteurs ou des porteuses d'offrandes. Mais ces images, œuvres d'artistes isolés qui purent s'évader des étroites limites et des routines où s'enfermèrent la plupart des bronziers du *Collado de los Jardines,* sont noyées dans la masse des « orants » et « orantes » de facture toute primitive ou schématique, identiques aux grossiers « bonshommes » du sanctuaire de Castellar de Santisteban. Leur originalité est tout entière dans les détails du costume ou de la coiffure; pour le reste, elles présentent les mêmes caractères que les autres productions méditerranéennes de l'archaïsme : uniformité du thème iconographique tendant à exprimer par l'attitude des membres supérieurs une idée de prière ou de supplication ; impersonnalité et immuabilité du type représenté[1]. Ce groupe des orants et des orantes peut se diviser en deux catégories nettement déterminées : dans la première, malgré les imperfections de la technique, se trahit le souci de reproduire la forme humaine dans son intégralité; au contraire, dans la seconde série, la tête seule est modelée, le corps étant le plus souvent réduit à une simple barre de métal repliée à l'extrémité inférieure. Un problème chronologique d'une extrême importance se pose alors : de ces deux groupes lequel est le plus ancien? C'est toute la question des origines de l'art qu'il faudrait discuter au sujet de ces images. Dans l'étude que je consacrais aux figurines de Castellar de Santisteban, je concluais à la contemporanéité de ces images, stylisées

1. R. Lantier, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban,* p. 52-53.

ou non ; j'admettais toutefois que l'imitation directe de la nature avait primitivement guidé le bronzier ibérique, et que plus tard, par impuissance à traduire le réel ou pour des raisons de commerce, l'art des fondeurs de statuettes avait rapidement abouti à des formes schématiques et conventionnelles[1]. Dans les deux derniers rapports publiés, M. Calvo ne partage point cette hypothèse et pour lui le problème de la stylisation est résolu par les fouilles du *Collado de los Jardines*. Cette affirmation, encore prématurée, vu la brièveté des renseignements que nous possédons sur la disposition des statuettes dans les diverses couches archéologiques, n'a pas d'autre base que la découverte dans un milieu ibérique et non bouleversé (?) d'ex-voto de caractère schématique, reposant sur le sol de la plus ancienne terrasse et au pied du rocher situé au sud-est de la caverne. Ces figurines sont considérées par l'auteur comme les plus anciennes du gisement et représenteraient la forme primitive créée par les bronziers du *Collado*[2]. Or, de semblables images ont été retrouvées dans la couche d'incendie contemporaine du règne de Théodose, postérieure à la destruction systématique du sanctuaire dans les dernières années du IIIe siècle de notre ère, ce qui semblerait prouver que le type le plus simplifié a été surtout employé pour des raisons de bon marché et à toutes les époques. Mais avant de se prononcer de façon définitive pour ou contre cette hypothèse qui aurait l'immense avantage d'éclaircir un problème artistique que je considère encore comme très difficile à résoudre, il me semble sage d'attendre la publication d'ensemble promise par les auteurs.

Trois chemins mettent en communication le sanctuaire avec un établissement ibérique situé sur une plate-forme rocheuse, dominant au sud le *Collado de los Jardines*. L'un grimpe presque en ligne droite à travers les blocs qui les séparent et mène directement à la ville; l'autre traverse l'enceinte en son milieu de l'ouest vers l'est : c'est l'ancienne voie romaine de *Laminium* à *Castulo*. Un peu au-dessous de celle-ci, parallèlement à la route moderne non terminée d'Aldeaquemada, on trouve les restes d'un sentier très ancien, d'une largeur d'environ trois mètres, empierré seulement dans les pentes et qui suit la ligne droite sans tenir compte des accidents du terrain. Aux endroits les plus étroits sont aménagés des passages secondaires formant une ellipse avec la voie principale. Leur tracé est délimité par de grosses pierres. Au sommet du Collado, cette piste ibérique se confond avec la voie romaine. L'établissement est limité au nord et sur une partie de la face occidentale par une ligne de rochers reliés entre eux par des murs *(fig. 6)*. Du côté opposé une enceinte murée protège le versant oriental. L'ensemble des défenses, naturelles ou artificielles, entoure

1. R. Lantier, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, p. 54.
2. Calvo y Cabre, *Memoria de 1918*, p. 14, 16, 19.

un espace de 1.065 mètres de longueur sur 520 de largeur. La première muraille commence à 60 mètres du sanctuaire et, par un tracé fort irrégulier, va s'accrocher, dans la direction de l'ouest, à un bloc de rochers situé un peu au delà de la porte donnant accès à la voie romaine. L'entrée est protégée par deux tours, dont la base seule subsiste. De là jusqu'au *Peñón del Carzo,* 35 mètres seulement sont murés; la pente rapide du terrain, encore couvert de bois, et les roches en place étant plus que suffisantes pour assurer la défense. Du sommet de cette hauteur, qui commande le passage du col de *Despe-*

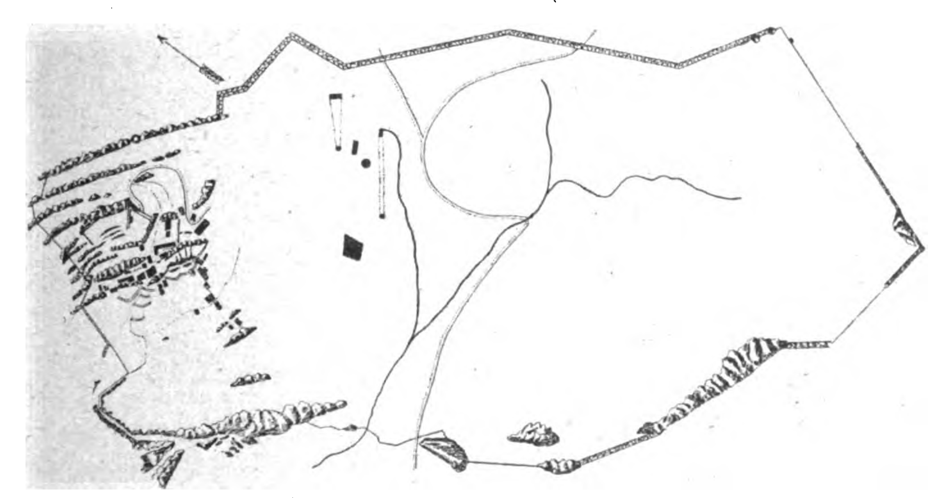


Fig. 6. — Établissement ibérique du *Collado de los Jardines.*

ñaperros par le *Collado de los Jardines,* la vue s'étend au loin vers les plaines de la Manche et de l'Andalousie. Deux tronçons de murs réunissent cette importante position à la *meseta del Corzo.* Au sommet de ces hauteurs avaient été aménagés des postes de veille. Un peu avant d'arriver à un gros rocher dressé à l'extrémité sud-ouest de l'enceinte, la muraille court en ligne droite dans la direction du *Peñón de Raso Largo,* à la base duquel on trouve une petite construction (corps de garde). Entre ces deux points, l'enceinte est fréquemment interrompue, les bois étant un obstacle suffisant à une tentative d'escalade par surprise. Au delà de ce roc, la muraille se poursuit sans interruption et suit les ondulations du terrain jusqu'aux massifs rocheux qui entourent la ville proprement dite; aux endroits accessibles, des tours de protection surgissent parmi les roches. Située presque au même niveau que le terrain avoisinant, la construction de la muraille sur cette face est très soignée. Elle est bâtie à pic au-dessus d'un talus fortement incliné vers le dehors et précédé d'un fossé large de deux mètres. Les habitations se groupent par trois ou quatre, au point le

plus élevé de l'enceinte, à l'abri des *Callejones de la Hoz*. Toutes affectent la forme d'un carré plus ou moins régulier et se composent généralement de deux pièces. Elles étaient construites en pierres sèches et recouvertes d'une toiture de branchages et d'argile supportée par des poutres. Parmi les ruines, on a recueilli les restes de creusets ayant servi à la fonte des statuettes, un moule à demi brisé et quelques ébauches de figurines. Les cimetières de l'établissement étaient situés dans l'enceinte sous les ruines de maisons de l'époque de Charles III ou en dehors de la muraille.

M. Calvo propose d'identifier cet établissement avec la station II *Solaria* de la voie romaine de *Laminium* à *Castulo* et de situer à l'une des portes de la ville l'emplacement de l'arc de Janus qui indiquait la frontière entre la Tarraconnaise et la Bétique. Cette opinion ne saurait être admise; elle est contraire à tout ce que nous savons des limites de ces deux provinces romaines et ne repose que sur la présence constatée au XVIIIe siècle d'une colonne portant d'un côté l'image du Sauveur et de l'autre celle de la Virgen del Sagrario dressée à proximité du Collado, entre les diocèses de Jaen et de Tolède.

Dans une courte notice M. Valera Hervías [1] rend compte d'une exploration sommaire du bourg ibérique du *Tolmo de Minateda*, situé sur un monticule rocheux, isolé au milieu de la plaine. Les ruines de maisons occupent la plate-forme à laquelle on accède par des escaliers taillés dans le roc et par un ravin barré d'une double muraille commandée par une tour. Des silos sont creusés dans la masse rocheuse et sur le rebord on retrouve la trace de presses pour la fabrication de l'huile et de mangeoires provenant des étables ou écuries établies sur cet emplacement. Le cimetière de la station, exploré par M. F. de Motos, en bordure de la route moderne, dans la plaine, renfermait une importante collection d'urnes funéraires décorées de peintures du style de l'Espagne orientale. Il en est de même pour les innombrables tessons recueillis sur les pentes et au sommet de la colline.

Le groupe numantin de la céramique ibérique s'est enrichi de quelques belles pièces provenant des découvertes faites pendant les campagnes de 1916-1917 [2]. Parmi les morceaux les plus remarquables il faut citer une œnochoé décorée d'un motif central de style géométrique en forme de croix de Saint-André, accolé à droite et à gauche de deux têtes de cheval stylisées, avec représentations d'oiseaux dans l'encorbellement du cou, et un fond de kylix montrant un oiseau à cou triangulaire surmonté d'une tête de griffon, le tout de tonalité

1. E. Valera Hervias, *Cerámica ibérica en el Tolmo de Minateda (Albacete)*, dans la *Revista de Archivos...*, 1918, II, p. 382-391.

2. J. Ramón Mélida, *Excavaciones de Numancia*. Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 23 pages et 16 planches, Madrid, 1918.

blanche, rouge et orange. Une petite tasse à anse porte deux figures de félins opposées traitées en blanc souligné de rouge. Ces vases proviennent de la partie nord-ouest de la ville, dont la disposition générale reste, dans ses grandes lignes, identique à celle des quartiers déjà explorés. On y retrouve les mêmes habitations de forme carrée ou rectangulaire s'ouvrant sur des rues tortueuses. Une grande artère, au tracé légèrement courbe, borde la partie supérieure de l'établissement et par de petites ruelles communique avec une large voie traversant le plateau du nord au sud. Au-dessus des maisons ibériques, s'élèvent les habitations de la ville romaine, la plupart construites à la mode indigène, sans atrium ni péristyle, mais possédant des moyens de chauffage. Le piédestal, élevé par la Sociedad económica de Numance pour perpétuer le souvenir de l'héroïque cité, repose sur une épaise bâtisse romaine, placée à l'intersection de deux rues, sur une place rectangulaire. A quelque distance on trouve d'autres constructions de même époque présentant cette fois le plan classique des demeures romaines. Certains de ces bâtiments ont pu servir de magasins ou d'entrepôts. Les rues de la couche supérieure présentent un tracé plus régulier, parfois différent de la direction suivie par les ruelles ibériques.

Les fouilles dans les nécropoles ibériques d'*Uxama (Diego de Osma)* et de *Gormaz* (Soria) ont fourni des armes, épées et poignards à antennes, pointes de lance, soliferra, mors et ferrures de cheval, des bijoux et des fibules de bronze à arc, des plaques de ceinturon gravées et des agrafes du type de la Tène II et III [1].

Depuis la publication du livre fondamental de M. P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* les immenses progrès de l'archéologie ibérique avaient permis à J. Déchelette et à M. Joulin d'établir la chronologie de ces antiquités et de préciser la place qu'elles doivent occuper dans l'histoire de la civilisation méditerranéenne. Reprenant en partie l'œuvre de ses devanciers, M. P. Bosch Gimpera, dans deux articles nourris de faits, s'est efforcé de rechercher les principaux foyers où s'élabora la culture ibérique, d'en marquer les principales étapes et de déterminer le caractère particulier de chacune de ses manifestations [2].

L'art et l'industrie de l'Espagne préromaine ont pris naissance, semble-t-il, dans le sud de la Péninsule et sur la côte orientale, au contact des comptoirs phéniciens de Cádiz et des établissements grecs du littoral, véritables échelles d'Occident. L'exploration des stations ibériques de la région est malheureusement encore trop

1. Du même, *Adquisiciones*...

2. P. Bosch Gimpera, *La cultura ibérica*, dans les *Quaderns d'Estudi*, 1917, p. 137-143 et 172-179; du même, *Las últimas investigaciones arqueológicas en el bajo Aragón y los roblemas ibéricos del Ebro y de Celtiberia*, dans la *Revista histórica*, 1918.

peu avancée pour que l'on puisse étudier dans tous les détails les transformations de cette civilisation qui brille d'un vif éclat depuis le ve siècle jusqu'aux premières années du IIIe. Les quelques établissements connus, *Meca, Le Tolmo, Osuna*, le *Collado de los Jardines*, montrent les habitants groupés à l'abri de citadelles défendues par une ceinture naturelle de rochers reliés entre eux par des murailles et des tours. Au *Cerro de los Santos*, à *Castellar de Santisteban* et au *Collado de los Jardines*, dans les ruines de sanctuaires indigènes, on a recueilli tout un peuple de statues de pierre et de figurines de bronze, consacrées par les dévots à des divinités encore inconnues. Ces images contemporaines de la *Dame d'Elche*, des sphinx de *Balazote* et de *Bocairente*, des frises d'*Osuna* sont les produits d'un art rude et pittoresque, qui, dans l'ensemble de la civilisation méditerranéenne, apparaît avec une physionomie toute particulière. Les nécropoles d'*Almedinilla* et d'*Archena* ont donné des armes *(falcatas)* et des vases à décor géométrique (zones de cercles, segments de cercles concentriques) qui se retrouvent sur la côte orientale mêlées à des représentations animales (le carnassier d'*Elche*) et à des scènes guerrières (urne aux guerriers d'*Archena*). La découverte de céramique grecque et campanienne des IIIe et IVe siècles dans certains gisements donne la date de cette poterie. La persistance du style géométrique, analogue au style mycénien, a incliné certains savants à rechercher les origines de cet art décoratif dans l'imitation des modèles de cette lointaine époque. Il faut abandonner cette hypothèse sans espoir de retour : le décor géométrique est de tous les temps et de tous les pays et l'éloignement de l'Espagne, située à l'autre extrémité du monde ancien, à l'écart des grandes voies de communication, suffit à expliquer la persistance de ces motifs dans l'ornementation des objets usuels. Comme l'a très justement fait observer M. E. Potier [1], « ce qu'il faut noter c'est l'effort constant des indigènes pour décorer leurs poteries, pour en faire une œuvre d'art ». On est trop souvent tenté de faire la part trop belle aux influences étrangères et de vouloir emprisonner les libres manifestations d'un art local dans les règles et les techniques de la Grèce. On oublie également que, partout et toujours, « il y a l'intelligence humaine qui s'exerce sur les mêmes matières, dans les mêmes conditions, avec les mêmes buts et qui produit des résultats similaires ». Dans le cas présent, l'influence de la céramique grecque sur la poterie ibérique se réduit à bien peu de chose. Si les potiers de la Péninsule lui ont emprunté certaines formes de vases, l'œnochoé à bec trilobé, l'amphore, le skyphos et le cratère, la technique de la peinture reste la même, les couleurs mates d'un brun noir ou d'un rouge violacé des peintures de vases pénin-

1. E. Potier, *Le problème de la céramique ibérique*, dans le *Journal des Savants*, 1918, p. 281-294.



sulaires n'ont aucun rapport avec celles employées dans la Méditerranée orientale. Quant aux sujets représentés, malgré d'indéniables ressemblances avec des motifs étrangers, ils gardent, en particulier dans les scènes où l'homme et l'animal apparaissent, un caractère nettement indigène qui exclut toute hypothèse d'un emprunt à un modèle venu du dehors.

Pour de semblables raisons, on ne saurait voir dans les figurines de bronze de *Castellar de Santisteban* ou du *Collado de los Jardines* des imitations des Apollons archaïques ou des Corés de l'Acropole. Les unes et les autres ne sont pas autre chose que « des idoles nées de procédés universellement répandus, issus spontanément des nécessités professionnelles et des usages religieux ». L'air de parenté de ces grossiers « bonshommes » avec les œuvres de l'archaïsme grec s'explique par les mêmes procédés de technique très imparfaite, qui à travers le temps et l'espace conservent leur immuabilité. Dans les séries de bronze, seules quelques grandes figurines du *Collado de los Jardines* trahissent véritablement un souvenir de modèles étrangers. C'est sur la côte ou à proximité des grandes voies de communication que les influences orientales ou grecques ont pu pénétrer et se faire sentir. On ne saurait méconnaître leur empreinte sur des œuvres telles que la Dame d'Elche ou les statues de pierre du Cerro de los Santos. Mais si fortes qu'aient été ces réactions étrangères, l'art ibérique n'en reste pas moins étroitement attaché aux vieilles traditions nationales, ayant emprunté de lui-même ses types à la nature qu'il interprète à sa manière. L'éloignement des grands foyers classiques de production et le manque des bons maîtres l'ont seuls empêché de devenir un grand art. Il garde néanmoins une place à part dans la civilisation méditerranéenne par des qualités qui se retrouvent encore dans l'art de l'Espagne moderne : « l'indépendance, l'originalité, la personnalité ».

Au IIIe siècle, alors que la décadence se fait déjà sentir dans l'industrie de l'Espagne de la côte orientale et en Andalousie, la civilisation ibérique semble s'être réfugiée vers le nord dans la vallée de l'Ebre, puis en Vieille-Castille. Les guerres puniques et les grands mouvements de peuples qui se produisent alors en Gaule ne sont pas étrangers à ces transformations. Refoulés par les Celtes hors de leurs possessions du golfe du Lion, les Ibères se répandent à travers la Péninsule, chassant vers les cantons montagneux les Celtes de la meseta, et l'Andalousie tombe sous la domination des Barcides qui viennent y chercher une compensation à la perte de la Sicile. Les premières manifestations de cette civilisation dans la boucle de l'Ebre présentent un caractère relativement primitif. Les populations occupent de petits villages de quelques maisons, bâties en pierres sèches, parfois groupées les unes à côté des autres *(Las Escodinas Bajas de Mazaleon)* ou dispersées en désordre *(Las Escodinas Altas*, *San Cris-*

tobal, El Villalom à *Calaceite).* La céramique recueillie dans ces établissements est travaillée à la main et décorée d'incisions ou d'impressions digitales, rarement de méandres. La présence de pesons de tisserand et de moules pour la fabrication des haches montre les premiers essais d'une industrie naissante, principalement à *El Villalom*, dont la culture est déjà très voisine de celle de l'établissement de *Tossal-Redo.* De grands progrès se font sentir dans cette dernière station : les maisons sont disposées de chaque côté d'une rue traversant le village dans

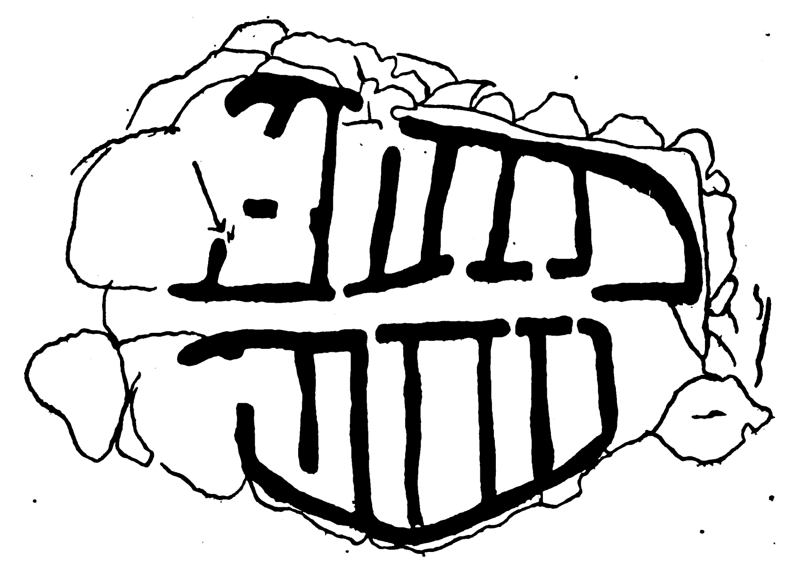


Fig. 7. — La Gessera.

toute sa longueur; le tracé des murs n'est pas encore très régulier, mais la construction est beaucoup plus soignée; une enceinte de gros blocs protège la bourgade. La peinture y est employée pour la première fois dans la décoration des vases dont on retrouve les fragments mêlés à des objets de fer et de bronze appartenant à l'époque de transition entre les civilisations d'Hallstatt et de La Tène. Une nouvelle étape est franchie aux stations de *la Gessera de Caseras*, *Piuro del Barranc Fondo de Mazaleon*, *Ombries de Calaceite.* Dans son ensemble, le plan de la Gessera, le seul qu'on ait pu reconstituer, est identique à celui de Tossal-Redo : une rue centrale bordée de maisons, enfermées dans une muraille de défense *(fig. 7).* La céramique travaillée à la main disparaît et la poterie qui la remplace rappelle par ses formes les types alors en usage sur la côte orientale. Aux *Ombries*, un fragment de vase grec à figures rouges, trop abîmé pour pouvoir être daté, a été recueilli parmi les décombres. La présence de nombreux

objets du commerce hellénique dans les stations de *San Antonio de Calaceite*, *Cretas*, *Alcañis*, *Caspe*, *La Zaida*, etc., montre l'importance des échanges avec le littoral. La civilisation ibérique de l'Ebre est alors à son apogée. Les objets recueillis dans la couche d'incendie, armes, bijoux de fer ou de bronze décorés d'ornements gravés, appartiennent à la civilisation de la Tène II. La céramique indigène à décor géométrique s'y mêle aux poteries hellénistiques et campaniennes importées par Emporion. La même culture règne alors en Catalogne et jusqu'en Castille, où les vases du *Molino de Benjamin* et de *Luzaga* sont les premiers témoignages de sa pénétration dans l'Espagne centrale. La conquête du bassin de l'Ebre par les Romains marque le déclin de la civilisation aragonaise. *Numance* reste alors la seule gardienne des traditions de l'art et de l'industrie ibérique. De nouveaux motifs apparaissent sur ses poteries où les chevaux stylisés, les animaux et les poissons fantastiques, les représentations humaines se mêlent au décor géométrique. La chute de Numance, en 132 avant J.-C., amène la ruine de la civilisation ibérique dont on ne retrouvera plus que de bien pâles reflets dans les manifestations de l'art ibéro-romain.

La nature du sol, divisé en compartiments montagneux, isolés les uns des autres, et les grands mouvements de peuples dont la Péninsule a été le théâtre ont facilité la formation de centres de civilisation à caractère nettement déterminé. De l'étude des textes anciens et de l'examen attentif de l'archéologie de l'Espagne préromaine, on peut dégager certaines conclusions sur l'ethnographie du pays avant la conquête [1].

Au VIIe siècle, la Péninsule est entièrement sous la domination des Ligures. On ignore à quelle époque les premiers immigrants ibériques venus de l'Afrique du Nord ont pénétré en Espagne. On sait seulement qu'ils y étaient déjà établis vers 500 avant J.-C. Les premiers témoignages historiques montrent les Ibères installés dans le bassin du *Betis* (Guadalquivir) et de l'*Iberus* (Rio-Tinto). Ce sont des tribus apparentées aux peuplades chamitiques de l'Afrique du Nord. Les noms de lieux et de personnes à consonances ibériques se retrouvent de chaque côté du détroit de Gibraltar et disparaissent à mesure qu'on remonte vers le nord. Dans le bassin de la Méditerranée, les noms à terminaison en *tam* sont les indices de leur expansion aux Baléares, en Sardaigne, à Malte et en Sicile. A l'intérieur de la Péninsule, Hécatée signale des Celtes arrivés antérieurement à la grande invasion du IVe siècle. Le Jalon à l'est, la Sierra Morena au sud et la chaîne cantabrique au nord marquent les limites de leurs établissements en Espagne. La dissémination de ces populations dans les

1. A. Schulten, *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen, 1905-1912. B. I. Die Keltiberer und ihre Kriege mit Rom*, 1 vol. in-4° de XVIII-404 pages et 5 planches, Munich, 1914.



régions du centre et de l'ouest peut être suivie par la fréquence des noms terminés en *briga*. Vers la même époque les tribus ibériques envahissent la Gaule méridionale d'où la descente des Gaulois vers les rivages de la Méditerranée les chasse un siècle après et les contraint à rentrer en Espagne. Le pseudo-Scylax et Aristote, vers 340, signalent encore des Celtes dans la meseta; cent ans plus tard, Timée ne fait plus mention de ces tribus et nous voyons les Carthaginois en relations avec les tribus des *Olcodes*, *Vascones* et *Carpetani* qui ont pris la place des peuplades celtiques des *Sœfi, Cempsi* et *Berybaces*. Refoulés sur leur point de départ, les Ibères ont à leur tour chassé vers les montagnes de l'ouest les occupants de race celtique. L'Espagne devient alors l'Ibérie Strabon et Pline ne signalent plus que les *Berones* et les *Germani* comme populations celtiques. Dans l'est de la meseta, le mélange des Ibères et des Celtes donne naissance au peuple celtibère dont le nom ne signifie pas une invasion des Celtes en territoire ibérique, mais le contraire. Ce sont ces populations qui lors de la conquête romaine résisteront le plus longuement à l'envahisseur.

Les Romains. — Les lecteurs de ce *Bulletin* ont pu lire, l'an dernier, le récit des fouilles entreprises par l'École de hautes études hispaniques sur l'emplacement de l'antique *Belon* (Bolonia), aux environs de Tarifa[1]. Les ruines de la ville romaine descendent sur la plage jusqu'à la limite de la marée haute. L'une des rues qui mènent au rivage a été déblayée sur une longueur d'environ 100 mètres. Elle est bordée de chaque côté par un portique à colonnade et une rangée de maisons, dont certaines présentent les caractéristiques des habitations romaines. Dans les ruines d'un atrium, décoré de peintures, on a relevé la présence de graffiti (inscriptions, poissons, barques, gladiateurs, etc.). Dans le voisinage de ces demeures, se trouvent deux grands établissements destinés à la salaison du poisson. A l'intérieur de la ville, l'existence d'un théâtre et d'un forum a été reconnue et une fontaine monumentale explorée. En dehors de l'enceinte se trouvent les nécropoles et les restes d'une construction ayant, sans doute, fait partie d'un balnéaire.

Au cerro de Bambola, sur les bords du Jalon, et à quelques kilomètres de Calatayud, M. N. Sentenach a reconnu les ruines de la ville antique de *Bilbilis*[2]. Elle occupe le sommet des collines de *Santa*

1. P. Paris et G. Bonsor, *Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadiz)*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XX, 1918, p. 77-127; G. Bonsor, *Las excavaciones de Bolonia, cerca de Tarifa, provincia de Cádiz*, dans la *Revista de Archivos*, t. XXXIX, 1918, p. 121-123.

2. N. Sentenach y Cabañes, *Excavaciones de Bilbilis (cerro de Bambola, Calatayud)*. Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig., 1 broch. in-8° de 21 pages et un plan, Madrid, 1918; du même, dans la *Revista de Archivos*, 1918, 1, p. 149-169.



Barbara et de *San Paterno*, à l'abri d'une muraille d'enceinte qui descend jusqu'à la rivière. Les maisons escaladent les pentes sous la protection des défenses de l'acropole du San Paterno et de murailles qui divisent intérieurement la cité en îlots. La porte principale s'ouvre au pied de cette acropole et donne passage à une route qui traverse le ravin sur un viaduc et grimpe en lacets vers la ville haute. Des escaliers relient entre elles les diverses parties de l'établissement. Parmi les principaux monuments reconnus, il faut citer un temple élevé sur un soubassement au sommet de la colline centrale, un théâtre et deux tours réunies par une construction.

De nombreuses ruines romaines ont été signalées cette année en divers points du territoire espagnol, le plus souvent de façon trop sommaire, à *Capellades*, aux abords de la fabrique de papier du *Pas del Agua* [1], à *Alcubillas* (Ciudad-Real) [2] et au cerro de *San Juan del Viso*, près de Alcala de Henares [3]. Dans le centre de la province de *Guipúzcoa*, M. P. M. Soraluce a exploré les ruines d'un grand oppidum ibéro-romain [4]. Près de Sagonte, à *Pouzol*, en bordure du chemin qui conduit à Canet del Mar, les champs sont couverts des ruines d'une vaste exploitation agricole ibéro-romaine [5]. A peu près au centre de la zone occupée jadis par les constructions, se trouve une villa dont l'atrium avec impluvium est encore visible. L'entrée de l'exploitation devait être située au midi, à l'endroit où se voient les ruines d'un portique. A l'opposé de cette bâtisse, existent les restes d'un pressoir pour la fabrication de l'huile. Des inscriptions et des fragments sculptés ont été recueillis à plusieurs reprises sur cet emplacement. A *Sagonte* même, dans la propriété Bobi, on vient de découvrir les ruines d'une ville romaine postérieure à la destruction de la cité ibérique. On a cru reconnaître parmi les décombres les vestiges d'un temple de Jupiter et de Bacchus [6]. Au cours de travaux d'édilité entrepris à *Tarragone*, dans la calle Caballeros, plusieurs puits d'époque romaine ont été déblayés [7].

Dans une étude sur le tracé de l'enceinte romaine de *Cordoue* M. Sentenach cherche à établir de façon exacte le périmètre de la cité à cette époque, dont l'emplacement ne coïncide pas exactement avec celui de la ville moderne [8].

1. Amador Romani, *Paletnologia de la comarca de Capellades*, dans le *Butlleti del Centre excursionista de Catalunya*, 1917, p. 197-208.
2. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 391-392.
3. *Ibid*, t. LXXII, 1918, p. 275 et suiv.
4. *Ibid.*, t. LXXI, 1917, p. 368.
5. *Ibid.*, t. LXXI, 1917, p. 38-52.
6. *Boletín de la Comisión de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, t. VII, 1917, p. 69.
7. *Boletín arqueólogico, órgano de la R. Sociedad arqueológica tarraconense*, 1918, p. 24.
8. N. Sentenach, *El puente de Córdoba y las campañas de Julio César*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXIII, 1918, p. 206 et suiv.

Continuant ses recherches sur les voies romaines d'Espagne, M. Blázquez poursuit la reconstitution des itinéraires antiques de Braga à Astorga et Lugo, et de Briviesca à Pampelune et Saragosse [1]. Un nouveau milliaire romain a été découvert au village d'*Eslava* (Navarre) sur la rive droite du rio Alagon; il fut élevé en l'an 238 par ordre de l'empereur Maximien [2].

Parmi les papiers laissés par le R. P. F. Fita et publiés après sa mort, on doit signaler une vingtaine de textes épigraphiques se rapportant à l'histoire de *Leon* et de la *Legio VII Gemina*, ainsi que l'inscription de la borne frontière de *Montemolin*, qui précise un point du tracé des limites de la Bétique et de la Lusitanie [3].

RAYMOND LANTIER.

Wiesbaden, février 1930.

1. A. Blázquez, *Via romana de Braga a Astorga por la provincia Orense*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXXII, 1918, p. 5-25; *Via romana de Braga a Lugo por el interior*, *ibid.*, LXXIII, 1918, p. 118 et suiv.; *Vias romanas de Briviesca a Pampelona y de Briviesca a Zaragoza*. Memoria de la Junta sup. de Excav. y Antig. 1 broch. in-8° de 14 pages et 8 planches, Madrid, 1918.

2. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXX, 1917, p. 536-541; *Boletín de la Comision de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, t. VIII, 1917, p. 33 et 191.

3. *Boletín de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXXII, 1918, p. 135 et suiv.; 152-153.

BIBLIOGRAPHIE

D. Ignacio Calvo y D. Juan Cabré. — *Excavaciones en la Cueva y Collado de Los Jardines (Santa Elena-Jaen). Memorias de los Trabajos realizados en los años 1916, 1917, 1918.* Publicación de la Junta Superior de Excavaciones.

MM. Ignacio Calvo, prêtre attaché au Musée archéologique National, et Juan Cabré, bien connu par ses travaux sur la préhistoire et l'art primitif de la Péninsule, ont fait en 1916, 1917 et 1918 de très intéressantes fouilles dans la *Cueva y Collado*, c'est-à-dire la grotte et le coteau de *los Jardines*, à Santa-Elena, au fameux défilé de Despeñaperros. Leurs fouilles officielles (c'est la Commission supérieure des Fouilles et Antiquités qui les a patronnées et en a fait les frais) succédèrent à des fouilles plus ou moins clandestines, et ont fait connaître un sanctuaire où ont été recueillis plusieurs milliers de figurines de bronze et d'objets divers, une sorte d'enceinte sacrée située au-dessus du sanctuaire, et, un peu plus haut, les vestiges d'une ville ibérique. Ces belles découvertes ont été publiées dans trois Mémoires accompagnés de bonnes et nombreuses planches qui ont paru successivement en 1917, 1918 et 1919. Les titres de ces Mémoires portent les noms des deux explorateurs, mais M. Cabré a pris soin de nous dire, malheureusement dans la dernière brochure, et par une toute petite note en tout petits caractères, au bas de la page 26, qu'il a simplement rédigé le chapitre VI de ce mémoire, un catalogue. Il nous a du reste affirmé qu'il n'avait même pas lu la prose de M. Calvo avant l'impression. C'est une curieuse façon de collaborer, mais c'est son affaire. C'est donc M. Calvo seul qui est responsable, et c'est à lui seul par conséquent, et nous tenons à y insister, que vont s'adresser nos critiques.

Le sujet était beau : essayer d'identifier une ville jusqu'à présent inconnue, étudier la plus riche collection d'ex-voto qui ait été recueillie en Espagne depuis les trouvailles presque contemporaines du sanctuaire de Santisteban, et qui peut et doit fournir des renseignements de premier ordre sur les questions les plus diverses et les plus intéressantes du domaine géographique, historique, artistique et religieux, c'était là une tâche malaisée sans doute, mais attrayante. Le plus heureux des hasards donnait à D. Ignacio Calvo

la bonne fortune de pouvoir s'y consacrer. Il avait du reste un excellent modèle dans le livre de M. Lantier sur le Sanctuaire de Santisteban, publié en 1917. M. Calvo a certainement lu ce livre, au moins avant de rédiger ses deux derniers Mémoires, et nous pourrions prouver qu'il en a profité, par exemple en ce qui concerne la chronologie des ex-voto. Mais il a systématiquement feint de l'ignorer ou de le mépriser (Mém. 1916, p. 28 : *Del recinto sagrado de Castellar es lastima que no se pueda completar un estudio serio por causas ajenas a nosotros*). Cela est fâcheux surtout pour M. Calvo; il est aussi regrettable qu'il n'ait pas laissé la plume à son collaborateur (lequel d'ailleurs le désavoue), afin d'éviter de compromettre son renom d'archéologue, car ses Mémoires sont moins que bons. M. Calvo est combatif; il se plaît à attaquer témérairement les autres; il ne s'étonnera pas que nous lui rendions avec usure sévérité pour sévérité.

Nous ne nous arrêterons pas au désordre et à l'incohérence du plan des trois Mémoires où toutes les questions sont abordées confusément; il y a là un manque de méthode et une marque d'improvisation qui a peut-être son excuse dans le désir de faire connaître rapidement des monuments de valeur. Mais il est fâcheux que certains savants, ou soi-disant tels, ne comprennent pas encore en Espagne ce que vaut en histoire le *lucidus ordo*. Passons aussi les longueurs fatigantes, surtout dans des Mémoires de ce genre, et les écarts d'imagination que ne réprime jamais aucune critique, et les bavardages déclamatoires. Il y en a pourtant d'amusants, comme celui-ci : « Avant l'homme, dit D. Ignacio, à propos du sanctuaire, la Nature avait élevé dans ces lieux des ébauches de temples grandioses où en tout temps l'âme religieuse sent la nécessité de prier. Il n'est pas étonnant, mais au contraire très naturel, que les gens de l'époque néolithique aient profité, pour leurs expansions religieuses, de ce que Dieu paraît avoir consacré à ce même objet grandiose » (Mém. 1916, p. 11). De façon non moins plaisante, l'auteur classe un certain nombre de figurines féminines (sans préciser d'ailleurs lesquelles), comme *figuras femininas extáticas* (Mém. 1917, p. 52). On jugera la saveur de cette épithète en parcourant les planches du second Mémoire.

Dans certains cas ces écarts sont graves, car ils sont inspirés par des idées et des sentiments qui montrent une absence totale d'esprit scientifique. Ainsi D. Ignacio, dont le patriotisme rétrospectif est chatouilleux, en veut à mort à tous les anciens et par suite à tous les modernes qui n'ont pas trouvé aux antiques tribus de l'Ibérie toutes les vertus, toutes les délicatesses et tous les mérites artistiques. « Les accusations de barbarie et même de sauvagerie lancées par les écrivains étrangers des siècles antérieurs sur notre patrie ont blessé notre



dignité d'Espagnols; les timidités de publicistes espagnols, avides de chercher dans d'autres pays l'aumône d'une influence artistique, ont blessé notre orgueil de race », etc. (Mém. 1916, p. 24). C'est pour ces raisons qu'il faut condamner comme absurdes et outrageants tous les textes, toutes les traditions désagréables. Horreur! Catulle a osé dire, *mas por desprecio que por otra cosa*, que les Ibères se servaient de certain dentifrice malodorant : *Quod quisque minxit hoc sibi solet mane dentem et russam defricare gingiviam (sic).* « C'est une légende, dit D. Ignacio, pareille à celle qui de notre temps a cours à l'étranger, que toutes les Espagnoles portent un poignard à la jarretière. Cela, nous ne devons pas y consentir! Cela, nous devons le supprimer, parce que l'Espagne n'a jamais eu ni l'un ni l'autre usage ». Mais en revanche, bien que jamais aucun texte ancien n'ait jamais rien dit de tel, nous devons admettre comme article de foi que les Ibères étaient un peuple « *poderoso, fuerte, trabajador, y disciplinado, teniendo para estímulo de su vida dos grandes ideales, que tal vez no se han extinguido del todo en nuestra raza, a saber : entusiasmo por su independencia y ansia para sostener vivo un culto religioso, que les comunicaba alientos para otra vida menos llena de sobresaltos que los que se tienen en esa mortal* » (Mém. 1918, p. 14). D. Ignacio a, comme on voit, de solides règles de critique historique, et c'est vraiment bien à lui de reprocher à d'autres, comme nous le verrons plus tard, qu'ils manquent de *serenidad de juicio*. Quant à ce chauvinisme grondant, à ces nobles indignations, encore n'en a-t-il pas l'originalité, car, si notre mémoire est fidèle, l'illustre D. Manuel R. de Berlanga lui en a donné, il y a longtemps, l'exemple; mais lui, au moins, savait, et savait bien, beaucoup de choses, en particulier le latin, et n'aurait pas prêté ce barbarisme à Catulle, *gingiviam*.

Mais arrivons aux choses sérieuses, et butinons d'abord au hasard des pages, volant comme l'auteur lui-même avec un élégant désordre de la préhistoire à l'histoire, de la religion à l'art, et de la morale à la sociologie.

Mém. 1916, p. 11. M. Calvo a étudié, avec le sanctuaire du Collado de los Jardines, les grottes *del Retamoso* et la grotte *del Santo*, qui n'en sont pas très éloignées. Dans la première il a relevé des peintures néolithiques, « parmi lesquelles des figures de femmes très effacées en forme de double hache », ce qui n'est déjà pas mal; dans la seconde, des figures, les unes naturalistes, les autres stylisées; enfin au *Collado*, des ex-voto de bronze dont la plupart, selon lui, datent du IVe et du IIIe siècle. Tout cela, pour lui, ne fait qu'un bloc : le rapport entre les trois stations, en dépit de la chronologie, est si étroit que toutes les trois ont pu être successivement « une même manifestation d'un culte religieux qui d'abord, probablement, se tint dans la *Cueva del Santo*, puis dans celle *del Retamoso*, et enfin dans celle du *Collado*

de los Jardines ». Peut-on avec plus d'assurance ingénue jouer avec les siècles?

Voici (p. 29) un joli tableau : « La multitude se réunissait sur l'esplanade qui existe sur la partie élevée du *Collado*, et de là descendait comme en procession par une rampe assez large qui était taillée comme à dessein dans la falaise même qui sépare la plaine des grottes, et arrivait à ces grottes au pied desquelles est l'édifice et coulait la source; elle faisait son offrande, puis se dispersait dans le bois où elle célébrait d'autres rites et cérémonies qu'il n'est pas facile de deviner ». Mais qu'y a-t-il de certain ou d'intéressant sous tous ces mots?

Ibid. Série de déductions d'une admirable rigueur: on a trouvé un sceptre votif avec la tête en bronze et le reste en fer; le sceptre peut avoir été l'insigne d'une autorité civile ou religieuse, bien qu'il soit probable que ces deux autorités se confondissent en une même personne. « Or, offrir un signe d'autorité en présence d'une grande concurrence de gens est la preuve que l'humain se subordonne au divin. Donc les lois émanées de cette autorité devaient avoir une certaine saveur de religiosité. » C'est avec ces beaux raisonnements que M. Calvo venge les Ibères des noires calomnies qui l'ont indigné.

Ibid., p. 30. Autre vengeance: « L'abolition des sacrifices cruels où coulait à torrents (!) non seulement le sang des animaux mais celui des hommes est une grande marque de civilisation. » Or les images d'animaux et d'hommes trouvées au Collado prouvent que les sacrifices se faisaient là sans effusion de sang « selon le commandement du Dieu d'Israël quand il dit (Ex. XXV): *Haec sunt quae accipietis, aurum, argentum et aes.* » Donc les Ibères n'étaient ni si sauvages ni si barbares que quelques historiens ont voulu le donner à entendre. C'est fort beau, mais D. Ignacio admet que les figures en bronze de guerriers et de chevaux étaient offertes comme substituts des guerriers et des chevaux vivants; il ignore que l'on a depuis longtemps écarté pour toujours cette vieille théorie que tant de faits ont démentie.

Ibid., p. 30. Contentons-nous de citer : « La milice et les armes. La carrière militaire, en la forme où nous la connaissons aujourd'hui, n'existait pas chez les Ibères. Chez eux devait exister naturellement le service obligatoire. »

P. 31. « Pour ce temps-là il serait trop candide de croire qu'il y avait des fabriques d'uniformes militaires. » Mais M. Calvo n'est pas candide....

P. 33. « .. *como los pallium romanos* ».

Et négligeons quelques jolies phrases sur la nudité de beaucoup de statuettes (p. 31) et l'usage ibérique de ceinturons contre l'obésité. *(Ibid.)*.

Le Mémoire de 1917 témoigne, avec la même inconscience scienti-

fique, d'une injuste xénophobie. Comme des fouilles clandestines, antérieures aux fouilles officielles, et parfois contemporaines, ont causé la dispersion d'un grand nombre d'objets au détriment de la collection générale, ce qui est assurément regrettable, D. Ignacio accuse formellement des étrangers, qu'il ne nomme pas d'ailleurs (p. 6, 7). Il en eût sans doute été fort en peine, car dans le catalogue rédigé par M. Cabré (Mém. 1918, ch. VI), où sont énumérés tous les possesseurs connus de figurines de los Jardines, tous les noms sont espagnols, sauf celui de notre ami M. Horace Sandars, et justement le célèbre hispanophile anglais, qui le premier a signalé le gisement, a fait présent au Musée archéologique d'une partie de sa collection, montrant ainsi que le meilleur des synonymes de caballero est gentleman.

P. 17, nous trouvons une affirmation bien tranchante, pour ne pas dire plus : « Il est su et démontré que l'origine des premiers sanctuaires d'Orient fut les grottes naturelles devant lesquelles sourdaient des eaux potables avec certaines vertus curatives pour les gens de ces époques. A cette idée initiale, sûrement, les sanctuaires de *Castellar de Santisteban* et de *Despeñaperros* doivent leur existence. »

Veut-on du vague, en voilà, p. 18, à propos de la céramique ibérique « alternant avec des fragments de vases de marbre avec moulures de sabor *griego* », et p. 19, où il est parlé en bloc et pêle-mêle « des ex-voto représentant des figures humaines, dont les trois-quarts sont de facture archaïque, stylisées et de petites dimensions », sans aucun renvoi aux planches pourtant nombreuses ; p. 10 encore, où l'auteur mêle de la façon la plus confuse l'archaïsme et la stylisation. Que signifie cette définition des ex-voto « qui représentent un degré de stylisation très accentuée, et que nous jugeons de préférence *obras culturales nacientes con tendencias a progresar con bastante rapidez, al igual que en los famosos santuarios de Olimpia y Rodena y otros memorables de Creta, Peloponeso*, etc., etc. » Nous pensons que *Rodena* est mis ici pour *Dodona*, mais nous n'en sommes pas sûr.

C'est beaucoup pour une seule page, mais le défaut est si constant que nous ne prendrons plus la peine de le signaler. Pourtant nous ne résistons pas au plaisir de citer cette phrase de la p. 20 : « On a trouvé des indices très probables de la persistance du culte dans ce sanctuaire depuis la dernière destruction par cette espèce de Titans mythologiques qui ne semblaient pas se trouver satisfaits s'ils n'avaient jeté au vent la poussière des pierres démolies. » Qui peuvent bien être ces « Titans mythologiques » dont M. Calvo place les méfaits à la fin du IIIe siècle de notre ère?

P. 21, une comparaison du sanctuaire de *los Jardines* avec celui du *Cerro de los Santos* est purement artificielle ; c'est ce que l'on en peut dire de moins sévère.

A la même page nous lisons que les fûts et les bases de certaines colonnes furent modelées au tour, *modeladas a torno*.

Nous recommandons tout spécialement la page 24, qui nous explique de manière fort poétique l'origine des temples; les pauvres archéologues étrangers n'y avaient pas encore songé. « L'arbre représentait la divinité avant que l'homme lui élevât des temples; or les arbres, entrelaçant leurs branches, avaient formé des temples naturels qui recueillaient les prières des malheureux; pour cela sans doute les troncs de ces arbres furent les premières colonnes des temples primitifs et leurs rameaux, consolidés avec de l'argile (!) formèrent aussi leurs murs et leurs toitures. » Après cela il ne reste plus qu'à discuter *(ibid.)* s'il vaut mieux dire en parlant du sanctuaire de *los Jardines*, *templo del bosque sagrado* ou *bosque del consagrado templo*. C'est tout simple, et c'est charmant; que serait-ce si D. Ignacio n'affirmait pas que dans les questions archéologiques *hay que amarrar mucho la fantasía si no se quiere que bastardee y aun ridiculice la verdad* (p. 25).

Nous lisons encore à la même page que parmi les ex-voto très variés il y a des femmes belles comme Vénus, et laides et vieilles comme Célestine, des chevaux *arrogantes* et des chevaux faméliques. Nous regardons alors les planches, et nous trouvons que pour cette fois non plus D. Ignacio n'a pas su *amarrar mucho la fantasía*.

Saluons aussi en passant *(ibid.)* l'*acebuche* d'aspect millénaire qui pourrait bien être contemporain du sanctuaire primitif, puisque l'on a découvert des ex-voto entre ses racines. Que voilà donc une belle preuve!

P. 27, il est bien fâcheux que M. Calvo n'ait pas pu *tener a raya su fantasia*, et supprimer tout ce qui a rapport à de singulières coïncidences qui existent entre un point historique de la Samotracia *(sic)* et le sanctuaire *los Jardines*. Cette page ne tend rien moins qu'à établir la similitude du culte de Samothrace avec celui de la Sierra Morena, et même à rattacher celui-ci au premier. Et quels sont les arguments? 1° Le culte de Samothrace était répandu hors de l'île, dans des pays riches en métaux, et par conséquent il a pu arriver jusqu'à Despeñaperros; 2° à Samothrace abondaient les anneaux à vertus médicinales, véritables amulettes curatives, et au Collado on a trouvé des anneaux, « surtout des milliers de fibules qui pouvaient servir aussi d'amulettes curatives »; 3° à Samothrace les dévots devaient se ceindre, pour l'initiation, d'une ceinture de pourpre, et un grand nombre de figurines de *los Jardines*, même nues, portent une ceinture (la fameuse ceinture qui déjà servait pour l'obésité); 4° à Samothrace existait une statue de Mercure ithyphallique, et beaucoup de figurines nues de *los Jardines* sont ithyphalliques. Et voilà pourquoi votre fille est muette! Notons toutefois en passant que les hommes du Collado ne sont pas le moins

du monde ithyphalliques; leur sexe est seulement très exagéré, comme il arrive d'ordinaire dans les arts très primitivement naturalistes. M. Calvo ne s'inquiète pas de si peu. A notre tour d'ailleurs de dire, comme lui : « *La prudencia exige no insistir en este asunto de suyo quebradizo.* »

L'essai d'identification du Collado et de ses dépendances avec une ville antique, est plus intéressant, et, hâtons-nous de le dire, il n'y a pas dans ce chapitre que des billevesées. Mais que D. Ignacio n'a-t-il abordé ce sujet avec une méthode et une érudition moins rudimentaires? Ce n'est pas nous donner grande confiance que d'expliquer le nom de Despeñaperros comme il le fait. Sous prétexte que l'on trouve dans de vieux documents le nom de *Castrum Ferral* ou *Castro Ferral* appliqué peut-être à ce site, l'auteur nous dit (p. 36) : « Le nom de Ferrat est dérivé de *Ferrum*, *fer*, et il n'est pas douteux qu'en ce site il y a des *peñas* (rochers) dignes d'attention. Supposons alors un Andalous de bonne race disant pendant cent ans(!!) qu'il est passé à *Peña Ferrum*, et nous verrons ce qu'il finira par dire. » C'est simple, mais il fallait le trouver.

La page 39 est une des plus lamentables. L'auteur y fait état d'une inscription classée par Hübner, et avec quelle raison! parmi les *spuriæ et falsæ* (M. Calvo ne l'ignore pas et la cite comme telle, mais a-t-il compris ces adjectifs qu'il copiait?) pour prouver qu'au Collado passait une voie romaine. Citer une inscription fausse, notoirement fausse, comme un document essentiel, c'est déjà d'une jolie désinvolture. Si encore elle était bien citée! Mais comparez avec la copie de M. Calvo le texte exact que voici : (C. I. L., II n° 314*) *Prope Betulam non longe a publica via quæ ducit Castulum comitius luparius ultimas adiit terras arma sequtus infœlicia Gn. Pompeii. Hic occubui vulnere nuntii lupatii castulonensis. Me miserum, nec dii nec causa melior vix annum attingentem XXII a morte eripuere. Arnelius Silanus seguisamensis subito collectoque igne me concremavit*, etc. M. Calvo, en copiant, trouve le moyen d'introduire de nombreuses fautes et, par de maladroites suppressions, de rendre par endroits le texte incompréhensible et barbare; qu'on en juge : *Prope Betulam, non longe a publica via quæ ducit Castulum, comicius luparius arma sequtus infelicia Gn. Pompeii hic occubui vulnere nuntii luparii* (sic) *castulonensis vix annum attigentem* (sic) XXII. *Arnelius silanus seguisamensis subito collectoque igne me concremavit* ». M. l'abbé Calvo ne saurait-il d'autre latin que celui de la messe?

Arrêtons sur ce trait, quoique la matière soit riche encore, notre critique du second mémoire. Du troisième nous négligerons les erreurs et les fautes que l'étude des deux premiers fait suffisamment prévoir. Mais il a ceci de particulier que M. Calvo nous y prend vivement à partie de façon pour le moins inattendue; nous devons nous

défendre, car il s'agit de questions importantes qui nous dépassent l'un et l'autre. Après un éloge du savant allemand Emil Hübner, éloge auquel nous nous associons pleinement, bien qu'il semble un peu suspect en cet endroit sous la plume d'un prêtre espagnol, et pendant la guerre, M. Calvo s'exprime ainsi : « En 1904 un autre archéologue étranger, Pierre Paris, dans son œuvre *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, consacre une grande partie du second volume aux figures de bronze, et bien qu'il en connaisse un beaucoup plus grand nombre que celles qui ont été vues par Hübner, il se laisse aller à ses premières impressions, et fait de hardies affirmations où ne domine pas la sérénité de jugement que doit garder tout écrivain de talent qui prétend, comme lui, marquer les lignes générales d'une période historique où abondent les mystères. Voici quelques affirmations de Pierre Paris. » « P. 55 (Encore une étourderie : le passage se trouve au premier volume, et non au second, et au chapitre de la Sculpture, non à celui des Figurines de bronze). Je ne crois pas qu'aucun des peuples de l'antiquité classique présente au critique des figures façonnées avec autant de grossièreté barbare, ni qu'aucun primitif tailleur de pierre ou fondeur de bronze ait montré moins de qualités natives que ceux que nous osons à peine nommer les premiers sculpteurs espagnols. » (M. Calvo traduit : *los que a penas nos atrevemos a llamar escultores españoles* et c'est un contre-sens. Ne saurait-il pas mieux le français que le latin ?)

« A la page 175 M. Paris dit : « Nous notons une réelle impuissance des ouvriers ibères à reproduire les formes de l'homme ou de la femme. Sauf une ou deux rares exceptions, à examiner nos gravures, on dirait le catalogue illustré d'un musée de monstres. Il est absolument impossible de trouver en toute cette lamentable série la plus petite idée originale. » En décrivant minutieusement quelques-unes de ces figures de bronze il continue à s'acharner à parler de leur facture grossière et barbare, et comme pour renforcer encore ce qu'il a dit, il termine ainsi le chapitre intitulé Conclusion (p. 310) : « Sans les Phéniciens, sans les Grecs surtout les artistes ibères n'auraient pas existé ; si l'arrivée des Grecs les a créés, ne serait-ce point aussi le départ des Grecs qui les tua ? » (M. Calvo traduit : *si la llegada de los Griegos los creó, la marcha de ellos los mato ;* ne connaîtrait-il pas la nuance que marque notre point d'interrogation ?)

« Notre plume se refusant à copier beaucoup d'autres phrases de l'archéologue français, nous répétons que, ce mémoire n'étant pas fait pour la polémique, nous nous contentons de nous lamenter qu'il n'y ait pas eu jusqu'ici un écrivain espagnol qui se soit levé pour défendre les *fueros* de l'art et des artistes ibériques qui avant la venue des Grecs surent créer des œuvres d'art, et après leur départ continuèrent à en créer, sans perdre leur inspiration et leur originalité jusqu'au temps actuel. »

Nous remercions M. Calvo de vouloir bien nous prêter un talent auquel nous n'avons jamais eu d'ailleurs aucune prétention, mais nous préférerions, puisqu'il nous fait l'honneur de nous lire après Hübner, qu'il nous lût mieux. Si nous avons quelque titre à l'estime de nos collègues et confrères espagnols, nous croyons que c'est justement parce que nous avons été l'un des premiers, sinon le premier, à attirer l'attention sur l'art ibérique et à le mettre en évidence, tandis qu'il était, avant notre *Essai,* singulièrement inconnu, voire méprisé des Espagnols eux-mêmes. Que M. Calvo se rapporte, par exemple, aux pages que nous avons consacrées à la Dame d'Elche, et à notre Conclusion, où à côté de la phrase qu'il a citée nous avons écrit « que la combinaison d'influences concordantes a fait naître les Ibères au sens et au sentiment de la forme, je puis même dire de la beauté;... elles leur ont donné de l'originalité (*Essai,* II, p. 306) »; et plus loin (p. 309): « Qui sait les chefs-d'œuvre que d'heureuses fouilles livreront à la chance sagace du Schliemann qu'attend l'Espagne? » Ce n'est pas notre faute si ce Schliemann n'est pas encore venu, car M. Calvo ne peut pas, malheureusement pour nous comme pour lui, prétendre à cet honneur.

Nous pourrions multiplier ces citations de notre livre; mais nous ne tenons pas sur ce point à nous assurer un trop facile avantage sur notre agresseur. Nous préférons revenir aux bronzes qui ont motivé son attaque pour montrer combien elle est imprudente.

En somme, nous avons dit qu'avant de subir l'influence des Phéniciens et surtout des Grecs, les Ibères n'avaient qu'un art barbare et qu'en particulier leurs idoles et ex-voto de bronze n'étaient à l'origine que d'enfantines et lourdes ébauches, mais nous avons ajouté qu'à la vue des œuvres importées d'Orient cette industrie, pour ne pas dire cet art, s'était parfois heureusement amendée, comme la sculpture et la céramique, et nous en avons fourni des exemples précis. Nous laissons aux lecteurs impartiaux de notre *Essai* le soin de dire si notre jugement est fondé; nous croyons difficile que leur verdict diffère du nôtre; si nous avons quelque reproche à nous faire, c'est d'avoir été trop indulgent pour de rares pièces moins mal venues et que servait bien la comparaison que nous en faisions avec les pires. Nous pourrions ajouter qu'en 1904 nous n'avions à notre disposition que des monuments très peu nombreux, et que nous ne sommes pas responsable s'il ne s'en trouvait parmi eux aucun de grande valeur artistique. Si depuis cette date il s'était découvert quelque figurine ou groupe de figurines de nature à modifier notre opinion, nous eussions volontiers fait amende honorable; ce ne serait pas la première fois.

Mais voici les deux trésors de la Sierra Morena, celui de Santisteban, publié avec tant de soin et de goût par M. Lantier, et celui de Santa-Elena, publié avec un grand luxe de planches par M. Calvo. Il

vaut la peine de chercher si ce dernier, en particulier, nous impose la révision de notre jugement.

M. Calvo nous dit (Mém. 1918, p. 19): « Il faut faire constater que, s'il y a beaucoup de figures de facture grossière et barbare, il y en a au moins le tiers qui révèlent de l'art et de l'originalité, et dans ce tiers on peut choisir non pas un ni deux exemplaires mais plus de cinquante où le meilleur artiste grec ou romain ne trouverait aucune critique. Parmi les types d'hommes et de femmes il y a des pièces qui peuvent soutenir la comparaison avec les meilleures du plus pur classicisme. » Et l'auteur nous renvoie à la planche VII. Qu'y voyons-nous? Une femme debout, enfermée dans une longue robe sans plis, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche ployé au coude, la tête nue, avec une chevelure arrêtée en rouleau sur la nuque et une mèche en accroche-cœur devant chaque oreille; le visage sourit d'un sourire figé, mais les traits en sont lourds et sans aucune finesse. Vraiment le choix est malheureux; M. Calvo traite le petit bronze de « Ex-voto de style classique ». Il donne ainsi la preuve qu'il ne connaît pas du tout l'art grec auquel il veut égaler l'art ibérique. La figurine est de style archaïque et non classique, et si en effet, ce que nous concédons, l'aspect en est meilleur que celui de la plupart des autres représentées dans le même Mémoire, c'est justement parce qu'elle a été exécutée sous l'influence de l'art grec. Insistons d'ailleurs sur ce point que, si elle vaut mieux que les autres, elle n'est pas pour cela excellente. Que M. Calvo prenne la peine de descendre de son cabinet à la salle des bronzes du Musée archéologique, ce qu'il semble bien n'avoir jamais fait, et regarde les figures grecques archaïques, en particulier la statuette n° 2024, que nous avons publiées dans notre *Essai* (I, fig. 83, 84-85, 86-87, 88-89, 90), et il nous dira alors si la comparaison peut se soutenir.

D'ailleurs, ou il connaît mal la collection même qu'il a découverte et étudiée, ou il a peu de goût, car la meilleure et la plus intéressante des figurines n'est pas celle qu'il a choisie; il aurait dû signaler la femme à l'oiseau de la pl. XII (Mém. 1918), représentant une grande figurine de *Femme à la Colombe*, très supérieure à toutes les autres, ou bien l'*Adorante* de la pl. XXI, à gauche (Mém. 1917), qui la vaut presque. Mais celles-là sans doute nous donnaient trop raison, car elles ne valent que par l'inspiration et l'imitation des modèles grecs archaïques.

Ceci dit, il en résulte que l'étude sérieuse et systématique de ces figurines reste à faire. Ce n'est pas à nous de l'entreprendre ici, et nous avons hâte d'ailleurs de mettre fin à ce trop long compte rendu.

Pour conclure, si l'on était tenté de nous reprocher la vivacité de nos observations, nous répondrions que ces observations étaient nécessaires d'abord pour nous défendre d'une accusation de mauvaise foi

et de parti pris qui est grave contre un historien, d'autre part, pour ramener à des études mieux en rapport avec ses aptitudes et sa formation un honnête prêtre fourvoyé dans l'archéologie. Le patriotisme est une belle chose, l'imagination aussi, mais le premier n'a qu'une place secondaire dans les études du lointain passé aboli, et rien n'est plus dangereux que l'autre. On n'improvise pas, dans le domaine des antiquités, et si l'on parle des Romains et des Grecs, encore est-il bon de les connaître un peu et de ne pas ignorer leur langue. Il faut aussi du goût pour juger les œuvres d'art. Une érudition novice, rapide et mal digérée est funeste. Des Mémoires comme ceux de M. Calvo risquent de jeter un discrédit immérité sur la science archéologique espagnole, et c'est le devoir des amis de l'Espagne de protester contre de semblables publications.

D'autre part, la *Junta Superior de Excavaciones* n'est certainement pas responsable des élucubrations de M. Calvo; mais elle leur a pourtant donné son estampille, et en a payé l'impression, ce qui, par ces temps de papier cher, n'est pas rien. Nous lui disons franchement notre regret qu'elle n'ait pas forcé l'auteur à réviser sérieusement son manuscrit; nous le lui disons justement parce que nous avons pour elle beaucoup d'estime et de gratitude et qu'on doit la franchise à ses amis, et parce que nous savons qu'elle sait aussi patronner des travaux excellents, pleins de faits, d'observations, de science juste, sobres, au-dessus de toute critique. Que n'a-t-elle prié M. Calvo de demander des conseils à son chef hiérarchique, D. José Ramón Mélida, auteur de lumineux Mémoires sur les fouilles de Numance et de Mérida? Peut-être, après tout D. Ignacio est-il susceptible d'éducation, comme les modeleurs primitifs de son sanctuaire, et quelques bonnes leçons de l'étranger...

Pierre PARIS.

Madrid, mars 1920.

Correspondencia **do 2° visconde de Santarem** *colligida, coordenada e com annotações de* **Rocha Martins** *(da Academia das Sciencias de Lisboa), publicada pelo* **3° visconde de Santarem** 1918-1919. Alfredo Lamas, Motta, Lisboa, 8 volumes.

Cette publication fait honneur à celui qui l'a entreprise et à celui qui en est l'objet Nous devions déjà au soin diligent du 3ᵉ vicomte de Santarem les belles éditions des *Opusculos e esparsos* (1910) et des *Ineditos* (1914), monument élevé à la mémoire du géographe et de l'historien. La *Correspondencia* nous renseigne sur le diplomate; elle nous fait assister au labeur quotidien de l'érudit; elle complète enfin, par quelques détails intimes, l'austère physionomie d'un homme supérieur qui a puissamment contribué, pendant un long séjour

à Paris, à faire connaître la science portugaise en Europe. Malheureusement l'impression compacte des 8 volumes de la correspondance laisse beaucoup à désirer. Nous y avons relevé d'innombrables coquilles et, chose plus grave, des erreurs de lecture, surtout dans les textes espagnols et français. Un tome d'errata, annoncé par les éditeurs, ne remédiera qu'imparfaitement à ce défaut d'autant plus regrettable que l'ouvrage est, par lui-même, très important et renouvelle en partie l'histoire du miguelisme.

Les éditeurs ont rassemblé, en effet, sous le titre de « Correspondance du 2[e] vicomte de Santarem », non seulement ses lettres, familières ou officielles, mais les rapports qu'il adressait au roi, les instructions qu'il envoyait aux ambassadeurs, le résumé de ses conversations avec les plénipotentiaires étrangers, le compte rendu des séances du conseil des ministres, les notes fournies par le contre-espionnage de Paris et de Londres. En outre la plupart des documents qui, pendant cette même période, de 1828 à 1834, intéressent la politique intérieure et extérieure du Portugal (manifestes de D. Miguel et de D. Pedro, listes d'émigrés ayant prêté serment à la régence de l'île Terceira, correspondance de D. Carlos et de Ferdinand VII, convention d'Evora Monte, etc.), sont reproduits à l'appendice des tomes III, IV et V. On attendait beaucoup de Santarem lorsqu'il fut nommé, en 1828, ministre des affaires étrangères. Il s'était fait connaître par des travaux d'érudition, commencés au Brésil. On l'avait désigné, à diverses reprises, pour des missions diplomatiques (à Vienne, à Copenhague, au congrès de Laybach, à Berlin, aux États-Unis) que le hasard seul l'empêcha de remplir. Enfin un court passage au ministère de l'intérieur, l'année précédente, venait de le préparer au rôle ingrat de directeur responsable de la politique extérieure de D. Miguel. L'infant, bien qu'il eût pris à Vienne l'engagement solennel de respecter la charte et d'épouser sa nièce, trompait l'attente de Metternich. Bientôt les choses s'envenimèrent au point que le corps diplomatique tout entier, obéissant à un mot d'ordre, quitta Lisbonne. En même temps les représentants du Portugal, dans les cours étrangères, donnaient des signes d'inquiétude et d'impatience. La défection de Palmela, ministre à Londres, entraîna celle de plusieurs de ses collègues. On voit que d'innombrables difficultés paralysaient au début l'action de Santarem. Défenseur d'un régime désavoué par la Sainte Alliance, privé du concours des meilleurs diplomates de carrière, il ne pouvait communiquer avec les puissances européennes que par une sorte de fiction.

Il n'hésite pas, malgré tout, à engager la lutte. Jusqu'en 1833, il disputera la victoire à Palmela. Quelques ministres, soit timidité, soit conviction, avaient résisté aux avances des libéraux. Il maintient Vilaseca à Vienne, Oriola à Berlin, da Ponte à Vienne, Figueira à Madrid,

et installe en Angleterre, pour surveiller les dépôts d'émigrés, le vicomte d'Asseca. La violence de la fraction exaltée, dont les persécutions provoquaient des incidents multiples avec les puissances, la vanité mal placée du roi lui-même qui, loin de se prêter au rapprochement qu'on lui offrait sur les bases de la fusion des pouvoirs et du mariage avec sa nièce, exigeait comme condition préalable de toute négociation la reconnaissance de ses droits légitimés par les cortès, entravaient la diplomatie officieuse de Santarem que renseignait, d'autre part, une police adroite, rompue aux pratiques du cabinet noir et capable de dérober, même au siège des légations étrangères, des pièces compromettantes. Il ne pouvait guère compter sur l'appui de la France, déjà travaillée par le libéralisme. En protestant contre les manœuvres de l'agent consulaire Blanchet et du commandant de l'escadre du Tage qui favorisaient ouvertement l'émigration, en relevant les paroles imprudentes de Hyde de Neuville, trahi par l'indiscrétion des émigrés auxquels il offrait son appui, en exigeant un contrôle plus sévère sur les dépôts du Havre et de Rennes, il n'aspirait qu'au maintien de la neutralité. Mais il avait compris qu'en Angleterre Wellington et Aberdeen, tout en respectant les engagements pris à Vienne à l'égard de D. Pedro et de sa fille, se montreraient hostiles, en principe, à tout mouvement insurrectionnel. On le vit bien lorsque les frégates anglaises ouvrirent le feu sur le convoi qu'elles étaient chargées d'escorter au Brésil, pour interdire toute tentative de débarquement à l'île Terceira. L'opposition des whigs et les plaintes des sujets anglais molestés par la police migueliste empêchèrent la sympathie des conservateurs de se transformer en protection déclarée. Mais l'Espagne tendait les bras à Santarem. Elle n'avait pas à ménager les grandes puissances qui avaient reconnu, sans la consulter, l'indépendance des colonies américaines. Son adhésion pouvait entraîner celle de la papauté, de Naples, de la Prusse, de la Russie. Une seule politique s'imposait, lier partie avec Ferdinand VII, champion de l'absolutisme, exploiter les divisions politiques de la France et de l'Angleterre.

Nous assistons dès lors à une série d'oscillations, tantôt favorables, tantôt funestes au miguelisme. Maintes fois la cause des libéraux nous semble compromise. On ne les supporte ni en Angleterre ni en France. On ne leur permet de s'installer ni à Ostende ni à Hambourg. Mais les lenteurs de D. Miguel, son langage équivoque, irritent jusqu'aux Espagnols. A vrai dire, il se laisse arracher, après la révolution de 1830, qui menace dans l'Europe entière le principe monarchique, une promesse écrite d'amnistie. Mais l'exécution tarde. Sur ces entrefaites le ministère anglais tombe et Santarem, mal renseigné sur les dispositions hostiles de Palmerston, commet la lourde faute de mécontenter le gouvernement de Louis-Philippe, de provoquer, par son attitude intransigeante, l'intervention armée de l'amiral Roussin

qui capture la flotte portugaise. Seule en Europe, la papauté, suivant un peu tard l'exemple de l'Espagne, avait reconnu D. Miguel. Encore le représentant de celui-ci, lorsqu'il fut admis à présenter ses lettres de créance au Vatican, souleva-t-il maladroitement une querelle de préséance. A mesure que le danger devient plus pressant, le ton de la correspondance de Santarem, jusque-là un peu guindée, se modifie. Le vrai caractère de l'homme apparaît, avec son initiative hardie, ses convictions enracinées. Il se permet d'élever la voix, d'aventurer son crédit, de donner des conseils même en matière navale et militaire. Il recommande, pendant le siège de Porto, d'occuper les positions maîtresses de la Serra do Pilar et de S. João da Foz. Il propose l'achat d'une flotte en Amérique pour remplacer les navires capturés par sa faute. Il contraint D. Miguel à relever son prestige en suivant, même de loin, les opérations militaires. En même temps il adopte une diplomatie conciliante, ayant tout à craindre de la France, bien qu'elle affecte de ne pas vouloir entrer dans cette « querelle de famille », et de l'Angleterre dont l'attitude est assez équivoque pour qu'on redoute de la voir se déclarer en faveur de D. Pedro. Il reste bien, à vrai dire, quelques alliés fidèles, mais qui relèvent avec amertume les fautes commises. L'Espagne conseille de ne pas écouter les exaltés. Le nonce du pape invite D. Miguel à se débarrasser des intrigants qui l'entourent. Tandis que le siège de Porto se prolonge sans résultat appréciable, la Russie, la Prusse et l'Autriche s'impatientent, conseillent de faire appel aux officiers étrangers. On en vient au parti héroïque de saorifier les chefs incapables. On attend Bourmont avec tout son état-major. L'escadre va passer sous les ordres d'Elliot qui amènera d'Angleterre des marins expérimentés et des canonniers. Malheureusement la cruauté des miguelistes qui exaspère la résistance des assiégés et la maladresse d'un amiral qui laisse capturer sa flotte à l'entrée du Tage rendent ces mesures inefficaces. Il ne restait plus à Santarem qu'un dernier moyen de tenter la fortune : mettre à profit les relations de cordiale amitié qui l'unissaient à Córdova, représentant de l'Espagne, pour essayer de gagner lord Russell, jusque-là foncièrement hostile. Bientôt cette chance même lui échappe. D. Carlos, ayant suivi au Portugal la princesse de la Beira, prend parti dans la question dynastique, promet de s'embarquer pour l'Italie, refuse ensuite, sous des prétextes variés, d'obéir aux ordres de son frère. On le soupçonne de travailler, de concert avec D. Miguel, contre la sécurité du royaume voisin. Córdova, emporté par son caractère fougueux, harcelé par les notes de son gouvernement, retire une fois pour toutes sa confiance à Santarem. Sur le terrain diplomatique, la cause est définitivement perdue. A la convention d'Evora-Monte la France, l'Angleterre et l'Espagne s'engageront à prendre toutes mesures pour faire sortir de la Péninsule D. Carlos et D. Miguel.



Santarem, qui est arrivé après le départ des ministres étrangers à rétablir des relations officieuses avec les grandes puissances, qui a combattu les émigrés sur leur propre terrain, à Londres, qui a su entretenir la sympathie des royaumes absolutistes du nord, ménager l'Autriche par des concessions apparentes, gagner l'Espagne et la papauté, exploiter en Europe les querelles de parti et empêcher, durant le siège de Porto, l'intervention directe des libéraux de France et d'Angleterre, n'a été vaincu, somme toute, que par l'opposition de ceux qui auraient dû le soutenir et qu'un orgueil démesuré, une étrange lenteur de conception, l'incapacité de se résoudre, d'adopter des solutions franches, et le mépris absolu de l'opinion européenne ont entraînés, malgré des avertissements clairs et courageux, à la défaite irréparable. Il représente, dans le miguelisme, l'élément pondéré, la clairvoyance. On ne peut lui reprocher qu'une faute politique, celle de n'avoir pas mesuré les conséquences de la révolution de juillet. Une formule de Córdova, son ami, le peint et le caractérise : « Santarem es sujeto de muchos conocimientos y muy moderado en sus principios. » De cette épreuve, il devait sortir profondément déçu. Il assistait au triomphe des idées démocratiques pour lesquelles il ne cachait pas son aversion et les désillusions l'avaient détaché de son propre parti. Il en viendra, avec les années, à une sorte de scepticisme tolérant. Il n'acceptera jamais de quitter Paris, sa patrie d'adoption. Mais nous le verrons de nouveau en relations avec Palmela qui avait été son premier protecteur, ainsi qu'avec les chefs militaires du libéralisme, Sá da Bandeira et le duc da Terceira. On lui rendra son titre de directeur des archives de la Torre do Tombo, tout en lui permettant de résider en France. Ses œuvres les plus importantes seront publiés aux frais de l'État. Si comme diplomate il appartient au miguelisme, la gloire du savant peut être revendiquée par le Portugal tout entier.

Son goût pour la science ne s'est point révélé brusquement sous l'effet d'une déception politique. Même avant de quitter le Brésil, où il avait suivi Jean VI, il publiait des travaux d'érudition (sur une médaille de l'empereur Honorius, 1818). Il poursuivait en 1820 une enquête dans les bibliothèques parisiennes dont les résultats ne paraîtront qu'en 1827. Il se consacrait à des études d'histoire locale (sur les Alcades de Santarem, 1825) et d'histoire politique (théorie des Cortes, 1824), préludant à son grand ouvrage, le *Quadro elementar*, dont le premier volume paraîtra en 1828, qu'on traduira en français l'année suivante, qui lui vaudra d'être nommé directeur des archives et qu'il reprendra plus tard, pendant l'exil, pour en faire un monument de l'histoire diplomatique nationale. Quand les vicissitudes de la politique l'eurent chassé définitivement de sa patrie, il n'avait point à chercher une voie nouvelle. Mais il gardera, comme savant, les qua-

lités acquises dans la pratique du pouvoir. Il restera l'homme méthodique et circonspect, sachant que toutes ses paroles ont une portée, gardant copie du moindre billet, usant avec adresse de ses relations, mettant à contribution, pour ses recherches, le personnel de toutes les ambassades, aimant à centraliser des renseignements venus du monde entier. Il mettra une certaine coquetterie, où l'on reconnaît l'ancien diplomate, à collectionner les titres. Il se vantera d'appartenir à quarante-sept sociétés savantes, dont l'Institut de France. Il ne dédaignera pas de poser sa candidature aux académies de province. Dès 1834 nous le verrons très répandu dans la Société parisienne, colla borant au *Dictionnaire de la conversation*, à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, à la *Biographie universelle* de Michaud, à la *Revue française et étrangère*, bientôt au *Bulletin de la Société de géographie*, aux *Annales des voyages*. Mais c'est une question d'intérêt national qui l'oblige à préciser ses recherches. Vers 1840 une contestation s'était élevée entre la France et le Portugal au sujet de certains territoires de la Côte d'Afrique, dans la région de Casamansa La conquête de l'Algérie avait fait naître en Europe quelques susceptibilités. On nous soupçonnait de convoiter le Maroc et même l'Abyssinie. Santarem eut l'idée, pour appuyer en Europe les revendications de son pays, de créer un courant d'opinion. Il publia successivement ses notes à la chronique d'Azurara sur la découverte de la Guinée (1841) et la *Memoria sobre a prioridade*, etc... (1841) où il contestait l'antériorité des voyages des Normands et particulièrement des Dieppois, travail bientôt refondu et amplifié dans l'édition française intitulée *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap Bojador et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au* XVe *siècle, accompagnées d'un atlas composé de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites, dressées depuis le* XIe *jusqu'au* XIIIe *siècle* (1842). Il hésitait d'abord à signer l'ouvrage de son nom. Cependant l'opinion française l'accueillit très favorablement. Les conclusions en furent adoptées par l'enseignement officiel et d'Avezac ne s'avisa que tardivement de les réfuter dans les *Nouvelles annales des voyages* (1845-46). Santarem, encouragé par un succès de bon aloi, songeait à étendre sa démonstration à l'Afrique entière, à l'Asie, à l'Amérique. Il comprit que la cartographie pouvait seule lui fournir des arguments irréfutables. Mais l'exécution de son projet, bien que le gouvernement portugais lui eût ouvert de larges crédits, se heurtait, dans la pratique, à des obstacles sans cesse renouvelés. Il fallut vaincre la résistance de certains bibliothécaires qui, par crainte des détériorations possibles, refusaient l'autorisation de calquer ou se retranchaient, pour réserver à leur pays l'honneur d'une publication importante, derrière des règlements archaïques. Ici encore le diplomate dut intervenir et

prendre le pas sur le savant. C'est ainsi que ces études de géographie historique, dont l'intérêt lui avait été signalé pour la première fois en 1826, à propos d'Améric Vespuce, par le président de l'Académie de Madrid, le conduisirent progressivement jusqu'à l'ouvrage capital intitulé *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen-Age et sur les progrès de la géographie après les grandes découvertes du xve siècle*, etc. Le premier volume seul est un exposé systématique. Les deux suivants servent de commentaire à l'atlas qui, composé de 30 cartes en 1842, ne cessa de s'enrichir, jusqu'en 1852, de mappemondes, de portulans et d'autres monuments géographiques. Santarem, afin de ne pas se laisser gagner de vitesse par les étrangers, avait pris le parti de publier les cartes séparément, mais avec un numéro d'ordre permettant de rétablir, dans le classement définitif, la suite chronologique. Sa correspondance nous renseigne, avec un luxe de détails qui ne sont pas tous à retenir, sur les pourparlers avec les spécialistes, les bibliothécaires, les graveurs et les peintres. L'ouvrage arrivait à son heure. Jomard venait de fonder chez nous la Société de géographie. L'Angleterre inaugurait les travaux de la *Hakluyt Society*. L'Allemagne avait son école de géographes qui se réclamaient de Humboldt et de Ritter. Le soin de continuer cette publication où le Portugal vit un intérêt patriotique de premier ordre, fut confié à Mendes Leal. Entreprise avec une intention de polémique, poursuivie dans un esprit rigoureusement scientifique d'impartialité objective, elle suffirait à établir la réputation du vicomte de Santarem.

Mais il est historien autant que géographe. A partir de 1840, il avait réussi à intéresser un ministre, Rodrigo da Fonseca Magalhães, à la continuation de son *Quadro elementar*, tableau des relations diplomatiques du Portugal avec toutes les puissances étrangères depuis les origines de la monarchie. Le plan primitif embrassait, au surplus, un recueil de documents publiés *in extenso* dans leur langue, originale et une histoire politique. Ce programme ne fut réalisé que partiellement. On s'est demandé plus d'une fois, souvent avec une intention hostile, comment Santarem avait pu, sans quitter Paris, mener à bonne fin un travail de ce genre. Il possédait en 1841, quand il se remit à la tâche, 5.000 sommaires de documents, dont 4.000 inédits. C'est sur cette base qu'il organisa son travail, réservant une large part aux collaborations diverses. Son rôle fut surtout celui d'un directeur. Il indiquait les recherches à faire, donnait la référence des textes à copier, rédigeait les introductions, surveillait la correction des épreuves avec un soin d'autant plus minutieux qu'il avait été obligé de confier l'impression à des typographes étrangers. Cependant les critiques ne lui furent pas ménagées. Il en conçut quelque dépit, voyant qu'elles émanaient de l'Académie des sciences dont il était membre et d'Herculano pour lequel il ne pouvait manquer d'avoir

de l'estime. Santarem était dans son droit quand il répondait qu'une histoire qui n'utiliserait pas les documents étrangers serait entachée de partialité. Mais il eut tort de relever dans l'œuvre de son adversaire un catalogue d'affirmations contestables dont il voulait faire un volume et de rééditer une plaisanterie injuste sur la *Santissima e pedantissima historia de Portugal.* Il avait du reste l'esprit trop équilibré et l'âme trop fière pour s'obstiner longtemps dans cette voie.

A travers cette correspondance très variée mais où l'on aurait pu pratiquer sans inconvénient de larges coupes — car il est permis d'observer que les billets mondains et les lettres commerciales tiennent trop de place dans les derniers volumes — nous devinons le caractère de l'homme. Non qu'il se livre aux inconnus et aux indifférents. Le ton reste celui d'un haut fonctionnaire et d'un académicien. Mais on aime à rencontrer de loin en loin quelques passages d'un accent plus vif où il s'épanche avec son beau-frère, son neveu et son fils, et qu'il qualifie lui-même de *desafogo.* Très spécialisé, très au courant du mouvement scientifique européen, il s'intéresse peu à la littérature de son pays. Garrett seul, parmi les contemporains, lui semble avoir quelque valeur Ses jugements sur quelques lusophiles français ne laissent point de nous surprendre. Il a des mots durs contre Ferdinand Denis qu'il représenterait volontiers comme un amuseur, trop désireux de plaire au grand public. Cette intransigeance aggravée par les déceptions de l'exil, car il ne consentit jamais à rentrer au Portugal, fit la force du savant : « Que serais-je devenu sans l'étude, sans les livres, sans la philosophie qu'ils inspirent dans l'adversité?... C'est à l'étude, à la science que je dois ce que tous les honneurs du monde, tous les avantages matériels ne pouvaient me donner, la considération générale de l'Europe, chaque jour augmentée depuis que j'ai été précipité des sommets de la politique par les révolutions de mon pays. » Qu'on se représente un homme de santé chancelante, supportant mal notre climat, gardant un souvenir amer de ses déceptions, ressentant douloureusement les petites vexations que ses adversaires de Lisbonne lui infligent, mélancolique et accablé (morrinhento e estafado de trabalho), mais faisant face, aisément, aux obligations d'une vaste correspondance et d'une vie mondaine très réglée, travaillant quatorze et quinze heures par jour à la préparation et à la correction des grands ouvrages qu'il mène parallèlement, soutenu par un patriotisme fougueux, prêt à défendre, avec toutes les armes que lui donne une érudition de bon aloi, le patrimoine national et soucieux de mettre son pays, par un échange intellectuel incessant, en contact avec le monde de la science où il tient lui-même rang d'ambassadeur. Le vicomte de Santarem est un peu des nôtres puisqu'il a passé vingt ans à Paris. La publication de sa correspondance, qui intéresse au premier chef les historiens et les géographes, ne saurait laisser indifférent le public français.

G. LE GENTIL.

CHRONIQUE

~~~ Dans le numéro du 6 janvier 1920 du journal *El Sol*, M. Américo Castro a publié un article fort intéressant sur *La Escuela Normal de Paris y su nuevo Director, G. Lanson*. Il y a bien montré, d'une part, ce que représente l'École de la rue d'Ulm dans la formation intellectuelle de la jeunesse française et, d'autre part, tout ce que M. Gustave Lanson apporte de prestige et d'autorité à l'accomplissement de la tâche dont il vient d'être chargé. Mais pourquoi M. Castro croit-il que les promotions de normaliens sont invariablement fixées à 24 pour les littéraires et 16 pour les scientifiques ? Il y en a eu jadis de beaucoup moins nombreuses et naguère de beaucoup plus nombreuses. L'article de *El Sol*, comme il est habituel à son auteur, ne pèche point par excès d'indulgence envers l'enseignement espagnol, ses méthodes et ses maîtres. Il se termine par un trait qui mérite d'être cité : « Puede ser que algún feliz día haya ministros atentos a la cultura y no sólo a la última bestialidad de cualqùier matador de toros. » Serait-ce possible ? et entendons-nous bien ce castillan ?

H. M.

~~~ La Semaine française qui a eu lieu à Madrid du 18 au 24 mai a été l'aimable et intéressante contre-partie de la Semaine espagnole de Paris en mai 1919. Le programme comportait principalement, outre la tenue du Congrès, 1° la création à la Moncloa d'une Ecole, la *Casa Velázquez*, destinée aux artistes et aux érudits français, grâce à la générosité de S. M. Alphonse XIII, qui a donné le terrain, et à l'initiative coordonnée de l'Institut de France et de l'Université de Bordeaux, qui doit ainsi élargir son École des hautes études hispaniques; 2° l'installation de toutes les œuvres des peintres français du Prado dans des salles spacieuses qui leur seront désormais réservées, suivant une formule qui a été appliquée à l'œuvre de Velázquez et à celles d'autres peintres dans ce merveilleux musée, et qui paraît devoir s'imposer à notre Louvre ; 3° l'inauguration de l'exposition des médaillistes français, événement artistique sans précédent, même en France.

Si le programme était substantiel, la forme en a été à la fois exquise et grandiose (surtout la cérémonie de la remise du terrain et de la pose de la première pierre, à laquelle assistait toute la famille royale,

et où, dans un cadre magnifique, étaient évoqués les souvenirs du passé et les promesses de l'avenir). La présence du roi et de la reine à toutes ces manifestations, la séance d'ouverture du Congrès, tenue sous la présidence du roi à l'Académie espagnole, le discours prononcé en cette circonstance par D. Antonio Maura, président de l'Académie, et celui du duc d'Albe à la Moncloa, les réceptions au Palais, au Ministère d'Etat, à l'Hôtel de ville, ont donné à cette Semaine si bien remplie, et du reste si bien préparée, une importance toute spéciale, encore soulignée par la bonne grâce avec laquelle le protocole fut parfois interrompu. A la Moncloa, le maître Widor, qui accompagnait M. Imbart de La Tour et représentait avec lui l'Institut de France, sut trouver, dans une charmante improvisation, les paroles qu'il fallait pour remercier publiquement le jeune souverain; et notre ambassadeur, M de Saint-Aulaire, eut également la coquetterie d'improviser un discours où il sut n'oublier rien ni personne et dire exactement, admirablement, tout ce qu'il fallait. Le roi répondit en français, comme un Français. La présence de Widor, qui est un ami de la famille royale, celle du docteur Moure, et surtout la part prise avec tant de bonne grâce et d'entrain par le duc d'Albe, ont certainement contribué à donner à cette solennité, malgré l'apparat officiel (l'évêque de Madrid-Alcalá fit les prières, revêtu de ses ornements pontificaux), une intimité qui est du reste assez dans le goût d'Alphonse XIII.

Au Teatro real, où le maître Arbós lui céda un soir la direction de son merveilleux orchestre, et dans la crypte de Nuestra Señora de la Almudena, où il toucha les orgues, M. Widor compléta le caractère artistique de cette Semaine française, si bien inaugurée, grâce au dévouement et au talent de nos grands amis Benlliure, directeur des Musées d'art moderne de Madrid, et Beruete y Moret, directeur du Musée du Prado.

C'est dans cette atmosphère idéale et limpide que le Congrès a tenu ses séances. La section à qui incombait l'étude des moyens les plus propres à rendre plus actives nos relations économiques a montré son infinie bonne volonté en la poussant jusqu'à demander, pour les ouvriers espagnols travaillant en France, les mêmes droits, en cas de grève non politique, que pour les ouvriers français, proposition appuyée en séance plénière par un homme politique espagnol qui a gagné pendant la guerre tous les droits à notre sympathie, M. Pedregal. La section chargée de travailler au développement des relations intellectuelles s'est surtout attachée à rendre possible l'échange des professeurs et des étudiants. Pour ce qui est de ces derniers, on a préconisé la reconnaissance de l'équivalence des baccalauréats et des licences : équivalence admise en fait et automatiquement déjà en France pour le baccalauréat. Le point essentiel et délicat serait de limiter cette équivalence au cas où il s'agit pour l'intéressé d'être

admis à suivre les cours préparatoires à un grade ou à un diplôme supérieur et à subir les examens correspondants. La question des droits conférés par ces mêmes diplômes a été réservée. Il ne semble pas que, ainsi limité, pareil libéralisme présente de gros inconvénients, et les avantages en seraient grands pour nos relations universitaires. On a également et unanimement désiré la création en France de nouveaux enseignements ou de nouvelles chaires concernant l'Espagne et l'espagnol, et l'organisation de l'enseignement du français dans les *institutos* et les universités espagnoles.

Les séances du Congrès avaient lieu pour la section littéraire au Centro de estudios históricos, où MM. Altamira et A. Castro se sont montrés des hôtes attentionnés et cordialement empressés. Aux discussions, bien sériées, ont pris part les universitaires français les plus qualifiés, tels que MM. Petit-Dutaillis, inspecteur général et directeur de l'Office national des Universités et Ecoles françaises à l'étranger; Thamin, recteur de Bordeaux; Cavalier, recteur de Toulouse; E. Mérimée, Martinenche; les délégués officiels comme MM. Haraucourt, président de la Société des Gens de lettres; Besnard, représentant de la Société des auteurs dramatiques; Lémonon, Lallemand, Perrin, qui a éloquemment défendu le droit, pour la France, d'interdire la vente à l'étranger de la littérature pornographique fabriquée hors de chez elle par des industriels dont le français vaut la moralité. A la section économique ou commerciale, M. Angel Marvaud avait pris la place que lui assurait sa connaissance de l'Espagne et des questions traitées. Enfin, c'est avec un plaisir particulier que nous remarquions parmi nous un professeur de l'Université de Strasbourg, M. Kohler.

L'accueil des personnalités espagnoles déjà nommées et d'autres comme le marquis de Valdeiglesias, directeur de la *Epoca*, qui s'est prodigué en amabilités de toutes sortes; les marquis de Valerio de Palma et de Retortillo; MM. Octavio Picón, Posada, Buylla, Carlos Luis Cuenca, Castillo Soriano, Dr. Cortezo, ancien ministre et professeur à la Faculté de médecine, Menéndez Pidal, le sculpteur Blay et beaucoup d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir nommer, a été d'autant plus flatteur qu'il nous était fait par les amis des jours d'épreuves et d'inquiétude, par ceux qui ne doutèrent jamais de notre droit ni de notre volonté.

La Casa Velázquez est donc née sous d'heureuses conjonctures, et celui qui a su, par sa persévérance toujours optimiste, attirer les bonnes fées qui devaient présider à cette naissance, peut être heureux et fier de son œuvre. M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, directeur de notre École des Hautes études hispaniques à Madrid, vient de voir consacrer sa réputation de savant par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui l'a tout récem-

ment élu membre libre : c'est un bon présage de plus pour la maison qu'il est appelé à diriger avec une compétence éprouvée et une autorité encore grandie.

De même que la Semaine espagnole de Paris avait eu un épilogue à Bordeaux avec l'Exposition Goya (29 juin 1919), la Semaine française de Madrid a eu le sien encore à Bordeaux (30 juin 1920) par la remise officielle du médaillon de Goya, destiné à être placé sur l'immeuble habité par le grand artiste. Ce médaillon est l'œuvre de M. Mariano Benlliure, qui l'a généreusement offert à la ville, comme il avait offert la médaille commémorative de la pose de la première pierre de la Casa Velázquez. Une conférence de M. de Beruete y Moret, sur Goya graveur, avait attiré un auditoire de plus de deux mille personnes, auxquelles M. Widor donna en outre le plaisir d'une audition d'orgue. Cette manifestation avait été organisée par le Comité de rapprochement franco-espagnol de Bordeaux, dont le Dr Moure est président et M. Alioth, secrétaire.

On annonce d'autre part, un Congrès franco-espagnol pour les 16 et 17 juillet, à Toulouse, sous la présidence de M. Cruppi, sénateur. Il est organisé par la Chambre de commerce franco espagnole de cette ville.

G. C.

---

9 juillet 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire* ; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XXII. Octobre-Décembre 1920 N° 4

A GROUP OF SPANISH MANUSCRIPTS

A. Codices Escorialenses I. d. 2. and I. d. 1.

These two very large and very handsome mss. are dated 976 and 992 respectively, and owe their interest for many readers chiefly to their containing the oldest western mention and samples of the Hindu-Arabic numerals. It may be shown, however, that they are interesting on other grounds and furnish more information than has hitherto been supposed regarding these much discussed figures and their mode of transmission into Europe. The pp. relative to this matter will be found on pl. XXIII and XXIV of the writer's *Palaeographia Iberica*, fasc. II, Paris 1920, reproducing fol. 12 r° in the former case, and 9 v° in the latter. For the benefit of our readers we here print a diplomatic copy of those oft quoted words: (Col. II, 11-9-12, in both mss.)

S cire debem*us* in indos subtilissim*um* ingenium habere. et ceteras gentes eis in arithmetica et geometrica. et ceteris liberalib*us* disciplinis concedere. et hoc manifestum est in nobem figuris quib*us* designant. unumquemq*ue* gradum. cui*us*libet gradus. quarum hec sunt forma
9 8 7 6 5 4 3 2 1

A detailed account of the codd. and their contents may be found in P. Guillermo Antolín's *Catálogo de los Códices latinos... del Escorial*, tom. I, pp. 320-413: but we must add that therein is a series of dynasts' names each in a circle or medallion, all attached to each other, such as the writer proposes to designate as "genealogical medallions"... a topic well worthy of a discussion palaeographical and archaeological.

These mss. came from North Spain, Albelda and San Millan de la Cogolla. They contain chiefly the Hispana Conciliorum Collectio with numerous items mostly from Isidore's Etymologies dealing with Chronology and Arithmetic and some legal material; they date shortly after Gerbert's visit to Catalonia and Barcelona (he was there studying with Josephus Sapiens, 967-970). Whence came these two mss. and their remarkable « Scire debemus »?

Let us observe the opening ff. a little more narrowly. If you will turn to Father Antolín's pages and note where the actual mediaeval text begins, you will see that for about 13 ff. we have two copies of the same archetype, and if you will scrutinize our two plates, you will see that numbered Cols. I in the two mss. are identical in the number of lines to a column, in the contents of the lines, and that even the words are spaced off in the same way, and are spelled the same way even down to the abbreviation : you will see that the same identity maintains it self in the Col. II down to and including l. 37. In other words, they are twin copies and in fact, the scribe was trying to make, in each case, a fac-simile of their models (in shape, arrangement &c not necessarily in writing). Now it is a known fact that the ms. used as a model, was usually from 100 to 200 years older than the copy. Hence we may place the model conservatively at about 850. Where was that model preserved and copied? Where must we look to find the home of a rather miscellaneous text like this which implies considerable interest in scholarship, in history and a connexion with the Orient? Where are we to find persons attached to the study of science and likely to secure information from the Arabs, who are acknowledged to have been in any event the transmitters of this precious item? Let us turn our gaze upon the Convent of Santa Maria de Ripoll, near Barcelona.

On this old monastery dating from about 880, it is sufficient to mention the treatise by R. Beer, *Die Handschriften des Klosters Santa Maria de Ripoll*, Wien, 1907, who has gathered the facts and catalogued the earlier literature dealing with this

establishment, and has discussed *in extenso* its Library list dating 1047. The historial facts important for our present task are that Ripoll once had a handsome Psalterium argenteum having some connection with Pippinus King of the Franks, that in this region there was considerable attention paid to Chrysography (as well as Argyrography), that its mss. were distinguished for their miscellaneous character, e. g. No. 49 (a fact correctly guaged as showing it was a study book), that the collection contained several classical mss. (libri artium, i. e. liberalium); proof positive that Ripoll maintained a classical School; that it had also the earliest treatise *de astrolabio*, resting on an Arabic original, and some other mathematical texts, e. g. *Boethius de Arithmetica* and a copy of the Agrimensores (about equal to a treatise on civil Engineering); to this add an interest in Music, a Geometry, Logic, too, and last but not least, some of Bede's product. Is not this the place where Gerbert did some of his studies, Gerbert who as Beer has shown taught some topics represented in the Ripoll Library? Is not this the monastery where in all probability the archetype of the two Escorialenses rested when Gerbert was getting acquainted with the numerals?

The undersigned, in a short paper in Modern Philology, showed that Ripoll 59 contains numerous extracts of various content and that among them is a small Greco-Latin lexicon, the text in Latin letters. This showns a knowledge of Greek there, an interest in Greek and, indeed, some elementary instruction in that language. Let us add that one of the later mss. Cod. 7 has an extract *de sanguinitate* containing a set of genealogical medallions.

Let us now take a look at a codex in the Madrid Library. See *Recipes from Codex Matritensis A 16 (ahora) 19,* by the undersigned, Cincinnati, 1911, where the ms. is discussed and the earlier literature tabulated; also *Palaeographia Iberica*, pl. XXVIII for a p. of the text and XXIX for one of the illustrations to the so called chapter *de Indigitatione or de Loquella digitorum* ascribed in the mss. to Bede. There are

five mss. in various Libraries with this chapter additional to one of the famous Englishman's chronological works (de temporibus), but this is the only one which is accompanied by the pictures[1].

We have shown that the make up of this book and its Latinity require us to assign it to Catalonia and suppose it to have been copied at Ripoll. The ms. implies in its chapter summary that it contains *Beda de temporibus* with the *de indigitatione* (the incipits of two Rivipullenses), and then a series of works or rather of extracts dealing with chronology, astronomy, geography, medicine (with some patristic matter intercalated), ending with the material published in our « Recipes ». On the connection between this text and the similar one in Codex Lucensis 490 see our recent book *A Classical Technology*, Boston, 1920. We should add that some matter of a similar nature is printed by V. Rose in the preface to his Vitruvius, pp. XXVIII-XXX, from several mss. including Escorialensis f. III, 19, by R. assigned to s. X-XI, but by Antolín to XI-XII. We doubt not that it ultimately comes from the archetype of the Lucensis.

Our readers will not fail to see how all these facts hang together, and they should note in addition that these recipes contain several formulae for gold writing and that the set when complete had also a method, apparently not otherwise quotable, for silver script. Do we go astray when we suggest that Psalterium argenteum was done in Catalonia for Pippinus, and that perhaps the Godescalc who did the famous Silver Codex of the Caroline epoch, bearing his name (782-3) owes its origin partly at least to the Barcelonese territory?

What bearing have these facts on the transmission of our famous numerals? When we find a decided Classical and even Oriental tinge to the learning of this region — for the figures of A 16 are in poise, garments and attitude decidedly Byzantine — we must at once enquire whether the acquaintance with them came from the Arabs of the South and

1. We will furnish our subscribers with the remaining the pp. of the paintings in the third No. of the publication just mentioned.

interior of Spain or from tradesmen who arrived by sea. We hold that the intrinsic probabilities are decidedly in favor of the latter theory. We do not doubt that the Saracenic influence was always strong at Barcelona and that many an item was derived from the Moors or was modified by a knowledge of their views. We hold, however, that one who is looking for distinct Arabic coloring in the domain of the number gestures will find the object of his search in the two pl. of Pal. Ib. XIV-XV, from Lisbon and with evident Moorish faces. And when we ask how soon the interior Arabs acquired a knowledge of these figures, we find that all the Saracenic authorities for the numerals cited by Cantor are later than the tenth century, not to mention the year 850. So far as the evidence goes, it was seafaring men and merchants who brought these numerals with them to Barcelona and that thence they made their way to Toledo, Córdova, Sevilla, Málaga, &c. If these conclusions are correct, Ripoll must henceforth occupy an even higher place than formerly as a center of Classical, mathematical and scientific learning.

John M. BURNAM,
University of Cincinnaty.



A PROPOS

DES

DERNIÈRES PUBLICATIONS SUR GARCILASO DE LA VEGA

Est-ce la valeur intrinsèque de son œuvre et l'harmonie de son rythme, est-ce sa noble figure de soldat et sa mort héroïque, n'est-ce pas tout cela à la fois qui concourt à faire de Garcilaso de la Vega le poète le plus sympathique de l'Espagne du xvie siècle? Publié pieusement par la veuve de son ami, il n'a eu qu'un détracteur bien anodin, en tout cas spirituel et courtois, Cristóbal de Castillejo, dont il est vraiment exagéré de dire qu'il « vilipendait ceux qui se servaient des rythmes italiens » [1]; je ne parle pas de Gregorio Silvestre, qui finit par se convertir [2].

Commenté successivement par trois personnages qui peuvent représenter, au temps de la jeunesse de Lope de Vega, l'enseignement universitaire, la poésie et la critique: Francisco Sánchez de las Brozas [3], professeur de rhétorique à Salamanque, Fernando de Herrera, *el divino*, et Tomás Tamayo de Vargas, le défenseur du P. Mariana; défendu contre les censures de détail, plutôt tâtillonnes que sévères en somme, du second, par celui même qui avait fait attaquer

1. Adolphe Coster, *Fernando de Herrera (el Divino)*, Paris, Champion, 1908, p. 277.

2. Cf. Eustaquio Fernández de Navarrete, *Vida de Garcilaso. Doc. inéd. para la hist. de España* t. XVI.) p. 180. Il a été plus agressif que Castillejo, dont la composition *Contra los que dejan los metros castellanos (B. A. E.*, t. XXXII, p. 157) est un petit chef-d'œuvre de bonne humeur. Assez différent est le ton de la *Visita de Amor* de Sylvestre, dont Navarrete reproduit un passage, et dont Lope de Vega citait deux vers dans sa *Dorotea* (p. 219 de l'édition de Castro):

Dios perdone a Castillejo
que bien habló de estas trovas.

Cf. Rodriguez Marín, *Luis Barahona de Soto*, p. 32.

3. En 1577, d'après M. Adolphe Coster (*Fernando Herrera*, p. 155), qui décrit l'édition, décrite également par Gallardo (n° 2622, cf. n° 4452). En 1574, suivant M. Tomás Navarro Tomás (*Garcilaso, Obras*, Ediciones de la « Lectura », t. III des *Clásicos castellanos*, 1911, p. xxii), qui peut-être s'en rapporte à Adolfo de Castro (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXII, p. XIV, ou à Fernández de Navarrete (*Vida de Garcilaso*, p. 188): « Obras de Garcilaso con anotaciones de Francisco Sanchez Brocense, en casa de Pedro Laso, en 16°, segun Nicolas Antonio ». Celui-ci n'aurait-il pas confondu avec l'édition de 1577, que justement il ne cite point? Cf. Salvá, n° 704.

Digitized by Google

le P. Mariana, le connétable de Castille D. Juan[1] Fernández de Velasco; admiré par Lope de Vega[2], et sincèrement, à ce qu'il semble,

1. Et non *D. Pedro*, comme dit M. Navarro Tomás, p. XXIII, sans doute influencé par Navarrete (p. 127) ou La Barrera *(Nueva biografía de Lope de Vega*, p. 406, note). Voir le chapitre VIII de M. Adolphe Coster, consacré à la querelle du connétable, sous le nom de « Licenciado Prete Jacopin » (que M. Lucien-Paul Thomas, dans *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne Beihefte zur Zeitschrift für Rom. Phil.*, 1909, traduit par un « prêtre *jacobin* » : *prêtre*, peut-être, mais *jacobin?*) et du poète sévillan. J'ai raconté dans mon *Mariana historien*, p. 118, 167-179 et 190-221, comment le même connétable chercha plus tard noise à l'auteur de l'*Historia general de España* en suscitant contre lui la critique acrimonieuse de Pedro Mantuano, auquel répondit Tamayo de Vargas. M. Coster, p. 165, cite un passage des observations de « Prete Jacopin », où l'on reproche à Herrera « d'avoir ramassé contre l'infortuné Garcilasco les accusations les plus disparates qui lui sont tombées sous la main »; on compare le commentateur à un homme qui se bat du haut d'un toit et qui lance tout ce qui lui tombe sous la main: « os uvistes en él como quien pelea de texado, que arroja al enemigo el pedazo de la teja, el zapato viejo, la olla quebrada, el cuchillo mohoso, la bragueta mugrienta, la picaza o gato muerto. » Or il y a dans la scène II de l'acte IV de la *Dorotea* un passage très analogue, à propos des commentateurs. Un des personnages propose de commenter le sonnet *Pululando de culto...*, pastiche de Góngora, mais tout en faisant remarquer qu'il ne faut pas s'exposer à être comparés aux couvreurs qui du haut du toit jettent tout ce qu'ils y trouvent: « mas no querría que nos dixessen que parecemos a los trastejadores, que desde el tejado ajeno van echando una bola, allá vnas calças viejas o algun cadáver gato, a quien dieron la muerte los perdigones, y las tejas sepulturs. » Et l'interlocuteur de répondre qu'en effet tout ce qu'ils trouvent de clichés *(lugares comunes)* dans les bouquins *(librotes)* de Stobée et de Conrad Gesner, les commentateurs le jettent en bas de la page *(todo lo echan abaxo)*. Je me demande si ce n'est pas au commentaire de Herrera sur Garcilaso, plutôt qu'à celui de Salcedo Coronel sur le Polyphème (1629) ou aux *Lecciones solemnes* de J. Pellicer de Salas y Tovar (1630), que Lope fait ici allusion, d'autant qu'il ajoute plus loin: « Je voudrais un commentaire sur Garcilaso, car jusqu'à présent nous n'en avons pas » *(Deseo quien escriba sobre Garcilaso; que hasta aora no le tenemos*, p. 207 de l'éd. Castro). Il est vrai qu'en 1632, il pouvait penser aussi à Tamayo de Vargas. Mais qu'on songe au caractère encyclopédique du commentaire d'Herrera (cf. Coster, *F. S. Herrera*, p. 42, 211 et ss.)! Que Menéndez Pelayo (*Antología de poetas lír. castellanos*, t. XIII, p. 298) le déclare « inestimable », oui, sans doute, comme échantillon de la critique du temps! — Ce ne peut être en tout cas que le commentaire de Herrera ou celui de Sánchez, que Cervantes a en vue quand il remarque plaisamment que le licencié Vidriera, partant pour les armées, n'emportait que les Heures de la Vierge et un Garcilaso « sin comento ».

2. « Garcilaso, ¿fué culto? » — « Aquel poeta es culto, que cultiua de suerte su poema, que no dexa cosa áspera ni escura, como vn labrador vn campo; que esto es cultura, aunque ellos dirán que lo toman por ornamento » (*Dorotea*, p. 209). Le passage n'a pas échappé à M. L.-P. Thomas (*Le lyr. et la préciosité cultistes en Esp.*, p. 147 et 163). Lope oppose donc le cultisme de Garcilaso, qui est le bon cultisme, à celui... des autres. On connaît aussi le célèbre sonnet *A la nueva lengua*,

Boscán, tarde llegamos. ¿Hay posada?...

(*Bibl. de Aut. Esp.*, t. XXXVIII, p. 372; *Ant. de poetas lír. castell.*, t. XIII, p. 405, et L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 98, qui le traduit en français gongorique). Dans le *Laurel de Apolo*, il le mentionne et le loue à plusieurs reprises (*ibid.*, p. 188, 189, 199, 202.); mais bienheureux qui comprend absolument toutes ses allusions. Celles que Lope fait aux œuvres du poète ou à la façon dont il mourut prouvent en tout cas à quel point il supposait le lecteur au courant:

Las cabezas esplendidas sacaron,
crespos tendiendo, para más decoro,
por campos de marfil cabellos de oro,

mais négligé par les générations qui suivirent, peut-être parce qu'elles étaient gagnées au cultisme [1] et au conceptisme, peut-être aussi parce qu'elles avaient trop de poètes à admirer, il profita de la renaissance patriotico-érudite de la deuxième moitié du XVIIIe siècle et fut édité à nouveau par un autre personnage de marque, D. José Nicolás de Azara, qui fut ambassadeur en France.

Un renouveau encore au milieu du XIXe siècle. D. Eustaquio Fernández de Navarrete donnait une étude qui est encore aujourd'hui la première, pour ne pas dire la seule que nous ayons à lire sur le poète (*Doc. inéd. para la hist. de Esp.*, t. XVI, 1850); et D. Adolfo de Castro, dans la *Biblioteca de Autores españoles* (t. XXXII), où il se montrait si chiche pour Boscán [2], reproduisait l'œuvre de Garcilaso et en facilitait singulièrement la diffusion. Gallardo, d'autre part, rédigeait, en présence des éditions de 1547, de 1577 et 1581 (Sánchez), de 1580 (Herrera) et de 1622, une sorte d'anthologie de notes qui a été imprimée au tome IV de son *Ensayo* (n° 4452), avec l'essentiel de l'énorme commentaire d'Herrera (n° 4453, complétant le 2623).

Il semble que depuis quelques années l'auteur de l'ode *Ad florem*

> Cimodoce Díamene y Climene,
> y la que igual no tiene,
> que en tiempo del divino Garcilaso
> (Oh injusta piedra ! Oh lamentable caso !)
> le escuchaban cantar los dos pastores,
> cuyos dulces amores
> estaban las ovejas escuchando,
> de pacer olvidadas, y él cantando
> " Aquella voluntad honesta y pura " ...

La pierre injuste, c'est celle qui le tua quand il montait à l'assaut de la tour de Muey (Navarrete, p 82) Le nom de *Dinámene* est sans doute estropié, mais Lope n'en est peut-être pas responsable; et "celle qui n'a pas d'égale," c'est celle dont Garcilaso dit dans la troisième Eglogue :

> Una de aquellas diosas, que en belleza,
> al parecer, a todas ecedia...

Les deux pasteurs sont Tirreno et Alcino, dont les chants terminent la même églogue, rappelée encore par son premier vers. La deuxième églogue est, dans la même Silva 1°, rappelée par son premier et son troisième vers :

> Y aunque hoy vive la fuente
> "que en medio del invierno está templada,
> y en el verano más que nieve helada"...

et cette fontaine, Tamayo de Vargas, note M. Navarro Tomás, existait à Batres et était appelée *Fuente de Garcilaso*. Ces exemples montrent bien à quel point le souvenir et l'œuvre du poète tolédan étaient vivants dans les mémoires. Autrement d'aussi brèves allusions n'eussent pas été comprises.

1. Ce n'est pas Garcilaso, mais Luis de León et Francisco de la Torre, que Quevedo (1631) opposera aux cultistes (L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 140-4). Jusqu'à quel point Tamayo de Vargas a pu, en 1622, contribuer à ramener sur lui l'attention et la sympathie, c'est ce que je ne saurais dire.

2. Au surplus, la fortune de Garcilaso n'a pas été toujours liée à celle de Boscán.



Gnidi attire de nouveau l'attention. La vie seule a manqué à Menéndez Pelayo pour nous donner l'étude digne d'un tel poète, et dont le tome XIII de l'*Antologia de poetas liricos castellanos*, tout entier consacré à Boscán, formait un magnifique préambule. Mais d'autres érudits ont travaillé, au moins dans la partie biographique.

M. le marquis de Laurencín, actuellement directeur de l'Académie royale de l'histoire, a publié dans le *Boletín* de cette société deux articles qui témoignent d'un culte fervent pour Garcilaso et d'un goût marqué pour les recherches érudites. Le premier (1914) nous apportait une constatation inattendue, à savoir que le portrait conservé par les comtes de Oñate, actuellement en la possession du duc de Zaragoza, leur héritier, portrait qui passait pour représenter le poète, avec la croix d'Alcántara, est en réalité celui du neveu, des mêmes noms et prénom, qui fut l'occasion de la disgrâce du poète et de son exil dans une île du Danube.

Dans l'*Ensayo de un catálogo biográfico-bibliográfico de los escritores que han sido individuos de las cuatro órdenes militares de España* (*Doc. inéd.*, t. CIX), par Frey Don Carlos Ramírez de Arellano y Gutierrez de Salamanca, *del hábito de Calatrava*, il est dit, p. 229, que Garcilaso obtint l'habit de l'ordre militaire d'Alcántara ; il n'est pas question de l'ordre de Saint-Jacques. Le marquis de Laurencín a au contraire pu démontrer que le poète était chevalier de Saint-Jacques et non d'Alcántara, et que le chevalier d'Alcántara a été son neveu, qui, après avoir dû se réfugier en Portugal pour éviter la colère de l'empereur, rentra en grâce auprès de celui-ci et reçut de Philippe II l'habit en question avec une commanderie. On comprend assez bien que les comtes d'Oñate, héritiers de la branche aînée de Lasso de la Vega (mais non de la branche cadette), se soient mépris sur l'individualité représentée par un portrait de famille qui portait les noms et prénom du poète. A vrai dire, l'artiste qui avait reproduit ce portrait pour l'*Iconografía española* n'avait nullement été affirmatif, puisqu'il le déclarait simplement « à peu près » contemporain du grand Garcilaso.

L'héritage de ce dernier était allé au seul survivant de ses enfants, Dª Sancha de Guzmán, qui épousa D. Antonio Portocarrero, seigneur de la Monclova, et dont l'héritier actuel se trouve être le duc de l'Infantado, marquis de Santillana. Celui-ci a autorisé le marquis de Laurencín à fouiller dans les archives du comté de Monclova. Les documents trouvés font l'objet du second des articles signalés (1915). C'est d'abord le brevet signé de Charles-Quint et conférant à Garcilaso l'habit de Saint-Jacques (1523) ; au dos est le procès-verbal de la prise d'habit à Pampelune, où l'avait appelé sans doute la guerre contre la France. Ensuite ce sont des pièces relatives au mariage du poète avec Dª Elena de Zúñiga. L'une d'elles mérite l'attention, indépendam-

ment de son intérêt par rapport à Garcilaso. La future reçoit le sixième exactement du total des biens de son futur, et cela, déclare celui-ci, « por honrra de vuestra *virginydad* e casamiento comigo ». J'ai eu l'occasion de montrer la permanence d'un usage analogue chez les Juifs espagnols de Bordeaux (*Bull. hisp.*, 1908. p. 270). Un autre papier montre que Garcilaso fut avantagé par sa mère au détriment de son frère aîné D. Pedro. Mais plus intéressante est la copie de son testament, daté de Barcelone, 25 juillet 1529 (avec les signatures de son frère, le même D. Pedro, et de Boscán) et ouvert le 3 janvier 1537. Il ne veut personne à ses obsèques et pas de sermon. Pour soulager sa conscience, comme il était d'usage en pareil cas, le testateur recommande qu'on acquitte un grand nombre de dettes contractées un peu partout; qu'on verse à son barbier de Madrid 4.000 maravedis pour ses services impayés; à un chirurgien de Salvatierra, 5 ou 6 ducats pour des vivres consommés chez lui; au maître d'école de Tolède, 10 ducats prêtés sur la signature de Dª Sancha (sa mère); à une nommée Elvyra, d'un petit pays d'Extremadure, qu'il a mise à mal, et dont il ne sait d'ailleurs si elle n'est pas mariée, 10.000 maravedis. Ce n'est d'ailleurs pas la seule mission de ce genre que la veuve du poète-soldat crut de son devoir d'exécuter : une dette la préoccupe elle-même encore en 1549, celle qu'il aurait contractée à Naples, dit-on, envers une dame qui ne serait autre que Dª Catalina de San-Severino, celle qui passe pour être la *Flor de Gnido*. Dans son testament, Garcilaso demande aussi que son fils (naturel) D. Lorenzo soit élevé dans une université et embrasse l'état ecclésiastique s'il en a la vocation.

En ce qui concerne les enfants légitimes, il est à noter que celui qui est connu sous le nom de Garcilaso, qui mourut à Ulpian en 1555 et dont la statue orante figure avec celle de son père dans le monastère de *San Pedro Mártir*, s'appela d'abord Iñigo, et ne prit le nom de Garcilaso qu'après la mort d'un frère aîné, de ce même nom.

Un document intéressant, au moins pour l'histoire du mobilier, nous est fourni dans l'inventaire des biens laissés par la mère du poète, Dª Sancha de Guzmán (1537), et mis en vente. Parmi les livres, de piété pour la plupart, figure « otro libro, Juani Dirian, del cauallero Tristano », qui a laissé perplexes d'autres érudits que le marquis de Laurencín et D. Adolfo Bonilla.

Ces découvertes ont excité l'ardeur d'un assidu de l'*Archivo de protocolos* de Tolède, D. Francisco de B. de San Román, qui a exhumé et publié avec photogravures dans le même *Boletín* (1918) : 1° l'original même du testament, avec la signature de Garcilaso et celle (unique spécimen connu) de Boscán ; 2° l'inventaire des biens (1537) du poète, où figurent le « manto de capitulo de estameña blanca con su encomyenda de Santiago », « un harpa e un laud grandes » ; ses esclaves des deux sexes, trois douzaines de « libros pequeños, » sans

autre description que celle des *coberturas*, et un seul « libro grande de pergamino luminado con letras de oro » (quant aux livres possédés par D[a] Elena de Zúñiga, et dont les titres sont conservés dans un inventaire trouvé mais non publié par l'érudit tolédan, il n'y a rien, semble-t-il, qui ait pu inspirer les Eglogues ou les Sonnets); 3° une *información sobre la muerte de Garcilaso* d'où il ressort que le poète est mort à Nice le 13 ou 14 octobre 1536; 4° la *Tasación de un hábito de la orden de Alcántara perteneciente a Garcilaso de la Vega, sobrino del poeta* « con un rretrato del emperador nuestro señor... labrado de oro. »

Dans l'Inventaire des biens de D[a] Elena, auquel j'ai fait allusion ci-dessus, M. de San Román dit qu'il est fait allusion à Fr. Domingo de Guzmán, fils du poète (de son vrai nom D. Pedro), « fraile profeso » au couvent de San Pedro Mártir où est le tombeau de son père et de son frère. Il y est également fait mention de « el retrato de Garcilaso ». Lequel? Le portrait authentique du poète, ou celui de son neveu?

L'initiative du marquis de Laurencín, si elle n'a pas donné tous les résultats qu'on pouvait espérer, n'en est pas moins un effort louable et heureux et a provoqué un mouvement de recherches qui ne s'arrêtera pas là sans doute : en attendant, un hispanisant italien qui nous honore de sa collaboration a commencé la publication, dans la *Revista castellana* (Valladolid, avril et mai 1917), d'un article sur *Las poesías latinas de Garcilaso de la Vega y su permanencia en Italia*, lequel complète celui de Benedetto Croce, *Interno al soggiorno di Garcilaso de la Vega in Italia* (1894)[1]. De tous les détails relevés par M. Mele, trois me paraissent surtout importants.

D'abord la *Flor de Gnido* n'est pas *Catalina*, mais *Violante* Sanseverino, fille d'Alphonse Sanseverino, duc de Somma; et celui qui l'aimait et pour qui fut écrite l'ode est *Mario* et non *Fabio* Galeota : de sorte que Francisco Sánchez et Herrera s'étaient trompés chacun à moitié, en disant l'un *Fabio* et *Violante*, l'autre *Mario* et *Catalina*. Quant à Catalina, elle fut mariée au duc de Tragetto, décapité par les Espagnols en 1528 comme partisan des Français, et elle eut des relations avec Marcelo Colonna, qui l'abandonna et qu'elle tenta de faire assassiner.

Ensuite, je m'appuierai sur le sentiment de M. Mele pour repousser la lecture et l'interprétation que M Tomás Navarro Tomás, dans son édition des *Obras* de Garcilaso (t. III des *Clásicos castellanos*, « Lectura », 1911), propose pour les vers

> ... sólo y dado
> al ínclito gobierno del Estado,
> Albano...,

1. Pour avoir une idée générale du milieu italien à cette époque, il faut lire *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* du même Croce (Bari, Laterza, 1917).

supprimant la virgule après *Estado* et imaginant que l'*Estado albano* peut désigner le royaume de Naples, comme si l'Albe du Latium était dans les limites de ce royaume. Il faut donc rétablir la virgule. *Albano* ne peut-il représenter D. Pedro de Toledo, sans que celui-ci ait eu à s'en choquer ? Le mot rappelle celui du duché d'Alba ; et peut-être aussi fait-il allusion à une origine supposée que la flatterie des courtisans peut bien avoir imaginée : l'*Alba* espagnole remontant à l'*Alba* latine. Il y a des rapprochements bien plus extraordinaires dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus* (IV,I) de Lucio Marineo Siculo, qui est de la même époque (1533) : je les ai indiqués dans mon livre sur *Les Histoires générales d'Espagne*, p. 87-88. Garcilaso lui avait-il emboîté le pas ? Ou l'aurait-il précédé ? Ou encore Marineo n'aurait-il fait que systématiser un genre de flatterie que les Italiens du sud auraient mis en vogue à l'égard des Espagnols ? (Peut-être l'édition de 1533 ne fait-elle que reproduire celle de 1530, que je ne connais pas ; en tout cas, le *De laudibus hispaniae* du même Marineo, qui est antérieur à 1500, ne contient pas le chapitre *De Romanorum coloniis in Hispaniae* où se trouvent les passages auxquels je fais allusion). *Albano*, pour moi, reflète la même préoccupation de rattacher les grandes maisons espagnoles aux anciennes familles romaines.

Je noterai enfin que M. Mele a tenté ingénieusement de mettre une certaine unité, au moins dans une partie de la vie poético-amoureuse de notre auteur, en montrant comment les sonnets VII, XXVIII, V, XII, XXXI, XXXV, XXV et XXVI peuvent être interprétés comme si une seule et même dame, napolitaine sans doute, les avait inspirés. Bien entendu, l'érudit italien n'entend pas présenter là autre chose qu'une hypothèse.

Il rappelle, comme on pouvait s'y attendre, les relations ou amitiés du poète espagnol avec Luigi Tansillo, Bernardo Tasso, l'auteur de la *Favola di Leandro* que Menéndez Pelayo a rapprochée si judicieusement de l'*Historia de Leandro y Hero* de Boscán (*Ant. de poet. lir.*, t. XIII p. 347-350), enfin Giulio Cesare Caracciolo. Malheureusement l'article s'arrête là. Espérons que la suite ne tardera pas à paraître.

Cet article n'avait pas été publié quand M. José Rogerio Sánchez, acceptant la lourde tâche de continuer et compléter l'œuvre de Menéndez Pelayo concernant Boscán et Garcilaso, a donné le tome XIV de l'*Antología de poetas líricos castellanos* (1916). Il s'agissait de publier, avec une *antología* des œuvres du premier (dont le tome XIII ne contient que l'introduction, due au maître regretté), une *antología* de celles du second, et naturellement aussi l'introduction correspondante.

M Rogerio Sánchez s'est tiré honnêtement de l'entreprise. On lui a adressé des critiques justifiées (*Rev. de Filología esp.*, 1919, p. 319).

Inutile de les rééditer ici. J'aime mieux dire que la comparaison avec l'Introduction au Boscán devait fatalement l'écraser, mais que son exposé biographique, puisé naturellement dans celui de Navarrete, ne manque pas de suggestions intéressantes.

Il nous montre par exemple comment Boscán a pu retrouver dans son ami le héros décrit par Castiglione et s'intéresser d'autant plus au livre de ce dernier; comment l'affection qu'il put avoir pour sa femme ne semble avoir rempli ni sa vie, ni son cœur, ni son esprit.

Il cherche à indiquer dans quelle ambiance et au milieu de quels événements il vécut; quel éclat littéraire jetait la cour de François Ier au moment où Garcilaso y fut envoyé; quel excitant dut être pour lui le séjour à Naples, dans le loisir d'une retraite forcée.

Il pose en fait que, si l'on veut diminuer le plus possible le nombre des *Laures* qui ont inspiré le nouveau Pétrarque, il y en a au moins deux, celle de Portugal et celle de Naples (donc d'accord, en fait, avec M. Mele, mais avec quelque regret de ne pas arriver à l'unité), sans parler de la veuve du duc de Traggeto, à laquelle il est difficile vraiment de supposer que la veuve du poète ait voulu offrir une réparation pécuniaire, comme s'il s'agissait d'une Elvira d'un village d'Extremadure.

Les récits de Nieremberg, de Cienfuegos, du poète Zapata sont reproduits et le lecteur peut en juger; on y a joint des passages de Sandoval, et l'on a tiré parti des documents du marquis de Laurencín et de M. de San Román, qui nous apportent en somme sur la vie toujours mystérieuse de Garcilaso une lumière non négligeable.

De la prosodie et de la métrique, M. Rogerio Sánchez ne nous donne que la promesse d'une étude. On comprendra qu'il ait demandé du temps, et cela montre qu'il se rend compte de l'importance comme des difficultés de la question.

Mais où l'on déplorera son silence complet, sans même une promesse, c'est en ce qui concerne l'originalité et les sources du poète. On s'imagine un peu en Espagne, à ce que je vois, que Sánchez Herrera et Tamayo ont tout tiré au clair à cet égard. Je ne puis malheureusement rien dire du dernier de ces commentateurs, n'ayant à ma portée, en dehors de l'espèce de recueil de Gallardo dont j'ai parlé, que Sánchez, dont la Bibliothèque municipale de Bordeaux possède un exemplaire (éd. de 1612, Madrid por Juan de la Cuesta) et les *Anotaciones* de Herrera aux Eglogues, dont la *Biblioteca económica de clásicos castellanos* (Paris, Louis Michaud) a donné une réimpression, faite à Paris, avec des fautes grossières pour les quelques mots grecs cités (pas un n'est, je ne dis pas accentué, mais écrit correctement). Eh bien! Sánchez et Herrera ne signalent en tout que cinq endroits de Sannazaro dont Garcilaso ait tiré parti pour sa 3e Eglogue.

C'est d'abord ce passage de la Prose XII (p. 277 de l'édition Scherillo [1]):

Et quiui dentro soura uerdi tappeti trouammo alcune Nimphe sorelle di lei, che con biãchi et sottilissimi cribri cerniuano oro, separandolo dalle menute arene. Altre filando il reduceuano in mollissimo stame, et quello con sete di diuersi colori intesseuano in vna tela di merauiglioso artificio.

Sánchez et Herrera ont du reste raison de faire ce rapprochement. Garcilaso a manifestement tiré de là les vers 105-112 de son Eglogue, et non de Virgile, qui ne parle ni du crible ni du sable d'or. Hâtons-nous du reste de reconnaître l'heureuse appropriation que le poète castillan a faite de cette idée en l'appliquant aux sables du Tage, et le changement apporté par lui à la technique des nymphes : au lieu de soies de couleurs variées, ce qu'elles tissent avec le fil d'or, ce sont de vertes feuilles transformées en *estambre* et teintes de toutes les nuances qu'on trouve sur les écailles des poissons. — Que faut-il entendre ici par *estambre*? La « chaîne », comme *stame* dans Sannazaro? Il semblerait plutôt que ce soit « trame ».

Le second passage signalé par Herrera dans Sannazaro est dans la Prose IV (p. 61):

ambi duo di Arcadia, et egualmente a cantare et ad rispondere apparecchiati.

Garcilaso ne parle pas, cela se comprend, de l'Arcadie, mais il traduit les sept derniers mots par *a cantar juntamente aparejados y a responder;* et cette traduction *ad verbum* le trahit un peu, car Virgile emploie ici un simple adjectif, *pares.* Ce qui n'empêche pas d'admettre que le poète castillan avait aussi dans l'esprit le souvenir du poète latin.

Mais est-ce là tout ce qu'il doit au poète italien? L'idée même de faire tisser par une des nymphes la lamentable histoire d'Eurydice, c'est à lui qu'il l'a empruntée.

Il ne semble pas en effet que Garcilaso soit remonté ici jusqu'à la *Thébaïde* de Stace (la chlamyde où est tissée l'histoire de Léandre), modèle probable de Sannazaro ici.

... nel mio ĩtrare, trouai per sorte, che tra li molti richami, teneuano allhora in mano i miserabili casi della deplorata Euridice. Sicome nel bianco piede punta dal velenoso Aspide fu costretta di esbalare la bella anima et come poi per ricourarla discese a l'inferno, et ricourata la perde la seconda volta (p. 278).

1. Je reproduis l'orthographe de l'édition de 1532, Venise, par Marchio Sessa (Bibl. municipale de Bordeaux, 15405).



Or ce passage, que d'ailleurs Sánchez cite tout au long, et c'est sa seconde référence, mais sans commentaire (sinon à propos de la taille du serpent), vient immédiatement après celui de la Prose XII signalé par Herrera. Pourquoi celui-ci n'y a-t-il pas renvoyé?

Sannazaro ne décrit pas d'autre tâche : mais cette idée de faire présager un malheur par une telle description, Garcilaso l'exploite. Il ajoute en effet l'histoire de Daphné et celle d'Adonis. Avait-il besoin d'aller bien loin? Sans doute il n'avait qu'à se souvenir d'Ovide. Mais dans l'Églogue II, v. 101-116 de Sannazaro (p. 28-30), ne trouvait-il pas ces deux octaves où l'histoire de Daphné fait pendant à celle de Syrinx :

MONTANO. Phillida mia piu che i ligustri bianca,
Piu vermiglia ch 'el prato ad mezzo Aprile ;
Piu fugace che Cerva,
Et a me piu proterua
Ch' a Pan non fu colei che vinta et stanca
Diuenne canna tremula et sottile,
Per guidardon de le gravose some;
Deh spargi al vento, le dorate chiome.
URANIO. Tyrrhena mia il cui colore agguaglia
Le matutine rose e 'l puro latte,
Piu veloce che damma
Dolce del mio cor flamma;
Piu cruda di colei che fe in Thessaglia
Il primo Alloro di sue membra attratte;
Sol per rimedio del ferito core
Volgi ad me gli occhi, oue s'annida Amore.

Et comment cette allusion à Daphné lui eût-elle échappé[1] alors que nous avons là précisément les deux octaves génératrices de quatorze octaves de sa 3ᵉ Églogue, celles où les bergers Tirreno et Alcino se répondent et s'accompagnent alternativement de la *zampoña*? Nous avons du reste une preuve certaine que notre poète a arrêté ses yeux ou ses souvenirs sur ce passage. N'y a-t-il pas pris la comparaison

... y más hermosa
que el prado por abril, de flores lleno...?

Pourquoi n'a-t-il pas conservé l'aventure de Syrinx? C'est sans doute qu'elle reproduisait trop celle de Daphné. En artiste qu'il était, il a su varier ses tableaux. Et d'autre part, l'histoire d'Adonis était davantage dans la note voulue, la note funèbre du dernier tableau, à laquelle prélude le cas tragique d'Eurydice.

1. Il l'a développée d'autre part, dans le sonnet XIII.

Remarquons, à un autre point de vue, que Sannazaro emploie ici l'octave (avec deux heptasyllabes, il est vrai); c'est l'octave (toute en hendécasyllabes, celle de Boccace, d'Ange Politien, de l'Arioste et de Boscán) que Garcilaso a employée pour ces chants amœbées, ce qui leur donne une ampleur remarquable, et c'est peut-être ce qui l'a amené à mettre toute cette églogue en octaves également. L'appel symétrique de chaque pasteur à sa nymphe

— Flórida para mí dulce y sabrosa...
— Hermosa Filis...

est-il inspiré également par celui de Montano et d'Uranio? Dans l'Églogue VII de Virgile, seul Corydon appelle la sienne, « Nerine Galatea... » Enfin si l'idée de faire chanter les deux pasteurs en marchant est indiquée dans l'Églogue IX du poète latin, elle l'est plus explicitement dans Sannazaro, et Garcilaso en a tiré un effet d'autant plus esthétique que le mouvement d'alternance est plus prolongé et plus régulier.

Le troisième rapprochement que suggère Sánchez est entre

Los rayos, ya del sol se trastornaban
Escondiendo su luz, al mundo cara,
tras altos montes...

et la Prose XII:

... quando tra le sommita de monti il sole bassando i rubicondi raggi uerso l'occidente, ne fe conoscere l'hora esser tarda... (p. 272 de Scherillo).

Le quatrième porte un peu à faux car le passage de Garcilaso est mal reproduit, au moins dans l'édition de 1612 ; *nieve* a pris la place de *leche*, et le lecteur est renvoyé aux vers que prononce Montano :

Phillida mia piu che i ligustri bianca...

Si Herrera et Sánchez (je ne parle pas de Tamayo, et pour cause) ont fourni des indications, elles avaient besoin d'être précisées, développées et même augmentées. C'est la tâche des commentateurs modernes, et il ne suffit pas de rapprocher des mots ou des phrases; il leur incombe particulièrement de montrer jusqu'à quel point leur auteur butine de tous côtés et contamine, si je puis dire, le modèle italien avec les modèles antiques.

Peut-être le spectacle de la nymphe Elisa, étendue morte parmi l'herbe verte, évoque-t-il pour nous la 5e Églogue de Virgile :

Extinctum Nymphae crudeli funere Daphnim
Flebant...
Daphnis ego in silvis hinc usque ad sidera notus...
Immo haec, in viridi nuper quae cortice fagi
carmina descripsi...

ainsi que ce vers de la 6e :

... ut litus Hyla, Hyla, omne sonaret...

mais Sannazaro nous fait assister lui aussi à une scène aussi sombre, les honneurs funèbres rendus à Androgeo (Prose V, Égl. V et Prose VI) :

Androgeo, Androgeo, sonaua il bosco...
. . . . (p. 91).

Mentre Ergasto canto la pietosa canzone, Fronimo, soura tutti i pastori ingegnosissimo, la scrisse in vna verde corteccia di faggio... (p. 92).

Mais maintenant, est-ce Virgile (Egl. VII), est-ce Sannazaro (Egl. IX), que Garcilaso imite dans les deux octaves

TIRRENO. El blanco trigo multiplica y crece...
ALCINO. De la esterilidad es oprimido
El monte, el campo, el soto y el ganado...?

Comparons Sannazaro (p. 188-189) :

ELENCHO. Il bosco ombragia, et se 'l mio sol presente
Non vi fosse hor; vedresti in noua foggia
Secchi i fioretti; et le fontane spente.
OPHELIA. Ignudo e il monte, et piu non vi si poggia
Ma se 'l mio sol vi apare, anchor vedrollo
D'herbette riuestirse in lieta pioggia.

Il est d'abord assez bizarre, ce soleil qui fait tomber la pluie. Garcilaso ne l'a sans doute pas apprécié. Il développe la même antithèse que Virgile et Sannazaro, mais avec quelle liberté, quelle aisance et quelle ampleur! Ici encore, une évidente réminiscence virgilienne nous prouve qu'il ne s'inspirait pas uniquement du poète italien :

la malicia del aire corrompido
hace morir la hierba mal su grado...

C'est, plus ou moins exact d'ailleurs, l'équivalent de

vitio moriens sitit aeris herba.

Mais reprenons les deux octaves

TIRRENO. — Flérida, para mi dulce y sabrosa...
ALCINO. — Hermosa Filis, siempre yo te vea...

Si l'on y retrouve, comme je l'ai dit, Sannazaro, on y retrouve aussi et plus encore Virgile (Églogue VII). Même dessin, même thème, toujours antithétique, avec cette idée maîtresse, fidèlement rendue :

CORYDON. — Si qua tui Corydonis habet te cura, venito...
THYRSIS. — Si mihi non haec lux toto jam longior anno est...

A quel point d'ailleurs le poète tolédan sait rajeunir ces pensers antiques, soit qu'il traduise

Immo ego Sardoniis videar tibi amarior herbis,
Horridor rusco, projecto vilior alga... (Égl. VII)

non pas littéralement, mais par des mots et des images qui donnent l'idée équivalente :

... siempre yo te sea
amargo al gusto más que la retama,
y de tí despojado yo me vea
cual queda el tronco de su uerde rama...,

soit qu'il ajoute cette comparaison ingénieuse et appropriée :

si más que yo el murciélago desea
la escuridad, ni mas la luz desama...!

N'a-t-il pas eu aussi la charmante et heureuse hardiesse de transporter cette scène arcadienne sur les bords, assurément évocateurs de poésie, du fleuve que surplombe Tolède,

aquella ilustre y clara pesadumbre,
de antiguos edificios adornada...?

Nous ne retrouvons plus que Virgile, il me semble, dans les deux octaves

TYRRENO. — El álamo de Alcides escogido
fue siempre...

ALCINO. — El fresno por la selva en hermosura
sabemos ya que sobre todos vaya...

Je ne vois pas en effet que Sannazaro ait reproduit les deux derniers couplets de l'Églogue VII

CORYDON. — Populus Alcidae gratissima...
THYRSIS. — Fraxinus in silvis pulcherrima...

C'est Virgile encore seul qui est exploité dans ces deux magnifiques strophes :

TIRRENO. — Cual suele accompañada de su bando...
... En tal manera a mí, Flérida mía...
viniendo, reuerdece mi alegría.

ALCINO. — ¿ Ves el furor del animoso viento
embravecido en la fragosa sierra ?...
Pequeña es esta furia, comparada
a la de Filis, con Alcino airada.

Mais combien le bref couplet des Bucoliques (III, 80-81)

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbris,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis irae...

est ici développé, compris et poussé ! Où a-t-il pris ce vers splendide :

embravecido en la fragosa sierra...

et surtout l'épithète *fragosa* ?

Et maintenant, Garcilaso doit-il quelque chose aux Grecs ? On prétend qu'il savait leur langue, qu'il la parlait même. La preuve n'est pas facile à administrer d'emprunts directs à Bion ou à Théocrite (ou Moschos, avec qui on le confondait alors). Ces auteurs ont été tellement démarqués par Sannazaro (comme on peut s'en rendre compte en parcourant le bas des pages de l'édition Scherillo) et aussi par Virgile, ce que nul n'ignore !

Les passages de Garcilaso qui nous rappellent le *Cyclope* ou les Φαρμακεύτριαι nous rappellent aussi l'*Arcadia*. « Más blanca que la leche », c'est sans doute la naïve comparaison de Polyphème « λευκοτέρα πακτᾶς ποτιδεῖν », mais c'est aussi celle d'Uranio (Egl. II, p. 29).

Tyrrhena mia, il cui colore agguaglia
Le matutine rose e'l puro latte...



Et, d'autre part, c'est bien aux incantations de Simaetha dans l'Idylle II de Théocrite

κρατὶ δ' ἔχων λεύκαν, Ἡρακλέος ἱερὸν ἔρνος,

mais à travers le chant de Corydon (Egl. VII),

Populus Alcidae gratissima, vitis Iaccho,
Formosae myrtus Veneri, sua laurea Phoebo,

que remonte celui de Tirreno :

El álamo de Alcides escogido
fué siempre y el laurel del rojo Apolo ;
de la hermosa Venus fué tenido
en precio y en estima el mirto solo...

Une remarque, en passant, à propos de ces chants amœbées. Dans son *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española* [1], M. R. Menéndez Pidal nous parle d'un des exercices littéraires de la cour de Henri III et de Jean II, « la recuesta o disputa de dos trovadores, que obligando al segundo a responder en la misma forma y rimas que había usado el primero, creaba una dificultad más en el trovar... » (p. 23). Sans doute, la joute poétique d'Alcino et de Tirreno s'affranchit de l'obligation des rimes à reproduire ; et surtout elle est *pastorale*, ce que n'étaient pas les *recuestas* d'un Villasandino, d'un Alfonso de Baena, d'un Ferrán Manuel. Mais il se trouve que Garcilaso a ressuscité en somme et revivifié la *recuesta* en la ramenant au type vénérable et charmant de Virgile et de Théocrite, et en reprenant le thème populaire des *cantigas de amor*.

Et à Homère, n'a-t-il rien pris ? Pour la description de la demeure des Nymphes (prose XII) Sannazaro lui-même ne semble rien devoir au poète grec, dans l'épisode de Thétis et d'Achille (Iliade, ch. XVIII, v. 35 et ss.); en tout cas Scherillo ne note rien. Le récit d'Homère ne comporte aucune description : l'auguste mère du divin Achille habite les gouffres marins, près de son vieux père ; et toutes les nymphes ses sœurs sont assises autour d'elle, dans la caverne pleine d'une douce lumière :

ἡμένη ἐν βένθεσσιν ἁλὸς παρὰ πατρὶ γέροντι...
..... θεαὶ δέ μιν ἀμφαγέροντο
πᾶσαι ὅσαι κατὰ βένθος ἁλὸς Νηρηΐδες ἦσαν...

1. Cf. *Bull. hisp.*, t. XXII, p. 120.

C'est tout. On comprend que le poète italien se soit adressé à Virgile, qui n'a pas épargné les détails descriptifs. Garcilaso, lui, ne dit rien de la demeure des Nymphes. Il nous montre celles-ci, sortant du fleuve, tentées par la fraîcheur de la rive fleurie et ombragée. C'est donc le mouvement contraire de celui de Virgile et de Sannazaro, lesquels nous font pénétrer avec leur héros dans l'onde mystérieuse. Mais c'est précisément aussi le même mouvement que dans l'Iliade :

y en mirando de fuera, vieron luego
el prado, hacia el cual enderezaron.
El agua clara con lacivo juego
nadando dividieron y cortaron,
hasta que el blanco pié tocó mojado,
saliendo de la arena, el verde prado...

Homère avait dit tout aussi simplement :

Ὣς ἄρα φωνήσασα λίπε σπέος· αἱ δὲ σὺν αὐτῇ
δακρυόεσσαι ἴσαν, περὶ δέ σφισι κῦμα θαλάσσης
ῥήγνυτο · Ταὶ δ ὅτε δὴ Τροίην ἐρίβωλον ἵκοντο,
ἀκτὴν εἰσανέβαινον ἐπισχερώ...

Et que Garcilaso ait connu cet épisode de l'Iliade, j'en verrais un commencement de preuve dans ce fait, que des quatre nymphes Filódoce, Dinámene, Climene et Nise, la première et les deux dernières seules sont nommées par Virgile :

Drymoque, Xanthoque, Ligeaque *Phyllodoce*que.
(Georg., v. 336).

Inter quas curam *Clymene* narrabat inanem
Vulcani...
(v. 344).

Conjugis indigno *Nisae* deceptus amore.
(Egl. VIII, v. 18).

Climene est nommée du reste dans Sannazaro (prose I, p. 6). Mais Dinámene ne l'est que par Homère, dans l'épisode auquel je viens de faire allusion. Elle figure, avec Nise et Climene et bien d'autres encore, parmi les nymphes sœurs de Thétis :

Νησαίη Σπειώ τε....
(v. 40).

Δωτώ τε Πρωτώ τε, Φέρουσά τε Δυναμένη τε...
(v. 43).

ἔνθα δ'ἔην Κλυμένη...
(v. 47)

De telles remarques montreraient déjà à moitié en quoi consiste l'originalité de l'imitateur. Elles feraient ressortir l'indépendance relative de l'invention, en même temps que la spontanéité de l'expression, toujours libérée d'une servitude indigne de la vraie poésie. Il y aurait aussi à signaler les procédés les plus caractéristiques, par exemple la comparaison (les chants des pasteurs ne sont que cela), la métaphore : *reuerdece mi alegría; con la cola azotando el agua clara.*

A noter aussi le goût, le plaisir des couleurs :

hasta que el blanco pie tocó mojado,
saliendo de la arena, el verde prado ..
por aquel verde soto caminando...
... alegrando
las verdes selvas con el són suave...
del verde sitio el agradable frío...
de verdes sauces hay una espesura...

Le mot *verde* revient 13 fois dans l'Églogue III, sans compter 1 fois *verdura* et 2 fois *reverdecer;* et 14 fois *blanco*, 7 fois *oro*, la couleur noble par excellence (3 fois il est question de cheveux d'or). Le tout émaillé de rouge (et de sang), et même de bleu-blanc-rouge[1]

... esmaltando
de rojo, azul y blanco la ribera...

Le froid, la fraîcheur, le doux son du fleuve sur les rives, des *zampoñas* et des voix alternées, tout cela fait une poésie pour les sens, où même les tableaux les plus tragiques s'imposent surtout par les couleurs et les impressions auditives suggérées. Avec cela une négligence peut-être voulue, un *desaliño*, un sans-façon que marquerait à elle seule la répétition si étonnamment fréquente des mêmes mots, ou telle phrase comme

contento de lo mucho que había hecho...

mais qui est corrigé par la tenue admirable du ton général, et par la netteté de chaque strophe, miniature précise dans une série harmonieusement et logiquement groupée.

Où Garcilaso a-t-il appris cet art suprême, désinvolte et large, simple et expressif, peu varié en somme, presque primitif et pourtant si raffiné? et cette grâce tantôt féminine, tantôt cavalière, où l'effort et l'apprêt se dissimulent avec une élégance qui séduit, qui enchante,

1. Voir ce que dit M. L.-P. Thomas sur les couleurs dans Góngora (*Gongora et le gongorisme*, p. 108-110).



qui laisse une vision exquise et suave, même après un spectacle plusieurs fois funèbre? Quoi qu'il en soit, l'influence de Sannazaro ici est encore très grande[1], plus grande qu'il ne semblerait ressortir des *Anotaciones* d'Herrera ni même de celles du *Brocense*. Il ne suffisait du reste pas de rapprocher de loin en loin quelques passages; le devoir de l'éditeur moderne est de rapprocher les œuvres elles-mêmes. M. Rogerio Sánchez a peut-être laissé pareille tâche pour la mener de pair avec l'étude de la versification de son poète. Mais après l'introduction consacrée par Menéndez Pelayo à Boscán, on est un peu déçu de ne trouver qu'un exposé biographique sur Garcilaso. C'était bien le moins qu'on pût faire cependant que de profiter de cette même introduction, qui préparait si bien le terrain, et de toute la science des anciens commentateurs, pour nous faire comprendre en quoi consiste l'originalité de celui dont Boscán paraît surtout avoir eu le mérite d'être l'ami et le précurseur. M. Rogerio Sánchez nous doit ce travail.

A moins que ce ne soit M. Tomás Navarro Tomás qui veuille nous le faire. Il a eu l'occasion de lire, et par conséquent d'apprécier les notes de Sánchez, d'Herrera et de Tamayo, puisqu'il en a tiré un grand nombre de celles dont il a garni le bas des pages de l'édition de « La Lectura ».

Est-ce parce que la collection à la constitution de laquelle il donnait ainsi son concours était à ses débuts, et parce qu'on en était aux tâtonnements? Je dirai que je n'y ai pas trouvé toujours l'aide que j'aurais été bien aise d'y trouver, soit pour l'intelligence du texte, soit pour l'idée que je devais me faire du poète, de son originalité et des influences subies. Pas une fois Sannazaro n'est cité à propos de la 3ᵉ Églogue, et Virgile n'est nommé qu'à propos d'un passage d'importance secondaire (p. 133) et sans qu'on précise la référence de Tamayo, qui invoque son témoignage; Ovide l'est plusieurs fois, mais plutôt comme autorité au sujet d'Eurydice et d'Adonis. M. Navarro

1. Menéndez Pelayo a signalé, en passant, les emprunts de Garcilaso dans sa 2ᵉ Égl. aux Proses VIII et IX de l'*Arcadia* (t. XIII de l'*Antol.*, p. 53). Scherillo, dans son introduction à l'*Arcadia*, p. (CCXLII), avait constaté que les vers 352-363 de la 1ʳᵉ Eglogue de Garcilaso

Tengo una parte aquí de tus cabellos...

sont traduits de l'Eglogue XII de l'*Arcadia* (v. 313-318):

I tuoi capelli, o Phylli, in una cistula
serbati tegno...

M. Navarro Tomás aurait pu rappeler cette indication à titre d'exemple. A titre d'exemple, dis-je, car le fait de l'imitation est bien connu; mais encore faut-il le rendre sensible et accessible aux lecteurs. Je regrette de ne pouvoir consulter Flamini, *Imitazioni italiane in Garcilaso* dans la *Biblioteca delle scuole italiane*, 1899, ni *Garcilaso de la Vega, a critical edition of his works together with a life of the poet*, par R. H. Keniston, Université de Cornell, 1911.

Tomás a-t-il craint d'effarer le lecteur? Il pouvait l'orienter discrètement sans lui mettre de grec, de latin ni même d'italien dans ses notes. J'ai peur, à vrai dire, qu'il ne se soit trop défié de la culture de son public.

Il aurait pu en tout cas en sacrifier plus d'une, de ces notes, par exemple page 3, note 14, à propos de *Marte*. Il eût bien fait de prendre encore moins dans le fatras d'Herrera, et de nous guider de ses propres lumières, dans lesquelles j'aurais autant de confiance : soit pour le sens de certains mots, par exemple *gobierno*, au vers 340 de la 3e Églogue (est-ce « nourriture » comme dans le passage de Góngora cité par Zerolo, comme du reste *gouverne* dans le patois béarnais?); il l'a fait pour *somorgujó* (v. 83), dont Lope de Vega dit « aunque es significativo, es áspero » (*Dorotea*, p. 162 de l'éd. Castro); — soit pour nous expliquer ce qu'est exactement la *zampoña*[1], sa place dans l'*Arcadia*, et dans toute la littérature pastorale, ce qu'en dit Covarrubias, si elle est autre chose que la *sinfonía* (cf. E. Fatigati, *Disc. leído ante la R. Acad. de S. Fernando*, 1901, p. 21 et 30) en dépit de l'étymologie commune *(symphonia)*, chose aussi utile que de nous donner une bibliographie sur la croyance aux augures à propos d'un passage où il est fait allusion à la corneille (Égl. I, v. 110). Non pas qu'il n'y ait de très bonnes annotations dans ce volume. Par exemple sur l'emploi de *cúyo* (p. 9), *cargar la mano* et autres expressions populaires semblables (p. 20, 23, 34, 50[2]; *secutar* (p. 39, cf. *secutor* dans les *Nov. ejempl.*, p. 219 du t. XXVII de la coll. de la « Lectura »), *recordar* = *despertar* (p. 26), *calar* (p. 127), *trastornarse* (p. 137); la construction *las venas dulcemente desatado* (p. 166), accusatif grec cher à Gongora[3], etc.

Sur le chapitre de la stylistique, à combien d'observations prête Garcilaso ! Par exemple cette habitude que j'ai eu l'occasion de relever chez un grand nombre de prosateurs du XVIe siècle (*Mariana historien*, p. 384-6), d'employer deux synonymes, de décomposer une idée en deux, d'exprimer les mots par couples : *tu ingenio y tu valor*, *a despecho y pesar*, *me quita y me arrebata*, *de ornamento y gracia*, *revestida y llena*, *les ruega y amonesta*, *dividieron y cortaron*, *hechas y tejidas*, etc. (Égl. III). Et combien d'autres recherches, certainement conscientes (même églogue) :

> sin *perdonar* al blanco pie, corría...
> en *áspera estrecheza* reducido...

1. Est-ce la *zanfonía*, au son de laquelle, dans l'*Idilio de un enfermo*, Palacio Valdés nous montre les paysans dansant : « al toque destemplado de una zanfonía » (p. 115)?
2. Góngora en emploie également et à dessein (cf. L.-P. Thomas, *Le lyr. et la préc. cultistes*, p. 133).
3. L.-P. Thomas, *op. cit.*, p. 100.



l'hyperbole, tant reprochée à Góngora :

que pudieran los ojos el camino
determinar apenas que llevaba...
dos pastores, a veces, que cantaban...
Por aquesta razón de tí escuchado,
aunque me falten otras, ser meresco...
entre la humana puede y mortal gente...

et, toujours dans la même églogue, la construction latine:

escurrieron del agua sus cabellos,
los cuales esparciendo cubijadas
las hermosas espaldas fueron dellos...

Il faut savoir gré à M. Navarro Tomás d'avoir indiqué la bonne scansion des vers où il y a une *h* aspirée (=*f*)[1], une diérèse (*ruïdo, varïado, odïosas, glorïoso*), une synérèse (*sūave, rió, viá, solia, habiá*, etc.), des rimes intérieures (p. 43), des assonances au lieu de consonances (p. 76). J'ai eu l'occasion de dire un mot sur l'hendécasyllabe de Garcilaso (*Bull. hisp.*, 1920, p. 54-59), je n'y reviens pas.

Ce que je regrette de ne pas trouver assez indiqué dans le commentaire de M. Navarro Tomás, c'est le rapprochement avec les sources, — non pas pour diminuer l'originalité de Garcilaso, comme on l'a reproché sottement au *Brocense*, mais pour la faire ressortir au contraire. Il ne semble pas que ç'ait été son plus grand souci; combien de fois nomme-t-il Sannazaro? 2 fois : p. XIV, 83 (citation de Menéndez Pelayo); et Pétrarque, 7 fois : p. XIV, XVI, 43, 175, 230, 232, 243; Arioste, 2 fois : p. 7, 92 (pour ne parler que de quelques-uns des Italiens); Auzias March, 2 fois : p. 221 (sonnet XIV), 237, (sonnet XXVII).

Pétrarque n'est du reste cité pour un véritable rapprochement qu'une seule fois, p. 43 (Églogue II).

Or le *Brocense*, si j'ai bien compté, cite Pétrarque 24 fois, Sannazaro 42 fois, Arioste 26 fois, Auzias March 3 fois[2].

On n'a pas assez l'impression, avec M. Navarro Tomás, du caractère vrai de l'œuvre de Garcilaso : sentiments personnels exprimés à

1. Qu'elle doive être aspirée au v. 317 de la 1re Églogue, d'accord; mais il faut faire la synalèphe entre *pura* et *y*, sans quoi nous avons un octosyllabe.

2. M. L.-P. Thomas (*op. cit.*, p. 133) note que Pedro Díaz de Ribas trouvait dans l'Églogue II jusqu'à douze mots créés par Garcilaso. M. Navarro Tomás y relève bien plusieurs mots, soit pour en expliquer le sens, soit pour dire que ce sont des mots italiens ou latins (*cultos*); *superno* (277), *viso* (646), *desbañar* (772), *amancilla* (1148), *avena* (1159), *dubio* (1493), *oras* = *riberas* (s'il ne faut pas lire *horas*, 1624), *coruscar* (1769); plus les mots où le *c* est supprimé devant *t* (*netar, acidente, eleción, aflitos, efeto, noturno, jatancia*). Mais quels sont ceux que Garcilaso aurait créés?

l'aide d'idées ou d'images empruntées, quelque chose comme une mosaïque exécutée par un artiste à l'aide de débris trouvés dans quelque temple ruiné.

Pour Auzias March, M. Navarro Tomás se rapproche sensiblement du chiffre que je relève dans Sánchez, puisqu'il a profité, deux fois sur trois, de ses indications. Je ne lui donnerai point tort d'avoir négligé la troisième, relative au sonnet XXIII, car il s'agit d'un lieu commun que Garcilaso trouvait ailleurs que dans la *Canción* 63 de March, et l'expression, dans ce sonnet castillan, dépasse singulièrement en charme les deux vers catalans cités par Sánchez. Je ne désapprouverai pas non plus M. Tomás d'avoir maintenu, d'ailleurs avec l'appui d'une note de Menéndez Pelayo (*Ant. de poet. lír., castell.*, t. XIII, p. 221) l'authenticité du sonnet XXVII, contre l'autorité de M. Morel-Fatio (*L'Espagne au* XVIe *et au* XVIIe *siècle,* p. 602). A l'argument qu'il apporte, à savoir que Garcilaso a mis des vers aigus (dix) dans sa *Canción II*, j'en ajouterai un autre, c'est que le thème de ce sonnet :

> Amor, amor, un hábito vestí,
> el cual de vuestro paño fué cortado...

rappelle singulièrement ces vers du sonnet V :

> mi alma os ha cortado á su medida;
> por hábito del alma os quiero...

Bien que Sánchez dise « Restituyóse ahora por el de mano », la version en hendécasyllabes graves :

> Amor, amor, un hábito he vestido...

(cf. Gallardo, t. IV, col. 1280) paraît bien, elle, une refonte destinée précisément à éliminer les vers aigus.

On aurait pu profiter de l'indication de M. Pagès (*Auzias March et ses prédécesseurs*, p. 412) touchant le sonnet IV, et surtout de l'excellente remarque qui suit, à savoir que « Garcilaso ne procède pas comme Boscán dans ses imitations. Ce n'est pas tant la substance de ses chansons qu'il emprunte au poète catalan, que des traits isolés, des images prises en elles-mêmes. Boscán commente le poète catalan; c'est un esprit à la suite. Garcilaso est plus original et ne demande à Auzias que quelques pensées vives ou brillantes qu'il enchâsse dans ses sonnets comme des perles dans de véritables œuvres d'art ». On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser la manière de procéder de notre poète vis-à-vis de tous les modèles, je ne dis pas *qu'il a imités,* mais *dont il s'est servi.*

A M. Rogerio Sánchez, à M. Navarro Tomás, qui déjà ont si bien pratiqué l'homme et l'œuvre; à M. Coster, qui a eu si souvent à nommer Garcilaso au cours de sa thèse sur Herrera, et qui, dans un article (un livre plutôt) sur Baltasar Gracián (*Revue hispanique*, 1913) a montré une connaissance si approfondie de l'esprit littéraire de l'Espagne; à M. Lucien-Paul Thomas, à qui nous devons deux études si serrées, si poussées, si riches de détails, *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne,* et *Gongora et le gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme,* Lope de Vega pourrait, en manière d'invite, redire ce qu'il disait il y a trois siècles : « Deseo quien escriua sobre Garcilaso; que hasta aora no lo tenemos... » La biographie, nous l'avons. Mais le commentaire? C'est un commentaire qu'il voulait.

Georges CIROT.

PEDRO MEXIA, CHRONISTE DE CHARLES-QUINT

(*Suite*[1].)

APPENDICE I

Décrets impériaux concernant Pedro Mexía.

Archivo general de Simancas. — Quitaciones de Corte = Leg. 37.

1. Nos el Emperador de los Romanos augusto Rey de Alemaña la rreyna su madre y el mysmo rrey su hijo hazemos saver a vos los nr̃os contadores m̃yores que ñra m̃rd y voluntad es de tomar e rreçibir por ñro coronista a Pero Mexia y que aya e tenga de nos quitaçion en cada un año los LXXX mill mr̃s que han y tienen cada uno de los nr̃os Coronystas porque vos mandamos que lo pongays y asentays asi en los nr̃os libros que vosotros teneys y le libreis los dhos mr̃s este presente año desde el dia de la fecha deste nr̃o alvala hasta en fin del lo que dellos oviere de aver por rata y dende en adelante en cada un año segun y quando y como se libraren y se acostumbran librar a los otros nr̃os coronystas los semejantes mr̃s que de nos tienen; y asentad el traslado deste dho nr̃o alvala en los dhos nr̃os libros y esta oreginal sobre escripta y librada de vosotros bolved al dho pero mexia para que la tenga por titulo del dho ofiçio por virtud del qual mandamos que goze y se le guarde todas las onrras graçias mdes franqueças y livertades esençiones preemynençias prerrogativas e ynmunidades y todas las otras cosas que por rrazon de ser nr̃o coronysta deve aver y gozar y le deven ser guardadas segun y como se guardan y deven guardar a los otros nr̃os coronystas de todo bien y cunplidamente en guisa que no le menguen en cosa alguna.

Fecha en agusta a VIII° de jullio de myll qui°s y quarenta y ocho años. Yo el Rey. Yo Franc°o de Erasso secretario de su çesarea y catolica mag^t la fize escrivir por su m^do.

2 **El Rey**

Nr̃o thesorero que al Presente soys o fueredes de aqui adel^te de la casa de la contrataçion de las yndias que rreside en la çiudad de Sevilla porque por un nr̃o alvala firmado de nr̃a mano de la fecha

1. Voir *Bull. hisp.*, 1920, p. 1.

desta avemos rreçibido por nr̃o Choronysta a pero Mexia con LXXX mill mr̃s de quitaçion en cada un año y porque segun sus yndispusiçiones no podria segnir nr̃a corte el tpo que es obligado ny escrivir con tanta comodidad y por esta causa y hazerle mas mr̃d es nr̃a voluntad que goze dellos residiendo en la dha ciudad de Sevilla donde tiene su casa y asiento nos vos mandamos que de qualquier oro y plata o dineros nr̃os que al presente teneys o tuvieredes en vr̃o poder deys e pagueys al dho pero Mexía los dhos LXXX mill mr̃s este presente año desde el dia de la fecha desta nr̃a cedula hasta en fin del lo que dellos ov[e] de aver por rrata y dende en adelante en cada un año por todos los dias de su vida pagandose los por terçios del primer oro plata y dinero que fuere o vr̃o cargo y tomareys para vr̃a cautela sus cartas de pago asi como le fueredes pagando que con ellas y esta nr̃a c[a] o su traslado signado de escrivano pu[co] tomando la rrazon della con nr̃os contadores m̃yores para que no le libren los dhos mr̃s por otra parte y siendo asentada en los libros de la dha casa de la Contrataçion por los ofiçiales della para que aya cumplido efeto sin otro ningun recaudo mandamos que os sean rreçibidos y pasados en cuenta lo que conforme a lo sobredicho pareçiere que le dieredes y pagaredes. Fecha en agusta a ocho de jullio de MDXLVIII[o] años. Yo el Rey, por man[do] de su mg[t] = Franc[co] de Erasso.

APPENDICE II

Les Emprunts de Sandoval. — Table de concordances avec l'Histoire de Mexía.

Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V, par Prudencio de Sandoval.

Dès le début de son Histoire, Sandoval emprunte à Mexía (L. 1, ch. 1) tout le passage qu'il place en tête de la « généalogie de Charles V » et qui sert d'introduction à son ouvrage : « Antes de començar la Historia, haré lo que los antiguos usaron escriviendo los hechos de sus Principes... », etc.

Mais les emprunts de Sandoval commencent véritablement avec le chap. 8 du premier livre de Mexía. Nous suivrons ici le récit de Sandoval, en mentionnant au fur et à mesure les chapitres de l'ouvrage de Mexía auxquels les faits sont empruntés et nous donnerons les références, pour l'ordre des paragraphes et les citations marquant l'étendue des emprunts de Sandoval, d'après la réimpression de son histoire faite à Madrid en 1846 *(La Lectura)*. Nous n'ignorons pas que cette édition est très défectueuse; mais comme nous nous proposons de ne pas limiter notre relevé des concordances aux paragraphes,

mais de le poursuivre à l'intérieur même de ceux-ci, nous croyons que l'on trouvera avantage et commodité à ce que nous nous en servions, à cause de son format et de sa diffusion.

Livre I de l'Histoire de Sandoval. § 42 = Mx. L. I, ch. 8.

§ 43 = Mx. L. I, ch. 8, à partir de : « Este al descubierto se habia ligado... » (p. 125), jusqu'à : « Tambien envió á mandar,.. » (p. 127).

§ 45 = Mx. L. I, ch. 8, sauf tout à fait à la fin, quand Sandoval rapporte les deux ambassades de D. Antonio de Acuña.

§ 46. Sandoval copie Mx. (L. I, ch. 8), au début du paragraphe; puis il le suit d'assez loin.

§ 47 = Mx. L. I, ch. 8.

§ 49 = Mx. L. I, ch. 9, à partir de : « Sucedio por este mismo tiempo... ». Copie Mx. ou le résume.

§ 50 = Mx. L. I, ch. 9, sauf la partie empruntée à Paul Jove.

§ 55 = Mx. L. I, ch. 9. Tout ce paragraphe est copié sur Mx., avec la seule différence que, tandis que Mx. mentionne l'envoi à Paris du comte de Navarre pour traiter le mariage de Charles avec Renée, S[1] note l'ambassade des envoyés français à La Haye, où était le Prince.

§ 57. Rien de Mx., sauf une transition : « Y en tanto que el emperador Maximiliano con su nieto el principe don Carlos entendia en estas cosas... ».

Livre II. § 2 = Mx. L. I, ch. 10, jusqu'à : « ... donde la grandeza de la materia y sucessos forzosamente obliga d'alargar y levantar el estilo ». Laisse ensuite Mx., mais lui emprunte, comme il le fera souvent, une de ses transitions : « Començando pues la historia, digo, que luego que el Rey Catholico murio... ».

§ 3 = Mx., L. I, ch. 10, depuis : « En este mismo mes de hebrero, D. P. Giron... » (p. 90), à la fin du paragraphe.

§ 4 = Mx. L. I, ch. 10, jusqu'à la « carta que escribe el principe á los gobernadores y consejo ». S[1] ne dit pas la date de la cérémonie dont la description est copiée textuellement sur Mx. Elle eut lieu, nous dit celui-ci, le 5 avril 1516.

§ 15. Se sert çà et là de Mx. pour les opérations de Navarre (p. 93): « San Juan del Pie del Puerto », nous dit-il avec Mx., était bien défendu par son alcayde « fulano de Avila », et il lui emprunte, pour terminer le paragraphe, la phrase : « Hizose luego correo al Principe dandole aviso de lo que passava, y el buen sucesso de Navarra, y embio á mandar que se pusiesse vastante presidio en el Reyno para adelante, y á agradecer y alabar lo que avian servido ».

§ 16 = Mx. L. I, ch. 10. Copié mot à mot.

§ 17 = Mx. L. I. ch 11, Également copié mot à mot.

§ 18 = Mx. L. I, ch. 11 jusqu'à : « De manera, que yendo el capitan Tapia... » (p. 252).

§ 23 = Mx. L. I, ch. 11. Copié mot à mot.

§ 36. S'aide de Mx. L. I, ch. 11, en le complétant un peu et en précisant les conditions de la paix de Noyon.

§ 37 = Mx. L. I, ch. 11, jusqu'à : « ... se esperaba su venida ».

Livre III. § 2 = Mx. L. I, fin du ch. 11, depuis : « Y en España se supo... ». Lui emprunte le récit de l'accident survenu au vaisseau qui portait l'écurie royale.

§ 4 = Mx. L. I, ch. 12.

§ 5 = Mx. L. I, ch. 12.

§ 13 = Mx. L., ch. 12, depuis : « El aderezo que el rey saco... » (p. 373) jusqu'à : « Hubo toros, cañas y otros regocijos ».

§ 14 = Mx. L. I, ch. 12, depuis : « Estaba retirada estos dias... » à la fin. S[1] ajoute cependant la phrase finale, qui n'est pas dans Mx., non plus que la remarque concernant l'infant D. Fernando « bien poco favorecido de su hermano ».

§ 15 — Mx. L. I, ch. 13, jusqu'à : « De la ida del infante... » (p. 113).

§ 16. Au début, copie Mx. L. I, ch. 13, s'inspire ensuite de lui.

C'est dans ce paragraphe que S[1] cite pour la première fois Mx. et seulement comme un auteur qu'il se propose d'utiliser prochainement pour écrire l'histoire des « comunidades ». Jusque-là il n'avait jamais laissé supposer qu'il eût recours à son témoignage.

§ 17 = Mx. L. I, ch. 13
§ 18 = Mx. L. I, ch. 13
§ 21 = Mx. L. I, ch. 13
§ 26 = Mx. L. I, ch. 15
} Copie Mx. sans interruption dans ces quatre chapitres.

§ 27 = Mx. L. I, ch. 15, jusqu'à : « Y la cosa se trato... ».

§ 29 = Mx. L. I, début du ch. 18, jusqu'à : « ... Solemnes exequias ». A la fin du paragraphe, S[1], parlant de l'Empereur Maximilien, dit : « Escrivio su vida Pero Mexia en el libro de los Cesares ».

§ 32. Raconte la fête de la toison d'après Mx. L. I, ch. 16, mais le complète.

§ 34 = Mx. L. I, ch. 16, jusqu'à : « Se vinieron á Barcelona ... »

§ 35 = Mx. L. I, ch. 16, du début à : « ... cessatio a divinis en todo el reyno ».

§ 36. Reproduit, quoique en style indirect, toute la cédula de Charles donnée par Mx. L. I, ch. 16.

§ 49 = Mx. L. I, ch. 17, depuis : « Y viose claramente... »

§ 50 = Mx. L. I, ch. 18, jusqu'à : « Procuraron Jevres y otros ... » (p. 449).

§ 51 = Mx. L. I, ch. 18, jusqu'à : « Hallaron en él (à Valladolid) muchos grandes y caballeros ... ».

Livre V. § 5. La première phrase seulement (jusqu'à : « Y como este pesar cayo... ») est empruntée à Mx. L. II, ch. 1.

§ 7. S'inspire de Mx. L. II, ch. 1, surtout à partir de : « Las cartas se escribieron... » (p. 22).

§ 8. Suit Mx. L. II, ch. 2.

§ 9. Copie Mx. L. II, ch. 2, à partir de : « Al punto en que don Pedro Giron acababa de estar con el emperador... » (p. 29) jusqu'à : « La justicia de Valladolid... » (p. 32).

§ 10 = Mx. L. II, ch. 2. S[1] ajoute seulement que les « procuradores » de Tolède ne consentirent, pour faire leur embassade, que la seule présence de Xevres, de C. de Lanoy et de Francisco de los Cobos.

§ 11 = Mx. L. II, ch. 2, jusqu'à : « Don Pedro Laso dijo, que el traia... » (p. 39).

§ 14 = Mx. L. II, fin du chap. 2, du début du paragraphe à : « Pidieron traslado, no se lo quisieron dar... » (p. 44).

§ 25. S'inspire de Mx. L. II, ch. 4, sauf pour une phrase défavorable à Xevres.

§ 28 = Mx. L. II, ch. 4, depuis : « Hizieron la navigacion... » (p. 77), à la fin.

§ 30 = Mx. L. II, ch. 5, jusqu'à : « Fué muy mal aconsejado el Emperador... ».

§ 31. Suit parfois visiblement la phrase de Mx. (pour la mort de Roque Portalejo, par exemple), mais les principaux détails lui sont fournis par la relation vallisolétane (Chronique du pseudo-Ayora); et le discours de Melon, très probablement par Guevara.

§ 32 = Mx. L. II, ch. 5.

§ 40. Suit Mx. L. II, ch. 5, à partir de : « Y con el mismo ímpetu... » (p. 123), mais S[1] ajoute des détails sur la mort de Jofre.

§ 44. Suit Mx. L. II, ch. 6, jusqu'à la « carta de Segovia para Toledo ».

§ 52 = Mx. L. II, ch. 6, jusqu'à la « carta de Segovia para Medina ».

§ 54. Copie Mx. L. II, ch. 6, pour l'incendie de Medina jusqu'à : « Antonio de Fonseca penso hazer... » (p. 156), puis le suit simplement jusqu'à : « Quemoso todo el monasterio... » (p. 156).

Livre VI. — § 1 = Mx. L. II, fin du ch. 6, jusqu'à la lettre de Medina à Valladolid.

§ 2 = Mx. L. II, début du ch. 7, à partir de : « Pero causó tanto escandálo... » (p. 171). Bien que S[1] ne fasse allusion qu'à l'auteur de la Relation vallisolétane, il suit également Mx. dans les deux tiers du paragraphe.

§ 4 = Mx. L. II, ch. 7.

§ 5 = Mx. L. II, ch. 8. La dernière phrase du paragraphe est évidemment une allusion à la tendance apologétique de Mx. quand il parle des cités andalouses.

§ 15 = Mx. L. II, ch. 8. Copié textuellement.

§ 31 = Renferme une allusion de S[t] à Mexía.

Livre VII. — § II. S'inspire de Mx. L. II, ch. 8, et le copie textuellement pour les détails concernant Palencia et Alcalá.

§ 3. S'inspire de Mx. L. II, ch. 8, tout en le complétant beaucoup au sujet du soulèvement des habitants de Burgos contre le Connétable (p. 348).

§ 11 = Mx. L. II, début du ch. 10, jusqu'à : « Si bien hubo contradiccion... » (p. 384).

§ 12 = Mx. L. II, ch. 10. Copié mot à mot.

Livre VIII. — § 1 = Mx. L. II, ch. 10, depuis : « Concluyóse tambien el trato... » (p. 7), à la fin.

§ 2 = Mx. L. II, fin du ch. 10 et début du ch. 12. S'inspire seulement de Mx. dans la deuxième partie du paragraphe.

§ 3. S'inspire de Mx. L. II, ch. 12.

§ 8 = Mx. L. II, ch. 13, à partir de « Assi una noche dieron sobre Tordesillas... » (p. 40).

§ 10. S'inspire de Mx. L. II, ch. 14.

§ 13 = Mx. L. II, ch. 14, à partir de : « Aqui le hicieron capitan general... » (p. 59).

§ 14. Suit Mx. L. II, ch. 14, jusqu'à : « Uso el obispo de una bondad notable... » (p. 61). Cependant les excès des *comuneros* contre les habitants de Cigales ne sont pas mentionnés chez Mx.

§ 17 = Mx. L. II, ch. 15, à partir de : « Viendo el condestable que ya no tenia otro remedio... » (p. 70).

§ 18 = Mx, L. II, ch. 15.

§ 29 = Mx. L. II, ch. 15, moins le passage ou S[t] invoque, pour juger María Pacheco, le témoignage de Guevara.

§ 44 }
§ 46 } Empruntés à Mx. L. II, ch. 16, sauf quelques détails.

§ 47 = Mx. L. II, fin du ch. 16.

§ 48. Les sept premières lignes du paragraphe sont les dernières du ch. 16 de Mx.

Livre IX. — § 7 = Mx. L. II, ch. 17, moins la dernière phrase mentionnant l'entrée du connétable à Rioseco.

§ 9. Suit Mx. L. II, ch. 17. S[t], dans ce paragraphe, fait d'ailleurs allusion à Mx. et à la relation vallisolétane; il déclare nettement suivre ces deux sources pour tous ces événements.

§ 10 }
§ 11 } = Mx. L. II, ch. 17.

§ 17 = Mx. L. II, fin du ch. 17.

§ 18. Copie Mx. L. II, ch. 18, dès le début, et fait à nouveau allusion à lui et à l'auteur de la Relation. Il décrit ensuite d'après ce dernier le combat de Villalar.

§ 23. Un passage seulement est emprunté à Mx. L. III, ch. 2 : « Venido el mes de setiembre deste año... » (p. 246) à : « Tenia el prior ochocientas lanzas... » (p. 247).

Livre X. — § 1. Tout entier copié textuellement de Mx. L. II, ch. 11, sauf la première phrase.

§ 2 = Mx. L. II. ch. 11. Également copié à la lettre.

§ 4. Suit Mx. L. III, ch. 1, depuis : « Andaba en servicio del Emperador... » (p. 291), jusqu'à : « Basta saber que este... » (p. 293). Quand il ne s'inspire pas de Mx., c'est Jove qui lui fournit ses renseignements.

§ 5 = Mx. L. III, ch. 1, sauf le passage, depuis : « Estaba la ciudad... » (p. 298), à « No cesaban de batir... » (p. 299). Mx. ne rapporte pas toutefois le cri de ralliement des Français à l'attaque de Logroño : « Viva el rey, la flor de lis de Francia y la comunidad de Castilla. »

§ 6 = Mx. L. III, ch. 1, à partir de : « Otro dia despues que el ejercito francés... » (p. 302).

§ 7 = Mx. L. III, ch. 2, du début à ; « El duque de Bejar... » (p. 304); puis de : « Otro dia se señalaron... » (p. 305), à : « Publicose el mismo dia... » (p. 310). Seul, l'exploit de Miguel de Perea (p. 308), ne provient pas de Mx.

§ 8 = Mx. L. III, ch. 2, jusqu'à : « En este tiempo los gobernadores... » (p. 312).

§ 15 = Mx. L. III, ch. 3, jusqu'à : « Prometiéronse al cardenal... » (p. 355).

§ 19. S'inspire de Mx. L. III, ch. 3.

§ 20 = Mx. L. III, ch. 3, du début à : « Sintio mucho el Papa... » (p. 373); puis de : « Súpose aquí... » (p. 374), à : « En el mismo dia... » (p. 374); et enfin de : « Púsole tanto temor... » (p. 375), à : « La noche siguiente Mr de Lautrech... » (p. 378).

§ 21. Emprunte seulement à Mx. L. III, ch. 3, le 1er alinéa du paragraphe et la phrase : « Con suerte tan dichosa... », etc. (p. 381).

§ 23 = Mx. L. III, ch. 4, depuis : « Pusose el conde de Nasao... » (p. 386), à la fin.

§ 24 = Mx. L. III, ch. 4, jusqu'à : « En fin de este año fue la muerte... »

§ 25 = Mx. L. III, ch. 5, du début à : « Hicieron mas otra diligencia... » (p. 394), et de : « En este tiempo Próspero Colona... » (p. 395), à la fin. L'exploit de l'Espagnol Lobon et le passage qui précède, depuis : « Tambien lo sintió mucho Próspero Colona... »,

ne se trouvent pas dans Mx., non plus que l'alinéa qui commence : « Tambien decian que Lautrech... » (p. 403), jusqu'à : « Tambien lo sintió mucho Próspero Colona... »

§ 26. Les premières lignes sont prises dans Mx. L. III, début du ch. 6, mais le discours de Lautrech ne s'y trouve pas. S[1] copie ensuite Mx. L. III, ch. 6, à partir de : « Habiéndose pues venido Lautrech... » (p. 406), jusqu'à la fin du paragraphe. Il ajoute cependant le passage depuis : « Por la mano derecha... » (p. 408), à : « Los franceses no del todo desbaratados... » (p. 409), c'est-à-dire la ruse de Colona pour que les siens ne soient pas confondus avec les ennemis, la mort du capitaine Juan de Cardona et les exploits de l'alférez Santillana.

§ 27 = Mx. L. III, ch. 6, depuis : « Ordenado todo lo que convenia... », à la fin.

§ 28 = Mx. L. III, ch. 6, du début à : « la ciudad fue entrada por la parte que solia estar la torre de la Lanterna... » (p. 415), et de : « Siendo, pues, ganada en la manera dicha... » (p. 418), à la fin.

Livre XI. — § 1. Suit Mx. L. III, ch. 7, pendant tout le paragraphe. La dernière phrase cependant et la description de l'arc élevé en Angleterre en l'honneur de Charles ne sont pas prises dans Mx.

§ 2 = Mx. L. III, ch. 7, jusqu'à : « Trajo el Emperador... » (p. 9).

§ 3 = Mx. L. III, ch. 7, moins le passage, depuis : « Asimismo tuvo aviso... » (p. 13), à : « A dos dias del mes de setiembre... », et moins le dernier alinéa qui commence à : « Tuvo correo el emperador... »

§ 5 = Mx. L. III, ch. 7, à partir de : « En lo que era pretender el rey de Francia... »

§ 10. Les deux premières phrases sont seules copiées de Mx., début du ch. 8.

§ 11 = Mx. L. III, ch. 8. Entièrement copié mot à mot.

§ 12 = Mx. L. III, ch. 8, à partir de : « Vino asimismo con el D. Juan Manuel (p. 40).

§ 13. Suit Mx. L. III, ch. 8, jusqu'à : « Y hubo bien que mirar en Valladolid... » (p. 41).

§ 14 }
§ 15 } = Mx. L. III, ch. 8. Copiés mot à mot.

§ 17 = Mx. L. III, ch. 8, de : « Todo lo sobredicho... », à : « El Emperador y rey de Inglaterra... » (p. 54). et de : « Viniendo el duque de un lugar... » (p. 55), à : « Llegó á Pamplona... » (p. 57).

§ 20. Passages copiés sur Mx. L. III, ch. 9, de : « Casi el mismo tiempo Próspero Colona... » (p. 61), à : « Habian de pasar el rio Avia... » (p. 62); de : « Envió á avisar al marques de Mantua... » (p. 64), à : « Habian tambien los franceses quebrado los molinos... » (p. 67); de : « Habia cada dia escaramuzas... » (p. 67), à : « Señalose

grandemente en este cerco... » (p. 69), et de : « El capitan francés... » (p. 70), à la fin (soit à peu près les trois quarts du paragraphe).

§ 21 = Mx. L. III, ch. 9, jusqu'à : « Dicen que su mal fue de yerbas... ». S[1] dit, parlant d'un des généraux de Charles : « Hernando de Alarcon, á quien dicen (c'est Mexía) que por sus méritos llamaron el Sr. Alarcon, aunque don Ant. de Guevara, que le conocio bien, no le llamó sino el Sr. de Alarcon... »

§ 22 = Mx. L. III, ch. 9, depuis : « Mandó el emperador que el condestable... » (p. 74), à la fin.

§ 23 = Mx. L. III, ch. 10. S[1] ajoute seulement deux lignes pour mentionner la résistance que fit aux Espagnols Egydio Cortina, et nommer l'ambassadeur Alfonso Sanchez qui avait négocié la ligue de l'Empereur et des Vénitiens.

§ 24 = Mx. L. III, ch. 10. Les passages qui ne proviennent pas de Mx. sont les suivants : ceux où S[1] mentionne le nom de Juan de Vargas, qui planta le premier le drapeau espagnol sur les murs de Sartirana et la halte de l'Amiral de France à Matura (p. 83); depuis : « Apreto el marqués de Pescara... », à : Asi con harto daño... » (p.86); de : « ...y alli debajo de un árbol... » (p. 87, mort de Bayard), à : « Los franceses prosiguieron su camino... » (p. 87); quelques lignes plus loin, de : « Con todo, alguna gente desmandada... », à : « Los franceses, en la priesa dicha... » (p. 88), et de : « No pesó mucho á M[r] de Lautrech... » (p. 88), à : « Los capitanes imperiales... » (p. 89).

§ 25. S[1] suit Mx. L. III, ch. 11, du début à : « Enviaron estas condiciones... » (p. 91). Il ajoute que l'Empereur fit le maréchal de Navarre président des Ordres et du Conseil d'État et reproche au capitaine Frange de n'avoir pas fortifié une partie de la ville. Reprend ensuite Mx. L. III, ch. 11, depuis : « Entró á tomar la posesión... » (p. 93), à : « El capitan Frange... » (p. 94).

§ 26 = Mx. L. III, ch. 11. S[1] ajoute le nom des personnes graves choisies comme juges par l'Empereur pour régler le différend avec le roi de Portugal, ainsi que les paroles du « provisor de Venecia » sur le licenciement de l'armée.

§ 27 = Mx L. III, ch. 11, depuis : « Mandó el emperador... » (p. 99).

§ 28. S'inspire très légèrement de Mx. L. III, ch. 11.

§ 29. Suit Mx. L. III, ch. 11, du début à : « Nada de esto bastaba... »

Livre XII. — § 2 = Mx. L. III, ch. 12, du début à : « Recibió el duque estas cartas... » (p. 120), et de : « Los capitanes imperiales... », à : « Y con gran diligencia de los capitanes... » (p. 120).

§ 3, § 4 } S'inspire très légèrement de Mx.

§ 5. Suit Mx. L. III, ch. 12, depuis : « Y el mismo dia que los

imperiales salieron... » (p. 129), à : « Sintiendo el duque Esforcia... » (p. 130).

§ 6 = Mx. L. III, ch. 12. Copié à peu près mot à mot.

§ 7 = Mx. L. III, ch. 12, du début à : « En ella era tan poco el caso... » (p. 134), et de : « Cuando esto pasó, el de Pescara... », à : « Lo qual parecio manifiesto fraude... » (p. 134).

§ 8 = Mx. L. III, ch. 12 et 13. Le paragraphe termine par la 1re phrase du chap. 13 de Mx.

§ 9. Suit d'assez loin Mx. L. III, ch. 13.

§ 10 = Mx. L. III, ch. 13. Copié mot à mot.

§ 11. Suit Mx. L. III, ch. 13, mais donne plus de détails que lui pour la ruse des soldats Cisneros et Romero.

§ 13 = Mx. L. III, ch. 13.

§ 14 = Mx. L. III, ch. 13. Copié textuellement.

§ 15[2] = Mx. L. III, ch. 14. Également copié à la lettre.

§ 16. Suit Mx. L. III, ch. 14, mais ajoute des détails sur les preuves de désintéressement des soldats espagnols.

§ 17. Suit de très près Mx. L. III, ch. 14.

§ 18 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « Los enemigos que por alli cerca estaban... »

§ 19 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « El rey de Francia mando hacer... » (p. 176).

§ 21 }
§ 22 } = Mx. L. III, ch. 14.

§ 23 = Mx. L. III, ch. 14, jusqu'à : « Sintiendo ya la falta de provisiones... » (p. 186).

Livre XIII. — § 1. Copie Mx. L. III, ch. 16, à partir de : « Viendose pues los capitanes imperiales... » (p. 240), à la fin.

§ 2. Suit Mx. L. III, ch. 16, mais ne lui emprunte pas la lettre de l'Empereur au marquis de Denia.

§ 9 = Mx. L. III, ch. 16.

§ 10. Suit Mx. L. III, ch. 16, seulement vers la fin.

§ 11. Tout entier copié de Mx. L. III, ch. 17, moins les deux dernières phrases.

§ 16. Copie exactement Mx. L. III, ch. 17, qui est un peu plus complet dans le compte rendu des Cortes.

§ 17 = Mx. L. III, fin du ch. 17. Copié mot à mot.

§ 20 = Mx. L. III, ch. 18, du début seulement à : « ...mas no aprovechó, y volvió el duque de Borbón ».

§ 23. Suit Mx. L. III, ch. 18, dès le début, et le copie à partir de : « Pidió el marqués licencia... » (p. 300).

§ 24 = Mx. L. III, ch. 18.

§ 25 = Mx. L. III, ch. 19.

§ 26 = Mx. L. III, ch. 19, jusqu'à : « Porque si bien el rey de Inglaterra... » (p. 307).

Livre XIV. — § 2 = Mx. L. III, ch. 20, jusqu'à : « Asi se concluyeron los contratos... » (p. 356).

§ 5 = Mx. L. III, ch. 20.

§ 8. Copie textuellement Mx. L. III, ch. 20. Lui emprunte notamment l'intéressante scène de la remise de l'infante de Portugal.

§ 39. (Réception de l'Impératrice à Séville). Copie Mx. L. III, ch. 21, depuis : « Ocho dias despues que la Emperatriz... » (p. 431), à la fin.

§ 12 = Mx. L. III, ch. 21, depuis : « El delfin y el duque su hermano... » (p. 440), jusqu'à : « Fue á dormir aquella noche... » (p. 441), et de : « De esta manera salido el rey Francisco... » (p. 441), à la fin).

Livre XV. — § 2 = Mx. L. IV, ch. 1, depuis : « Envio el Papa al rey de Francia... » (p. 460), à la fin.

§ 6, Suit Mx. L. IV, ch. 1, jusqu'à : « Tambien el rey Francisco... »

§ 12 = Mx. L. IV, ch. 1. Copié mot à mot.

§ 21. Copie Mx. L. IV, ch. 1, jusqu'à : « viendo el Emperador... », puis le suit (L. IV, ch. 2), jusqu'à la fin.

§ 23 = Mx, L. IV, ch. 2 et 3, jusqu'à : « Dice Jobio por calumniar (como suele) los hechos del Emperador. . » (p 598), ajoute (p. 596) une phrase qui n'est pas dans Mx. : « Para poder el cardinal (Pompeyo Colona) hacer esto, y valerse de los imperiales, fingio estar tocado de la gota, y fuese a tener el invierno á Tusculano. »

§ 24. Copie Mx. L. IV, ch. 4, sauf le passage, depuis : « Junto el virey... », jusqu'à : « El Papa de nuevo acrecento... »

§ 25 = Mx. L. IV, ch. 4, jusqu'à : « Cada una de las partes... » (p. 604).

§ 26. Copie Mx. L. IV, ch. 4, sauf le passage depuis : « De manera que la voz era de Jacob... », jusqu'à : « De Granada tambien escribio... », et sauf le dernier alinéa.

Livre XVI. — § 3 = Mx. L. IV, ch. 5. Copié mot à mot.

§ 4. Tout le paragraphe est copié de Mx. L. IV, ch. V, sauf les deux dernières phrases et le renseignement suivant : « Puso su campo (Bourbon) por el monte de San Espiritus : él se quedó ali con los españoles é italianos, y envió á los alemanes á la parte de abajo al postigo que se dice de San Espíritus » (p. 19).

§ 5 = Mx. L. IV, ch. 6, jusqu'à : « El cardenal Cayetano... » (p. 24).

§ 6 = Copie de Mx. L. IV, ch. 6, le 1er alinéa jusqu'à : « Estuvieron casi concertados... », puis se sert de son témoignage pour contester

l'exactitude d'une lettre qu'il vient de donner : « Pero Mejia dice que los de la liga no se atrevieron á esperar la batalla... » (p. 30). Il la copie ensuite jusqu'à la fin.

§ 11 = Mx. L. IV, fin du ch. 6.

§ 16 = Mx. L. IV, ch. 7, à partir de : « Dije la particular satisfaccion... » (p. 58). Mx. cependant ne mentionne pas l'envoi au roi de France du Cardinal d'Evora ni l'entrée du Pape à Ambiano.

§ 17 = Mx. L. IV, ch. 7.

§ 18. Copie Mx. L. IV, ch. 7, jusqu'à : « Los naturales de Pavia... » (p. 64), et le suit depuis : « Tomada asi Pavia... (p. 65), jusqu'à la fin.

§ 20 = Mx. L. IV. ch. 8, jusqu'à : « Los franceses dicen... » (p 71).

§ 21. Suit Mx. L. IV, ch. 8, jusqu'au discours de Clarenceao : « Sire, conforme á las leyes y edictos... » S[t] le rapporte directement et longuement, Mx. le résume. La réponse de l'Empereur à Guiena est rapportée comme dans Mx., dont S[t] s'inspire jusqu'à la « Carta del rey de Inglaterra », et ensuite, jusqu'à la « respuesta dada al rey de armas de Francia ».

§ 22. Suit Mx. L. IV, ch. 12, à partir de : « A la hora dicha estando el Emperador... » (p. 127), jusqu'à : « Y el Emperador al tiempo que el rey de armas se despidio... » (p. 130); puis de : « Cuando el rey de armas Guiena... » (p. 133), à la fin du « Cartel del rey de Francia al Emperador ». Le « Cartel del Emperador al rey de Francia » est également emprunté à Mx. L. IV, ch. 13.

Livre XVII. — § 1. Suit Mx. L. IV, ch. 9, depuis : « Caminaron los imperiales... », jusqu'à : « Porque dieron muestra los franceses... » (p. 201).

§ 2 = Mx. L. IV, ch. 9, moins le passage depuis : « porque S. M. luego que supo... », à : « Llegados, pues, los imperiales... »

§ 3. Copie Mx. L. IV, ch. 9, moins un alinéa au début, de : « Jobio da al campo francés... », à : « con toda esta gente... », et moins la fin du paragraphe, depuis : « Estaba en Nápoles... » (p. 207).

§ 4 = Mx. L. IV, fin du ch. 9, jusqu'à : « entre el principe de Orange y don Hugo habia algunos sinsabores... »

§ 5 = Mx. L. IV, ch. 10, jusqu'à : « D. Hugo de Moncada caballero de San Juan... » (p. 212).

§ 6 = Mx L. IV, ch. 10. S[t] ajoute quelques noms de soldats tués.

§ 7 = Mx. L. IV, ch. 10. Copié mot à mot.

§ 8 = Mx. L. IV, ch. 10.

§ 11. Suit Mx. L. IV, ch. 11.

§ 12 = Mx. L. IV, ch. 11.

§ 13. La 1[re] phrase seule est empruntée à Mx. L. IV, ch. 11.

§ 16 = Mx. L. IV, ch. 11, du début, à : « Por virtud de la liga... », et de : « Sucediendo pues, en todo lo demás... » (p. 237), à la fin.

§ 17 = Mx. L. IV, ch. 11. Seulement du début, à : « Tuvo Antonio de Leyba... »

Livre XVIII. — § 2 = Mx. L. V, ch. 1, jusqu'à : « Pasó Plasencia... »

§ 3 = Mx. L. V, ch. 3, à partir de : « Supo el Emperador... » (p. 354).

§ 6 = Mx. L. V, ch. 2. Copié textuellement.

§ 7. Tout ce long paragraphe reproduit exactement tout le ch. 3, L. V, de Mexia.

§ 8 = Mx. L. V, début du ch. 4. Copié textuellement.

§ 15. Suit de loin Mx. L. V, ch. 4.

René COSTES.

(A suivre.)

LE ROMAN DU P. MARIANA

Juan de Mariana oder die Entwickelungsgeschichte eines Jesuiten, tel est le titre d'un livre anonyme paru à Berlin en 1804[1], et qui serait la traduction allemande d'une autobiographie rédigée par le célèbre jésuite. Le « traducteur » n'a pas jugé à propos de présenter lui-même l'œuvre au public, ni de dire où il avait trouvé l'original, dont nulle trace, disons-le de suite, ne se trouve dans aucun catalogue. Il y a une *Einleitung*, mais c'est Mariana en personne qui y expose son intention d'écrire sa propre histoire :

Agé de quatre-vingt-deux ans, j'entreprends cet ouvrage, où je compte mettre tout ce que j'ai jamais pensé de bon. Le finirai-je? Ce n'est pas sûr, car c'est à grands pas que je m'approche de la mort. Mais si je le finis, il est moins destiné à mes contemporains qu'à la postérité. Celle-ci peut seule me comprendre entièrement; seule elle peut rendre ce glorieux témoignage que, tandis que mes contemporains tournent dans une sorte de tourbillon, j'ai compris mon siècle, et, avec lui, moi-même *(ich mein Jahrhundert und in demselben mich selbst begriffen habe)*.

Après ce grave et fier préambule, l'auteur fait allusion à un « petit ouvrage » où « Thomas de Tomayo » *(sic)*, c'est-à-dire Tomás Tamayo de Vargas, et il s'agit apparemment de son *Historia general de España del P. D. Iuan de Mariana defendida*, parue à Tolède en 1616, s'est occupé de lui en tant qu'historien :

Ce qu'il a dit de moi est sans importance; il n'a jamais rien su de ma destinée d'une façon cohérente; et pour ce qui est du ton louangeur qu'il prend pour parler de mes écrits historiques, il en eût rabattu s'il s'était seulement douté de la façon dont ils ont été composés.

1. « Bei Johann Friedrich Unger », 416 p., petit in-8°.

D'autre part, rappelant les perquisitions opérées chez lui lors de son procès, Mariana déclare que plusieurs de ses manuscrits, qui auraient pu faire comprendre l'histoire du développement de son esprit, se trouvent perdus ou, comme le « Traité des défauts de la Compagnie de Jésus », effroyablement mutilés; c'est pourquoi il veut écrire cette *Entwickelungsgeschichte*, dédiée à la postérité. Ses mesures sont prises du reste pour qu'elle ne paraisse que longtemps après sa mort.

« Ce sont surtout les relations qu'eut mon père avec le célèbre Juan de Padilla qui ont fait de moi un Juan de Mariana (*was mich zu einem Juan Mariana machte)* » : tel est le point de départ de cette autobiographie. Mais il ne faut pas entendre simplement par là que ces relations ont eu une répercussion lointaine sur les idées de Mariana. Il s'agit avant tout de la détermination de toute une destinée par un fait auquel s'en enchaînent d'autres. Ainsi, ce qui a conduit Mariana à se faire jésuite, c'est une complication d'événements indépendants de sa volonté, et dont le premier est antérieur à sa naissance. C'est ce qu'il entend quand il déclare dès le début : « Ma destinée a été fixée en un temps où je n'existais pas encore (*Mein Schicksal wurde zu einer Zeit bestimmt wo ich noch nicht existirte.)* L'histoire est un peu longue : elle occupe deux des six livres que comprend l'ouvrage, soit le tiers du volume.

Le récit commence par un abondant exposé de la révolte des *Comuneros*. Mariana semble ici faire surtout appel aux souvenirs qu'ont laissés dans son esprit les conversations qu'il eut avec son père. Celui-ci, D. Pedro, aurait en effet joué, dans cet épisode tragique de l'histoire nationale, un rôle important comme ami et conseiller de Juan de Padilla, — conseiller prudent, si l'on en juge par quelques allusions assez peu circonstanciées (pp. 17, 27, 43); ami jusqu'au bout fidèle, car il fut fait prisonnier avec son chef, et c'est à lui que Padilla, condamné à mort, confia les deux lettres destinées l'une à la ville de Tolède, l'autre à sa femme, et que l'on trouve, spécifie Mariana, dans les Histoires

d'Espagne (dans Sandoval, précise en note le « traducteur »)[1]. A ces lettres était jointe une relique, également destinée à sa femme, mais son ami devait la porter sur lui jusqu'au jour où la liberté lui serait rendue.

D. Pedro vit ses biens confisqués. Les projets de mariage avec la fille d'un riche marchand, à laquelle il était profondément attaché, trouvèrent du coup une telle résistance chez le père, qu'il se décida à s'embarquer avec François Pizarre pour le Nouveau-Monde. Il emportait toutefois, avec les derniers regards de l'Aimée, la promesse paternelle que, s'il revenait riche, elle serait à lui.

Quand il revint, quatre années après, le père était mort; la jeune fille avait quitté Tolède pour aller vivre chez un oncle à Alcalá de Henares, et finalement s'était mariée avec un brave *hidalgo* (c'est le mot employé dans le texte allemand). Nous reviendrons sur les circonstances dans lesquelles D. Pedro essaya d'obtenir au moins des explications de l'infidèle, et sur ce que furent ces explications. Le conseil que celle-ci, en fin de compte, lui donna fut celui que donnerait en pareille circonstance toute honnête femme : « Mariez-vous ! » Mais elle ajoutait d'ailleurs sans arrière-pensée un mot bien confiant et bien imprudent : « Votre femme sera ma meilleure amie, nous pourrons alors nous voir en toute honnêteté. »

D. Pedro alla s'établir à Talavera et se maria. Un fils, le futur jésuite, naquit un an après : le 15 mars 1537, précise Mariana lui-même dans cette autobiographie, d'accord avec certains de ses biographes, au moins quant à l'année[2].

Deux ans après la mère mourait. Dix années se passaient encore, et Dª Catalina devenue veuve, avec une fillette de neuf ans, Inesilla, s'en allait vivre à Talavera chez D. Pedro, tandis que le jeune Mariana était mis au collège des jésuites à Alcalá. Mais quatre années d'études l'exténuèrent et il fallut le faire revenir au foyer paternel, transporté alors dans une maison de campagne *(villa)* près d'« Abula ». C'est ici que com-

1. Elles sont reproduites dans Lafuente, t. VI, pp. 119-120 de l'éd. en 15 vol. Voir *Bull. hisp.*, 1921 (article de R. Costes, *Pedro Mexia, chroniste de Charles-Quint*, app. III, *sub fine*).
2. Feller encore, par exemple.



mence proprement l'autobiographie, car dans ce qui précède, à part un voyage à Grenade et à Almería, il n'est guère question que du père de Mariana, des événements auxquels il fut mêlé, et du système d'éducation des jésuites. Chez son père, il retrouve donc Catalina et Inesilla,

une jeune fille d'environ quatorze ans, dans la première fleur de la beauté, et d'une physionomie si extraordinairement intéressante *(in der ersten Blüthe der Schönheit und von einer so ausgezeichnet interessanten Gesichtsbildung)*, que si elle ne fit pas sur moi tout de suite la plus vive impression, ce fut à cause de l'atonie dans laquelle je me trouvais quand je revins à la maison paternelle ... Mon père vit avec peine qu'Inesilla m'était si indifférente, mais il ne me dit jamais rien là-dessus. Catalina se rendit compte de mon état, et s'efforça de m'enlever cette timidité vis-à-vis des femmes *(Weiberscheu)* qui est toujours la conséquence d'une éducation isolée et du commerce exclusif avec des hommes. Inesilla me témoigna des égards qui devaient finir par rompre l'écorce dont ma sensibilité était entourée... (p. 132).

En effet, il la prend en affection, et le progrès est indiqué avec finesse :

A la vérité, je recherchais encore toujours la solitude; mais son image m'y accompagnait, et quand je rentrais du bois voisin dans la *villa*, Inesilla était le premier objet que cherchaient mes regards. S'ils la rencontraient, je retrouvais le calme. Des heures entières, nous restions ensemble sans nous adresser la parole. Il fallait toujours qu'Inesilla la prît la première quand nous ne pouvions plus longtemps nous refuser la satisfaction de communiquer. Nous nous trouvions fort bien de nous occuper ensemble au jardin. Nous y étions d'autant plus actifs que cette occupation était pour nous le moyen de nous éviter sans nous quitter réellement *(Wir waren um so thätiger, je mehr das Geschäft das Mittel war, uns einer dem anderen zu entfliehen, ohne uns eigentlich zu trennen)* (p. 136).

Un jour le jeune homme revient d'une promenade, quand il entend jouer de la guitare; un chant s'élève : il reconnaît la voix argentine d'Inesilla. Il s'approche : la jeune fille



est debout devant son père, telle une Muse. Ce qu'elle chante, c'est le romance

En consulta estaba un dia
Con sus grandes, y consejo,
El noble Rey don Ramiro
Varias cosas discurriendo...

Le futur historien n'a pas dédaigné d'en reproduire les dix-sept couplets[1]. Nous savons très bien qu'il en a recueilli d'autres[2]; il ne s'exagère d'ailleurs pas la valeur de celui-là : *(Ich selbst bin weit entfernt, sie für eine der besten zu halten, welche in Spanien gesungen werden);* il ne relève pas non plus ce qu'il y a de choquant à entendre chanter par une fillette de quatorze ans

Que solo para engendrarlos
Deben de tener sugeto
De hombres, que en lo demas
Yo por mugeres los tengo...

Mais c'était là un des romances favoris de son père *(eine von den Lieblings-Romanzen meines Vaters).* En tout cas, ce qui charmait le fils, pour le moment, c'étaient les accents d'Inesilla. Ils remuaient en lui des sentiments tout nouveaux; la chanteuse lui apparaissait comme quelque chose de surnaturel *(Die Gefühle, welche in mir aufgeregt wurden, waren mir so neu, dass ich in der Sängerin etwas Ueberirdisches zu erblicken glaubte).* Si son moi lui avait toujours été présent jusque-là, de ce moment il lui échappait *(War mir mein Ich bisher noch immer gegenwärtig geblieben, so verschwand es jetzt von Stund an).* Il vécut et agit en Inesilla, exactement comme les personnes pieuses vivent et agissent dans l'idée de la Divinité *(Ich lebte und webte in Inesillen, gerade so wie fromme Personen in der Idee der Gottheit leben und weben).* Il lui semblait que, pour être vrai-

1. Ni son « traducteur » de le mettre en allemand. C'est le n° 617 de Durán (Anónimo, *Romancero general*) avec deux leçons différentes : *pueden* au lieu de *puedan* :

Porque puedan engendrar...

et *mismo* au lieu de *mesmo*

A sí mismo honroso premio...

2. Voir *Revista de Filología española*, 1914, p. 361.

ment heureux, il devait mourir pour Inesilla *(Es kam mir vor, als müsste ich, um recht glücklich zu werden, für Inesillen sterben)*. Ce qu'il éprouvait, c'était l'amour; mais cet amour était tellement pur de toute concupiscence, qu'il aurait, dans son innocence, juré qu'il était incapable d'aimer *(Was ich empfand, war Liebe; aber diese Liebe war so rein von allen Begierden, dass ich in meiner Unschuld behauptet haben würde, ich sey keiner Liebe fähig)*.

Non moins profond était, sur la sensibilité du jeune homme, l'effet de la lyrique religieuse qui remuait en lui les idées inculquées par les jésuites. Inesilla chantait les odes de Luis de León, en particulier

Quando será que pueda...

Ce n'était plus une sympathie, mais une religion qui le liait à la jeune fille, devenue le point de jonction *(Vereinigungspunkt)* du Ciel et de la Terre. Et seul ou non avec elle, il se serait cru coupable de trahison *(als Hochverrath)* de la toucher autrement qu'avec les yeux. S'il se sentait attiré vers elle, il se sentait en même temps retenu, comme s'il n'avait pu sans frémir dépasser une certaine limite *(Gränzlinie)*. Ensemble ils faisaient dans la vallée des promenades délicieuses. Le grave historien, l'austère jésuite que nous connaissons, en évoque le souvenir :

Ce furent les moments les plus radieux de mon existence, et je me les rappelle encore lorsque je veux me récréer. La douce chaleur du soleil couchant, le parfum des fleurs et des arbustes, le paisible murmure des ruisseaux, la vue du Tage brillant dans le lointain, occupaient tous les sens et berçaient l'âme dans un si suave oubli qu'on eût cru n'être plus sur la terre (p. 145).

Ce fut par un soir comme ceux-là qu'Inesilla, tout à coup s'arrêtant, tendait la main à son ami, fixait sur lui des yeux qui remuaient tout son être, et se jetait sur sa poitrine en pleurant à chaudes larmes, et en criant « Jean! mon cher Jean! » Il chancelle, surpris; dans un mouvement involontaire il enlace son joli corps pour la tenir et se soutenir lui-

même. Mais ses forces le trahissent. Tous deux tombent sur le sein de la terre *(auf den Schooss der Erde)* et se retrouvent assis à côté l'un de l'autre sans savoir ce qui les avait mis dans cette position. Il la regardait avec embarras; elle le regardait avec confiance. Inesilla enfin lui demande s'il l'aime. Il se met à pleurer, et ce n'est qu'après quelques minutes qu'il répond : « Je ne vis qu'en toi, Inesilla, et toute séparation me tue! »

De retour au logis, la jeune fille recouvre toute sa liberté d'esprit. A table, elle est d'une gaieté folle; elle taquine même son Jean; et ces taquineries mêmes, sans affaiblir le culte qu'il lui a voué, vont amener le jeune homme, dans l'isolement de la nuit, à donner à son inclination un tour plus profane *(Dagegen hatten ihre Neckereien meiner Neigung, ich weiss selbst nicht, welche Wendung gegeben, wodurch sie dem Profanen näher gekommen war)*. Son imagination travaille dans l'insomnie : elle lui offre le mirage d'un plaisir jamais éprouvé. Il se rappelle alors ce qu'il n'avait jamais compris au collège des Jésuites quand on faisait l'éloge de la chasteté...

Au réveil, celle qui lui était apparue jusque-là comme un être surnaturel, il se la représentait comme femme *(ich Inesilla'n, die mir bisher ein überirdisches Wesen geschienen hatte, als Weib begriff)*. Désormais un désir d'une autre sorte les attirait l'un vers l'autre. Mais leur amour avait perdu son caractère de confiance. Inesilla, à qui n'échappait pas le changement survenu chez son ami, évitait toutes les occasions d'être seuls et ne quittait plus sa mère. Ils étaient toujours indispensables l'un à l'autre, mais ils sentaient ce que cette indispensabilité avait de coupable *(Wir waren uns noch immer unentbehrlich : aber wir fühlten das Sündliche dieser Unentbehrlichkeit)*. La contrainte qui résultait de là leur enlevait toute gaieté. Le désir enflammait leurs yeux...

Mais Catalina a compris. Indirectement, elle tâche de faire comprendre que seuls des sentiments d'amitié sont possibles, sans donner de raison. Perplexité : ils imaginent pourtant que la chose tient à des difficultés non insurmontables. Ils prennent la résolution de ne rien révéler tant qu'on ne cherchera

pas à les séparer. Ils trouvaient leur justification dans leur amour et dans leur innocence.

Une après-midi, Jean est appelé chez son père, qui le prévient de se préparer à partir dans quelques jours. L'Infant (D. Felipe) doit aller dans les Pays-Bas où l'a appelé son père, et le prend dans sa suite. Jean essaie de protester. Son père ne sait-il combien est peu profitable le service des princes? lui-même n'a aucune ambition. Qu'on le laisse où il est, heureux, pouvant le devenir plus encore. Il en a trop dit : il faut qu'il confesse son amour pour Inesilla. Le père pâlit.

— Tu aimes Inesilla?
— Oui!
— Elle ne peut être à toi!
— Pourquoi pas?
— Parce que l'Église l'interdit. Elle est ta proche parente.
— L'Église n'est pas inflexible. Une dispense...
— Jamais je ne la demanderai!
— Pas même si la vie de votre fils en dépend?
— Pas même en ce cas!

Force est bien au père d'avouer alors ce qu'il voulait taire ; « Inesilla est ta sœur! »

Inutile de résumer ici l'entrevue qui suit immédiatement entre le frère et la sœur. Le lecteur l'imagine facilement. La jeune fille est terrassée par la secousse. Puis une fièvre chaude se déclare et l'enlève au bout de quelques jours. Son frère à son tour tombe gravement malade. La guérison le laisse dans une insensibilité complète, au point que la tombe de sa sœur le laisse sans émotion. Bientôt il est obsédé par cette question : « Où est à présent Inesilla? » Il ne peut croire à l'anéantissement. La foi lui donne la réponse; du reste, parmi les souvenirs du passé, aucun n'est plus radieux que celui d'Inesilla chantant l'ode de Luis de Leon sur l'immortalité de l'âme. Le dégoût du monde, de l'activité, provoque une disposition religieuse *(religiöse Stimmung)* à tendances mystiques, qu'entretient la lecture du *Flos sanctorum*, lecture qui, chez Ignace de Loyola, avait décidé une crise en somme analogue[1], mais

1. Pedro Ribadeneira, *Vida del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola*, I, 2.

causée par la simple souffrance physique. Or si Loyola choisit l'issue que l'on sait et non pas une autre, cela tient à la disposition individuelle de son esprit, que n'avait façonné aucune science, aucun art, et qui, de son côté, s'expliquait par l'esprit du siècle où il vivait *(und dass er gerade diesen und keinen anderen Ausweg nahm, war in der individuellen Beschaffenheit seines von keiner Wissenschaft oder Kunst gebildeten Gemüths gegründet, welches, seinerseits, seine Nothwendigkeit in dem Geist des Zeitalters fand, worin er lebte)* (p. 159). Cette *Nothwendigkeit*, cette ἀνάγκη, Mariana la subissait à son tour. L'idée de la vocation germait. Il aspirait à l'isolement, au renoncement, à la vie sans haine et sans amour qu'il avait connue chez les jésuites. De là à vouloir retourner chez eux pour toujours, il n'y avait qu'un pas. Nous aurons l'occasion de revenir sur le *processus* indiqué par lui dans cette partie essentielle de son *Entwickelungsgeschichte;* mais nous voyons dès à présent que c'est avec raison qu'il disait en débutant : « Mon sort a été fixé en un temps où je n'existais pas encore *(Mein Schicksal wurde zu einer Zeit bestimmt, wo ich noch nicht existirte)*, et qu'il considérait les relations de son père avec Padilla comme le point de départ de sa destinée.

Mais si les circonstances qui ont formé la trame de cette destinée ont été déduites avec tant de précision, c'est évidemment qu'elles avaient chacune leur importance respective. Au premier plan, les relations du père de Mariana avec Catherine, relations qui s'expliquent elles-mêmes par le caractère, la nature de l'un et de l'autre :

Ce qui attirait si fort mon père vers Catherine, c'était la grande intelligence de celle-ci, ainsi que la fermeté de caractère qui s'y joignait *(die Fülle ihres Geistes und die damit in Verbindung stehende Festigkeit ihres Characters)*. Ce qui attachait Catherine à mon père, c'était la soumission qu'il lui témoignait, une soumission dans laquelle sa personnalité se perdait si complètement qu'elle ne pouvait voir en lui que sa créature *(eine Huldigung, in welche seine ganze Persönlichkeit so sehr unterging, dass sie in ihm nur ihr Geschöpf erblicken konnte)* (p. 164-5).

Tant que la mère de Jean vécut, les rapports furent corrects. Elle morte, leur facilité, jointe au regret que Catherine éprou-

vait de sa stérilité, fit que celle-ci succomba. Telle est l'énigme dont l'explication nous est fournie en manière d'épilogue après le récit de cette idylle tragique, idylle que le père s'imaginait pouvoir arrêter à temps. Idylle, énigme de *Madre Naturaleza!*

Quel que soit l'intérêt dramatique de cette première partie de l'autobiographie (et il n'est pas niable), ce qui le renforce et le relève, c'est l'importance donnée à la psychologie des personnages mis en scène. L'auteur a voulu montrer comment les événements ont dépendu des caractères. Il s'est donc attaché à bien mettre ceux-ci en relief :

Mon père n'avait aucune volonté vis-à-vis de Catherine, dont la forte nature l'entraînait et dont la vivacité d'esprit l'emportait tellement sur la sienne qu'il n'estimait plus utile de prendre la peine de penser. L'attitude qu'il avait prise, des millions d'hommes l'eussent prise tout aussi bien. La nature elle-même avait armé Catherine pour le commandement. Elle était grande, et beaucoup plus musclée que ne le sont d'ordinaire les Espagnoles. Il n'était pas jusqu'à sa physionomie qui n'annonçât plutôt l'homme que la femme...

Le visage était modelé de telle manière que des hommes chez lesquels le sentiment de la faiblesse aurait eu le dessus devaient à sa vue se perdre, tandis que les yeux d'un homme réellement fort pouvaient s'y poser sans aucun danger. *(Das ganze Gesicht war so geformt, dass Männer, bei welchen das Gefühl der Schwäche die Oberhand hatte, sich in den Anblick desselben verlieren mussten, während die Blicke der wahrhaft Starken ohne allen Schaden darauf ruhen konnten)...* au demeurant, autant sa domination était despotique, autant elle était bienveillante et bonne. Jamais je n'ai remarqué qu'elle usât mal de son énergie. L'hypocrisie et la ruse n'existaient pas pour elle; sa loyauté éclatait tellement dans ses yeux, qu'on avait forcément confiance en elle, même si on ne pouvait l'aimer (p. 132-3).

Laissons le détail du portrait physique, pour noter encore le contraste moral entre la mère et la fille et la façon dont il est expliqué :

Inesilla avait, en fait, tout ce qui manquait à sa mère de féminin, et elle ne l'avait vraisemblablement que parce que celle-ci en manquait : autrement dit, la virilité grâce à laquelle la mère dominait tout son entourage redonnait à la fille tout le caractère de la femme. L'exemple n'est pas toujours contagieux et produit bien souvent l'effet entièrement contraire ! (p. 134.)



Nous ne pouvons nous étonner si, quelque part, au cours de ces deux premiers chapitres où Mariana raconte son enfance, à savoir dans la description de la *villa* habitée par son père près d'Abula (Avila), des lieux qui furent témoins de son bonheur et de son malheur, nous retrouvons des passages, faciles à identifier, du prologue du *De Rege*. A vrai dire, les circonstances sont tout autres. Dans le *De Rege* le jésuite nous décrit le site où furent ébauchées, par ses conversations avec ses amis, le chanoine Calderón et le curé de Navamorcuende, ce livre célèbre auquel on devait, vingt ans après, faire remonter la responsabilité de l'assassinat d'Henri IV, et qui devait être condamné au feu par le Parlement de Paris. D'autre part, certains traits ont été supprimés dans l'autobiographie; et d'autres les remplacent, assez inattendus, par exemple l'épithète de *romantisch*. Mais il vaut la peine de procéder à la comparaison[1]:

Mein Vater hatte ... Talavera verlassen und bewohnte eine Villa, welche er sich in der Nähe von Abula an der Nordseite eines isolirten Berges hatte bauen lassen. Diese Gegend ist, wie alle Spanier wissen, im höchsten Grade romantisch, und das Thal, in welchem die Villa steht, kann ohne alle Übertreibung paradiesisch genannt werden. Vor den Nordwinden durch den Berg geschützt, kann man fast in jeder Jahreszeit die Nächte im Freien verschlafen, ohne irgend eine Bequemlichkeit zu vermissen. Jede Art von Blumen spriesst hier von selbst; und so stark ist ihr Duft in der Abenddämmerung, dass man daran seit län-

... in vicinis huic oppido locis, qua Abulam itur, mons assurgit ferme in metæ modum ab aliis Abulensibus montibus omni ex parte diuulsus... Quales Elysios campos beatorũ sedes antiquitas predicauit, talis eius montis per æstatem facies est cœlo data...

Noctu atque per diem sine molestia sine (siue?) noxia sub arbore aut simplici tecto durare possis...

1. A défaut de l'éd. de 1599, je suis le texte de l'édition de 1611 (exempl. de la Bibl. mun. de Bordeaux) pour le *De Rege*, en latin, Mariana n'ayant pas traduit ce livre en espagnol. On peut voir la traduction publiée dans la *Biblioteca de obras raras, Del Rey y de la institucion real*, Barcelona, La Selecta, 1880.

gerer Zeit gewöhnt seyn muss, um von den Wohlgerüchen nicht betäubt zu werden[1]. Bäche durchschneiden das Thal und Quellen sprudeln am Fuss : jedes noch so kleinen Hügels. Castanien — Pflaumen — und Maulbeerbäume mildern die Sonnenhitze, und Nussgesträuch wölbt sich, wie von selbst, zu schattigen Lauben. Dabei die höchste Fülle alles dessen, was ein unverdorbener Geschmack lekkerhaftes begehren kann : Forellen, Geflügel, Wild, Feigen, Weintrauben und jede andere Art des Obstes findet man in Überfluss (p. 129-30).

... gelidissimæ aquæ locis omnibus scatent : fontes decurrunt pellucidi...
... multa intus circumque castanea, nuce, pruno, moroque...

Rerum ad victum copiam vicina oppida pagique suppeditant, fructus suavissimos, uuas, ficus, pira cum optimis comparanda, pernas salitas eximia bonitate, piscium, auium, carnium affatim, vina nobilissima, ut obliuionem patriæ possint inducere...

Il n'est plus question, dans le texte allemand, de vin ni de jambon.

Il paraît que j'ai eu tort de trouver dans la description de Mariana « un chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de poésie » (cf. *The Athenaeum*, 14 oct. 1905, p. 499). Je voudrais bien qu'on me cite une page du XVIe ou du XVIIe siècle espagnol où le goût de la nature soit plus éloquent et plus sincère, je veux dire moins conventionnel. Bien entendu, il faut lire le texte lui-même, et non pas en juger d'après les seuls extraits reproduits ci-dessus.

Il est à noter que dans le *De Rege* le site ainsi décrit n'est présenté comme élyséen que pendant l'été. Dans le texte allemand, il est paradisiaque presque en toute saison. Quand au qualificatif de « romantique », il suffirait à dater ce même texte.

***

Toute cette histoire n'est, en effet, qu'un roman. L'historien jésuite Juan de Mariana a bien eu une sœur, mais elle s'appelait *Catalina de Santa Ana*, du moins en religion, car elle se fit

1. Cela correspond sans doute à « ... Hujmum, borraginem, exalim, pionià sponte & copiose exsotrura fundit, ebuli & filicis amplius...

nonne, et elle vivait encore en 1594. Quant à la mère, elle s'appelait Bernaldina, et elle écrivait encore à son fils en 1583. Il y a dans l'origine et la famille de l'auteur de *De Rege* un certain mystère. La preuve indéniable qu'il était le fils d'un doyen de la collégiale de Talavera n'a pas été fournie, mais tout ce qu'on sait à ce sujet concorde. En tout cas, pour ce qui est de la mère et de la sœur, j'ai prouvé, je crois, formellement (*Bull. hisp.*, t. VI, p. 323-324), en publiant une lettre de chacune d'elles.

Nous avons donc affaire à une fausse autobiographie.

L'élément essentiel des deux premiers livres est en somme contre-partie de l'histoire de l'Abencerrage Abindarraez.

L'idylle du jeune maure et de la belle Xarifa, qui avaient été élevés ensemble, se croyaient frère et sœur et s'aimèrent comme tels, jusqu'à ce que l'amour leur ouvrît les yeux, était bien connue, grâce à l'immense popularité de la *Diana* de Montemayor, à laquelle elle avait été incorporée (cf. H. Mérimée, *Bull. hisp.*, 1919, p. 143-166). C'est plutôt là sans doute que dans l'*Inventario* de Villegas que l'auteur a pu la lire. Je ne parle pas de l'exemplaire unique et jusqu'à présent mystérieux de la Bibliothèque Medinaceli. Pour ce qui est des textes de la *Diana* et de l'*Inventario*, les différences sont tout à fait secondaires pour la partie qui nous occupe. J'en rappellerai les quelques passages les plus essentiels, en les reproduisant d'après l'édition de la *Diana* par Menéndez Pelayo (*Nueva Bibl. de Ant. Esp.*, t. II, p. 309), dont M. H. Mérimée (*Bull. hisp.*, 1919, p. 155-156) donne les variantes en bas de la sienne, faite d'après l'*Inventario* :

... Iba cresçiendo la edad, pero mucho más cresçía el amor, y tanto que ya parescía de otro metal que no de parentesco... Mas dezidme agora, o qué certedad teneys uos de que somos hermanos? Yo no otra (dixo ella) más del grande amor que os tengo, y uer que hermanos nos llaman todos y que mi padre nos trata a los dos como a hijos. Y si no fueramos hermanos (dixe yo) quisiéradesme tanto? ¿ No veys (dixo ella) que a no lo ser, no nos dexarían andar siempre juntos y solos, como nos dexan?...

. . Que pierdes tu en que seamos hermanos? Pierdo a mi a y uos (dixe yo). No te entiendo (dixo ella), mas a mí paresçeme que ser

hermanos nos obliga a amarnos naturalmente. A mí (dixe yo) sola uuestra hermosura me obliga a quereros, que esta hermandad antes me resfría algunas uezes...

... venimos a saber que el parentesco entre nosotros era ninguno... ya la mirava con recelo de ser sentido...

Dans la même version, il y a une scène qui manque dans l'*Inventario* et qui pourrait avoir inspiré celle où Jean entend Inesilla chanter un romance: seulement c'est Abindarraez qui chante et Xarifa qui écoute. En cela aussi la situation est retournée.

Dans son *Gonzalve de Cordoue*, Florian († 1794) a esquissé une idylle assez analogue :

Elle sortait à peine de l'enfance... Abenhamet, enfant comme Zoraïde, ne l'eut pas plutôt connue, qu'il la choisit, l'adopta pour sa sœur : il n'était heureux qu'auprès d'elle; il lui répétait mille fois le serment de l'aimer toujours. La jeune et naïve Africaine lui faisait les mêmes promesses, lui déclarait ingénument qu'elle ne voulait aimer que lui seul : doux privilège de cet heureux âge à qui les hommes pardonnent encore la franchise et la candeur.

Lorsque Zoraïde approcha de trois lustres, elle devint plus réservée; Abenhamet fut plus timide. Il n'osait plus, comme autrefois, venir à toute heure à son appartement : il perdit jusqu'à la hardiesse de lui parler même d'amitié : mais plus que jamais épris de ses charmes, éprouvant la force de ce premier amour, si vif et si pur dans les belles âmes, il s'occupait sans cesse de la suivre, de l'attendre, de la chercher. Dans le palais, à la mosquée [1], au jardin du Généralif, il était toujours sur ses pas; il ne pouvait se passer de sa vue, il n'existait plus dès qu'il la perdait; et lorsqu'ils se trouvaient ensemble, leurs yeux se baissaient vers la terre, une rougeur modeste couvrait leurs fronts; leurs langues balbutiaient des paroles sans suite, sans ordre; leur esprit, ailleurs si présent, les abandonnait tous les deux [2].

Cette gêne ne rappelle-t-elle pas celle qu'éprouvent Jean et Inesilla après qu'ils se sont avoué leur amour? Au surplus, le rapprochement de Florian et de Buchholz n'est pas lui-même sans intérêt; il n'est peut-être pas à l'avantage du premier,

1. On sait de reste que, régulièrement, les femmes n'y sont pas admises.
2. Livre III. Je me sers de l'édition de 1829.

dont la phrase compassée est loin de pouvoir soutenir la comparaison avec le style en somme simple et sobre, encore que philosophique, du second.

L'auteur de cette prétendue autobiographie avait beau jeu pour raconter tout ce qu'il voulait sur la famille et la jeunesse de Mariana. Seuls quelques érudits comme Texada, Ajofrín, Burriel, avaient percé un peu le mystère; mais qui irait consulter leurs manuscrits? Dans l'édition de l'*Historia general de España*, parue à Valence de 1783 à 1796 en neuf tomes, D. Vicente Noguera Ramón en avait bien tiré parti; mais la diffusion d'une pareille publication était naturellement restreinte. Elle ne pouvait gêner un Allemand et l'empêcher de donner libre carrière à son imagination. Dans les deux premiers livres, c'est-à-dire dans toute la partie qui nous intéresse ici, il n'y a de réel que le fait de l'éducation de Mariana chez les jésuites d'Alcalá de Henares : comment il entra chez eux, nous n'en savons rien; et il ne semble pas qu'il les ait jamais quittés.

Quant à l'âge et à la date où la *Bibliotheca scriptorum Societatis Iesu* de Ribadeneira-Alegambe (1643) place son entrée dans la Compagnie, dix-sept ans et 1554, aucune difficulté : l'auteur s'était documenté à bonne source, c'est-à-dire à cette même *Bibliotheca* sans doute.

Pour le reste, l'autobiographie est purement imaginaire. Plus d'un détail, examiné de près, y paraîtrait du reste assez invraisemblable. Un exemple. Le retour du jeune Mariana au foyer paternel est fixé, d'après la chronologie adoptée par l'auteur, à l'année 1553. Or on a vu Inesilla chanter les Odes de Luis de León. L'auteur nous dit qu'elles étaient toutes nouvelles *(Diese Lieder waren damals ganz neu)*. Celle qui enthousiasmait le plus Mariana était l'ode :

> ¿Cuando será que pueda
> libre de esta prisión volar al cielo,
> Felipe, y en la rueda
> que huye más del suelo,
> contemplar la verdad pura sin velo?

Voilà une jeune Espagnole bien au courant des nouveautés!

voilà des poésies bien vite célèbres quoiqu'elles n'aient été publiées que soixante-dix-huit ans plus tard (en 1631, par Quevedo) !

Il est vrai que ces poésies « abandonnées par leur auteur comme des amusements d'enfants[1], que jamais il n'avait pensé pouvoir être publiées, coururent de main en main sous un autre nom », nous dit le P. M. Fray Antolín Merino dans son édition des *Obras* (Madrid, 1885, t. IV, p. 275). Il est vrai aussi que Luis de León les recueillit pour les mettre sous son nom (*ibid.*). Mais on ne nous dit pas à quelle date; et l'ode en question, adressée à Felipe Ruiz de la Torre y Mota (p. 3-7)[2] était-elle, en 1553, connue? était-elle même écrite? A cette époque, Luis de León étudiait la théologie à Salamanque, nous dit d'autre part Fr. Francisco Blanco García (*Fr. Luis de León, Rectificaciones biográficas*, dans *Homenage à Menéndez Pelayo*, t. I, p. 155). Il était né en 1527, précise[3] M. Aubray F. G. Bell (*Luis de León and the Inquisition*, *Revista de Historia*, Lisboa, 1914, nº 11, p. 209). Il avait donc, en 1553, vingt-six ans. Évidemment il n'est pas impossible que dans une « villa » située dans les environs d'Avila, et par conséquent pas très loin de Salamanque, une jeune fille ait pu avoir entre les mains et dans la mémoire quelqu'une des compositions d'un étudiant en théologie de la grande université. Mais on sent tout de même un peu que l'auteur a tiré sur la toile.

Il était d'autant plus loisible de faire jouer un rôle au père de Mariana dans l'histoire des *Comuneros*, au moins comme ami et conseiller de Juan de Padilla, que ce rôle y est en somme fort peu précisé. Il se trouve d'ailleurs qu'un Mariana

1. Fray Luis de León dit lui-même dans sa dédicace à D. Pedro Portocarrero (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXVII, p. 1) : « Entre las ocupaciones de mis estudios *en mi mocedad, y casi en mi niñez*, se me cayeron como de entre las manos estas obrecillas... »

2. « Les renseignements faisant à peu près complètement défaut sur ce personnage, il est impossible de fixer une date, même approximative, à cette poésie », déclare M. Ad. Coster, à propos de l'ode « En vano el mar fatiga », dans ses toutes récentes *Notes pour une édition des poésies de Luis de León* (*Rev. hisp.*, juin 1919, n. 109, p. 217); mais pour ce qui est de l'ode « Quando será que pueda », il est évident qu'elle fut composée entre 1577 et 1583, affirme-t-il, se fondant sur ce que « la date de 1577 résulte de l'aspiration à la paix éternelle qui marque toutes les œuvres du poète, postérieure à sa sortie de prison ».

3. Après Blanco García lui-même, dans une série d'articles publiée par la *Ciudad de Dios*, de 1897 à 1900, et restée incomplète (*Fray Luis de León. Estudio biogr. y crit.*).

est mentionné par Danvila dans son *Historia crítica de las Comunidades de Castilla* (t. IV du *Memorial histórico español*, p. 69); mais il s'agit d'un chanoine, le « canónigo Mariana », suspect à l'évêque de Zamora. Il est également question dans le même ouvrage (t. V, p. 469) du « señor licenciado Mariana abad de San Viceynte e ynquisidor ». On pourrait penser à identifier l'un ou l'autre avec le « vrai » père du fameux jésuite, puisque les témoignages s'accordent à désigner comme tel le doyen de la Collégiale de Talavera; mais d'un *D. Pedro* de Mariana, nulle trace.

Sur la part prise par ce dernier à l'expédition de François Pizarre, rien non plus, bien entendu. Mais il se trouve encore, et cette coïncidence n'a rien de bien étonnant, qu'un parent du jésuite était aux Indes et envoyait même de là de l'argent à la mère et à la sœur de celui-ci : c'est la grosse nouvelle (il s'agit en tout de quarante ou cinquante ducats) annoncée dans les deux lettres auxquelles j'ai fait allusion, et la présence de leur frère était requise pour le partage de cette aubaine. Il est vrai que l'argent était resté en route et que probablement le père Mariana n'eut pas pour cette fois à quitter Tolède.

N'est-il pas curieux aussi que le sentiment exprimé sur Tamayo de Vargas (cf. plus haut, p. 269) coïncide avec celui que Mariana lui-même exprime d'une façon pittoresque et dédaigneuse dans une lettre que j'ai publiée (*Mariana historien*, p. 428-9, cf. p. 199) et où il dit : « Es mas el ruydo que las nueces; es mozo de buenas partes y amigo de honrrar a otros y que le honrren »? Ne l'est-il pas également, que cette fausse autobiographie dévoile, sinon la vérité, du moins des réserves troublantes sur les conditions où fut élaborée l'*Historia general de España*? Il est vrai que c'est le fond même de cet ouvrage, sous sa forme latine comme sous sa forme espagnole, qui est mis ici en question, alors qu'en réalité, seule la traduction pouvait prêter à de semblables réserves.

***

Dans ce roman, il y a des traits assurément d'une grande

vérité psychologique, mais dont on peut dire qu'ils sont bien allemands, qui en tous cas ne sont guère espagnols.

Quand D. Pedro revient du Nouveau-Monde et apprend que sa chère fiancée est mariée,

cette nouvelle, qui quatre ou cinq ans auparavant l'aurait mis au désespoir, ne produisit alors sur son esprit d'autre effet que celui d'une déception dans une espérance à la réalisation de laquelle on ne compte plus de toute son âme. Avant l'expédition du Pérou, Catherine était le but suprême de sa vie; mais l'élargissement de l'esprit, conséquence d'une grande entreprise, voire même du simple fait d'y prendre part, avait beaucoup enlevé de force aux sentiments avec lesquels il embrassait son bien suprême. Assurément, cela lui eût fait plaisir, de mettre les trente mille pesos qu'il rapportait d'Amérique aux pieds de l'Aimée; mais puisque cette Aimée avait séparé ses intérêts des siens, il y avait bien, dans ces mêmes trente mille pesos, un notable dédommagement des ennuis survenus; et tout se réduisait à ceci : ce qui avait été compté comme moyen, le considérer jusqu'à présent comme but. Opération mentale que ne facilitait pas médiocrement l'importance de l'objet. Bref, en devenant riche, mon père avait commencé à attacher plus de prix à sa propre personne, et ce sentiment lui épargna les tourments qui accompagnent d'ordinaire les déceptions amoureuses (p. 84-5).

Il faut dire toutefois que cette froideur n'empêcha pas D. Pedro de chercher à savoir pourquoi sa belle ne lui était pas restée fidèle. Sentiment du reste bien naturel, que nous retrouvons chez le héros d'un des *Episodios* de Pérez Galdós, l'*Estafeta romántica*. Semblablement trahi, dans des circonstances plus mystérieuses d'ailleurs, plus inquiétantes, D. Fernando Calpena veut savoir pourquoi Laura Negretti, la fille du marchand de Bilbao, l'a oublié et s'est mariée avec un autre :

Todavía ignoro si la traición fué consumada por la propia voluntad de la persona en quien creí yo como en Dios, ó si debo ver en ella una tenebrosa conjura doméstica seguida de catástrofe, en la cual hay dos víctimas; ella y yo... (Lettre VI.)

Lui aussi, c'est après une longue absence qu'il a appris le mariage de celle qu'il aimait, et c'est en venant pour la revoir,

le cœur plein d'espérance, qu'une courte enquête l'a mis en présence du fait accompli :

¡ Mi entrada en Bilbao, mi aparición en la casa fatal! ¿ Quieres saberla? En Portugalete, un anónimo me anticipó la verdad terrible. Alguien debió de prevenir á los Arratias de mi llegada, porque huyeron, y cuando llamé á la casa no había en ella más que una criada anciana que me saludó por mi nombre antes de que yo se lo dijera. A mis preguntas respondió empujándome suavemente hacia la puerta de la tienda : « Los señores se han ido... Casaron ayer... »

Et si D. Fernando ne se console pas sur le moment de la même façon que D. Pedro, il n'en a pas moins une réaction à sa manière :

Al propio tiempo, no dejaba de comprender que mi situación iba entrando en el período de la ridiculez ; que la monotonía de mi desesparación lúgubre comenzaba á ser enfadosa en los círculos que yo frecuentaba. Disimulé por el pronto. El carácter de Werther sin suicidio no me convenía en modo alguno, ni era papel airoso para ningún cristiano.

D. Pedro, lui non plus, ne veut pas jouer les Werther : il se souvient qu'il est espagnol. Il veut des éclaircissements, il les demandera à l'infidèle. Il veut la revoir, ce qui lui est facile, en fréquentant les églises; de lui adresser la parole, ce à quoi il ne peut arriver; d'entrer chez elle par surprise, déguisé en Portugais (!), en l'absence du mari, ce qui lui vaut simplement d'être éconduit par une duègne. Il n'a plus d'autre ressource que d'aller jouer de la guitare sous ses fenêtres et de lui demander, à mots couverts, l'explication désirée, en lui chantant de ces romances auxquelles nulle Espagnole n'a jamais résisté *(in jenen Liedern denen nie eine Spanierin widerstehen konnte)*. Ce ne fut pas en vain, en effet. Au bout d'un mois environ, la fenêtre devant laquelle il chantait avec tant de constance s'ouvrit, et une main blanche laissa descendre, au bout d'une corde, un billet.

Cela certes est espagnol, sans doute; c'est même mauresque,

si nous en croyons Cervantes[1], qui nous montre, dans l'épisode du *Cautivo*, un long bâton avec des pièces d'or dans un mouchoir au bout, le tout sortant d'une fenêtre qui donne au-dessus du bagne, puis une « muy blanca mano », celle d'une mauresque qui a fait son choix parmi les chrétiens enfermés là. Mais voici, à mon sens, qui est moins epagnol, en tout cas peu catholique. Le billet que reçoit D. Pedro commence ainsi :

Non, mon cher Pedro, je ne puis y tenir plus longtemps. Dans d'ardentes prières, j'ai supplié la Sainte-Vierge de me donner toute l'aide dont a besoin une âme faible qui se sent tirée en sens contraires. Mais le tourment où je vis depuis six semaines est toujours le même, et je comprends clairement que, si je ne veux pas être perdue, je dois être ma propre libératrice *(dass ich, um nicht verloren zu seyn, meine eigene Retterin werden muss)* (p. 88-9).

Voilà une femme forte, qui n'attend rien que d'elle-même, et qui se passera du concours d'en haut, puisqu'il ne lui a servi à rien.

Je doute pourtant que vers 1535 une Espagnole ait pu penser et écrire pareille chose. L'hétérodoxie n'avait pas à ce point pénétré la société, tout au moins l'âme féminine, dans le pays de sainte Thérèse! N'est-ce pas plutôt un protestant des environs de 1800 qui a écrit cela, pour la satisfaction de piétiner en passant les plates-bandes catholiques? Notre Espagnole va plus loin encore :

Plus j'y réfléchissais, plus je m'enfonçais dans le doute dont seule eût pu me tirer une confiance aveugle dans une Providence spécialement préoccupée de mon bonheur *(ein blindes Vertrauen zu einer mit meinem Glücke besonders beschäftigten Vorsehung)*, confiance qui, je l'avoue, n'était pas en moi : j'avais trop souvent entendu dire que l'amour de la Providence se manifeste surtout par les peines qu'elle inflige à ses favoris *(die Liebe der Vorsehung offenbare sich am meisten in den Leiden, welche sie über ihre Günstlinge verhängt)* (p. 90-1).

Ici, n'est-ce pas un philosophe quelque peu voltairien qui parle? Pauvre philosophe, du reste, qui ne croit pas à la Pro-

1. *Quijote*, Parte I, cap. XL.



vidence, mais qui croit au destin, et qui fait dire à cette même femme :

... Don Pedro, nous sommes l'instrument du Destin, et nos meilleures résolutions ne peuvent atteindre plus loin que ne permet le Destin *(wir sind die Werkzeuge des Schicksals, und unsere besten Vorsätze reichen nicht weiter, als dieses Schicksal will, dass sie reichen sollen).* Plus se prolongeait ton absence, plus je devais me soumettre à mon Destin : dis toi-même si c'était possible sans renoncer à toi, si cher que pût m'être ton souvenir! (p. 89).

Peut-être l'auteur a-t-il pensé que ce fatalisme seyait parfaitement à une Espagnole et compenserait convenablement le manque de foi à la Providence.

Écoutons maintenant ce que Mariana est censé nous dire de sa première éducation, entre les mains des femmes de la maison paternelle :

Outre saint Jacques, le patron de l'Espagne, on m'apprit à honorer surtout le clergé. Saint Jacques, on me le représentait constamment sur un cheval blanc; et je ne puis dire quel plaisir c'était pour moi que de spiritualiser, avec le saint, le cheval sur lequel il montait *(ich kann gar nicht sagen, wie viel Vergnügen es mir machte, mit dem Heiligen zugleich den Schimmel zu vergeistigen, auf welchem er ritt)* (p. 97).

En quel état physique le mirent quatre années d'études au collège des jésuites d'Alcalá!

J'avais enduré quatre ans cette existence, lorsque cette assiduité à l'étude agit sur moi d'une façon si désastreuse que je fus près d'en mourir. Amaigri jusqu'aux os, je ressemblais plus à un fantôme qu'à un homme. Mes maîtres eux-mêmes crurent que je n'en avais pas pour longtemps à vivre, et ils invitèrent mon père à me reprendre chez lui. Ils firent bien d'intervenir : j'étais à ce point devenu incapable de le faire que je ne me souvenais qu'à peine de mon père. En fait, toute ma sensibilité était tellement morte dans le court espace de quatre années, que je ne tenais plus à rien au monde. C'était une apathie où tout se résolvait dans la conscience de la faiblesse. La tendance au repos était la seule que je pusse constater en moi toutes les fois que je cherchais à saisir mon être avec ma pensée. Ma bonne volonté



m'avait anéanti. J'étais bien vraiment submergé par la considération que mes éducateurs avaient entendu m'inspirer à leur égard.

Il me fut très pénible de quitter le collège des jésuites, car je ne détestais rien plus que le mouvement... (p. 127-8).

Quel réquisitoire contre l'internat! Mais l'auteur n'a pas d'idées personnelles seulement sur ce sujet pratique. Il a sur beaucoup de choses des théories à lui, dans lesquelles je serais bien étonné que M. Pedro Urbano González de la Calle, qui, dans la *Revista de Archivos (Ideas político-morales del P. Juan de Mariana*, 1913-1915; *Algunas notas complementarias*..., 1918-1919) a étudié en détail et minutieusement les idées exprimées dans le *De Rege*, les *Septem Tractatus* ou l'*Historia de España*, reconnaisse celles-ci et n'éprouve pas à son tour quelque étonnement.

Voici la théorie de la piété :

Triompher de la nécessité, sous quelque aspect qu'elle se présente, tel est le but de l'homme, puisqu'il est appelé à la liberté *(Die Nothwendigkeit zu besiegen. in welcher Gestalt sie auch erscheinen möge, ist die Bestimmung des Menschen, weil er zur Freiheit berufen ist.)*. Mais la tâche est lourde; aussi l'homme cherche-t-il à se soustraire au problème, et rien ne lui est plus agréable qu'une issue qui, une fois pour toutes, le conduit dans la région de la liberté *(Je schwieriger aber diese Aufgabe ist, desto mehr sucht er sich der Lösung zu entziehen, und nichts ist ihm willkommer, als ein Ausweg, der ihn eimal für allemal in die Region der Freiheit führt)*. Telle est l'explication la plus générale de l'origine de la piété, qui n'est jamais autre chose que la paresse même, jointe au contentement à l'égard d'un état douloureux et doux occasionné par des souffrances physiques ou morales *(Dies ist die allgemeinste Erklärung der Entstehung der Frömmigkeit, welche nie etwas anderes ist als die Trägheit selbst, verbunden mit einem Wonlgefallen an einem schmerzlich-süssen Zustand, welcher durch physische oder moralische Leiden herbeigeführt ist)* (p. 159).

Et voici la théorie de la sainteté :

Ce qui, dans la lecture des Fleurs des saints, m'enthousiasmait le plus, c'était de voir la résignation *(Ergebung)* qui est le fond de leur caractère. En fait, il y a quelque chose d'imposant *(etwas Gebie-*



tendes) dans l'attitude d'un homme qui marche au-devant du Destin, sachant qu'il sera écrasé, mais non vaincu. La vérité est celle-ci : la loi qu'il porte en lui est une fause abstraction *(Die Regel, die er in sich trägt, ist eine falsche Abstraktion)*; mais cette fausse abstraction réagit en ce sens que ce qui pour les autres est le plus important il le méprise tout à fait comme quelque chose d'insignifiant. En principe, toute loi doit être faite en vue de la vie *(Im Grunde soll jede Regel um des Lebens willen vorhanden seyn)*. Mais pour lui la vie elle-même est comprise dans la loi, parce qu'il considère la vie non comme but, mais seulement comme moyen d'atteindre un but *(Doch bei ihm ist das Leben selbst in der Regel begriffen, weil er es nicht als Zweck, sondern nur als Mittel zum Zweck betrachtet)*. De plus, il n'y a pas pour lui de sagesse *(Klugheit)*. Sur elle aussi, la loi est si tyranniquement prépondérante, qu'elle est annihilée *(Auch über diese hat die Regel so tyrannisch entschieden, dass sie vernichtet ist)* L'amour de la vie et la sagesse n'influencent le saint qu'à voix basse, en lui insinuant que sa loi ne peut être la loi des autres, et que par conséquent, pour éviter une lutte sans fin avec ceux qui l'entourent, il doit fuir la société comme quelque chose de contraire en soi à la sainteté *(als etwas in sich selbst Unheiliges)* et se retirer dans la solitude. Celle-ci lui donne la vertu au moins en tant qu'il se prive sciemment de mille commodités que lui offre la société. Son orgueil s'éveille à mesure qu'il progresse en endurance *(in der Fertigkeit zu entbehren)*; mais il veut garder l'humilité *(die Demuth)*, car il sent que sans elle il tombe en contradiction avec lui-même. Ainsi commence une lutte intérieure, qui, lorsque le saint reste loyal lui-même *(wenn der Heilige sich selbst getreu bleibt)*, ne peut se terminer que par l'engourdissement total *(eine gänzliche Abstumpfung)* ou par la mort. Voilà l'histoire intime *(geheime Geschichte)* de tous les saints.

Ce n'est pas toutefois dans les « Fleurs des saints » que j'appris à la connaître ainsi. Elles ne me représentaient que le renoncement *(Ergebung)* et le mérite de la fidélité à la loi une fois acceptée; et comme dans mon évolution *(Entwickelung)* j'étais encore trop en arrière pour comprendre l'immoralité de la sainteté *(um die Immoralität der Heiligkeit zu begreifen)*, j'étais disposé à me laisser éblouir par le prestige dont m'apparaissait entourée cette catégorie de héros. Etant donné cet état d'esprit, je me sentis bientôt la vocation bien décidée de me joindre à eux (p. 161-2).

Ai-je besoin à présent de dire que je n'avais pas à mentionner pareil livre dans mon *Mariana historien* (où d'ailleurs je ne consacrais que deux pages à la biographie de mon auteur avant son retour à Tolède en 1574), non plus que dans mon

article déjà cité sur *La famille de Juan de Mariana?* C'est d'« espèce de roman historico-philosophique » que M. Ludwig le qualifie (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1906, XVI Band das neuen Serie, p. 224 [1]). Je n'avais pas plus à en faire état que je n'aurais eu à le faire si j'avais eu à parler d'Ignace de Loyola ou de François Pizarre, pas plus que je n'aurais à rappeler, dans une vie de sainte Thérèse, la pièce de Catulle Mendès ou *La alcaidesa de Pastrana* d'Eduardo Marquina.

Le livre en question a son intérêt, comme dit M. Ludwig, sans doute, et c'est pourquoi j'ai voulu lui consacrer cette étude : Mais à condition de comprendre *als Zeitdokument der Aufklärungsperiode* comme ceci : « l'intérêt qu'il présente est relatif à son auteur même, au temps où il a vécu, aux circonstances dans lesquelles il a écrit, aux sources où il a puisé, à son dessein enfin, et non au P. Mariana. »

Quel est donc l'auteur? M. Ludwig ne paraît pas hésiter à l'attribuer à Friedrich Buchholz. Déjà au moment où le volume était tombé entre mes mains, j'étais prévenu à ce sujet par l'indication que contient la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Bibliographie*, t. V (1894), à la fin de l'article *Mariana:* « Juan de Mariana, oder Entwickelungs-Geschichte eines Jesuiten, Berlin, 1804, in-8° (par Fr. Buchholz) » [2], et par celle qu'au titre de mon exemplaire une main sans doute bien

1. « Die nächsten Jahrhunderte haben Mariana ja zunächst reichlich für die philisterhafte Beurteilung seiner Zeit entschädigt. Cirots Überblick (260 ff.) ist in dieser Beziehung recht interessant; ergänzend sei hier darauf hingewiesen, dass der Spanier auch in Deutschland seine Verehrer fand : nachdem der auch sonst als Vermittler spanischen und deutschen Geisteslebens bekannte Publizist Friedrich Buchholz (1768-1843) in Woltmanns Zeitschrift *Geschichte und Politik*, I. 265 ff. (Berlin, 1801) einen Artikel « Über Mariana und einige seiner Werke » — nämlich die *Historia* und das Buch De rege-hatte erscheinen lassen, veröffentlichte er drei Jahre später noch eine Art historisch-philosophischen Roman : *Juan de Mariana, die Entwickelungsgeschichte eines Jesuiten* (Berlin, 1804), der als Zeitdokument der Aufklärungsperiode einiges Interesse hat ». Je regrette toutefois de n'avoir pu lire l'article sur « Mariana et quelques-unes de ses œuvres » que signale M. Ludwig.

2. Et c'est sans doute l'affirmation tout à fait gratuite, à ce qu'il me semble, formulée à la première page de cette *Entwickelungsgeschichte* (voir plus haut, p. 1), qui a fait croire aux auteurs de la *Bibliothèque* que « Tamayo de Vargas a écrit la Vie du P. Mariana », indication qu'ils font figurer précisément avant celle du livre allemand. Je n'ai jamais trouvé trace par ailleurs de pareille biographie du P. Mariana : c'est pourquoi je pense que Buchholz aura confondu plus ou moins sciemment avec l'*Historia defendida*.

informée avait ajouté en écriture française et au crayon *(F. Buchholz)*; et je ne pouvais que souscrire à cette attribution. Une première enquête m'avait montré en Buchholz un grand amateur des choses d'Espagne. A la Bibliothèque nationale, je trouvais de lui :

Handbuch der spanischen Sprache und Litteratur, Poetischer Theil (Berlin, 1804, 8°)[1].

Kleine Schriften historischen und politischen Inhalts (Berlin, 1808). Dans le tome I : *Doña Isabel von Castilien und Leon und Francisco de Cisneros* (p. 83-258); dans le tome II : *Philipp der Zweite, König von Spanien und Antonio Perez, Staatssekretär*, (p. 101-205) et *Ignaz Loyola, Stifter des Jesuiten-ordens* (p. 207-287).

La *Topobibliographie* d'Ulysse Chevalier, col. 1027 (s. v. *Espagne*) me fournissait une référence non moins intéressante :

Buchholz, *Der Einfall der Sarazenen in Spanien*, dans *Eunomia* (1803), II, 169, 253.

Ni la *Nouvelle Biographie générale* de Didot Hœfer, ni Michaud, ni l'*Allgemeine Deutsche Biographie*[2] ne mentionnent,

1. Signalé dans le Catalogue 313 de Hiersemann (n° 723), avec cette mention : « Enthält über Camoens : Biographie, pp. 61-68, u. verschiedene Auszüge, a. s. Werken ».

2. L'*Allgemeine Deutsche Biographie* (Leipzig, 1876), donne les renseignements suivants :

« Buchholz ; Paul Ferdinand Friedrich Publicist geb. 5. febr. 1768, zu Alt-Ruppin, studirte zu Halle Theologie, dann Philologie, insonderheit neuere Sprachen, 1787 Lehrer an der Ritterakademie zu Brandenburg lebte seit 1800 als privatisirender Schriftsteller zu Berlin, † daselbst 24. Februar, 1843. Hinterliess zahlreiche Schriften philologischen, ethischen, politischen und historischen Inhalts. Darunter : « Der neue Macchiavell » Hamburg 1804. — « Untersuchungen über den Geburtsadel und die Möglichkeit seiner Fortdauer im 19 Jahrhundert » Leipzig 1807. — « Theorie der moralischen Welt » Hamburg 1807. — « Theorie der politischen Welt ». Ebendaselbst. — « Gemälde des gesellschaftlichen Zustandes im Königreich Preussen bis zum 14. october 1806 » 1 Thl. Berlin und Leipzig 1808. — « Hermes, oder die Natur der Gesellschaft » Tüb. 1810. — Histor. Taschenbuch oder Geschichte der europäischen Staaten seit dem Frieden von Wien » Berlin 1812-32. 18 Bde. — Philosophische Untersuchungen über das Mittelalter » Berlin 1819. Gründete und redigirte das « Journal für Deutschland », seit 1820 : « Neue Monatschrift für Deutschland ».

A cette liste il faudrait ajouter au moins deux autres publications qui sont à la Bibliothèque nationale : *Staatsgeschichte Europa's von der Verwandlung der französischen Consular Gewalt in eine erbliche Kaisermacht bis zum Pressburger Frieden 3ᵗᵉʳ Jahrgang* (Tübingen, 1808, in 16), et la continuation des *Historische Nachrichten und politische Betrachtungen über die französische Revolution*, de Christoph Girtanner (Berlin, 17 vol. 1792-1803), auxquels il ajouta 4 tomes (13-17, 1802-1803).

en parlant de ce Buchholz, aucun de ces ouvrages, qui manifestent chez leur auteur un goût caractérisé pour les choses d'Espagne. Il n'entre ni dans mes intentions ni dans ma compétence d'examiner cette production, qui, à première vue, paraît intéressante pour l'étude du romantisme allemand. Je ne suivrai même pas Buchholz dans les quatre derniers livres de l'*Entwickelungsgechichte :* l'exposé et la critique m'entraîneraient trop loin. Je n'ai voulu ici m'occuper que de la partie la plus amène, le roman du P. Mariana[1].

G. CIROT.

1. Je dois des remerciements à M. L. Rivière, professeur agrégé d'allemand au Lycée de Bordeaux, et M. E. Lambert, professeur agrégé d'allemand au Lycée français de Madrid, qui ont bien voulu voir les épreuves de cet article et m'indiquer plusieurs corrections.

VARIÉTÉS

Les éditions des œuvres de sainte Thérèse par La Fuente.

M. Morel-Fatio a constaté ici (1908, p. 92-93) l'inexactitude de l'édition des œuvres de sainte Thérèse donnée par Vicente de La Fuente en 1861-1862 dans la *Biblioteca de Autores Españoles* (t. LIII et LV). Déjà, en 1907, un jugement analogue avait été énoncé, dans l'*Introduction générale aux Œuvres de Sainte Thérèse* (p. LIII), qui est en tête du tome I de la *Traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris avec la collaboration de Mgr Manuel Marie Polit* (Paris, Beauchesne, 1907-1910). Depuis, dans l'introduction qu'il a mise en tête des *Moradas (Clásicos castellanos*, 1910), p. XIV, M. Tomás Navarro Tomás a confirmé le même jugement en ce qui concerne ce texte.

C'est pour expliquer la cause de cette inexactitude, tout au moins en ce qui concerne la *Vida*, que je crois utile de rédiger la note qui suit. Je dirai aussi un mot de l'édition de 1881, qui porte également le nom de Vicente de La Fuente. Je ne parlerai pas de la transcription qu'il a fait paraître en 1873 avec le fac-similé de la *Vida*. Si étonnant que cela paraisse, cette transcription est loin d'être irréprochable, et M. Morel-Fatio *(ibid.)* l'a montré par un exemple typique, auquel on pourrait en ajouter bien d'autres[1].

« Pour nous en tenir seulement à la *Vida*, sa première édition des *Escritos* est un compromis entre le texte du ms. autographe, parfois mal lu et mal collationné, et des éditions sans autorité ni valeur du XVIIe siècle. » Cette appréciation de M. Morel-Fatio n'a pas été écrite à la légère. Il suffira, pour y souscrire et la comprendre, de rappeler dans quelles conditions La Fuente a procédé à l'établissement de son exte.

Dans son Introduction au *Libro de la Vida (B. A. E.)* La Fuente déclare (p. 6-7) qu'après avoir examiné les originaux de l'Escorial avec soin[2], il avait eu la bonne fortune de trouver à la Biblioteca nacional une copie authenthique de ce texte, faite par ordre de

1. Un de mes étudiants, M. Gouilhers, qui a rédigé un mémoire sur la langue de sainte Thérèse d'après la *Vida*, a relevé de nombreuses discordances.

2. Sur ces originaux, *Libro de la Vida, Camino de perfección, Libro de las Fundaciones, Modo de visitar los conventos de religiosas*, cf. P. Guillermo Antolín dans la *Ciudad de Dios*, 1914, 5 mai.

D. Fernando VI, en 1751. Il remarque qu'il y manque les corrections et les additions intercalaires de l'original et que la ponctuation n'y est pas bonne, les scribes, semble-t-il, s'en étant tenus sur ce point à l'édition de 1675. Il déclare enfin que, sauf la ponctuation, c'est cette copie qu'il suivra dans la présente édition de la *Biblioteca de Autores Españoles*.

L'édition de 1675, dont il vante du reste la valeur p. XXXI de ses *Preliminares*, est celle de Foppens, in-folio; elle fut précédée d'une autre, par le même imprimeur bruxellois, in-quarto, parue l'année précédente.

Ainsi, ce n'est pas d'après l'original de l Escorial, reproduit par lui en fac-similé plus tard, en 1873, que La Fuente a publié le texte de la collection Rivadeneyra. C'est d'après la copie de la Biblioteca Nacional. Mais cette copie est-elle si authentique que l'attestent solennellement les personnes qui ont signé le *Testimonio auténtico* mis à la fin, et reproduit par La Fuente?

En tout cas, pas pour la ponctuation, nous dit La Fuente : c'est celle de l'édition de 1675[1]. Et pour l'orthographe? Il est permis d'en douter, puisque La Fuente observe (n. 9 de la p. 27) que cette copie porte, ainsi que toutes les éditions, *religion*[2], là où l'original porte *relision;* et ailleurs (note 3 de la p. 31) qu'elle porte *nervios* au lieu de *niervos*. Mais nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser. En tout cas, des notes mises en bas du texte de la *B. A. E.* par La Fuente il ressort que la copie de la Biblioteca Nacional serait conforme à l'original[3] et s'écarterait de l'édition de Foppens sur certains points : p. 32, n. 1, « que lo dejase de confesar », membre de phrase omis dans Foppens; p. 58, n. 2, deux lignes biffées dans l'original, omises dans la copie, imprimées dans Foppens; p. 64, n. 3, une phrase mise en marge, dans la copie comme dans l'original, alors que Foppens l intercale dans le texte même; p. 117, n. 4, le fameux passage « de los de la orden de este padre, que es la Compañia de Jesus.., » etc., tronqué dans Foppens comme dans l'éd. de 1588, rétabli dans la copie conformément à l'original.

Il ne dit pas si la copie est conforme à l'original à l'endroit qu'il signale p. 112, n. 3, et où l'édition de Foppens, comme celle de 1661, fait remonter à Albert, patriarche de Jérusalem, la règle suivie par l'ordre du Carmel.

1. On en trouvera des exemples aux notes 7 de la p. 31, 2 de la p. 35. Pourtant, cf. n. 8 de la p. 67, où l'on voit que la copie suit la ponctuation de l'original, et non celle, erronée, de Foppens.

2. Sauf p. 50, où La Fuente note que cette copie porte bien *relision :* l'*s* est faite d'une façon spéciale sur l'original dans ce mot; il n'est pas toujours facile de savoir si on a une *s* ou un *g*.

3. P. 70, n. 2, La Fuente note que la copie corrige, avec l'éd. de 1588 et les autres éd., *provecho*, que porte par erreur l'original, en *provechoso*.

Pour ce qui est de l'édition de 1881 *(Obras de Santa Teresa de Jesus, Novisima edicion, corregida y aumentada conforme a los originales y a las ultimas revisiones, y con notas aclaratorias)*, il ne faut pas perdre de vue ce que Vicente de La Fuente dit en note à la page XXVII du tome I, à savoir que, lorsqu'il s'était chargé de cette édition, « estaba ya impreso el libro de la Vida conforme á las ediciones antiguas ». Quelles éditions anciennes? Pas celle de la *Biblioteca de Autores Españoles*, évidemment, puisque La Fuente, parmi les *corrigenda* qu'il signale dans le texte de 1881, note au ch. VII, § 8, « mis ruindades », où il faut lire, dit-il, « mi ruin vida », ce qui est la leçon de la *Biblioteca* (p. 37[a]); ch. VIII, § 5, il recommande d'enlever les points d'interrogation, ce qu'il avait fait lui-même dans la même édition (p. 39[a]); ch. IX, § 4, il corrige *aprovechan* en *aprovecha*, comme il avait mis également (p. 40[b]) ch. X, § 2, il veut qu'on lise, non pas « para no poder nosotras resistirlas », mais « para no podernos resistir », ce qui est encore dans Rivadeneira. Enfin, au ch. VII, § 12, l'éd. de 1881 porte « ansí en entender como en enseñar a sus amigos », alors que La Fuente avait mis « ansí en entender como enseñar á sus amigos » dans Rivadeneyra, comme le note M. Morel-Fatio *(Bull. hisp.*, 1908, p. 93), qui relève en outre la transcription « aun sin entender, como enseñanza a sus amigos » dans l'édition isolée de la *Vida* (Madrid, 1882). Ajoutons qu'au ch. VII, on lit dans l'édition Rivadeneyra, p. 35[b] : « y tornó despues a *hacer* gran importunacion », et plus bas *escarmienten;* dans celle de 1881 : *haber* et *escarmiente*.

La Fuente a du reste indiqué aussi dans son *Prólogo* à l'édition de 1881 une ponctuation défectueuse (dans le ch. IV, 3) que lui-même avait conservée dans celle de Rivadeneira. Il recommande de mettre un point avant « porque », une virgule après « Dios », et de fermer la parenthèse après « yo ». J'y reviendrai.

Pour qui veut étudier de près ce qu'a écrit sainte Thérèse, convient-il donc de faire comme les carmélites qui en ont donné l'inestimable traduction que l'on sait : recourir aux fac-similés qui ont été publiés? A leur défaut, et en tout cas pour les œuvres qui n'ont pas été ainsi reproduites, faut-il *avant tout* consulter cette même traduction qui repose sur des collationnements dus à Mgr Pólit? Si bien que ces œuvres-là, c'est en français qu'il faudrait actuellement les lire pour avoir l'exacte pensée de la sainte!

Cela a été vrai pendant ces dernières années. Mais pour les *Moradas*, tout au moins, nous avons aujourd'hui l'édition de M. Navarro Tomás, qui sans s'astreindre à reproduire dans le texte toutes les négligences graphiques de l'original (étudié dans la reproduction de Séville, 1882), les a recueillies dans un appendice et a respecté les particularités de forme et de syntaxe. Cette méthode paraît excellente. Il a bien fallu

moderniser l'orthographe, pour répondre aux exigences du public; mais c'est là une nécessité dont les Espagnols sont meilleurs juges que nous. M. Navarro Tomás devrait bien nous donner, de même, au moins la *Vida* et les *Relaciones*.

Je ne puis malheureusement rien dire du *Castillo interior, edicion cotejada con el ms. original por L. C. Viada y Lluch, y precedida del elogio de la Santa por M. S. Oliver* (Barcelona, 1917). Mais les *Obras de Sta. Teresa de Jesús editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa C. D.* (Burgos, El Monte Carmelo, 1915-1916, 5 tomes gr. in-8°), inaugurant une *Biblioteca mística carmelitana*, en même temps que des *Obras escogidas de Sta. Teresa de Jesús anotadas por el P. Silverio...* (5 tomes, petit in-8°, *ibid.*, 1919) étaient offertes au public pour la lecture courante, paraissent répondre aux desiderata que j'ai fait ressortir plus haut.

En ce qui concerne le *Libro de la Vida*, qui tient, avec XXX pages de préliminaires, tout le tome I, le P. Silverio s'est bien trouvé dans l'obligation de dire nettement ce qu'il pensait de l'édition de La Fuente et de montrer par quelques exemples l'invraisemblable légèreté avec laquelle cet éditeur, assurément méritant, mais trop réputé, affirme et nie des choses qu'il lui était si facile de vérifier. C'est ainsi que pour revenir à un détail que j'ai signalé tout à l'heure, l'original de la *Vida* porte bien *nervios*, et non *niervos*, prétendue particularité sur laquelle il avait cru devoir, nous l'avons vu, attirer l'attention. Le P. Silverio condamne l'ensemble, en quelques mots :

« ...la celebrada edición de Rivadeneyra, en cuanto a la depuración del texto de la Santa, es infelicísima. No hay página que no necesite corrección, ya de palabras ya de puntuación, o de ambas cosas a la vez, que es lo más frecuente ».

Il n'a pas insisté pour expliquer comment La Fuente a travaillé pour se tromper si constamment : il note pourtant que la copie de la Biblioteca Nacional contient pas mal d'erreurs, et que c'est d'elle que La Fuente s'est servi pour l'édition Rivadeneyra : c'est bien là la clef du mystère. Il ne dit rien de l'édition de 1881, si ce n'est que « el texto de la Santa se imprimió con las mismas incorrecciones », ce qui n'est pas absolument exact, car ce ne sont pas toujours les mêmes, et j'ai dit comment cela s'est fait. Enfin des deux transcriptions des fac-similés de la *Vida* et du *Libro de las fundaciones*, il dit simplement que « están plagadas de faltas de lectura mal hecha ».

En somme, La Fuente n'a jamais confronté sérieusement, par un collationnement rigoureux et personnel, l'original de la *Vida* avec les trois éditions parues sous son nom : ni en 1861, parce que l'original était peu accessible, mais il a eu tort de laisser croire qu'il

l'avait consulté couramment; ni en 1873, parce que sans doute il n'a pas pris la peine de faire intégralement de la première lettre à la dernière la transcription d'après le fac-similé; ni en 1881, parce que, comme il le dit, le texte était déjà imprimé quand il a été chargé de l'édition (affaire de librairie, pas autre chose).

C'est ce qui donne à l'édition du P. Silverio une valeur vraiment inappréciable. Elle serait donc la première édition fidèle du texte espagnol des œuvres de la sainte! L'éditeur nous indique ainsi sa méthode de travail :

« ...hemos leído y compulsado las ediciones más cabales con los manuscritos fotolitografiados, y anotado cuidadosamente las diferencias, para que en la nueva edición se subsanen todos los errores. Y no contentos con esto, las correcciones de pruebas se hacen, cuantas veces se cree necesario, por las mismas fotografías, para mayor garantía de acierto. Además de los ejemplares fotolitográficos que poseemos de los principales libros de la Santa, hemos sacado para esta edición, en fotocopia, el *Camino de Perfección* de Valladolid, así como muchas cartas originales y otros escritos de la Virgen castellana. Lo mismo hemos hecho con las copias más antiguas y autorizadas que de estos libros existen y con muchos documentos a ellos referentes ».

Mais comment l'éditeur a-t-il concilié le respect du texte autographe avec les exigences du public, qui aime bien ne pas être arrêté, dans sa lecture, par des particularités morphologiques ou syntaxiques dont il se soucie assez peu d'une façon générale? Il y a là forcément un compromis à définir entre deux points de vue assez distants l'un de l'autre.

Reprocherai-je au P. Silverio d'avoir fait trop de concessions à l'adversaire, je veux dire au public? Il n'a pas osé mettre dans le texte *desenvolviemonos* (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 85), *tiempla, añido* (ordinaire dans Zurita), *bullan* (pour *bullen*), *uyn* (pour *huyen*, comme elle écrit *cayn trayn*, cf. *ibid.*, p. 88), *legas* (pour *leguas*); mais s'il y substitue les formes modernes, il les signale en note (j'avoue que j'aurais fait l'inverse). Il imprime *aunque* et non *anque*[1]; mais il nous a prévenus dans l'introduction. C'est à peu près tout, au moins pour la *Vida*. Il a respecté bien d'autres particularités, quitte à donner en bas de page la forme moderne : *entramos*, *parajismo, hora* (pour *ahora*), *fuerdes*, *quisierdes*, *a treco* (pour *a trueque*), *rabto, reys*, *daldes* (pour *dadles*), *pusilaminidad, tray, sentible*, *acender* (pour *encender*). Quant aux formes *monesterio, ansi*, *via, verná, tiniendo*, *pa* (pour *para*), il les reproduit sans prévenir le lecteur, qu'il suppose suffisamment averti; et pour ce qui est des lapsus évidents, il les a corrigés, tout en indiquant encore le mot corrigé : *que mis*

1. M. Morel-Fatio me signale sur *anque* une note de Pietsch, *Notes on Spanish Folklore* (*Modern Philology*, 1917).

confesores répété deux fois; *jura* pour *jurar; ender* pour *entender; atreavía* pour *atrevía; gigate* pour *gigante; agel* pour *angel; en que* pour *anque (aunque)*; « *me* se saber decir » pour « *no* se sabe decir » (ch. XX); « son bienes *sobrenatural* » (ch. XXII); *quice* pour *quince; confesorio* pour *confesionario*. S'il ajoute une fois *no*, il le met en italique et prévient en note (fin du ch. VI); s'il le trouve ailleurs (ch. XL), et avec raison, *redundante*, c'est-à-dire de trop, tout en prévenant encore, il le laisse : c'est un petit mot qu'on ne supprime pas sans danger! Il complète avec Luis de León la phrase du ch. VIII « ... nadie le tomó por amigo, *que no se lo pagase* », mais ici encore, les mots ajoutés sont en italiques et le lecteur trouve en bas de la page le petit avertissement nécessaire. De même pour « Los malos, que no son de vuestra condición, *se deben llegar...* » (même chap.).

Ailleurs, il respecte l'original malgré les amendements du P. Báñez ou autres : *humana* (et non *humilla*, ch. XV), *estar cierta* et non *confiar* (ch. XXXIV).

Tout cela est donc très bien, et je ne crois pas qu'on puisse chercher chicane à un éditeur si scrupuleux. Pour mon compte je n'ai jusqu'à présent noté que deux petites observations à présenter au P. Silverio.

P. 267 (ch. XXXIII), il explique ainsi le mot *disistir* : « Emplea esta palabra en el sentido de *digerir* o *resistir* ». Sans doute, mais il eût pu ajouter que c'est là le même mot que *digestir*, par une confusion de *s* avec *g* (cf. *relision* et inversement *quije* pour *quise*), et de *i* avec *e*: nous avons le mot *digistion* au ch. XXXVI, p. 315, avec un sens tout à fait analogue.

P. 292 (fin du ch. XXXIII), il note que la sainte a écrit : « por no se haber *uiado* a confesarse »; mais, tirant parti d'une correction du P. Bañez, il met « por no se haber *cuidado* a confesarse ». *Uiado* représenterait donc la graphie d'une prononciation vulgaire de *cuidado* (on disait aussi *cudiado*, cf. Cuervo, *Dicc. constr. y rég.*, II, p. 686b)? Mais la construction est bien insolite. M. Morel-Fatio m'écrit à ce sujet : « Il y a un autre exemple : « Ya envié a doña Juana de Antisco todo su recaudo, anque no ha *uyado* a venir repuesta » (éd. La Fuente, p. 123b). C'est le latin *obviar*, d'où *antuviar*. »

Pour revenir à La Fuente, et pour terminer, je mettrai en regard l'un de l'autre plusieurs passages où le P. Silverio l'amende considérablement, quelquefois par une simple virgule :

La Fuente	P. Silverio
(ch. IV, p. 27b) ... al monasterio adonde estaba aquella mi amiga, que era *á la* que yo tenía mucha afecion.	(p. 19) ... al monasterio adonde estaba aquella my amiga, que era *al* que yo tenía mucha afición.
(p. 29b) ... y me hiciera salir de ellas, si entrara con brevedad.	(p. 25) ... y me hiciera salir de ellas, si entrara, con brevedad.

(ch. V, p. 31ª) Con la falta grande de virtud (porque ninguna cosa podia comer, sino era bebida de gran hastío, calentura muy contina y tan gastada, porque casi un mes me habian dado una purga cada dia) estaba tan abrasada, que se me comenzaron á encoger los niervos...	(p. 31) Con la falta grande de virtud, porque ninguna cosa podía comer, si no era bebida, de grande hastío, calentura muy contina, y tan gastada, porque casi un mes me había dado una purga cada día, estaba tan abrasada, que se me comenzaron a encoger los nervios...

« Porque... bebida » forme naturellement une parenthèse, mais « de grande hastío... » n'y peut être inclus.

(ch. IV, p. 33ª) ... ya hay muchas que le son devotas de nuevo, experimentando esta verdad.	(p. 38) y aún hoy muchas que le son devotas, de nuevo experimentando esta verdad.
(ch. XXIX, p. 88ª) Mandábame, que ya que no habia remedio de resistir, que siempre me santiguase... y diese higos... cuanto me mandaba.	(p. 229) Mándanme que... cuanto me mandaban.

Il ne s'agirait donc plus d'un ordre donné par un seul confesseur, celui sur lequel D. Miguel Mir décharge sa bile un peu rudement; *mándanme*, *mandaban* peut impliquer un sujet au pluriel ou tout au moins un sujet indéfini *(on m'ordonne)*.

Comme le note fort justement La Fuente, la *Vida* contient peu de passages plus confus que celui du ch. IV qui commence par : « Comenzóme su Majestad ». Je ne trouve pas la ponctuation du P. Silverio préférable à celle de son prédécesseur. Je garderais plutôt la longue parenthèse qu'avait mise celui-ci, en faisant reprendre avec « Comenzó el Señor » le sens interrompu par elle. Je ferais d'autre part commencer le paragraphe plus haut, en coupant ainsi le précédent :

... y como ya el Señor me había dado don de lágrimas y gustaba de leer, comencé a tener ratos de soledad, y a confesarme a menudo, y comenzar aquel camino, tiniendo a aquel libro por maestro : porque yo no hallé maestro, digo confesor que me entiendiese, aunque le busqué, en veinte años después de esto que digo, que me hizo harto daño para tornar muchas veces atrás, y aun pa del todo perderme.

Porque todavía me ayudara a salir de las ocasiones que tuve para ofender a Dios, comenzóme su Majestad a hacer tantas mercedes en estos principios, que al fin de este tiempo que estuve aquí — que era casi nueve meses en esta soledad, aunque no tan libre de ofender a Dios como el libro me decía ; mas por esto pasaba yo : parecíame casi imposible tanta guarda ; teníala de no hacer pecado mortal, y pluguiera Dios la tuviera siempre ; de los veniales hacía poco caso, y esto fué lo que me destruyó — comenzó el Señor a regalarme tanto por este camino, que me hacía merced de darme oración de quietud...

Au chapitre V (vers la fin, p. 31 de La Fuente et 33 de Silverio), je ne comprends pas la phrase

Comulgué con hartas lágrimas, mas[1], a mi parecer, que no eran con el sentimiento y pena de sólo haber ofendido a Dios, que bastara para salvarme, si el engaño que traía de los que me habían dicho no eran algunas cosas pecado mortal, que cierto he visto después lo eran, *no me aprovechara*...

à moins de lire *no me desaprovechara*. Je ponctuerais la suite autrement que La Fuente et que le P. Silverio :

Porque los dolores eran incomportables, con que quedé : el sentido poco, aun que la confesion entera a mi parecer, de todo lo que entendí había ofendido á Dios.

Conque se rapporterait à *dolores* et le reste formerait une de ces phrases sans verbe qui ne sont pas rares chez sainte Thérèse et où l'ellipse du verbe *(era)* ne rend que plus vivement la pensée. *Sentido*, opposé à *confesión*, signifie le regret, la contrition. La sainte veut dire que si elle éprouvait peu de regret de ses fautes, du moins elle s'était confessée de toutes celles qu'elle comprenait avoir commises. La ponctuation du P. Silverio pouvait donner le même sens, mais si *conque quedé* peut se construire avec *con el sentido poco*, on ne voit guère comment il peut aller avec ce qui vient après *(aunque la confesión entera...)*

Mais si, sûrs enfin d'avoir le texte authentique, nous n'avons plus qu'à discuter sur des points, des virgules et des parenthèses, ce sera grâce au P. Silverio. Reportons sur lui désormais une bonne part de la gratitude que les admirateurs de la grande sainte avaient pour Vicente de La Fuente[2]. Je dis une bonne part, car il faut en laisser quelque peu à ce dernier, grâce auquel, en somme, jusqu'à présent, nous avions pu lire un texte qui n'est, après tout, inexact que par endroits. C'est surtout au nom de la Méthode que La Fuente mérite un blâme. Nous lui sommes tout de même redevables, comme simples lecteurs, d'avoir mis à notre portée, il y a soixante ans, cette œuvre imposante et magnifique.

G. CIROT.

1. *nas* dans Silverio, faute d'impression?

2. Pour ce qui est des lettres de la sainte et de la façon dont elles avaient été traitées par les traducteurs avant que le P. Grégoire de Saint Joseph en donnât, en 1900, la traduction bien connue (Paris, Poussielgue), on peut voir le suggestif article de Henri Joly dans le *Correspondant* du 10 novembre 1900. Seulement il faut bien tenir compte de ce fait que la plupart des passages que M. H. Joly présente comme restitués et qui se trouvent comme tels placés entre crochets par le P. Grégoire, ne sont restitués que par rapport aux versions antérieures : ils figurent dans La Fuente, et c'est encore ce qu'il ne faut pas oublier de reconnaître à l'actif de ce dernier.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'intercambio à Barcelone.

M. Georges Millardet, professeur de langues et de littératures romanes à l'Université de Montpellier, a fait un séjour à Barcelone du 4 au 15 mai dernier.

Il est allé à Barcelone sur la demande de l'Institut français en Espagne, qui l'avait chargé d'une double mission, d'abord auprès de l'Institut d'Estudis catalans dépendant de la Mancomunitat de Catalogne, ensuite auprès de l'Universidad literaria de Barcelone.

A l'Institut d'Estudis catalans, il a fait, les 4, 5, 7, 10, 11 et 12 mai, un cours de six leçons sur la dialectologie romane. Ces conférences faisaient partie d'une série de cours, donnés cette année du mois d'avril au mois de juin, et qui ont été institués dès 1915 par la Diputació de Barcelona. Ils sont aujourd'hui patronnés et dirigés par le département de l'Instruction publique de la Mancomunitat de Catalogne, et portent le nom de « Cursos monogràfics d'alts estudis i d'intercanvi de la Mancomunitat de Catalunya ».

Durant cette session du printemps de 1920, qui est la sixième session de ces cours d'échange, six professeurs de nationalités différentes ont été invités par la Mancomunitat. Tous ces cours ont été professés dans les locaux ou dépendances immédiates de l'Universitat industrial (Urgell, 187) sorte d'« Université nouvelle » dépendant de la Mancomunitat de Catalogne, et où sont données les plus diverses sortes d'enseignements, depuis l'enseignement des sciences purement spéculatives, comme la philosophie, les mathématiques ou la philologie, jusqu'à l'enseignement de métiers d'art (tissage, céramique, etc.), de constructions mécaniques, de fabrication et de conduite de machines électriques ou de machines à vapeur.

Une vie intense anime ce grand établissement d'instruction que M. Rafaël Campalans, secrétaire technique, administrateur du Conseil de pédagogie de la Mancomunitat et directeur de l'Institut d'électricité et mécanique appliquées, a fait visiter en détail au conférencier. Les dirigeants de la Mancomunitat visent actuellement à associer autant que possible la science pure et la science pratique, celle-ci ne pouvant se passer de l'autre. Et c'est pour cette raison que, dans l'Université industrielle, des locaux spéciaux sont prévus pour l'enseignement de sciences purement théoriques. Une salle très con-

fortable avait été réservée, dans la section de philologie, aux conférences de dialectologie romane.

Parmi les auditeurs assidus de ces conférences, outre un petit nombre d'étudiants bien préparés aux études romanes, le conférencier a eu l'honneur de compter des maîtres tels que MM. Massó Torrents, Pompeu Fabra, L. Segalà y Estalella, L. Nicolau, A. Griera, P. Barnils, tous professeurs à l'Institut d'Estudis catalans ou à l'Universidad literaria officielle.

Devant cet auditoire d'élite, restreint à dessein au chiffre maximum de douze auditeurs, M. Millardet a traité les questions suivantes : de la méthode en dialectologie (I et II); sur les rapports de la dialectologie et de la linguistique (III et IV); explication linguistique du *Descort* en cinq langues de Raimbaut de Vaqueiras (V et VI). Il a indiqué le rôle de la dialectologie, science sociale. Il a insisté sur les rapports de la dialectologie et de la grammaire comparée, sciences qui doivent se prêter un mutuel appui. Il a montré la nécessité, en ce qui concerne le domaine roman, de réagir contre les tendances de certains linguistes actuels qui voudraient étudier le développement des idiomes parlés à l'heure présente, sans tenir compte de l'état primitif attesté par le latin.

Dans son explication linguistique du *Descort*, il a pu utiliser le texte du manuscrit Gil y Gil conservé à la Biblioteca de Catalunya, et dont ne s'était servi aucun des éditeurs de Raimbaut de Vaqueiras, ni Paul Meyer, ni M. Appel, ni M. Crescini. Il a pu avoir sous les yeux le texte même du *Descort*, que le savant provençaliste, M. Massó Torrents, a publié dans l'*Anuari d'Estudis catalans* en 1907, et où, entre autres choses intéressantes, il a relevé, dans la strophe gasconne, la substitution régulière de *h-* à *f-* à l'initiale, alors que les autres manuscrits donnent partout *f-* (à l'exception du ms. 12474 BN fr. qui a un exemple de *he-* < fidem). Ces leçons sont tout à fait instructives pour la connaissance de la date de l'évolution de *f-* initiale. Le manuscrit de Barcelone est manifestement d'origine catalane. Le gascon était connu au XIVe siècle, en Catalogne, plus directement qu'en Italie. Il n'est pas étonnant que le scribe du manuscrit de Barcelone ait respecté plus exactement l'original de Raimbaut de Vaqueiras en ce qui concerne le gascon. Au contraire, le scribe du manuscrit 12474, qui était vraisemblablement d'origine italienne, est resté plus précis dans sa reproduction de la *cobla* génoise, assez altérée par contre dans le manuscrit de Barcelone.

En ce qui concerne la strophe en langage hispanique, M. Millardet a eu l'idée de comparer la langue de cette strophe avec celle des chartes du XIIIe siècle provenant des monastères de Sahagun, de San Pedro de Eslonza, de Santa Maria de Otero de las Dueñas, de Santa Maria de Sandoval en Mansilla, de San Esteban de Nogales et autres

monastères léonais, publiées par M. E. Staaf, Upsal, 1917. De cette confrontation il résulte que la strophe sujette à discussion, n'est certainement pas du castillan de la fin du XIIe siècle, comme on l'a prétendu à tort; qu'elle est peut-être du galicien ou du portugais, comme le soutient Mme Caroline Michaelis de Vasconcellos (Gröber, *Grundr.*, II, 2, p. 173 rem. I); mais qu'elle peut tout aussi bien être du léonais de la région occidentale. En effet, la composition de cette pièce remonte à une époque (fin du XIIe siècle, début du XIIIe) où les royaumes de Castille et de Léon sont séparés, et où Alphonse IX, roi de Léon, attire à lui des troubadours tels que Peire Vidal et peut-être Elias Cairel (voir A. Jeanroy, *Ann. du Midi*, XXVII, p. 26). Quant à des formes telles que *faillit*, *favlan,* elles sont dues sans doute à des inadvertances du poète, qui mélange inconsciemment des formes aragonaises ou autres aux formes léonaises ou galiciennes : il y a dans le poème de Yuçuf plusieurs exemples de gérondifs en *-an :* v. R. Menéndez Pidal, *Rev. Archiv.* VII, 1902, p. 278 9. Un tel mélange ne surprend pas chez un poète qui écrit dans une langue étrangère, et qui dans ses strophes françaises et génoises commet une faute ou deux analogues. Seule sa strophe provençale est impeccable.

Les savants auditeurs de ces conférences linguistiques ont marqué l'intérêt qu'ils portaient à ces questions en faisant part au conférencier de leurs observations et de leurs propres interprétations.

En dehors des heures de cours, ils se sont multipliés auprès de leur hôte. M. Massó Torrents lui a fait connaître plusieurs monuments de Barcelone, tel le Colegio de Abogados, et lui a fait visiter en détail la luxueuse et confortable Biblioteca de Catalunya, dont il est l'inspecteur et où il l'a présenté à M. Jordi Rubió Balaguer, conservateur. M. Fabra, aidé de son collaborateur, M. A. Griera, lui a expliqué le fonctionnement des « Oficines lexicografiques », où se poursuit avec ténacité un intense labeur qui aboutit à la rédaction du *Dictionnaire de la langue catalane*, à l'impression du *Dictionnaire Aguiló*, à l'exécution de l'*Atlas linguistique de la Catalogne*, à la publication du *Bulletin de dialectologie catalane.*

L'œuvre en voie d'exécution dans ces laborieuses « Oficines » est de tout premier ordre et par la quantité et par la qualité. Elle fait le plus grand honneur à l'esprit d'organisation du directeur, M. P. Fabra, à l'esprit d'abnégation, à la passion pour la science de tous ses collaborateurs qui poursuivent un double but : d'une part, ils se livrent à l'étude scientifique de l'idiome (dialectologie, géographie linguistique, phonétique expérimentale); d'autre part, ils cherchent à épurer, à « magnifier », à fixer la langue littéraire. MM. Griera, Barnils et Montoliu se sont spécialisés dans l'étude technique de la langue. M. Fabra (qui est au surplus un linguiste très averti), M. Nicolau d'Olwer, le poète Carner i Bofill, le prosateur Ruyra, l'helléniste Segalà, d'autres

encore, collaborent assidûment à la partie littéraire de la tâche. Ces messieurs ont commencé la publication de leur dictionnaire qui est conçu sur le plan de notre *Dictionnaire général*. L'étude des écrivains catalans du Moyen-Age, la connaissance de plus en plus parfaite des parlers actuels les ont amenés à rejeter hors du « bon usage » catalan nombre de castillanismes, de néologismes. Ces travailleurs servent avec un zèle éclairé la cause de leur langue.

Il serait à souhaiter que plusieurs de nos « sociétés savantes » ou « félibréennes », où l'on parle avec tant d'éloquence de l'amour pour la langue maternelle, sachent aimer cette langue si bien, à la fois avec tant d'ardeur désintéressée et tant de science clairvoyante.

Un autre auditeur des « Cursos monogràfics », M. Casacuberta, jeune étudiant plein d'avenir, faisant partie d'une équipe de jeunes savants qui se sont partagé la tâche d'éditer Francesch Eximeniç et d'autres polygraphes catalans du XIVe siècle, a piloté l'hôte de l'Institut catalan aux Archives d'Aragon. Présenté à M. Hurtebise, conservateur, M. Millardet a trouvé ensuite auprès de M. Ferran Valls Taberner le guide le plus savant et le plus averti, qui lui a montré les trésors des Archives d'Aragon. M. Ferran Valls Taberner a voulu faire hommage au visiteur de ses dernières publications. Tous les auditeurs de la « Universitat industrial » l'ont honoré de leurs dons. Toute la collection du *Butlletí de la Biblioteca de Catalunya,* toutes celles du *Butlletí de dialectologia catalana,* de la *Biblioteca filològica*, du *Diccionari Aguiló*, un très grand nombre de volumes séparés, de tirages à part, d'articles originaux dus à la plume de ces savants auditeurs, lui ont été généreusement offerts et constituent une véritable bibliothèque catalane où il pourra à la fois puiser beaucoup de connaissances et retrouver le souvenir des excellents amis qui l'ont véritablement comblé.

A l'Universidad literaria, M. Millardet était chargé par l'Institut français en Espagne de faire deux conférences d'un caractère général et s'adressant à un public moins restreint que celui de l'Universitat industrial.

Ces conférences ont eu lieu les jeudi, 6, à sept heures et samedi, 8 mai, à six heures dans la salle du Conseil de l'Universidad. Elles ont été présidées par M. le recteur, Mis de Carulla, qui a tenu chaque fois à venir prendre et reconduire le conférencier à l'hôtel.

Toute la Faculté de Philosophie et Lettres avec le doyen, M. le sénateur J. Daurella y Rull, de nombreux professeurs des autres Facultés, la plupart des auditeurs des cours fermés de la Universitat industrial et un nombreux public remplissaient la salle du Conseil.

Là encore le délégué de l'Institut français en Espagne a reçu un accueil tout à fait favorable. En réponse à M. le Recteur qui l'avait présenté en termes bienveillants, le conférencier a remercié l'Univer-

sité de Barcelone de l'honneur qu'elle lui faisait en l'admettant à prendre la parole dans la salle du Conseil, c'est-à-dire au cœur même de l'Université.

Il a retracé l'œuvre de l'Institut français en Espagne qui a tant fait pour la connaissance mutuelle et l'estime réciproque de l'Espagne et de la France. Il a rappelé tout le bien que font à la cause de l'amitié franco-espagnole MM. E. Mérimée et H. Mérimée, professeurs à la Faculté de Lettres de Toulouse, qui dirigent depuis longtemps l'œuvre des conférences françaises dans la Péninsule. Il a fait allusion aux liens séculaires qui ont uni Barcelone à Montpellier. Il a indiqué les rapports étroits qui ont existé entre les Universités de ces deux villes. Il a rappelé la collaboration dont l'illustre professeur barcelonais, Milá y Fontanals, a honoré jadis la *Revue des langues romanes* et la publication du volume que le grand critique espagnol fit paraître à Montpellier en 1876, sous le titre de *Les Poètes catalans et les Noves rimades*, dans la série des ouvrages imprimés sous les auspices de la Société des langues romanes.

Le souvenir de Milá y Fontanals et de son ouvrage sur les *Trobadores en España* a conduit directement le conférencier au sujet de sa leçon : l'étude du roman dans la littérature provençale du Moyen-Age et en particulier du roman de *Flamenca*. L'étude de ce roman de mœurs, assez éloigné des romans d'aventures merveilleuses, et situé à mi-chemin entre les fabliaux et les romans psychologiques de Chrestien de Troyes, a permis à M. Millardet de tracer une esquisse sommaire de la société méridionale française vers le début du XIIIe siècle.

M. le recteur Mis de Carulla a fait au conférencier les honneurs de l'Universidad. M. le professeur L. Segalá y Estalella la lui a fait visiter en détail. A la bibliothèque le visiteur a été reçu par le conservateur M. Rubio y Borrás, qui lui a montré toutes les richesses du dépôt en manuscrits et en livres imprimés rares et anciens. Le délégué de l'Institut français a reçu en hommage de nombreux volumes : les tomes luxueux de l'*Anuario de los cursos académicos* qui contiennent les savantes études de M. Rubio y Borrás sur l'histoire de l'Université de Cervera, et qui lui furent offerts par M. le Recteur, avec une dédicace autographe, plusieurs ouvrages du savant helléniste, M. L. Segalá y Estalella, du savant folk-loriste, professeur d'éthique à l'Universidad, M. Tomás Carreras Artau. Ce savant, aussi actif qu'aimable, a expliqué au visiteur le fonctionnement de son « Arxiu d'Etnografía i Folklore de Catalunya » qui est une institution annexe de la Facultad de Filosofía y letras.

Un cours de trois leçons s'est donné dans cet Arxiu, sorte de centre de recherches folkloriques, durant la période du 4 au 16 mai. Ces leçons sur la psycho-ethnographie du langage ont été professées par M. Barnils de l'Institut d'Estudis catalans, M. T. Carrerás Artau et M. Telesfor de Aranzadi de l'Universidad literaria. Elles ont été

annoncées, et, au moins en partie, professées, en catalan, et cela dans les locaux de l'Université officielle.

Il existe d'ailleurs depuis l'année dernière une série de cours annexes dépendant de l'Université officielle, professés dans ses locaux, et mentionnés sur une affiche spéciale qui porte comme titre Universidad Catalana. Ces cours annexes organisés par la « Junta permanent del segon Congrès universitari català » sont l'œuvre de l'Universitat catalana, entité légale, ayant la personnalité juridique pour l'acceptation des donations, subventions, legs, etc. Ils sont donnés par des professeurs de l'Université officielle, appartenant aux Facultés de Philosophie et Lettres, de Pharmacie, de Droit, des Sciences, de Médecine, et dont certains sont en même temps membres de l'Institut d'Estudis catalans, et, d'autre part, par quelques membres de l'Institut d'Estudis catalans qui n'ont aucune fonction officielle à l'Universidad literaria.

Il serait donc inexact de croire, comme on le fait souvent, qu'il n'y ait aucun rapport entre les savants de l'Institut d'Estudis catalans ou de l'Universitat industrial, d'une part, et ceux qui font partie de l'Universidad literaria officielle, de l'autre.

Les deux groupements restent nettement séparés; mais quelques affinités secrètes se manifestent entre eux malgré tout.

Un point commun les rapproche : c'est l'exquise urbanité avec laquelle les uns et les autres savent recevoir leurs collègues français. Les deux premières visites du conférencier ont été, à la Mancomunitat, pour M. le président Puig i Cadafalch, à l'Universidad, pour M. le recteur M[is] de Carulla, et l'accueil plus que sympathique, véritablement amical, que le délégué de l'Institut français en Espagne a rencontré aussi bien chez l'un que chez l'autre de ces deux grands amis de la France, l'hospitalité large et cordiale, dont les Barcelonais ont le secret, et qui fut offerte avec tant de cœur par les membres des deux groupements, laisseront un souvenir durable à celui qui a eu l'honneur d'en bénéficier.

Il conservera une impression profonde de sa visite aux établissements scientifiques de Barcelone. La vie intellectuelle de cette ville est intense autant que sa vie économique. Dans toutes les branches de l'enseignement, en particulier dans celles des lettres et de la linguistique, il y a à Barcelone des institutions et des hommes qui se détachent du commun. La Catalogne est au premier rang de la civilisation moderne, ce qui étonnera peut-être certains universitaires français qui voient l'Espagne de loin, de Paris — voire de New-York! Il y a en Catalogne de vrais savants enthousiastes et désintéressés : non seulement nous devrions aller chez eux; mais nous gagnerions à les attirer chez nous.

Nous devrions faire la contre-partie de leurs « cours d'échange ».

G. M.

Modern Humanities Research Association.

Nous avons reçu de M. Allison Peers, professeur à l'Université de Liverpool, la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de reproduire, en vue de contribuer, si possible, au succès d'une initiative intéressante, patronnée par deux maîtres comme MM. Fitzmaurice-Kelly et Menéndez-Pidal :

Will you allow me to appeal to all your readers to support the work of this Association, — a world-wide union of all engaged in higher studies and research in modern languages and literatures?

Founded in 1918, it has now a membership of over 600 scholars from all parts of the world : our objects are the encouragement of advanced study by co-operation, through correspondence, personal intercourse and the interchange of information and counsel. We aim at improving and facilitating means and methods, and seek such a co-ordination of isolated effort that those engaged or interested in the same branch of research shall be kept informed of each other's work, and that unnecessary duplication of energy shall be avoided.

Our membership is open to all *bona-fide* scholars of whatever nation, at a subscription of twelve francs per annum (for which members receive the quarterly *Bulletin* of the Association). Our President for the year is M. Gustave Lanson, and it is gratifying that during the year a large number of French scholars have joined us. By the courtesy of the Faculty of Letters I was permitted last March to address a well-attended meeting at the Sorbonne under the presidency of M. Legouis, with the result that we have now a strong Branch in Paris, the secretary of which, M. Cazamian, is always glad to hear of new members, and to welcome them to meetings of the Branch.

My object in writing you, however, is more particularly to solicit the adherence of those who are interested in Spanish studies. We have a Group of Spanish students within the Association, coming from England, France, Spain, and all parts of America : the Hon. Director of this Group is Professor Fitzmaurice-Kelly, and it has the active support and co-operation of Sr. Menéndez-Pidal, who is among the Vice-Presidents of the Association. Members of the Group help each other by procuring bibliographical and other information, criticising and reading each other's works, etc.; they receive early news of books and articles in preparation by other members, and it is hoped shortly to inaugurate a joint enterprise in bibliography.

We hope that it may be possible next summer to hold a Conference in Madrid for members of the Group, at which papers on original research will be read by those who can attend and sent by those who cannot : the papers will afterwards be published and issued to members.

May I appeal then for the support of every one of your readers who is a student of Spanish? Letters should be addressed to me at the Department of Spanish, University of Liverpool.

E. ALLISON PEERS.

Head of Spanish Department, University of Liverpool
Hon. Secretary, Modern Humanities Research Association

BIBLIOGRAPHIE

Textes de dret català. Privilegis i ordinacions de les valls Pirenenques, editats per **Ferran Valls Taberner,** *III, Vall d'Andorra.* Barcelone, 1920.

Il vient de mourir, dans la banlieue parisienne, un vieux bibliographe qui réunissait tout ce qui paraissait sur l'Andorre. Sa collection doit être d'une diversité bien amusante; ce pays a le privilège d'inspirer les études les plus variées : thèses de droit pavées de bonnes intentions, plaidoyers mouvementés et sonores, jusqu'à des passes d'armes de chevaliers errants qui rompent quelques lances pour des dynasties oubliées, et cela sans aucun souci de l'histoire, de la géographie ou autres contingences, *in abstracto,* comme ils traiteraient du droit de pêche dans les canaux de la planète Mars. On trouve même dans cette littérature touffue quelques ouvrages sérieux.

Dans cette dernière catégorie se range le récent volume de M. Valls Taberner, attaché aux Archives de la Couronne d'Aragon, juge des appellations en Andorre. M. Valls était remarquablement placé pour se documenter. Il a donc fait ce par quoi tout le monde aurait dû commencer : après avoir procédé à une enquête sur les titres, il donne au public un choix de pièces relatives à l'organisation des vallées andorranes.

En tête de chaque document, après une très brève analyse [1], vient l'indication des sources, laquelle témoigne, à elle seule, de recherches assez étendues [2].

Les textes sont établis avec compétence. Çà et là, quelques coquilles témoignent d'une certaine hâte dans la correction des épreuves et, de loin en loin, j'aurais adopté une notation un peu différente. Ainsi, p. 546, au lieu de : « E gart-si qui a gordar sia », je copierais : « E gart s'i qui a gordar s'i a. » Ce sont des vétilles.

J'aurais un petit nombre de réserves, à peine plus sérieuses, à formuler touchant la manière de comprendre des documents.

1. P. 455, dans une de ces analyses, M. Valls dit que les Andorrans furent autorisés à « defensar llurs montanyes i emprius contra qualsevols persones que 'ls hi ataquessin ». Au lieu de *defensar*, je préférerais *defendre : defensar les montanyes i emprius*, c'est mettre en défens les montagnes et les quartiers soumis au droit d'usage.

2. Pour un cahier de doléances auquel les deux Seigneurs ont répondu point par point, en 1433, M. Valls (p. 483) renvoie à deux volumes de notre Bibliothèque Nationale; il aurait pu en ajouter un troisième, Dupuy 153. — Il n'aurait pas été inutile de donner une brève étude critique sur certaines sources : il est tel registre de transcriptions à l'égard duquel j'éprouve, peut-être à tort, une véhémente défiance.

L'Introduction, très objective, se réduit presque à l'analyse d'assez nombreuses pièces, à l'énoncé de faits. Elle confirme l'opinion, où je suis depuis longtemps, que les origines, du IXe au XIIIe siècle, sont très obscures, très chaotiques; nous n'en connaissons que des épisodes. On a tort de broder, sur ce dessin interrompu et sans suite, des motifs continus et complets, de considérer comme se rapportant à l'ensemble de l'Andorre des actes qui concernent seulement des biens sis en Andorre. Il se peut que Seniofred, comte d'Urgel, ait fait donation à l'église de ladite ville, vers la fin du Xe siècle, de « alaudes de valle Andorra ». Qu'est-ce que ces *alaudes?* Peut-être simplement des immeubles; peut-être des alleux, sur l'étendue et l'importance desquels nous ne sommes pas renseignés. C'est exagérer le sens des textes que d'y voir des titres de « la propietat alodial de la vall d'Andorra » : des biens fonds ou des alleux en Andorre, d'une part, la propriété allodiale de l'Andorre, de l'autre, ce sont choses bien différentes.

De même, en 1007, le comte d'Urgel donne au monastère de Tabernoles la moitié des cens et la totalité des albergues auxquels il avait droit dans les limites de l'Andorre : « Dans tout le pays que ces limites englobent, je, Ermengaud, comte et marquis, donne les cens qui m'appartiennent, etc.[1] » Voici le commentaire de M. Valls (p. VIII) : « Nous savons aussi qu'au début du XIe siècle le comte d'Urgel possédait la vallée d'Andorre dans toute son étendue et y percevait un tribut ou cens[2] et divers droits d'albergue. » Ici encore l'interprétation dépasse de beaucoup le texte.

Dans le même ordre d'idées, M. Valls (p. 385, note 1) s'occupe du « bayle de la vallée d'Andorre », à l'occasion d'un accord de 1162 qui reconnaît aux évêques le droit d'avoir autant de bayles qu'ils voudront. C'est le résultat d'une méprise : il y avait bayles et bayles; certains étaient des fonctionnaires ou des magistrats, d'autres étaient de simples employés chargés de percevoir les redevances. Les premiers représentaient le seigneur et les seconds pouvaient ne représenter que le propriétaire[3]. Je tiens pour certain que les Andorrans n'ont pas laissé aux prélats de La Séo le soin de fixer arbitrairement le nombre des bayles magistrats.

1. Voir le texte, p. 382, note, du volume dont je rends compte.

2. P. IX, M. Valls dit *impostos. Tribut, impostos*, si l'on en juge par le sens des mêmes mots en français, impliquent des rapports d'ordre politique. Le cens, dont parlent les documents contemporains, est proprement la redevance fixe payée par le tenancier d'une censive; le cens ne suppose que des rapports de droit privé, comme de nos jours le fermage. L'emploi des termes *tributs, impostos* peut induire en erreur sur la nature des droits qui appartenaient au comte d'Urgel en Andorre. L'albergue elle-même pouvait être due pour une tenure : certains jouissaient d'albergues. *paratas*, sans être aucunement associés à la seigneurie politique. Tous ces problèmes sont très compliqués, beaucoup plus que ne le laisse entendre l'Introduction de M. Valls.

3. Cf. Brutails, *La condition des populations rurales du Roussillon au Moyen Age*, p. 233.

En somme, quel est le gain de la publication de M. Valls Taberner et que nous apprend-elle? Malgré les efforts de l'érudit juge des appellations d'Andorre, nous continuons à ignorer comment s'est constituée la seigneurie andorrane[1]; par contre, nous voyons, dans une certaine mesure, s'organiser les autorités locales. En 1419, l'Andorre n'avait encore personne qui pût la représenter devant un tribunal; à chaque affaire il fallait nommer un mandataire, un « sindich ». Nous sommes loin de cette autonomie administrative qui remonterait à des temps fabuleux. Les Andorrans du xve siècle nous apparaissent nantis de droit d'usage sur les eaux et les pacages; mais ce sont les deux seigneurs qui, par leurs officiers, tranchent les contestations relatives à l'étendue des pacages, interdisent la pêche à la demande des jurats, etc.; ce sont eux encore qui concèdent les foires et les marchés. Il sera bien difficile, après l'apparition de ce livre, de dire que les Andorrans du Moyen-Age possédaient, en matière économique, la pleine et souveraine indépendance.

Dans quelques pages du volume de M. Valls nous pouvons saisir des traces fort anciennes d'usages qui sont toujours en vigueur : en 1472, les Viguiers rendent une ordonnance pour la défense des Vallées; dès 1440, nous voyons que les sessions des Corts s'ouvrent après les récoltes et qu'en cas d'appel l'appelant a le choix du seigneur devant lequel il entend porter sa cause. En 1364, nous constatons une coutume qui s'est perdue en Andorre, mais qu'il est question de rétablir, ou à peu près, en d'autres pays : les jurats exigent du contribuable une déclaration, sous la foi du serment, du chiffre de sa fortune, en vue d'asseoir les impositions.

Enfin, il est intéressant de noter, d'après des documents divers, comment l'Andorre, suivant les moments et suivant les circonstances, déclarait être tantôt d'une nationalité et tantôt d'une autre : un jour, on affirme qu'elle fait partie du royaume d'Aragon; un autre jour, qu'elle en est indépendante; un autre encore, qu'elle ne se rattache ni à l'Aragon ni à la France.

Je suis oiseau : voyez mes ailes.
Je suis souris : vivent les rats.

Cette tactique a commencé dès le xive siècle, au moins. Elle dure encore et avec succès.

1. Des amis trop zélés des évêques d'Urgel ont soutenu que les droits de la France sont limités par le paréage de 1278; en dehors des attributions qui sont expressément reconnues au comte de Foix par cet accord, toute la puissance publique appartiendrait à l'évêque ou aux habitants. Cette théorie a été défendue, en 1437, par le chapitre d'Urgel (p. xvi, note); elle est, d'ailleurs, parfaitement inadmissible. Voir p. 417 une clause du paréage précité, qui maintient l'une et l'autre partie en la jouissance des droits qui lui appartenaient précédemment.



Rendons grâces à M. Valls Taberner. D'autres ont élevé à l'histoire andorrane des monuments parfois jolis, souvent pittoresques, presque toujours fragiles : M. Valls, se bornant à une besogne plus austère et plus utile, a jeté les fondations solides sur lesquelles d'autres pourront construire avec sécurité.

J.-A. BRUTAILS.

Antero de Figueiredo. *Cómicos,* 2ª edição, revista e prefaciada, Paris-Lisboa, 1919, 251 pages.

Ce livre est la réimpression d'un roman publié en 1908. Nous y retrouvons les qualités habituelles de M. Antero de Figueiredo, un style impeccable, une rare finesse d'analyse. Il est possible que le titre, de l'aveu même de l'auteur, lui ait été suggéré par l'*Histoire Comique* d'Anatole France. Il n'ignore, ainsi qu'en témoigne une préface ingénieuse et subtile, aucun des écrivains qui de Scarron à Ginisty, en passant par Diderot, ont traité de la psychologie des gens de théâtre. Mais son intention n'est pas de refaire, bien qu'il s'en inspire, le *Paradoxe sur le comédien* (Podia fingir amor quando o não sentia; e agora, toda a queimar -me nêle, não sei). Il a voulu peindre deux âmes qui, par contraste, s'attirent violemment et fatalement se repoussent. Nous ajouterons : deux âmes portugaises (Aquilo era um grande erro de raça). De même que Regina, l'étoile d'opérette, reste la fille de Lisbonne, gardant aux heures sombres la nostalgie des bas quartiers, avec une complaisance irraisonnée, dès que la fortune lui sourit, pour la bohème famélique, João, l'amant d'un jour qui aspire à fixer l'insaisissable, de race plus affinée, intellectuel et sensitif, nous semble, par sa promptitude à s'exalter, par sa persévérance dans l'illusion, proche parent des héros de Camilo. L'intrigue se déroule avec une logique, une simplicité de moyens qui rappelle *Manon Lescaut.* D'abord c'est le crescendo de l'enthousiasme, la séduction multiforme et, chez l'homme ébloui, la torture de la jalousie rétrospective, l'acharnement à démêler, sous le voile chatoyant des personnalités d'emprunt, ce qu'il entre à la fois de bonté et d'égoïsme, de sincérité et de perfidie, de mysticisme et de vulgarité dans l'âme trouble, impulsive de l'actrice; c'est enfin le drame, avec ses oscillations brusques, crises, aveux, rechutes, méprises, jusqu'au suicide inévitable de l'être le moins armé. Bien que l'auteur n'ait pas réussi à s'affranchir, dans les cinquante premières pages, de toute convention, un pathétique sobre, grave, poignant se dégage de ce récit très condensé, très habilement conduit, que recommande un style de virtuose, tour à tour délicat et vigoureusement réaliste.

G. LE GENTIL.



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

Bertrand (A.). — Voyageurs allemands en Espagne 37
— *Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde* (bibl.) 73
Brutails (J.-A.). — Pasquier, *La question de l'Andorre au XIIIe et au XXe siècle, d'après l'acte constitutif de 1278* (bibl.). 145
— *Textes de dret catalá. Privilegis i ordinacions de les valls Pirenenques, editats per Ferran Valls Taberner* (bibl.). 309
Burnam (J.-M.). — A group of Spanish manuscripts. 229
Ceriello (G.-R.). — Comedias de santos a Napoli nel' 600 (con documenti inediti). 77
Cirot (G.). — La Guerra de Granada et l'Austriada. 149
— A propos des dernières publications sur Garcilaso de la Vega. . 234
— Le roman du P. Mariana. 234
— Les éditions des œuvres de sainte Thérèse par La Fuente. 295
— Chronique. 76, 147, 225
— *The Gloria d'Amor of Fra Rocaberti* by H. C. Heaton (bibl.).. . . 52
— Hugo A. Rennert, *Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega* (bibl.). 60
— P. Miguélez, *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial. I. Relaciones históricas* (bibl.). 125
Costes (R.) — Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint.. 1
Feghali (M.). — M. Asín Palacios, *Abenmasarra y su escuela* (bibl.). 118
Lantier (R.). — Chronique ibéro-romaine (IV-1918) 206
Le Gentil (G.). — Le mouvement intellectuel en Portugal. Une orientation nouvelle des études historiques au Portugal : M. Fidelino de Figueiredo. M. Antonio Ferrão et l'histoire diplomatique. 101
— N. Catharino Cardoso, *Sonetistas Portugueses e Luso-Brasileiros* (bibl.). 59
— Ant. Cabral, *Camilo desconhecido* (bibl.) 61
— Eloy do Amaral, *Bocage* (bibl.). 75
— A. Aur. da Costa Ferreira, *Os ossos de Camões* (bibl.) . . . 119
— *Correspondencia do 2º visconde de Santarem... com annotações de Rocha Martins* (bibl.). 217
— Antero de Figueiredo, *Cómicos* (bibl.). 312
Mérimée (E.). — *El movimiento científico en la España actual* (bibl.). 66
— Ramón Menéndez Pidal, *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española* (bibl.) 120
Mérimée (H.). — Andrenio, *Soldados y paisajes de Italia* (bibl.) 64
— Chronique 225
Millardet (G.). — L'intercambio à Barcelone. 303
Paris (P.). — Ign. Calvo y J. Cabré, *Excavaciones en la Cueva y Collado de los jardines* (bibl.). 207
Sarrailh (J.). — Fin d'exil. Le retour en Espagne de la reine Marie-Christine (février-mars 1844). 160

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Antiquités. — Chronique ibéro-romaine (IV-1918) (**R. Lantier**), p. 182-206.

Historiographie. — Pedro Mexía. chroniste de Charles-Quint (**R. Costes**), p. 1-36 et 256-268. — La Guerra de Granada el l'Austriada (**G. Cirot**), p. 149-159.

Histoire. — Voyageurs allemands en Espagne (**A. Bertrand**), p. 37-50, — Fin d'exil. Le retour en Espagne de la reine Marie-Christine (février-mars 1844) (**J. Sarrailh**), p. 160.

Littérature et histoire littéraire. — A propos des dernières publications sur Garcilaso de la Vega (**G. Cirot**), p. 234-255. — Le roman du P. Mariana (**G. Cirot**), p. 269-294. — Comedias de Santos a Napoli nel' 600 (con documenti inediti) (**G. R. Ceriello**), p. 77-100. — Le mouvement intellectuel en Portugal (**G. Le Gentil**), p. 101-113.

Bibliographie. — A group of Spanish manuscripts (**J. M. Burnam**), p. 229-233.

II. Variétés, Notes, Chronique.

Histoire littéraire. — Les éditions des œuvres de sainte Thérèse par La Fuente **G. Cirot**), p. 295-302.

Universités et enseignement. — Programmes des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1920, p. 51. — L'espagnol aux États-Unis, p. 114. — Cours de vacances à Madrid, p. 115. — Cours de vacances à Burgos en 1920, p. 115. — L'enseignement de l'arabe à Bordeaux, p. 117. — L'intercambio à Barcelone (**G. M.**), p. 303. — Modern Humanities Research Association, p. 309.

Chronique. — J. Augusto Coelho; J.-A. Brutails, p. 76. — Revista quincenal, P. Villalba, p. 147-8. — Castro; Semaine française de Madrid, Goya à Bordeaux, Congrès de Toulouse, p. 225-8.

III. Bibliographie.

The Gloria d'Amor of Fra Rocaberti... *with introduction, notes and glossary by* H. C. Heaton (**G. Cirot**), p. 52. — N. Catharino Cardoso, *Sonetistas Portugueses e Luso-Brasileiros* (**G. Le Gentil**), p. 59. — Hugo A. Rennert, *Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega* (**G. Cirot**), p. 60. — Ant. Cabral, *Camilo desconhecido* (**G. Le Gentil**), p. 61. — Andrenio, *Soldados y paisages de Italia* (**H. Mérimée**),

p. 64. — Americo Castro, *El movimiento científico en la España actual* (**E. Mérimée**), p. 66. — *Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde* (**A. Bertrand**), p. 93. — Eloy de Amaral, *Bocage* (**G. Le Gentil**), p. 75.

Miguel Asín Palacios, *Abenmasarra y su escuela* (**M. Feghali**), p. 118. — A. Aureliano da Costa Ferreira, *Os ossos de Camões* (**G. Le Gentil**), p. 119. — Ramón Menéndez Pidal, *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española* (**E. Mérimée**) p. 120. — P. Miguélez, *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial. I. Relaciones históricas* (**G. Cirot**), p. 125. — F. Pasquier, *La question de l'Andorre au* XIIIe *et au* XXe *siècle d'après l'acte constitutif de 1278* (**J.-A. Brutails**), p. 145.

Ign. Calvo y Carré, *Excavaciones en la Cueva y Collado de los Jardines* (**P. Paris**), p. 207. — *Correspondencia do 2° visconde de Santarem com annotações de* Rocha Martins (**G. Le Gentil**), p. 217.

Textes de dret catalá. Privilegis i ordinacions de les valls Pirenenques, editats per Ferran Valls Taberner (**J.-A. Brutails**), p. 309. — Antero de Figueiredo, *Cómicos* (**G. Le Gentil**), p. 312.

IV. Gravures.

Signature de Pedro Mexía, p. 19.

Erratum : P. 158, 5e ligne, lire « perturbadas » et non « derribadas ».

---

9 octobre 1920.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



